

J. LE JOLLEC S. J.

# Guénolé

LE SAINT DE LANDÉVENNEC



VIE

ŒUVRE

CULTE



ROZ-AVEL - QUIMPER

1952

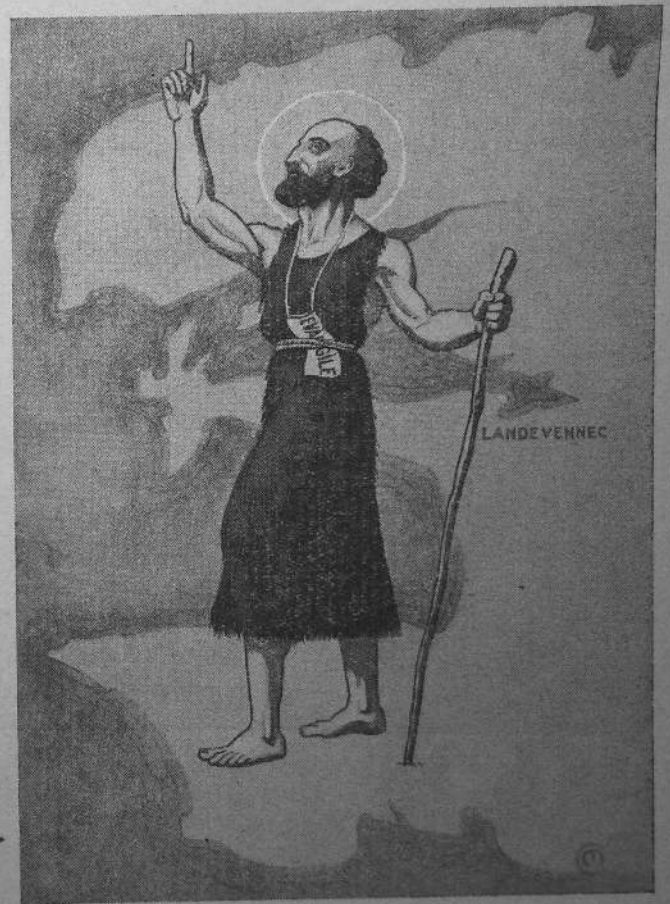
*Nihil Obstat :*  
Paris, le 26 juin 1952.

J. GOUSSAULT, S. J.,  
Praep. Prov. Franciæ.

*Imprimatur :*  
Quimper, le 4 juillet 1952.

J. CADIOU,  
Vicaire Général.

Soumis aux décrets d'Urbain VIII et à toutes les prescriptions du Siège Apostolique, l'auteur déclare n'employer les termes « bienheureux et saint » que dans leur acception courante, n'attribuer qu'une valeur historique aux faits rapportés dans cet écrit. Il désavoue ce qui serait contraire à la doctrine de l'Eglise et au sens catholique.



SAINT GUÉNOLE

J. LE JOLLEC S. J.

# Guénolé

LE SAINT DE LANDÉVENNEC



VIE

ŒUVRE

CULTE



ROZ-AVEL - QUIMPER

1952

## PRÉFACE

---

Le 28 avril 1948, le cardinal Roques, métropolitain de Bretagne, bénissait le monument érigé, dans la cathédrale Saint-Corentin, par le diocèse de Quimper et de Léon, à Mgr Duparc, l'illustre pontife qui, 38 ans durant, s'était dévoué pour le salut des âmes, pour l'exaltation de la Sainte Eglise, pour la gloire de la grande comme de la petite patrie. Le monument comporte un socle en granit, un gisant en bronze. Sur le socle, entre sainte Anne et saint Yves, figurent les sept fondateurs des évêchés bretons, les sept saints du Tro-Breiz. On les dirait descendus du ciel pour porter au séjour de la béatitude celui qui a si bien marché sur leurs traces, si heureusement poursuivi leur apostolat. De son vivant, on avait appelé Mgr Duparc un évêque de vitrail ; sur son gisant, on le prendrait pour un saint des temps antiques. Parmi les titres qui le recommandent à la postérité, l'inscription funéraire signale le suivant : « Il aima la Bretagne, sa langue, ses coutumes, ses traditions. » Il aima particulièrement ses saints. Sous le prestige de sa parole, ils semblaient sortir de leurs tombes, parés de leurs légendes comme de riches draperies. De son regard d'aigle, dominant et pénétrant faits et gestes, il les montrait tantôt au travail — faisant des coupes dans nos forêts séculaires, retournant le sol, semant le blé — tantôt aux prises avec des monstres hideux et cruels, tristes figures du démon, de l'erreur, du vice, les terrassant par la vertu de la Croix. Il les dépeignait frappant la terre de leur bâton et faisant jaillir ces sources d'eau vive, symboles de la doctrine et de la grâce du Christ — ou encore fondant ces **plous**, ces **lans** et ces **locs** devenus autant de foyers de vie chrétienne et de civilisation. Il avait à cœur le culte de nos saints locaux, prenait en main la cause de nos hagiographes, bénissait la plume de tous ceux qui travaillaient à restaurer notre passé religieux.

..

Sous les auspices de Mgr Duparc, nous avons écrit nos premières pages d'histoire locale. Sur sa tombe, en témoignage de pieuse vénération, nous déposons aujourd'hui nos essais sur saint Guérolé.

Du même geste respectueux et filial, nous nous permettons de les offrir au digne successeur de Mgr Duparc sur le siège de saint Corentin. A Coutances, le jour même de son sacre, son Excellence Mgr Fauvel déclarait se donner tout entier à son diocèse et à la Bretagne. Il a tenu parole. Les inoubliables fêtes du Bleun-Brug à Saint-Pol-de-Léon (août 1950) ont été l'apothéose de nos vieux saints. Les fêtes organisées à l'occasion de la béatification du P. Maunoir et du tricentenaire de la mort de Michel Le Nobletz — ces missionnaires, dignes successeurs de nos premiers apôtres — ont été une nouvelle preuve du zèle sacerdotal de Mgr Fauvel. Il veut que ses diocésains et ses prêtres aient, sans cesse, plus de saints à imiter sur terre, plus d'intercesseurs à implorer au ciel.

Daigne le R. P. abbé de Kerbénéat, dom Colliot, agréer, lui aussi, notre travail sur le **Saint de Landévenec** ! Avec un esprit de foi et un zèle admirable, il prend à cœur de relever l'abbaye de ses ruines, d'y établir ses fils, moines bretons authentiques, d'y faire revivre le double esprit de Guérolé, à la fois grand contemplatif et apôtre ardent.

Nous prions M. Marc Chaisnard et Jos Le Doaré d'agréer l'expression de notre reconnaissance. Ils ont esquissé de main de maître, l'un le dessin qui ouvre et orne notre ouvrage, l'autre les cartes qui éclairent notre texte.

..

Simple abbé, non revêtu du caractère épiscopal, Guérolé n'est pas de la pléiade des fondateurs d'évêchés. Nul doute pourtant qu'au firmament des élus, dans la constellation des saints bretons, il ne brille d'un éclat incomparable. Sur terre, il a, en effet, pratiqué la vertu à un degré héroïque, accompli une œuvre que le temps n'a fait que consacrer.

Avec les auteurs les plus consciencieux, nous faisons chevaucher Guérolé sur le 5<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup> siècle, vivre entre 460 et 530. La tradition nous le présente comme un être prédestiné, comblé des faveurs célestes, y compris le don des

miracles. — Quoique cénobite, il a, en fait d'austérités, rivalisé avec les Antoine et les ermites du désert, s'élevant comme eux à une haute contemplation, méritant le nom de **Saint de Landévenec**. Benoît de Nursie n'avait pas encore écrit la règle du Mont-Cassin, acquis le glorieux titre de patriarche des moines d'Occident, que déjà à Landévenec, Guérolé, règle vivante de ses disciples, avait fait de son abbaye une pépinière de saints : ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle le **Père des moines bretons**. A l'instar d'un saint Rémi, il a gagné à Dieu le cœur du premier de nos rois : avec Corentin, il est la principale colonne de l'église de Cornouaille. On proclame Martin de Tours l'apôtre des Gaules, on vénère en Patrice l'apôtre de l'Irlande, Guérolé peut être salué comme l'apôtre de la Cornouaille et même de la Bretagne entière. Sous son impulsion, Landévenec est devenu un séminaire de missions. Les moines formés ou agrégés à l'abbaye sont allés partout arracher les Bretons à l'empire de Satan. Il est vraiment le flambeau allumé par Dieu pour dissiper nos ténèbres et nous communiquer la lumière du Christ.

::::

Ce flambeau, la critique voudrait l'éteindre. Du domaine de l'histoire, Guérolé passe dans celui du folklore, sinon de la pure légende ; on le met sur le même pied que Merlin l'enchanteur. — Déroutés par la variété des opinions, des esprits cultivés se contentent sur le fondateur de Landévenec de notions vagues et superficielles. Quant au peuple, sa dévotion pour le Saint s'est refroidie, faute d'aliment : Guérolé est pour lui le flambeau caché sous le boisseau de l'ignorance. S'il en est ainsi de Guérolé en personne, que dire de ses disciples ? Autant de saints inconnus : seuls les noms, plus ou moins estropiés, ont échappé à l'oubli.

Fidèles à la recommandation de l'Apôtre : « Souvenez-vous de ceux qui vous ont annoncé la parole de Dieu » (Héb. XIII. 7), nous voudrions remettre Guérolé sur le candélabre et du même coup projeter quelques rayons de lumière sur les missionnaires et les saints de Landévenec, nos pères dans la foi.

## INTRODUCTION

---

La préface de Gurdisten, le premier historien connu de notre saint, nous servira d'introduction. Outre l'intérêt qu'elle présente en elle-même, elle signale un esprit dont nous comptons faire notre profit. Elle est l'une des pages les plus instructives, mais aussi des plus difficiles d'intelligence de notre auteur. Puisse-nous en la traduisant ne pas trahir sa pensée.

---

### Préface de la Vie de Saint Guénolé ...Le Cornouaillais...

---

« La *Petite Vie* de Guénolé, l'illustre Père des moines, cette œuvre qui est au premier rang de nos livres sacrés, nous, Gurdisten, sur la demande unanime de nos frères, nous la remettons sur le métier et la transcrivons sur un nouveau codex. Elle sort de nos mains rajeunie, considérablement augmentée (1). Si quelqu'un tient cependant à la reproduire sur l'ancien codex. Dieu nous garde de l'en empêcher ; mais nous le prévenons, il aura soit à raturer, soit à surcharger le texte. Qu'il tire parti de ce qui existe, de notre travail comme de l'ancien. Qu'il marche prudemment entre les deux voies, prenant ici et là ce qui lui agré,

---

(1) Nous basant sur la version de Wurmonoc dans sa préface de *La Vie de Paul Aurélien*, nous substituons dans le texte de Gurdisten au mot *deplorat* le mot *storeat*. Il s'adapte mieux à la tournure et au sens de la phrase ; Gurdisten oppose codex à codex, rédaction à rédaction.

vieux ou neuf. Qu'il ne déprécie pas notre œuvre qui s'appuie sur l'autorité des anciens. En grâce, qu'il ne s'acharne pas à la démolir sous les coups de bélier de l'envie.

Au reste, nous ne forçons personne à nous lire. Qui-conque veut se contenter d'un repas frugal, nous lui offrons une place à notre table. Qui aime à trouver des faits et gestes bien exposés, dégagés de toute fable, exempts de toute bouffonnerie, qu'il vienne en toute sécurité déguster notre vin nouveau ! Gagné et séduit, qu'il introduise ensuite les autres par la grande porte et soit pour eux un guide habile (1). Ce que nos ancêtres avaient reproduit sur une toile grossière se montre ici dans un jour parfait.

Aussi rendons-nous au Christ de dignes actions de grâces, à Lui qui nous comble de telles faveurs. Qu'Il daigne par son Esprit dilater notre cœur et délier notre langue, afin que nous célébrions ses louanges, Lui, le souverain qui trône dans les palais éthérés, le juge qui siège au plus haut des cieux, le roi dont les saints forment la cour, dont les astres proclament la splendeur. »

Cette préface serait à compléter par l'*alinéa* qui fait suite à la table des matières — il nous indique les sources où Gurdisten a puisé — et par une *phrase* de l'introduction à la seconde partie — Gurdisten nous rappelle qu'il s'appuie sur des documents écrits et sur une *tradition orale dûment contrôlée*.

Gurdisten a donc la prétention de faire œuvre solide, d'agir en historien consciencieux. Il se permet pourtant d'*innover*, pour le fond comme pour la forme, sans quitter le *juste milieu* qu'il recommande aux autres. Il prévoit les critiques : il ne se laisse pas émouvoir. Il n'a qu'un objectif : glorifier celui qu'il aime comme un père, qu'il vénère comme un saint. Pour être à la hauteur de sa tâche, il invoque le secours du ciel.

Gurdisten écrivait entre 860 et 880. Depuis, les esprits et les mœurs ont évolué. Dans nos *essais sur Guénolé*, nous voudrions pourtant prendre exemple sur Gurdisten.

---

(1) Ce passage s'inspire visiblement des Machabées, L 11, ch. 11, 23-29.

1° Faire œuvre sérieuse, documentée : dans cette introduction, nous indiquons donc nos sources et références et la façon dont nous comptons les exploiter. 2° Tenir le juste milieu entre l'ancien et le moderne : nous attacher, mais non nous river au passé ; au besoin, frayer des voies nouvelles. Les critiques nous viendront de droite et de gauche ; nous les examinerons *en temps et lieu* au cours de notre travail. 3° Notre objectif est moins de faire une œuvre scientifique, au sens actuel du mot, qu'une œuvre de haute vulgarisation, à savoir d'aider nos compatriotes à mieux connaître le passé religieux de la petite patrie et de les intéresser à nos saints, la plus pure gloire de cette patrie, nos pères dans la foi. 4° Conscients comme Gurdisten de la grandeur de notre entreprise, plus conscients que lui de ses difficultés, nous nous adressons au Christ Jésus, le suppliant de nous envoyer son Esprit, source de lumière et de force.

◆  
A) — Les Sources.

I. — Tout d'abord et avant tout le *Cartulaire de Landévennec*. Comme la plupart des Cartulaires, il comprend deux parties : une partie historique, la *vie de saint Guéno* — une partie diplomatique, le *recueil des Chartes*. Les deux documents sont en latin.

a) La Vie de Saint Guéno.

Elle comporte diverses pièces.

1° D'abord la vie hagiographique du saint, le livre de chevet et la règle du monastère — vie très ancienne dont nous ignorons l'auteur. Nous l'appellerons la *Petite Vie* et son auteur l'*Anonyme de Landévennec*.

2° A la prière de ses frères, Gurdisten transcrivit donc sur un nouveau codex, cette *Petite Vie* avec les développements qui faisaient l'objet de ses conférences. Il respecte le texte, mais en le coupant de commentaires ascétiques, qui en quadruplent le volume. De plus il donne à son travail une allure didactique : préface, table de matières, division en livres et en chapitres. Il parseme son récit de

poèmes et quelques chapitres sont entièrement en vers. Nous donnerons à cette nouvelle édition le nom de *Grande Vie*.

3° Sous l'appellation troisième livre, Gurdisten nous présente en vers un résumé très précis des parties historiques des deux premiers livres.

4° Enfin il complète son travail par deux appendices d'ordre liturgique. Le premier comporte deux hymnes qu'il a composées lui-même pour la fête du Saint, et l'hymne alphabétique du jeune moine Clément. Clément écrivait en 857. Le second appendice comprend les 12 leçons de l'homélie à lire au peuple pour la fête patronale. Elles sont également l'œuvre de Gurdisten.

b) La seconde partie du Cartulaire

C'est le Cartulaire à proprement parler — le recueil des actes, titres ou notices intéressant l'abbaye. Il comprend 54 chartes, dont la première est la liste des abbés et la dernière la liste des Comtes de Cornouaille.

Les 49 premières, toutes de la même écriture, ont été rédigées vers 1050 ; les 4 dernières sont du XI<sup>e</sup> siècle. Sous les numéros 55-69 l'éditeur a rassemblé soit des notes marginales, soit des pièces empruntées à d'autres documents.

Faisant suite à la vie de saint Guéno, le Cartulaire donne la vie de saint Elbin, document étrange, qui demande une étude à part.

c) Les manuscrits du Cartulaire.

1° Le plus célèbre est le *manuscrit classé 16* de la bibliothèque de la ville de Quimper. Dans ses parties essentielles, il date du XI<sup>e</sup> siècle. Il appartenait à l'abbaye même de Landévennec : on y lit, à la première page, cette note : Pierre Tanguy, abbé, 1630. A la Révolution, il fut confisqué, cédé à la direction de l'Artillerie à Brest pour servir de gargousses, puis jeté au rebut comme objet inutile. En 1794, on le retrouve à Châteaulin, passant de mains en mains. En 1832, M. Legrand, bibliothécaire de la ville de Quimper, en faisait l'acquisition pour une somme fort

modeste. De 1840 à 1885, démarches et tractations de toute sorte en vue d'éditer ce document : D'Arbois de Jubainville, Ramé, Le Men, Ernault y prennent part. Des essais sont tentés. En 1888, Arthur de la Borderie exécute enfin le travail pour le compte de la Société d'Archéologie du Finistère. Le manuscrit comporte deux lacunes : celle de la partie historique (p. 65-80) a pu être comblée ; celle de la partie diplomatique est irréparable. En appendices, l'éditeur donne d'une part une longue liste de variantes ; d'autre part, un index des citations bibliques. La traduction et le commentaire annoncés n'ont pas vu le jour. L'écriture du manuscrit est soignée. — Par sa vigilance et sa fermeté, M. Gallo, conservateur de la Bibliothèque, a soustrait ce document à la rapacité de l'occupant de 1944, conservant ainsi à la ville de Quimper le plus précieux de ses trésors. Par les soins de la Bibliothèque Nationale, le manuscrit vient d'être doté d'une nouvelle reliure.

2° La Bibliothèque Nationale possède elle-même deux manuscrits : l'un — man. latin n. 5610 — datant lui aussi du XI<sup>e</sup> siècle et provenant du prieuré de Château-du-Loir ; l'autre — n. 9746 — copie du Cartulaire de Landévennec, datant du XVI<sup>e</sup> siècle. Arthur de la Borderie s'est servi du premier de ces manuscrits pour combler les lacunes de celui de Quimper.

3° Le *British Museum* (Londres) — Cotten. Otto D VIII — possède un manuscrit, signalé et déjà utilisé en 1887 par le P. de Smedt, et édité en 1914 par M. Latouche, comme le *texte authentique* de la Petite Vie.

4° Les Bollandistes — Mars, tome I — ont publié trois documents sur Saint Guénolé — simples extraits du travail de Gurdisten, adaptés pour sermons.

5° Dans les *Preuves de dom Morice*, on trouve de nombreux passages du Cartulaire, avec des variantes plus ou moins heureuses.

6° En 1912, Fawtier publiait à Rome un document découvert à Florence, comportant de larges extraits de la *Grande Vie*. Gurdisten les avait adressés à Jean, évêque d'Arezzo.

#### d) Critique du Cartulaire.

Nous avons analysé le contenu, signalé les manuscrits du Cartulaire de Landévennec. Pour nous conformer aux méthodes du jour, aux procédés *dits scientifiques*, nous devrions d'ores et déjà entamer la critique, mais une critique serrée de ce *Cartulaire*, notre principale source d'informations. Nous n'avons pas de prétentions scientifiques. Dans l'intérêt même de nos lecteurs, il est bon de surseoir à un pareil examen. Les pièces en cause ne sont ni du même auteur, ni de la même époque, ni de même nature : une étude minutieuse nous entraînerait trop loin. D'autre part nous estimons trop nos lecteurs pour leur imposer des jugements *tout faits* sur des points qui n'ont pas été soumis à leur bienveillante appréciation. On ne saurait enfin demander à un auteur, dès sa préface, de résoudre les problèmes qui constituent le corps même de son ouvrage. Mais nous n'entendons pas pour autant esquisser la question, nous lui consacrerons tout un chapitre et au fur et à mesure que nous avancerons dans *l'exposition*, nous ferons les *mises au point utiles* (1).

II. — Dom Noël Mars : *Histoire de Landévennec*. Texte latin, conservé au monastère des Blancs-Manteaux, à Paris, actuellement à la Bibliothèque Nationale, publié par Jourdan de la Passaudière (Bulletin diocésain, 1912). Religieux de l'abbaye de Redon, dom Mars avait été appelé à Landévennec en 1632 pour y établir la réforme de Saint-Maur. Sur le désir de ses supérieurs et selon un plan convenu, il écrivit les *Annales* du monastère, d'après les archives de l'abbaye.

III. — Albert Le Grand : *Vies des Saints de la Bretagne Armorique* (1636).

Né à Morlaix, Albert Le Grand entra de bonne heure au couvent des Dominicains de sa ville natale. Il fit ses

(1) Aux Congrès de l'Association Bretonne, Saint-Brieuc (1947) et Saint-Pol-de-Léon (1950), nous avons présenté des rapports sur la vie de saint Guénolé, puis sur le cartulaire. Ces rapports ont été publiés par le Bulletin de l'Association.



études à Bonne-Nouvelle de Rennes. Revenu à Morlaix, il s'adonna à l'histoire locale, étude en honneur dans sa famille. Il était l'arrière petit-neveu du chanoine Yves Le Grand, l'auteur des *Recherches sur les Antiquités Léonaises* (1474). Sur la recommandation de ses supérieurs, avec l'autorisation des ordinaires, pendant 6 ans, il parcourut la Bretagne, fouillant les archives des évêchés et des monastères, compulsant les documents liturgiques et autres. Nul doute qu'il n'ait utilisé la *Gallia Christiana* de Joubert et l'*Histoire de l'Eglise britannique* du P. Augustin du Pas. En 1636, il faisait paraître les *Vies des Saints de Bretagne*. L'ouvrage eut un succès prodigieux. A défaut d'esprit critique, encore à naître, Albert Le Grand apportait dans son travail une érudition immense, beaucoup de piété et d'admirables qualités de style. — Dès 1659, puis en 1680, le chevalier Guy Autret de Missirien, avec la collaboration de dom Julien Nicole, le rééditait et l'enrichissait de nouvelles vies. — En 1837, Louis Miorcec de Kerdanet, avocat au barreau de Brest, sous le patronage de M. Graveran, le futur évêque de Quimper, faisait paraître une nouvelle édition, avec force notes personnelles. — En 1901, l'édition dite des 3 chanoines (Thomas, Abgrall, Peyron), gros volume de près de 1200 pages, comportant des catalogues et des notes de toute nature.

IV. — *Les monographies paroissiales* publiées par le *Bulletin diocésain* ou tirées à part.

V. — *Les noms de lieux et les monuments religieux*. Au témoignage du maître-celtisant J. Loth, l'hagio-onomastique constitue en Bretagne une branche importante, peut-être la plus importante de l'hagiographie.

VI. — *Les documents liturgiques*. Landévennec est particulièrement riche à ce point de vue.

VII. — *Les dévotions populaires*. En Rasse-Bretagne, le peuple reste fidèle à ses dévotions traditionnelles, même lorsque la foi semble en baisse.

VIII. — *Les cartulaires de Quimper, de Quimperlé, de Redon et le Missel de Saint-Vougay* nous ont fourni de précieuses indications.

IX. — Ajoutons les renseignements qu'un demi-siècle de courses apostoliques nous a permis de recueillir sur place, que des amis bienveillants et compétents nous ont communiqués.

#### B) — Ouvrages consultés.

I. — Ecrits concernant directement saint Guénolé et Landévennec.

Levot : *Notice sur Landévennec*, Paris, Dumoulin 1858.

G.-H. Doble : *Saint Winwaloe*, 2<sup>e</sup> édition, 1911.

Pierre Allier : *Vie et légende de saint Guénolé*, Quimper, 1952.

Comte de Laigue : *Saint Guénolé*, Rennes.

II. — Ouvrages d'ordre plus général.

##### a) *Vies de Saints*.

Les Bollandistes : *Acta Sanctorum*.

Dom Lobineau : *Vie des Saints de Bretagne*, 1724.

— Nouvelle édition, par l'abbé Tresvaux, 6 vol., Paris, 1836.

C. Doble : *Collection des Cornish Saints*.

##### b) *Histoires*.

*Histoire de l'Eglise*. Bloud et Gay.

Ch. Poulet : *Histoire du Christianisme*.

Dom Lobineau : *Histoire de Bretagne*, 1707.

Dom Morice : *Preuves et Histoire de Bretagne*.

Arthur de la Borderie : *Histoire de Bretagne*, 6 vol.

Auguste Dupouy : *Histoire de Bretagne*.

Henri Waquet : *Histoire de Bretagne*. Presses Universitaires.

Alain du Cleuziou : *Histoire de Bretagne*. Saint-Brieuc.

*Annales de Bretagne*. Passim.

Levot : *Biographie Bretonne*, 1857.

*Bulletin de la Société d'Archéologie du Finistère*.

*Bulletin diocésain d'histoire et d'Archéologie*.

G. Toscer : *Le Finistère pittoresque*. Brest, 1908.

De Fréminville : *Les Antiquités de la Bretagne* (4 vol., 1827-1837).

- L. Le Guennec : *Ouvrages et notes.*  
H. Guiriec : *Opuscules et articles.*  
Dom Cougaut : *Les chrétientés celtiques.* Paris, 1911.  
René Largillière : *Les Saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique Bretagne.* 1925.  
F. Lot : *Mélanges d'histoire de Bretagne.*  
Robert Latouche : *Mélanges d'histoire de Cornouaille.* 1911.  
Abbé Duine : *Sources Hagiographiques.* Rennes, 1918.  
L. Kerbiriou : *Les Saints Bretons.* Brest, 1933.  
Hervé Calvez : *Les Pères de la Patrie.*  
Henri Pérennès : *Monographies paroissiales.*  
Aug. Le Masson : *Saint Jacut. Essai historique.* Saint-Brieuc, 1912.
- c) **Topographie — Toponymie — Linguistique.**  
Ogée : *Dictionnaire historique et géographique.* Nouv. éd., 1843.  
Maurice de Lannou : *Géographie de la Bretagne.* Rennes.  
Dom Le Pelletier : *Dictionnaire de la langue bretonne,* 1752.  
Victor Henry : *Lexique étymologique.* Rennes, 1900.  
J. Loth : *Chrestomachie et noms des Saints.*  
W. Smith : *Toponomie bretonne.* 1940.  
F. Falchun : *Publications diverses.*  
Frottier de la Messelière : *Œuvres diverses.*  
*Revue celtique,* Passim.
- d) **Culte et folklore.**  
Rodière : *Les corps saints de Montreuil.* Paris. Picard, 1901.  
Peyron : *Eglises et chapelles du diocèse de Quimper.* 1904.  
Thomas : *Saint Corentin.* Quimper, 1887.  
Duine : *Inventaire liturgique.* 1922.  
H. de la Villemarqué : *Barzaz-Breiz.*  
Luzel : *La vie de saint Guénolé (mystère breton).* 1889.  
An. Le Braz : *Légende populaire.*  
Paul Sébillot : *Le Folklore de Bretagne.* Paris, 1950.

N. B. — A l'exemple de Gurdisten, pour ne pas surcharger notre texte, nous ne citerons que les références vraiment importantes. (Sainte Ecriture — auteurs profanes — Cartulaire lui-même).

### C) — Nos principes.

Nous avons fait connaître nos sources, énuméré les principaux ouvrages consultés. Un mot sur les principes qui nous ont dirigé, sur l'esprit qui nous a animé, sur les méthodes que nous avons suivies.

I. — Celui que les Quimpérois appelaient vulgairement *l'homme des Archives* — celui à qui nous devons notre initiation aux recherches d'histoire locale — le chanoine P. Peyron, chancelier-archiviste de l'Evêché — mort en 1920 — aux débutants dans la partie, entr'autres conseils, donnait les suivants : 1° Faire bonne figure à tout document qui se présente, l'examiner avec bienveillance : on y trouve à peu près toujours des épis à glaner. 2° Ne jamais révéler les archives et les parchemins ; les autres sources d'information, spécialement les traditions orales, ont donc leur raison d'être. 3° Une étiquette même officielle peut couvrir de la contrebande : les documents écrits demandent eux aussi un contrôle. 4° La tradition orale mérite *considération*, quand elle est constante, universelle, portant sur un point précis, et toujours elle a valeur d'*indice*.

II. — L'abbé Duine, le plus sévère des critiques bretons, mort en 1924, proclamait qu'on ne peut faire *un crime* aux hagiographes de penser, de parler et d'écrire comme les hommes de leur temps. Leur *bonne foi* ne peut être *suspectée*, même quand ils racontent des choses invraisemblables.

III. — Ne demander à un auteur que la *certitude compatible* avec la matière qu'il traite et avec le genre littéraire qu'il cultive. En *histoire*, on ne saurait exiger l'*évidence* des sciences exactes et le poète, épique ou autre, ne s'astreint pas aux mêmes détails que le chroniqueur. Le grand nombre d'arguments favorables peut suppléer à l'insuffisance de chacun en particulier.

IV. — Quant aux légendes, elles ne sont pas *l'apanage* de la Bretagne : chaque pays a les siennes. Comme le remarque dom Le Gallois, il faut s'en contenter, quand on n'a rien de meilleur. Souvent d'ailleurs la légende renferme

de l'excellent. Le chanoine Kerbiriou précise : « Au fond du creuset, il y a fréquemment des lingots d'or. » Ces lingots, il faut peiner pour les extraire, à savoir il faut distinguer entre légendes et légendes, étudier la nature et la raison d'être de chacune.

A l'origine, le mot *légende* — *legenda*, à lire — désignait les lectures à faire soit en communauté, soit devant le public : c'étaient des récits édifiants, d'ordre affectif, sans exclure la note historique. En ce sens, nous appelons encore *légendes* les leçons du bréviaire. — Ces récits comportaient d'ordinaire des faits plus ou moins merveilleux ; on a donc étendu le mot *légende* à tout écrit où surabonde le merveilleux. C'est désormais le sens usuel du mot. La légende part de données *réelles*, mais elle les grossit, les transforme, mais elle en simplifie la trame. Ainsi entendue, la légende s'apparente à l'histoire, comme l'excroissance à la tige sur laquelle et par laquelle elle vit. A l'écrivain consciencieux d'émonder ces excroissances pour dégager la tige. — La légende peut être aussi un essai plus ou moins heureux pour expliquer un fait dont l'origine nous échappe, des événements dont la trame est brisée : c'est *l'histoire recherchant sa voie*. — Avec Mgr Duparc, il y aurait à noter la valeur symbolique de ce genre littéraire : « Sous le voile du merveilleux, dit-il, s'étale en des récits pleins de candeur et de fraîcheur, l'apostolat social de nos vieux Saints, exposé par *Albert Le Grand* dans le ton des *Fioretti* de saint François d'Assise et dans un style qui aurait pu être signé d'un saint François de Sales. » Congrès du *Bleun-Brug* à Roscoff, 1936. Quelle que soit l'explication admise, la légende pour nos hagiographes s'attache ou prétend s'attacher au réel. Elle n'est donc pas à confondre avec la *légende* au sens *péjoratif* du mot : mythe ou fable, pure création de l'esprit.

La légende serait, dit-on, l'histoire *romantisée*. Il y a roman et roman : de même il y a légende et légende. Chacune demande un examen approprié, portant sur le but poursuivi par l'auteur comme sur le genre de son récit, distinguant entre le fond et les décors, entre la thèse et ses développements.

En tout état de cause, les légendes sont l'expression de nos sentiments les plus sacrés. En conséquence, nous ne saurions admettre qu'elles sont traitées avec dédain et mépris.

V. — On connaît la règle d'or tracée par l'auteur de l'imitation de J.-C. L. 1. c. 5. n. 1. « Un écrit est à lire dans l'esprit qui l'a dicté. » Les biographes de Landévennec, *comme l'écrivain sacré*, se place d'emblée dans le surnaturel, empruntant le langage même de la Bible. Quiconque veut les comprendre doit se hausser au surnaturel — sans écarter *a priori* le miracle, sa manifestation la plus éclatante. *Comme l'écrivain sacré*, ils tablent sur des données historiques mais n'écrivent pas l'histoire *pour* l'histoire : ils écrivent *pour édifier*.

VI. — Lors de la reconstruction des murs de Jérusalem, les ouvriers devaient manier à la fois la *truelle* et l'*épée*. Il en est de même, au dire du chanoine Peyron, de celui qui s'adonne à l'hagiographie bretonne : il doit *exposer* et il doit *défendre* la vérité. A l'exemple du bon chanoine, nous eussions préféré nous contenter du travail d'exposition : il est plus fructueux. Mais il faut parfois s'armer du glaive pour repousser les assaillants, et s'armer du fouet pour chasser les voleurs du temple.

VII. — Nous consulterons les maîtres dans les diverses parties de notre travail, sans toutefois nous astreindre à *juré sur leur parole* ; la science n'est pas affaire d'*autorité*. Si parfois nous semblons les *dépasser*, c'est par fidélité aux principes qu'ils ont posés comme par une compréhension plus nette des faits. — Parfois aussi nous nous écartons des sentiers battus, ce sera à bon escient, à nos risques et périls, sans contraindre personne à nous suivre. Quand le chemin est tortueux, rocailleux ou semé d'ornières, quand surtout il aboutit à une impasse, le *pionnier* se fraye un *sentier*. Dans le cas, il s'agit, non de frayer de nouveaux chemins, mais de débayer d'anciennes voies.

VIII. — Albert Le Grand interdit la lecture de son livre : 1° aux libertins, aux esprits forts qui, dans leur

suffisance, mesurent la puissance de Dieu au pied de leur cerveau ; 2° aux esprits critiques qui trouvent à tondre sur un œuf, à savoir aux hommes qui discutent sans fin les origines d'un écrit, qui ergotent sur le texte, qui épiloguent sur des riens. La conséquence en est que le lecteur, s'il ne cède pas au découragement, à tout le moins est privé de la nourriture à laquelle il a droit. Grâce à Dieu depuis trois siècles, les choses ont changé. Les questions religieuses, au moins en tant que phénomènes, sont à l'ordre du jour même chez les incrédules. Brisant avec la mentalité et les procédés du début du siècle, nombre d'intellectuels accueillent la vérité d'où qu'elle vienne et sous quelque forme qu'elle se présente ; après l'avoir séparée de l'ivraie, ils s'efforcent de la distribuer autour d'eux. En écrivant l'histoire, ils ne se contentent pas d'enregistrer des faits et des dates, ils donnent une large place aux idées et aux doctrines qui expliquent les événements, qui sont l'âme de l'histoire. Nous n'écrivons ni pour les incrédules, ni pour les intellectuels. Nous serions pourtant heureux, si nos pages sur Guérolé et Landévennec pouvaient intéresser les uns et les autres au passé religieux de notre Bretagne.

IX. Sans vouloir jeter la pierre à ceux qui pensent autrement, nous croyons que le peuple bas-breton n'est plus dans les lisières, qu'il a atteint la majorité, qu'il a accompli des œuvres glorieuses. L'histoire qu'il a vécue, il doit être à même de la raconter. Aussi tout en utilisant les données que Celtes d'outre-Manche, Bretons de Haute-Bretagne et Français de France veulent bien nous fournir, nous nous réservons de penser par nous-mêmes, d'étudier saint Guérolé et son œuvre plus par nos yeux que par les yeux des étrangers, d'exploiter tout d'abord et avant tout nos propres ressources. L'histoire de la famille s'écrit en famille.

#### D) — Division de l'ouvrage.

Notre travail comprendra trois parties. Dans la première, nous exposerons la vie de saint Guérolé telle que nos auteurs nous l'ont transmise. Nous en examinerons la valeur historique, puis nous étudierons plus à fond les miracles du Saint et la doctrine spirituelle de Landévennec.

Dans la seconde partie, nous nous attacherons à l'œuvre prodigieuse réalisée par Guérolé et Landévennec, sans distinguer ce qui appartient au Maître et ce qui revient aux disciples. Après un aperçu sur l'état de la Bretagne et de la Cornouaille, nous étudierons l'expansion de l'abbaye dans le double domaine temporel et spirituel, avec son admirable floraison de saints. Nous n'examinerons toutefois que la période antérieure à l'exil de Montreuil-sur-Mer (914). Les moines reviendront à Landévennec, mais privés des reliques de leur Père, mais pour y vivre sous la règle de saint Benoît. De ce double chef, Landévennec perdait son âme et son véritable esprit.

Dans notre troisième partie, nous parlerons de la survivance de Guérolé dans le culte et le folklore, sujet tellement vaste que nous ne pourrions que l'effleurer.

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, les profanes aux sacrées, nous aurons ainsi l'Évangile, le livre des Actes, la vie liturgique et culturelle de Landévennec.

PREMIÈRE PARTIE

*Le Saint de Landévennec*

VIE - MIRACLES - DOCTRINE

A la suite de l'auteur anonyme, nous allons parcourir les grandes étapes de l'existence de cet être de chair et de sang, choisi par Dieu pour l'exécution de ses desseins miséricordieux sur la Bretagne. Avec Gurdisten, nous contemplerons dans un premier chapitre l'Elu de Dieu, dans un second, le Saint déjà formé. Dans un troisième chapitre, nous examinerons la valeur historique de la *Vie de Guéno*lé. Un quatrième chapitre sera consacré aux miracles, un cinquième à la doctrine spirituelle de Landévennec.

CHAPITRE I

L'ELU DE DIEU

Le pays d'origine. — L'exode.

La *vie de saint Guéno*lé s'ouvre sur un double tableau de la Bretagne insulaire, mère patrie des Bretons d'Armorique. D'abord un état de prospérité : jouissant d'un climat tempéré, arrosé par des fleuves comme la Saverne et la Tamise, bien travaillé par la main de l'homme, le sol est particulièrement fertile. A défaut du vin, le blé, le lait, le miel abondent. Partout des édifices, dont la beauté n'a d'égale que la variété. On vivait heureux en pays breton ! — La contre-partie : sur tout le territoire, la désolation, la ruine, le deuil. Comme un océan de flammes, les Saxons ont déferlé sur la patrie. Les habitants qui ont échappé à leur glaive ont dû chercher refuge dans les montagnes du Sud-Ouest. Là, la famine les harcèle, la peste les décime. Désormais une seule ressource, l'exode. Les uns gagnent la Scotie — l'Irlande — nation pourtant peu sympathique ; d'autres prennent la direction de la Belgique ou de l'Espagne ; d'autres enfin, c'est le plus grand nombre, se précipitent sur la terre d'en face, sur l'Armorique.

La cause de ces malheurs ? La prospérité matérielle qui a fait oublier Dieu et sa loi, qui a engendré désordres sur désordres : telle une terre fertile, bien cultivée qu'envahissent à brève échéance plantes nocives et vermine, quand l'hiver ne fait pas sentir ses rigueurs. — Dans sa justice, Dieu frappe à coups redoublés sur son peuple. Dans sa miséricorde, il épargne un rejeton, peut-être aussi coupable que les autres. Mais il veut que la Bretagne, sa fille chérie, vive et prospère. Il lui donne donc d'atterrir en Armorique et de s'y établir, sans choc ni combat, comme dans un asile de paix. (Isaï X, 20.)

De l'aveu même de l'auteur, cette page s'inspire de Gildas, l'historien-poète, le Jérémie breton.

### La famille Fragan.

Du nombre des émigrés était Fragan, cousin du roi breton Catoui. Avec Guen, son épouse, deux jeunes enfants, Guéthénoc et Jacut, et vraisemblablement quelques membres du clan, Fragan s'était embarqué sur l'un de ces bateaux en écorces recouverts de peaux, aux extrémités relevées, tandis que le milieu émergeait à peine. Poussée par la brise du nord-ouest, l'embarcation s'approche du continent. Voici l'Armorique avec sa couronne de forêts ; voici la large baie de Saint-Brieuc ; voici l'anse formée par l'estuaire du *Gouët*. Nos voyageurs atterrissent au clos de Bréhac, au minuscule port situé à l'embouchure du Rusé, à l'ouest de Languieux. On était à la onzième heure du jour. Immédiatement, Fragan cherche un gîte. Une voie romaine, mal entretenue, s'ouvrait devant lui. Il s'y engage. Après une course d'environ deux heures, il découvre une clairière, peut-être ancienne station gallo-romaine. L'endroit lui convient : l'espace est suffisant pour son *petit peuple* ; il est entouré de halliers et de forêts, arrosé par une rivière, le *Gouët, rivière du sang*. Quelques huttes y sont érigées. Du nom du fondateur, le lieu est appelé Ploufragan, le plou de Fragan.



Nos deux historiens sont sobres de détails sur la généalogie de leur héros : leur réserve est en faveur de leur sincérité. Le chef avait nom Fracan — par adoucissement Fragan. C'était un machtiern, un chef de plou, forme réduite du clan celte. On nous le présente comme cousin du célèbre roi Catoui. Ce nom, Cadoc ou Cadou, — le *vaillant, le guerrier* —, était très répandu. D'autre part, le titre de roi était décerné à de simples chefs de clan. Il est donc difficile d'identifier le personnage en question.

L'épouse de Fragan s'appelait *Guen*. On sait que le mot signifie *blanc* ; appliqué à une femme, il serait à traduire *blanche*, en latin *alba*. Par extension, le terme *guen* désigne une personne douée d'une grande beauté physique ou morale, un sujet heureux dans ses entreprises, voire un saint. — On a beaucoup discuté sur la généalogie de Guen.

On l'a présentée comme la fille d'Emyr Llydaw, neveu lui-même de saint Germain d'Auxerre — comme l'épouse en premières noces d'Enéas Lydwyg, un prince armoricain, dont elle aurait un fils du nom de Cadoan. La tradition de Landévennec, muette sur le premier point, est nettement défavorable au second. Elle ne connaît que trois fils à Guen. D'ailleurs la généalogie des femmes n'intéresse pas nos auteurs. — Guéthénoc et Jacut étaient jumeaux : Guéthénoc aurait été le premier à voir le jour.

### L'enfant prédestiné.

De nouveaux émigrés avaient grossi la colonie de Fragan. Sous l'impulsion du chef, la terre se couvrait de gras pâturages. Mais c'est la famille même que les époux désiraient voir se dilater. En l'honneur de la *Sainte Trinité* et pour figurer les trois personnes divines, un troisième fils est ardemment désiré, demandé avec instance à l'auteur de la vie. La prière est exaucée. Guen met au monde un troisième garçon. Au foyer, on tressaille d'allégresse ; dans l'entourage, on se demande ce que sera cet enfant, tandis que les anges vont porter la nouvelle dans toute la Bretagne Occidentale et semer la joie dans les cœurs. On donne à l'enfant le doux nom de *Winwaloe* qui signifierait *beau et valeureux*. Comme la plupart des noms bretons, il a revêtu diverses formes en français comme en latin. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, dom Le Gallois en signalait déjà plus de vingt. En Basse-Bretagne la forme la plus usitée est *Guénolé*, que le parler populaire interprète *Guen-oll-e, il est tout blanc*. En pays français, le nom courant est Guingalais, sauf en Picardie, où la forme Valoy ou Waloi a prévalu. Les celtisants admettent trois sortes d'appellation : le nom complet à *deux termes* : *Win — Waloc* — le nom abrégé ou hypocoristique, le premier terme avec le suffixe de dérivation *oc* : *Win-oc* — le nom abrégé avec le préfixe *to* : *to-winoc*.



La naissance de son troisième fils valut à la mère un surnom qui lui restera pour de longs siècles et lui assurera

une place privilégiée dans la dévotion populaire. Dieu lui aurait fait pousser une troisième mamelle : le nombre des mamelles répondant au nombre des enfants, d'où le nom de Guen Teirbron, Blanche aux trois mamelles. Notons le fait de l'appellation, nous réservant d'en chercher le pourquoi.

Cependant, avec le lait de son sein, Guen prodigue à ses enfants, spécialement au dernier-né, le lait encore plus substantiel et plus succulent de la crainte et de l'amour de Dieu. Guénolé peut à peine bégayer quelques syllabes et déjà la bienheureuse mère lui apprend à invoquer le nom du Seigneur, en attendant de l'initier aux pratiques de piété en rapport avec son âge, aux bonnes manières qui conviennent à un enfant de sa condition. Dès l'âge de sept ans, Guénolé aspire à se donner totalement à Dieu.

#### L'appel divin.

Dès les débuts de l'émigration bretonne, des moines avaient traversé la Manche, avaient dressé leur ermitage ou leur modeste lan sur nos côtes, spécialement dans nos fies qui se prêtaient mieux à leur vie de solitude, de prière et de pénitence. Quelques-uns ne tardèrent pas à faire de leur monastère une école où les enfants des bonnes familles venaient se former à la piété, à la vertu comme aux éléments de la science. Dès l'âge de quinze à seize ans, beaucoup de ces enfants s'offraient à partager le genre de vie de leurs maîtres.



Poussé par l'esprit de Dieu, en plein accord sans doute avec sa sainte mère, Guénolé sollicita de son père la faveur d'être envoyé à une école monastique. Il se heurta à un refus formel. Fragan rêvait pour son jeune fils, sans doute le mieux doué, un bel avenir dans le monde. L'opposition du père peut nous surprendre : cet enfant, il le considérait comme le don de Dieu et il n'ignorait pas que le fait de l'envoyer à une école monacale n'engageait en rien l'avenir de son fils. Peut-être nos historiens ont-ils antidaté le refus de Fragan, fixant à la septième année de Guénolé ce qui

se serait passé seulement vers la quinzième année. Quoiqu'il en soit, le ciel va intervenir.

Fragan était aux champs avec les hommes préposés à la garde de son troupeau. Soudain un orage éclate, l'éclair déchire la nue : ébloui, foudroyé, Fragan tombe à terre, plus mort que vif. De ses lèvres tremblantes jaillit pourtant une prière : « Seigneur tout-puissant, qui donc peut s'opposer à vos desseins ? Le fils que vous m'avez donné est à vous avant d'être à moi. Prenez-le comme hostie de louange, et non seulement lui, mais aussi ses deux aînés, Guéthenoc et Jacut. » Comme Saul terrassé sur le chemin de Damas (Actes IX), Fragan se relève, l'esprit et le cœur totalement retournés. Il fait part à son épouse de ce qui s'est passé. Huit jours après, Fragan confiait son fils au moine Budoc, à l'île Lauré. Le voyage dut se faire par mer. Ce fut l'occasion pour les puissances infernales de tenter un nouvel effort pour faire avorter le projet. Une tempête d'une rare violence se déclencha. Pris de peur, Fragan de s'écrier : « Il nous faut remettre le voyage à plus tard. » Calme et confiant, Guénolé de répondre : « Celui qui a tout fait de rien, tout ordonné sur terre et dans les cieux, posé des bornes à la mer, saura, l'heure venue, faire taire les vents et calmer les flots. » A peine a-t-il fini de parler que le vent tombe, que le soleil reparait : à l'horizon, on distingue le pagus du Goëlo et le soir même, par un temps serein, Fragan abordait à l'île Lauré (1).

On s'est demandé si les deux aînés, que le père venait d'offrir à Dieu, étaient aussi du voyage. Nos auteurs n'en parlent pas. A la façon de l'évangéliste saint Luc, ils éliminent, au fur et à mesure, tout ce qui ne va pas droit au but, à la glorification du Saint.

(1) Voir carte de l'île Bréhat, p. 258.

### Le Monastère de Budoc.

L'estuaire du Trieux est fermé par un groupe d'îles, dont la principale est Bréhat. Au sud-ouest, se trouve l'île Verte; au nord-est, l'île Lauré. Auquel de ces deux îlots correspond l'île Lauréa dont parle le Cartulaire ? Si l'analogie des noms — île verte et île des lauriers — a pu faire hésiter, l'inspection des lieux et les fouilles, qu'on y a pratiquées, lèvent tout doute. L'île Lauré se prêtait mieux que l'île Verte à l'établissement d'un monastère : elle est plus vaste ; tout en assurant la clôture, elle permet les communications avec Bréhat et par Bréhat avec le continent. On y voit les ruines d'un monastère construit à l'antique. Dans les substructions, on découvre les vestiges d'un camp gallo-romain. Or nos premiers moines aimaient à se fixer sur l'emplacement de stations gallo-romaines et nous savons que ces stations étaient d'ordinaire entourées de plantes vertes, buis ou laurier — d'où la dénomination si usitée de *beuzit* (buissonnière) et dans le cas, l'appellation *lauré* ou *lore*, les *lauriers* (1).



Nous n'avons pas à décrire les monastères primitifs : une chapelle, un cimetière, quelques logettes de moines, la logette suréminente de l'abbé « du Père », avec des ébauches d'ateliers et peut-être un peu à l'écart des cellules d'ermites. Nous n'avons pas davantage à parler des diverses catégories de personnes qui s'y trouvaient : d'une part, des moines formés (majores) — d'autre part, des disciples et de simples élèves (minores). Y enseignait-on déjà les sept arts, qui deviendront le programme classique ? Il ne semble pas. Avec l'auteur anonyme, relevons quelques-uns des faits qui ont signalé le séjour de Guénolé à l'île Lauré. Encore convient-il de faire remarquer qu'ils supposent une organisation et un état social plus avancés que ceux du temps de notre Saint. Quant aux miracles qu'on lui attribue dès son jeune âge, nous nous contenterons de les exposer et d'en faire un bref commentaire, nous réservant de les étudier plus à fond.

(1) Il ne semble pas qu'il y ait lieu d'évoquer ici les *lores* d'Orient.

### A l'école de Budoc.

Maître Budoc est à compter parmi les disciples de saint Maudez, disciple lui-même de saint Germain d'Auxerre. Sa haute science, son éminente sainteté lui avaient valu le titre de docteur *très élevé* « doctor arduus ».

Dès la première entrevue, Budoc constate que le fils de Fragan possède une maturité au-dessus de son âge, qu'il est déjà comblé des dons célestes et sous la direction de l'Esprit-Saint. — Quand il faut se séparer de son père, Guénolé ne verse pas une larme. D'emblée, comme un religieux formé, il se soumet aux moindres observances du monastère. Son ardeur pour l'étude est telle qu'en un jour il apprend l'alphabet. Après quelques années, il saura par cœur l'Ancien et le Nouveau Testament, méritant le nom de *docteur ès-sciences scripturaires*. Ce qu'il a appris, il le met en pratique. En effet, que sert le savoir sans les œuvres ? Déjà des prodiges le signalent comme l'envoyé du ciel, le modèle que tous doivent regarder et imiter.

### La jambe cassée.

Un vulgaire accident de promenade est l'occasion du premier miracle. Pour prier plus à l'aise, maître Budoc s'était rendu dans une île voisine. Il avait laissé ses élèves sous la conduite de quelques moines, avec force recommandations. Au lieu de s'amuser sur la plage, malgré la défense formelle, quelques enfants vont gambader sur les rochers. L'un fait une chute et se casse la jambe. Grand émoi chez la gent écolière. Que va dire le maître à son retour ? Ses ordres n'ont pas été respectés. Il ne ménagera ni les reproches, ni vraisemblablement les coups. En attendant comment soulager le blessé ? Guénolé se tenait un peu à l'écart. Voyant la consternation de tous, il s'approche : « Non, dit-il, il n'y a pas lieu de se désoler quand on a, à côté de soi, le médecin qui, pour guérir les malades, n'a pas besoin de remèdes. Prions donc, appelons le Christ à notre secours. » Il fait le signe de la croix sur la blessure, tend la main à l'enfant : « Au nom de Notre Seigneur, dit-il, lève-toi. » Et l'enfant est sur pied, radicalement



guéri. Guénolé aurait voulu qu'on se taise sur ce prodige, l'attribuant non à ses mérites, mais aux prières de tous. Mis au courant du fait, Budoc admire, loue Celui qui exalte les plus petits.

La scène nous rappelle la guérison, par Pierre et Jean, du boiteux du temple de Jérusalem. (Actes III, 1-11.) — Gurdisten en profite pour prêcher l'obéissance et l'excellence de la prière.

#### Le condisciple mordu par un serpent.

Les remarquables progrès de Guénolé lui ont fait confier les fonctions de répétiteur. Sous sa direction, en rase campagne, quelques élèves repassaient leur leçon. L'un d'entr'eux, un nommé Tethgon, s'étant étendu à terre, céda au sommeil. Il est piqué par un serpent et quand il se réveille, en proie à la douleur, la jambe est enflée et déjà noire. Il se traîne pourtant jusqu'à Guénolé, réclamant son intervention. « Où donc étiez-vous, demande celui-ci, quand le sommeil vous a gagné ? » Immédiatement, armé d'un bâton, Guénolé se rend à l'endroit indiqué, il remarque dans le sol une fissure, un trou ; c'est évidemment le repaire du reptile : « Rejeton du diable, lui crie-t-il, sors de là et rends gloire au Christ. » Le serpent sort en poussant des sifflements aigus. Guénolé trace sur lui le signe de la croix et le reptile expire, avant même qu'on lui ait asséné un seul coup. Tethgon pourtant continue à souffrir. Guénolé se fait apporter un peu d'eau, y mêle quelques gouttes d'huile bénite et tend le breuvage au malade. Quelques minutes après, Tethgon était sain et sauf. Ce nouveau miracle s'ébruita en dehors du monastère. Fragan vint supplier son fils de délivrer son domaine de *Bréona* de cette race de vipères.

L'épisode que nous venons d'analyser nous met en mémoire les Hébreux au désert, piqués par des serpents et guéris par un simple regard sur le serpent d'airain (les Nombres XXI, 4-9). Deux leçons s'en dégagent : fuir la paresse, mère de tous les vices — se défier du serpent infernal, dont on ne triomphe que par la croix du Christ Jésus.

#### Un aveugle recouvre la vue.

Des pauvres se présentaient journellement à la porte du monastère. Guénolé a l'honneur insigne de les servir. Il leur donne son temps, ses soins ; il leur prodigue les aumônes. A défaut du pain matériel, d'un cœur ému et avec un charme indicible, il leur distribue le pain de la parole de Dieu, compatissant à leurs épreuves, les exhortant à souffrir patiemment, leur promettant, en retour la félicité éternelle. Mais voici qu'un scolastique, dans un accès de mauvaise humeur et d'envie, se permet de l'accabler de reproches : « C'est donc là, lui dit-il, toute l'aide que vous procurez à ces pauvres ! Après vous avoir écouté des heures entières, ils s'en retournent avec leurs misères et les mains vides. Montrez votre charité par des actes : à défaut d'argent, sachez comme les Apôtres, donner la santé. » Bénissant le ciel de cette humiliation Guénolé de répondre avec calme : « Comment, frère, vous remercier de votre amicale monition ? — Les autres louent un roseau brisé, vous du moins vous voyez clair et vous me jugez en toute vérité. »

Dans la bande des indigents, il y avait un aveugle. Guénolé le conduit à l'écart. Il lui entr'ouvre les paupières, y introduit un peu de salive et fait cette prière : « Seigneur Jésus, vous qui prenez en pitié ceux qui avaient confiance en vous, guérissez cet infirme. » Puis s'adressant à l'aveugle : « Regardez-moi », lui dit-il. A l'instant, l'aveugle voit et s'en va tout joyeux rejoindre les autres pauvres. Il ignorait le nom de son bienfaiteur. Une enquête est menée : moines et pauvres acclament Guénolé.

Ce récit s'inspire de plusieurs guérisons d'aveugles racontées par le saint Evangile, mais spécialement de celle que rapporte saint Jean IX, 1-38. D'un côté comme de l'autre, le miracle a son point de départ dans une crise de jalousie. Gurdisten avait donc une belle occasion de mettre ses moines en garde contre l'envie, ce mal qui exerce tant de ravages dans le monde. Cette page nous montre, en second lieu, comment on s'acquittait du devoir de l'aumône dans les monastères.

### L'œil de Clervie remis en place.

Guénolé venait un soir de gagner sa cellule. A peine s'est-il endormi, qu'un ange lui apparaît en songe. « Saint de Dieu, lui dit-il, vos parents sont dans l'affliction. Aujourd'hui même une méchante oie, un jars, a arraché l'un des yeux de votre sœur Clervie et l'a avalé. Allez bien vite à son aide. Mais, réplique Guénolé, j'ai quitté l'Égypte et n'entends pas y retourner. N'est-il pas écrit que qui-conque met la main à la charrue ne doit pas regarder en arrière ? — Ces maximes, reprend l'ange, sont bonnes et justes en soi, mais ne sauraient s'appliquer dans le cas présent. Vous ne pouvez refuser à votre famille un service que vous avez si obligeamment rendu à de nombreux étrangers. Allez donc avec courage et confiance : Dieu le veut et sera avec vous. — Et l'ange d'indiquer au Saint comment s'acquitter de sa mission. « L'oie coupable est la plus belle du troupeau ; vous la ferez arrêter, éventrer ; vous trouverez l'œil que vous remettrez dans son orbite. »

Dès le lendemain matin, Guénolé prenait le chemin de la maison paternelle. Il trouve ses parents désolés, sa sœur défigurée et consumée par le chagrin. Quand il veut s'informer des circonstances de l'accident, il s'attire cette réponse : « Vous les connaissez mieux que nous. Pour vous, Dieu n'a pas de secret. Si donc la voix du sang n'est pas encore éteinte en vous, hâtez-vous de nous secourir, avant que nous ne mourrions de douleur. » Le jars, auteur du méfait est arrêté, éventré ; l'œil est retrouvé. Guénolé le remet en place, en invoquant le nom du Seigneur. Immédiatement, sans qu'il reste trace du mal, Clervie peut se servir de cet œil comme de l'autre. — A ce premier prodige s'ajoute un second. Le jars lui-même ne se ressent nullement de sa blessure : à peine relâché, tout joyeux, le cou tendu, les ailes déployées, il court rejoindre le gros du troupeau.

Gurdisten considère la guérison de Clervie comme le plus remarquable et le plus touchant des miracles de Guénolé ; la tradition le regarde comme la *caractéristique du Saint* : c'est ainsi qu'il est représenté à la fontaine et

au bas relief de l'autel de Saint-Frégant. Ce récit offre de grandes analogies avec l'histoire de Tobie rendant la vue à son père. Le remède employé est le fiel même du poisson qui menaçait de dévorer le jeune homme. (Tobie VI, 6-9 et XI, 7.)

Mieux que de longs discours, l'épisode nous montre comment les saints concilient l'amour et la haine recommandés l'un et l'autre à l'égard des parents, comment leur cœur se penche même sur les animaux sans raison.

### L'accident des courses.

Fragan, le père de notre Saint, et Rivoal l'un des chefs de la Domnonée, avaient l'un et l'autre de belles écuries, sans doute des chevaux à demi sauvages, peu propres au travail, mais aptes à la course. Pour les faire valoir, ils organisent une course : comme piste, la grève de Brahec ; comme but les rochers qui la ferment. Les spectateurs sont nombreux. Les chevaux piaffent, retenus péniblement par leurs jeunes écuyers. L'un des chevaux de Fragan est monté par Maglus, fils de son ancien gouverneur Conomaglus. Le signal est donné : tous s'élancent bride abattue ; cavaliers et montures semblent s'identifier ; en voyant leur rapidité et leurs évolutions, on dirait des hirondelles fendant l'air ou des aigles se précipitant sur la proie. Maglus tient la tête du peloton, il va atteindre la borne, déjà les applaudissements saluaient sa victoire, quand le cheval butte et précipite le cavalier sur les rochers. On le relève le corps tout meurtri, le crâne fracassé. Tous les soins pour le ranimer sont inutiles. Il n'y a plus qu'à l'ensevelir. Fragan est particulièrement désolé : n'est-il pas le premier responsable de l'accident ? Voici qu'une voix s'élève de la foule : « Ah ! dit-elle, si votre fils Guénolé avait été ici, il l'aurait ressuscité. » Guénolé, conduit sans doute par les bons anges, est présent. Il se penche sur Maglus : « Non, dit-il, il n'est pas mort ». Puis levant les yeux au ciel et prenant la main du jeune homme, il s'écrie : « Que le Christ qui t'a créé, qui t'a racheté au prix de son sang, te rende la vie ! » Maglus se lève, plein de santé et de vigueur et gagne la maison à cheval.

Tous sur place de rendre gloire à Dieu et à celui qu'il a envoyé si à propos. Bientôt toute l'Armorique parle du jeune thaumaturge.

Pour le fond et pour la forme, la résurrection de Maglus se réfère aux trois résurrections racontées dans l'Évangile : fils de la veuve de Naïm (Luc VII, 11-19), fille de Jaïre (Luc VII, 49-56), Lazare, frère de Marthe et de Marie (Jean XI).

L'accident des courses permettait à Gurdïsten d'insister sur les dangers du monde et de ses divertissements : les religieux ne doivent s'y immiscer que par nécessité et pour édifier. Quant à la résurrection de Maglus, elle est la preuve palpable du crédit dont jouit Guénolé auprès de Dieu, et la manifestation éclatante de la tendresse de son cœur : « Voyez, comme il aimait ».

A diverses reprises, dans son ouvrage, Gurdïsten s'excuse de ses longueurs et redites : « Il se laisse, dit-il, captiver par son sujet ». Nous aurions nous-mêmes à nous excuser d'avoir reproduit les récits ingénus des conteurs de Landévennec, si nous ne savions qu'ils ont charmé et édifié, pendant des siècles, moines et pèlerins de l'abbaye, qu'ils font partie intégrante d'une œuvre bien conçue, et en définitive bien réalisée.

#### Toujours plus haut.

Le fils de Fragan avaient atteint la majorité. Depuis quinze ans, il était à l'école de Budoc. Il avait mis à profit les leçons et les exemples de son vénéré maître, réalisé les *ascensions*, les saintes montées dont parle Psalmiste. Mais l'amour ne dit jamais assez, et la perfection ne comporte pas de bornes. Guénolé aspire à monter, à monter encore. Où trouver un homme qui favorise ses élans ? Patrice, l'apôtre de l'Irlande, était mort depuis peu, en grande réputation de sainteté. Il s'était signalé par une prudence toute divine, un zèle ardent pour le salut des âmes, un sens catholique jamais en défaut. Il avait été la lumière de l'Irlande et même de toute l'Église. Son souvenir et ses exemples restaient vivants et de toute part on accourait à sa tombe pour se pénétrer de son esprit. Guénolé n'a plus

qu'un désir : passer en Irlande, vénérer les restes de Patrice. Un navire de commerce, venu d'outre-Manche, est mouillé près de l'île et doit à bref délai prendre la mer. N'est-ce pas l'occasion providentielle ?

#### « Je suis Patrice. »

Après l'office du soir, Guénolé venait de gagner sa cellule. Il s'endormit, toujours travaillé des mêmes pensées. En songe, il voit devant lui un homme à l'aspect angélique, revêtu d'ornements pontificaux, une couronne sur le front. « Frère bien aimé, lui dit la vision, je suis Patrice celui dont vous désirez visiter le tombeau. Pourquoi vous donner tant de peine et traverser les mers ? Vous avez ici-même tout ce que vous trouveriez en Irlande : l'Ancien et le Nouveau Testament, règle assurée de toute perfection ; Jésus-Christ, ses leçons, ses exemples ; en la personne de Budoc, un maître saint et prudent. D'ailleurs vous ne séjournerez plus longtemps dans cette île : l'heure est venue d'aller là où Dieu vous appelle, de passer de rang de disciple à celui de maître. » Quelques autres recommandations et la vision de s'évanouir laissant Guénolé l'esprit rasséréné, le cœur tout embrasé.

#### « C'est l'ordre du ciel. »

Le lendemain, dès que la règle du grand silence le permet, Guénolé se présente à son vénéré maître et lui fait part et de ses projets et de sa vision. Après un instant de réflexion, Budoc de répondre : « Ce n'est pas une illusion diabolique, mais bien une révélation divine. Accomplissez sans délai l'ordre du ciel, transmis par Patrice. Je vous donnerai onze compagnons de mon choix, tous selon le cœur de Dieu et aptes à faire son œuvre. Heureuse la terre qui recevra votre parole ! Le plus à plaindre, c'est moi, à mon âge, être privé des enfants que j'ai élevés ! Mon unique consolation est de penser que vous êtes les élus de Dieu pour la plus belle des missions. Fort de la bénédiction divine, allez de l'avant. »

## CHAPITRE II

### LE SAINT DE LANDEVENNEC

Au moment de passer au second livre de la vie de Guénolé, livre qu'il écrit d'ailleurs sur un nouveau codex, Gurdisten nous prévient qu'il a maintenant à nous présenter le fils de Fragan, non plus comme *disciple* à l'école d'un maître, mais comme *maître* chargé de former des disciples. Désormais Guénolé est sur le candélabre : ses œuvres seront encore plus admirables, ses vertus jetteront plus d'éclat, ses exemples seront plus entraînants. Gurdisten tient aussi à nous rappeler quelles sont ses sources, quel crédit nous devons leur accorder. Dans ce chapitre, comme dans le précédent, nous reproduirons les grandes lignes de l'auteur anonyme, avec les précisions fournies par Gurdisten. Nous y ajouterons les remarques, subdivisions et sous-titres utiles pour une meilleure intelligence du texte.

#### Dans l'inconnu... à la grâce de Dieu !

Maître Budoc a désigné les onze compagnons promis à Guénolé. Aux partants, avec force avis, il donne sa bénédiction et l'accolade fraternelle. Comme les Apôtres, ils sont au nombre de douze : pour être symbolique, le chiffre ne perd rien de sa valeur. Guénolé a la direction de l'équipe, mais le chef véritable en est le Christ en personne ; comme étendard, la croix. Sur eux plane l'Esprit de Dieu, les protégeant, les conduisant. (Exode XIII.) — Humainement parlant, ils se lancent dans l'inconnu ; en réalité, ils se livrent à Dieu, à sa grâce, à sa Providence. Ils viennent d'atteindre une voie romaine, ils s'y engagent dans la direction de l'Ouest, traversant les campagnes de la Domnonée, longeant les confins de la Cornouaille. Les voici enfin devant un bras de mer, en présence de l'île Thopopigia. Ils décident de s'y établir.

#### Tibidy, terre d'attente <sup>(1)</sup>

Thopopigia serait à traduire l'île des chèvres. Le séjour des moines lui vaut le nom de Tibidy, maison de prière, nom que nous emploierons désormais. L'île est située au fond de la rade de Brest, sur la rive droite de la rivière du Faou. Il y a quinze siècles, elle se présentait comme la résidence idéale pour des hommes avides de solitude, adonnés à la prière et à la pénitence. Les nombreux rochers qui se dressent sur ses flancs, la mer qui l'entoure de toutes parts, constituaient une excellente clôture. Son terrain rocailleux, battu par les vents ne pouvait donner que de maigres produits. Les moines pourtant se mettent au travail avec ardeur ; ils se construisent un oratoire, d'étroites cellules ; ils retournent et ensemencent quelques arpents de terre. Trois ans durant, ils multiplient leurs efforts : vraiment l'île n'est pas habitable, moins encore à cause de la pauvreté du sol qu'en raison de la violence des vents. D'autre part, le ciel semble d'airain : aucun prodige à signaler ni au cours du voyage ni depuis le séjour dans l'île. L'épreuve, supportable peut-être pour Guénolé, n'était-elle pas trop lourde pour ses compagnons ?

#### La terre promise : la mer livre passage.

Chaque jour, vers l'heure de midi, la communauté se réunissait sur un monticule au milieu de l'île. De là, au Sud-Ouest, par-dessus les flots, on apercevait une colline et au pied de la colline un vallon à l'aspect ravissant. Bientôt les moines n'ont qu'un désir : occuper ce coin de terre. Mais un fleuve, l'Aune, ou plutôt un bras de mer large de deux mille marins, les en sépare. Pendant de longs mois, Guénolé fait la sourde oreille. Il ne voudrait pas paraître volage ; il veut connaître la volonté de Dieu. « Prions, dit-il à ses compagnons. Demandons au ciel de prendre l'un d'entre nous. Si nous sommes exaucés, c'est que Dieu nous veut ici, sur une terre qui posséderait des reliques. » Les semaines passent, les mois passent et la

(1) Voir carte de Landévennec, p. 259.

mort ne visite pas la communauté. « Cette île, dit Gurdisten, n'était pas digne de posséder des corps saints » (1).

✱

De leur belvédère, les moines contemplaient une fois de plus la terre objet de leur convoitise. A brûle-pourpoint, Guénolé leur pose la question : « Persistez-vous dans votre désir de passer de l'autre côté ? » Mis en face de leurs responsabilités, les moines se contentent de répondre : « Nous n'avons d'autre volonté que la vôtre. — Tombons donc à genoux, reprend Guénolé, et demandons au Christ d'être notre guide et chef. » Guénolé se lève, fait lever ses compagnons, les met sur un rang, la main dans la main. Prenant alors la main du premier, il frappe les eaux de son bâton : immédiatement elles se divisent, et les moines passent à pieds secs sur l'autre rive. Sur leurs lèvres le cantique des Hébreux traversant la Mer Rouge. (Exode XIV et XV.)

Gurdisten remplace le *cantique de Moïse* par une paraphrase du cantique des *Enfants dans la fournaise*. Avec lui, admirons d'une part la providence spéciale de Dieu à l'égard de ses élus ; d'autre part les heureuses conséquences de l'obéissance et de la charité fraternelle : pas d'obstacle qui tienne quand ces deux vertus sont pratiquées à la perfection.

#### Landévennec : site et nom.

Quoiqu'il en soit du mode de traversée, les compagnons de Guénolé sont sur la rive gauche de l'Aune. L'Anonyme en quelques lignes, Gurdisten en de longues pages, nous donnent la description de la *nouvelle terre promise*. Elle est à l'extrémité Nord-Est de la presqu'île de Crozon, formant elle-même presqu'île, dessinée à l'Est en golfe, en amphithéâtre. Un rideau de collines la met à l'abri des vents du Nord et de l'Ouest. Sol et exposition sont des

(1) L'île Tibidy deviendra propriété de Landévennec : elle sera plantée, bâtie. Actuellement une chaussée la relie à l'Hôpital-Camfrout. Elle abrite en été quelques-unes des œuvres paroissiales de Brest.

plus favorables : c'est un Eden, un paradis terrestre : « lieu très doux et très agréable, le premier dans la région à voir s'épanouir les fleurs, le dernier à être témoin de la chute des feuilles ». Les fruits y sont aussi variés que succulents.

✱

Quant à l'étymologie du mot, laissons parler dom Le Pelletier, l'auteur du dictionnaire breton : « Le lieu où je travaille à ce dictionnaire a de temps immémorial le nom de Landévennec, qui signifie *territoire à l'abri*. Aussi y est-il de tous les mauvais vents, situé au pied d'une hauteur, et exposé au soleil d'Orient et du Midi.

Dans son dictionnaire breton-français, Troude définit le possessif de *téven*, l'adjectif *tévennec* : « un qualificatif s'appliquant à un lieu *exposé au soleil et à l'abri du vent sur les bords de la mer* ». Il en réfère à l'opinion de dom Le Pelletier. — Plus récemment, quelques celtisants ont tenté une autre explication. Landévennec serait le *lan* de *To-Winoc*, le nom familier de Guénolé. *Lan* — *to* — *Winoc* serait devenu par adoucissement et mutation *Lan-tevennec*, puis *Landévennec*. La première interprétation est excellente au point de vue topologique. La seconde répond mieux aux règles de l'onomastique et aux données de l'histoire : ce serait donc le *lan* ou le monastère de Guénolé.

#### Sur les hauteurs de Penforn : la source miraculeuse.

L'Eden dont nous avons parlé n'est devenu tel qu'après de longs et pénibles travaux. Il n'a pas été d'ailleurs la première demeure des moines sur ce coin de terre. Ils ont débuté sur la colline qu'ils apercevaient de prime abord de Tibidy, colline située à un grand jet de pierre, au Sud du futur monastère. L'endroit a nom Penforn, peut-être à cause des rochers en forme de dôme ou de four qui la bordent du côté de l'Aune.

✱

Les moines s'y mettent à l'œuvre. Pour peindre leur activité ordonnée et industrielle, Gurdisten emprunte à Virgile la belle comparaison des abeilles. Les uns abattent

ou équarrirent les arbres, les autres président aux constructions (oratoire, cellules, bâtiments de service). Ceux-ci retournent et ensemencent le sol ; ceux-là vaquent aux offices domestiques. Et l'abbé, le père, quel rôle se réserve-t-il ? Comme Marie, il vague à la prière, à la contemplation. Comme Moïse sur la montagne, il intercède pour ses frères.

••

Déjà, à cette époque, la question de l'eau potable était angoissante à Landévennec. Pour s'en procurer, les moines devaient faire un long trajet. Guénolé compatissait à leur peine : pour y mettre fin, il recourut au ciel. Ses fils venaient de se rendre au travail. Plein de confiance et animé d'une ferveur toute angélique, Guénolé se jette aux pieds du Crucifix : « Seigneur Jésus, dit-il, au désert vous avez fait jaillir une source d'eau vive pour désaltérer votre peuple. Au petit peuple que vous m'avez confié, accordez la même faveur ». Il quitte alors sa cellule, descend la pente Nord de Penforn. Il s'arrête soudain : de la pointe de son bâton il trace un cercle sur le sol. Immédiatement une source jaillit, source aux eaux abondantes et limpides, qui arrosent le terrain en contre-bas et vont se déverser dans la mer. A leur retour du travail, les moines ne savent ce qu'il faut le plus admirer, ou la bonté de Dieu toujours attentive aux besoins de ses serviteurs ou la puissance merveilleuse qu'il confère à ses saints (Exode XVII — Nombres XX). Après quinze siècles, la source porte encore le nom du Saint ; en été, elle est la seule source de la localité qui ne tarisse jamais.

#### L'installation définitive.

Après une dizaine d'années, les moines quittaient la colline de Penforn, dressaient leur oratoire, leurs cellules et les annexes dans le vallon que nous avons décrit. A s'en remettre à nos historiens, la raison du changement fut de permettre à la mort d'accomplir son œuvre. Sur la montagne, les moines vieillissaient mais ne mouraient pas : ils ne pouvaient donc obtenir la récompense céleste due à

leurs mérites. Ils s'en plaignirent à Guénolé et à Dieu lui-même. Touché de compassion, Guénolé se résolut enfin à les faire descendre dans le vallon. En réalité, le changement a été commandé par des considérations moins nobles et d'ordre plus pratique. A Penforn, sur une colline ne présentant qu'une légère couche d'humus, exposée à tous les vents, privée d'eau, la vie était très dure. Comme jadis à Tibidy, on comprend que les moines aient désiré un séjour plus confortable. Mais toute vérité ne peut se proclamer devant des novices qu'il s'agit de former au renoncement.

#### Les vertus de Guénolé.

Le monastère est enfin régulièrement constitué. Guénolé en est l'abbé. A lui de prêcher d'exemple : loin de faillir au devoir, il s'élève à un tel degré de perfection qu'il est plus admirable qu'imitable. *Cénobite*, il vit comme le plus austère des *ermîtes*. En carême, il passe deux ou trois jours sans prendre aucune nourriture. En temps normal, un seul repas, à savoir un peu de pain d'orge, mêlé à une égale quantité de cendre ou une bouillie de farine d'orge ou de légumes sans condiment. Jamais il ne mangea de pain de froment. Pourtant, le samedi et le dimanche, en l'honneur de la résurrection de Jésus-Christ, il acceptait un peu de fromage délayé dans de l'eau ou quelques petits poissons cuits à l'eau. Sa boisson, l'eau claire de la fontaine ou acidulée par des herbes ou des fruits sauvages. Du reste, dans le monastère de Guénolé, le vin n'était permis que pour la célébration du saint sacrifice. Aucune liqueur, aucune boisson alcoolisée n'était tolérée.

Du jour où il ouvrit son lan, jamais il ne revêtit aucun tissu ni de laine ni de lin. Il ne portait que de rudes peaux de chèvre, de nuit comme de jour, été comme hiver. Pour le couchage, ni plume, ni drap, ni paille. Quand il tombait d'épuisement ou de sommeil, il s'étendait quelques minutes sur un lit d'écorces rugueuses, sinon sur la terre nue et semée de cailloux. Pour reposer la tête et fixer les pieds, une simple pierre.

### **Dans un corps mortel, il vit comme les anges.**

Dégagé de la matière, nourri de la Sainte Ecriture, son esprit s'élevait facilement à Dieu. Comme les anges, Guénolé semblait contempler la divinité et sa nourriture était de faire la volonté du Père qui est aux cieux. Chaque jour, il récitait en entier les 150 psaumes de David, distribuant le psautier en trois séries. Il se tenait à genoux, debout, souvent les bras croisés, jamais assis. Il multipliait les genuflexions à la fin de chaque psaume.

Comme les anges, Guénolé contemplait Dieu : comme eux, il était d'autre part au service des hommes, membres de la communauté et étrangers : l'air aimable et souriant, la parole nette et suave, toujours en pleine possession de lui-même.

### **Guénolé et les puissances infernales.**

Tant et de si belles vertus ne pouvaient qu'exciter contre l'homme de Dieu la haine de l'enfer. Sans parler des autres assauts, signalons les luttes violentes, se prolongeant des nuits entières, que Guénolé eut à subir vers la fin de sa vie et dont un témoin, le frère Tethgonus, nous a laissé le récit. Le malin esprit se présentait sous l'aspect d'un monstre horrible et terrifiant : le corps, un assemblage de soufre et de ferraille, couvert ici et là de poils roussis ; des jambes longues et grêles ; d'immenses ailes de chauve-souris ; au front, on lui voyait tantôt cent yeux enflammés, tantôt un seul œil semblable à un disque rotatif, sinon deux orbites entièrement vides ; le reste à l'avenant. Il s'élançait vers le ciel, puis retombait de tout son poids sur la poussière. Sur ses lèvres des blasphèmes, des cris de rage et de colère, des obscénités que la plume se refuse à transcrire. Sachant que l'intention du démon était de le détourner de la prière, Guénolé gardait le calme, se contentant de temps à autre de l'apostropher en ces termes : « Insensé et misérable, à quoi bon t'acharner contre l'athlète du Christ ? Tu n'ignores pas que le feu sera ton partage à jamais. Déjà tu souffres : que sera-ce quand Jésus viendra dans sa gloire, Lui, notre vie, notre salut ? » De guerre lasse, le maudit se retirait, en exhalant une odeur fétide.

### **Les miracles se multiplient.**

Cependant la renommée du Saint de Landévennec se répandait de plus en plus. De toutes parts, on lui amenait des aveugles, des sourds, des boiteux, des paralytiques, des lépreux, des possédés et ils s'en allaient guéris. Les morts eux-mêmes ressuscitaient (Mathieu XI). Avec l'auteur anonyme, relevons quelques-uns des prodiges, qui ont signalé cette partie de la vie de Guénolé, soit qu'ils aient été son œuvre personnelle, soit que ses disciples y aient eu part.

### **Pasteur et troupeau protégés <sup>(1)</sup>**

Un nommé Gouesmon gardait les brebis de son maître Quonethetus dans une prairie, à l'orée d'un bois. Vers le soir, survient un orage ; les brebis effrayées se réfugient auprès du berger, mais celui-ci ne tarde pas à tomber à terre sans connaissance. Quand il reprend ses sens, à la place des brebis il ne voit qu'une bande de loups s'apprêtant à le dévorer. Il invoque le Saint. A l'instant Guénolé est là et, toute la nuit, il le protège. Dès que le soleil paraît, les loups se dispersent, Guénolé lui-même s'est retiré. Gouesmon appelle ses brebis : pas une ne fait défaut. Dans l'élan de sa reconnaissance, il court au monastère raconter à Guénolé tout ce qui s'était passé : « Je n'y suis pour rien, réplique l'homme de Dieu : je n'ai pas quitté ma cellule. » Ce miracle conduit Gurdisten à étudier la question de la bilocation. Il lui inspire une hymne en l'honneur de Guénolé, le bon pasteur qui connaît ses brebis, qui les nourrit, les protège et les conduit au bercail éternel du Christ.

### **La mère de Rioc, arrachée à la mort et à l'enfer.**

Rioc comptait parmi les meilleurs disciples de Guénolé. On lui annonce que sa mère est sérieusement malade. Il demande donc l'autorisation de se rendre auprès d'elle.

(1) Ce miracle est situé par Gurdisten dans son premier livre (*Vita*, p. 37). Nous le reportons au second livre, comme *cadrant mieux* avec le rôle de Guénolé *maître*.

Guénolé savait qu'elle était déjà morte. Malgré tout, la permission est accordée. Quand Rioc arrive chez lui, on faisait le deuil de la défunte. « Mais, dit-il, elle n'est pas morte, elle dort. » Et tout le monde de sourire. Rioc alors de l'asperger avec l'eau bénite que Guénolé lui a remise, en disant : « Que le Christ Jésus, ce Christ par la vertu duquel mon maître a fait tant de miracles, te guérisses ! » A la stupéfaction générale, la défunte reprend ses sens, s'essuie le front, comme si elle venait de voyage. Et tous de dire : « Il faut que Guénolé soit vraiment l'ami de Dieu, puisque de loin, il opère de pareils prodiges par la main de ses disciples. Du même coup, Guénolé avait arraché cette personne à la mort éternelle. Écoutons son aveu : « Les démons, dit-elle, m'avaient déjà ligotée et allaient me jeter dans le brasier, quand Guénolé leur cria : « Relâchez-la : elle appartient au Christ. »

Nous ne parlerons ni de la bienfaitrice dévote que les anges adressèrent à Guénolé pour recouvrer la vue, ni de ce riche *Dant-Hir*, guéri d'une rage de dent (Hymne de Clément), ni de ce lépreux dont il est question dans la vie de saint Ethbin, guéri de façon si touchante par Guénolé et son cher compagnon. Passons immédiatement au cas des trois voleurs.

#### Voleurs... et moines.

Un homme du pays, répondant au nom de Catmaglus, avait trois fils, tous trois, parfaits chevaliers d'industrie. S'imaginant que tous les trésors de l'univers étaient accumulés à l'abbaye, ils décident de la visiter. Par une nuit sombre, pilotés par un comparse, ils s'y rendent en barque. Ils trouvent le grenier grand ouvert, éclairé comme en plein jour, le tas d'orge au milieu. « Vraiment, disent-ils, notre conduite ne doit pas tant déplaire à Dieu et à ses saints ! A l'œuvre donc ! A défaut d'autres trésors, nous aurons au moins l'orge des moineillons. » Et ils remplissent leurs sacs. Mais voici que grange et alentours retombent dans l'obscurité. L'un des malandrins succombe sous le poids de son sac et se casse la jambe — un autre reste figé en terre comme un poteau — le troisième est frappé

de cécité et tâtonne devant la porte du monastère. Dans sa barque, le batelier perdait patience et tout en godillant se livrait, à l'adresse des voleurs, à des insultes et à des imprécations qui n'avaient rien d'académique.

Au monastère, à la fin de l'office, Guénolé demande à ses religieux si les portes de l'abbaye avaient été exactement fermées. Comme on ne répondait pas : « Des voleurs, dit-il, ont pénétré dans notre grenier. Dieu les a frappés, allons à leur secours. » Mais, reprennent les moines, puisqu'ils sont frappés en flagrant délit, il n'y a qu'à les abandonner à leur sort. — Non, réplique Guénolé, il faut pardonner à ceux qui nous font du mal ; il faut avoir pitié de ceux qui souffrent. Qui sait d'ailleurs si leur triste aventure ne leur fera pas changer de vie ?

Guénolé et ses moines se rendent à la porte de l'abbaye. Quelle angoisse, ô bon Jésus, dans le cœur de ces hommes ! Ils se voient déjà livrés à la justice, peut-être condamnés à mort. Guénolé commence par leur reprocher discrètement leur faute. « Si vous étiez dans le besoin, pourquoi n'avez-vous pas demandé au monastère ce qui était nécessaire ? Implorez maintenant la miséricorde et le pardon de Dieu. » Puis, d'une voix à la fois douce et forte, Guénolé fait cette prière : « Que le Christ Jésus, notre Seigneur, qui vous a frappés, vous délivre de vos maux et infirmités ! » A l'instant même, les trois se trouvent radicalement guéris. Guénolé d'ajouter : « Emportez vos sacs d'orge ; mais ne péchez plus et n'allez pas, pour des biens caducs, vous exposer à la damnation éternelle. » La parole de Guénolé et la grâce de Dieu ont changé ces loups en agneaux. Les trois, d'une seule voix, de dire à Guénolé : « Nous séparer de vous, jamais ! Pour toujours, nous sommes à votre service et au service de Dieu. »

On retrouve dans ce récit le thème des paraboles évangéliques (Luc XV), l'esprit de Celui qui a dit : « Je ne suis pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs. »

A s'en rapporter à la charte IX, les convertis auraient donné à l'abbaye leur propriété de Rozcanvel (Roz-catmaglus).



### La mort obtient droit d'entrée à l'abbaye.

On connaît la légende des immortels de Brizeux. Le poète paraphrase les données de nos historiens. Avec eux, il y aurait lieu de distinguer trois phases.

1<sup>re</sup> phase. — Sur la colline de Penforn, il n'y eut pas un seul décès. On y vieillissait ; on n'y mourait pas. Et cependant, accablés d'années et de fatigues, les moines soupiraient après le repos du ciel. Ils supplièrent donc leur abbé de les faire descendre dans le vallon, en face de la mer, espérant que là du moins la mort ferait son œuvre. Mais elle continua à faire la sourde-oreille. Il est vrai que dans le vallon, comme jadis sur la colline, leur vie était l'avant-gout du ciel. Les anges conversaient familièrement avec les habitants de la terre, descendant et montant comme dans la vision de Jacob. Ce n'était pour autant pas la vision du Dieu vivant.

2<sup>e</sup> phase. — Un soir, après complies, seul à l'oratoire, Guénolé prolongeait sa prière. L'ange du Seigneur lui apparaît. « Saint de Dieu, lui dit-il, l'heure est venue de récolter ce que vous avez semé. A brève échéance, comme prémices de la moisson, Dieu va cueillir les plus beaux épis de votre champ. — Seigneur, répond Guénolé, que votre volonté se fasse. Je ne demande qu'une chose : que le démon n'emporte pas un seul épis ! » A partir de ce jour, la mort pénétra au monastère, frappant les moines à tour de rôle, d'après l'âge. Il en fut ainsi de longues années.

3<sup>e</sup> phase. — Il fallut pourtant, au dire de Gurdisten, demander au ciel d'appliquer à l'abbaye la loi commune ; autrement, c'en était fini de la communauté : la tiédeur y aurait pénétré. Se croyant assurés de vivre encore de longues années, jeunes religieux et religieux formés auraient négligé le travail de leur perfection. Maintenant, tous doivent s'approprier la recommandation de l'Évangile : « Et vous, soyez prêts puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

Qu'il n'y ait pas eu de décès ni à Tibidy, ni à Penforn, on se l'explique. Budoc avait dû donner comme compa-

gnons à Guénolé des sujets jeunes et de santé robuste, mettons entre di-huit et vingt-cinq ans. Après trois ans de séjour à Tibidy et dix à Penforn, ils étaient encore dans la force de l'âge, et nous savons qu'un régime austère, loin de nuire à la santé, est de nature à prolonger la vie. En la circonstance, nos auteurs se posent en *laudatores temporis acti*, faisant valoir le passé au détriment du présent, estompant les misères des anciens pour exciter la ferveur des jeunes.

Il y avait pourtant une raison pour la communauté de désirer la mort de quelques-uns de ses membres ; c'était de pouvoir enfin posséder *des reliques*. Déjà à Tibidy, Guénolé avait formulé ce vœu. A Landévennec même, nous le voyons ensevelir de ses propres mains les moines dont la mort a consacré la sainte vie et prendre un soin religieux de leur tombe. Pour Gurdisten, le *premier titre* de gloire de l'abbaye est de posséder un grand nombre de corps saints. Comparés à ce trésor, que sont les avantages matériels du monastère ? de la balayure, rien de plus.

### La mort du juste.

Guénolé avançait en âge, ses forces déclinaient, sa mission était remplie. Une fois encore, l'ange de Dieu lui apparut en songe : « Guénolé, lui dit-il, les habitants du ciel vous attendent au séjour de la gloire. Prenez donc les dernières dispositions pour votre communauté et préparez-vous au départ. Demain, à la sixième heure, le Christ viendra. »

Dès la pointe du jour, Guénolé faisait part à ses frères de la communication d'en Haut. « Mais, Père, répliquent-ils, à qui allez-vous nous confier ? Ne nous laissez pas comme des brebis sans pasteur. — Il y a parmi vous, reprend Guénolé, des hommes éminents, très versés dans la science des saints. Vous choisirez de préférence comme abbé quelqu'un qui sache unir l'amertume de l'absinthe à la douceur du miel. Que chacun s'applique à la vertu et que la paix du Christ règne toujours parmi vous ! Quant à moi, aujourd'hui même, quand j'aurai célébré, le Christ viendra me délivrer de ce corps mortel. »

Vers la sixième heure, après avoir pris le corps et le sang du Christ, debout à l'autel, soutenu par deux de ses frères, face à ses moines, Guénolé rendait à Dieu son âme victorieuse. Il s'éteignit, sans secousse ni maladie, plein de jours et de mérites, le *cinq* des nones de Mars (*3 Mars*), mercredi de la première semaine du Carême. Au chant des hymnes et des psaumes, son corps fut porté au cimetière, appelé *reliques des saints*, là où reposaient déjà plusieurs de ses fils.

### CHAPITRE III.

#### Valeur historique de la VIE DE SAINT GUÉNOLÉ

##### I. — Etat de la question.

Nous avons exposé les grandes lignes de la Vie de saint Guénolé telles qu'elles nous sont présentées par l'auteur anonyme et par l'abbé Gurdisten. Quelle est leur valeur au point de vue historique ? Réserveons la question des miracles : elle demande une étude spéciale. Les données biographiques, dans leur ensemble, méritent-elles crédit ? Elles se résument en cette phrase : le breton Guénolé, fils de Fragan et de Guen, l'élève de Budoc est le fondateur du monastère de Landévennec.

La question ainsi posée n'a pas soulevé de difficultés avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. On a pu discuter sur les dates, non sur la réalité des faits. En 1852, Levot, de Blois, Arthur de la Borderie ont cependant, dans la *Biographie bretonne*, exposé et soutenu la thèse. Arthur de la Borderie la reprend et la défend dans son *Histoire de Bretagne* (T. I) et dans les *Annales de Bretagne* (T. IV. 295-364).

En 1911 paraissaient, chez Champion, les *Mélanges d'histoire de Cornouaille*. L'auteur en est Robert Latouche, archiviste de Tarn-et-Garonne, élève diplômé de l'école des Hautes Etudes. L'ouvrage est dédié à M. Ferdinand Lot, dont les Conférences (1908-1910) en auraient suggéré l'idée. Il comprend trois chapitres et trois appendices, sur lesquels cinq sont consacrés à Landévennec. Pour en donner la note, citons une phrase de l'introduction et la conclusion. « Les vies de Guénolé, d'Idunet et de Ronan ont été composées du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle par des écrivains, qui ignorant tout de leur héros, ont bâti leurs écrits à l'aide de légendes topologiques, folkloriques, mythologiques et même à l'aide d'emprunts mal déguisés faits à d'autres récits hagiographiques. » *Mél.* p. 1. Pour conclure, l'auteur laisse au lecteur le choix entre deux solutions : « 1<sup>o</sup> Saint Guénolé est le fondateur de Landévennec, sans que nous sachions rien de sa vie : le Guénolé que nous présentent Clément et Gur-

disten n'a jamais existé. — 2° Winwaloé fut en réalité un saint britannique honoré en Cornwall. Son nom, son culte furent introduits en Petite-Bretagne à une époque indéterminée. » *Mél.*, p. 39.

En 1912, M. André Oheix — il devait tomber au champ d'honneur en 1915 — à une réunion des membres de la Société Archéologique du Finistère, rendait compte de l'ouvrage de M. Latouche. Il déclarait que ce *substantiel mémoire* serait, pour l'histoire de la Cornouaille jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle, ce que fut le flot qui submergea la ville d'Ys, ce qu'est le lourd sarcophage sous lequel repose le roi Gradlon à Landévennec. Pour M. Oheix, la question était donc définitivement tranchée ; les origines de la Cornouaille étaient du domaine de la légende, M. Latouche l'avait prouvé. Quelques intellectuels se rangèrent à l'avis de M. Oheix. Dans les autres milieux, ce fut la surprise, l'indignation ; les protestations s'élevèrent. Jourdan de la Passardière reprit sa plume pour rédiger une réponse en bonne et due forme. Il mourut laissant son travail inachevé. Le *Bulletin diocésain* 1922-1923 en a publié les principales pièces.

## II. — Réflexions sur les Mélanges.

Nous n'avons à juger ni la valeur professionnelle, ni l'activité littéraire de M. Latouche. On sait qu'il occupe une chaire à la *Faculté des Lettres* de Grenoble, qu'il est l'auteur d'un ouvrage apprécié sur les *Grandes invasions et la crise de l'Occident au IV<sup>e</sup> siècle*. Nous ne nous occupons que des *Mélanges*, encore laissons-nous de côté tout ce qui ne concerne pas Landévennec. L'auteur a une plume facile, un style imagé. Nous lui sommes particulièrement reconnaissant d'avoir reproduit, avec *fac simile*, le manuscrit londonien de la vie de saint Guénolé et de nous l'avoir présenté comme le texte de la première Vie du Saint. N'importe les *Mélanges* appellent des réserves (1). M. Oheix

(1) En 1947, nous avions communiqué à M. Latouche le rapport que nous présentions au Congrès de l'Association Bretonne à Saint-Brieuc sur la *Vie de saint Guénolé*. Il nous fit savoir qu'il prenait intérêt à nos recherches — qu'après un laps de 38 ans il n'avait guère changé d'idées sur le sujet. Instruit par l'âge et l'expérience, il aurait peut-être, sur quelques points, apporté plus de modération dans leur expression. Nous lui sommes reconnaissant de ses sentiments de bienveillance et de sa loyale déclaration.

les considère comme un *substantiel mémoire*, nous serions tentés de les qualifier d'*étude superficielle*. L'auteur pêche par manque d'information, plus encore par manque de profondeur ; il généralise à plaisir. Sur une première impression, il insinue, puis sans preuve il affirme, ou plutôt il nie. De là de nombreuses inexactitudes. Au cours de notre travail, nous aurons occasion d'en relever les principales. Dans le ton, on désirerait moins de suffisance, plus de tact.

En 1911, M. Latouche était dans l'ardeur de la jeunesse, il sortait des écoles avec l'auréole des diplômés, il avait suivi les cours d'un maître enclin aux solutions extrêmes, il avait fréquenté un milieu où l'on se *plaisait* à réagir contre M. de la Borderie. Il était difficile, dans de pareilles conditions, de garder la note juste.

Faut-il ajouter qu'archiviste et historien, M. Latouche se faisait un point d'honneur de *suivre à la lettre* les prescriptions de l'école dite *historique*. Qu'on nous permette de préciser — et peut-être de dissiper une équivoque qui serait fatale aux esprits. Cette école n'admet donc comme *vérité historique* que ce qui repose sur des *documents écrits*, préalablement triés, classés, étiquetés. *Le reste est non avénu*, ne compte pas à ses yeux comme n'étant pas *prouvé*. Mais on ne saurait *pour autant* et *à priori* prétendre que ce reste soit *inexistant* et ne puisse être *atteint* par d'autres moyens. Ces autres moyens, nous les avons indiqués dans notre introduction. Employés avec discernement *eux aussi* permettent d'atteindre la *réalité*, de *faire revivre le passé*, de faire œuvre *vraiment historique*. Le bon sens demande qu'en *cas de besoin* l'on recoure à ces autres moyens. De nombreux intellectuels l'on compris et s'ils n'ont pas *rompu avec la dite école*, ils apportent moins de rigueur dans l'application des principes et se gardent d'exiger des *preuves apodictiques* dans une matière qui n'en comporte pas (1).

(1) L'école en question semble oublier que le *criterium suprême de la vérité* n'est pas la preuve, mais l'évidence.

Il eut été à désirer que l'auteur des *Mélanges* s'appliquât à lui-même les règles de critique qu'il veut imposer aux écrits d'autrui. La *vérité historique* et la *vérité tout court* y eussent gagné. Quoi qu'il en soit — pour reprendre les termes de M. Oheix — les *Mélanges* ne seront ni le *flot impétueux* qui emportera nos traditions bretonnes, ni la *Pierre tombale* qui les ensevelira. Fondées sur le roc, ancrées dans le cœur, ces traditions résistent aux tempêtes. Nous savons d'autre part que la *Pierre tombale* de Landévennec est un pur *memento*, sans oublier qu'il y a des *morts qui ressuscitent*.

### III. — Les deux vies de Saint Guénolé.

A) *La Petite Vie*. Le manuscrit londonien Otto D VIII — manuscrit datant du XII<sup>e</sup> siècle et provenant, semble-t-il, du monastère de Cantorbery — nous en donne le texte primitif, intégral, sans les ajoutés et les commentaires dus à la plume de Gurdisten. Il ne comporte ni préface, ni table de matières, ni division en livres et chapitres. Il s'ouvre par ces mots : *Commencement de la Vie de Guénolé*, et se termine par ces autres : *fin de la Vie de Guénolé*.

Le document est bien la *vie abrégée* que Gurdisten signale dans sa préface — la *pieuse histoire* qu'il préconise comme la plus sûre de ses sources — la *règle du monastère* qu'il commente à ses moines — le *texte sacré* auquel il revient sans cesse en s'excusant de ses digressions, en glissant un mot (conjonction ou autre) pour assurer la liaison (*Vita*, pp. 25, 43, 60). En un mot c'est la *première Vie*, *reproduite et commentée* dans la *Grande Vie*.

Nous ignorons qui en est l'auteur. M. Latouche, suivi par dom de Bruyne, l'attribue au *moine Clément*, ce religieux dont parle Gurdisten en termes émus, ce sujet d'élite, enlevé par une mort prématurée, l'auteur avéré de l'hymne *Alme dignanter* (*Vita*, p. 21).

Clément a connu, a largement exploité la *première Vie*. Il ne l'a pas composée. On ne saurait le ranger parmi les *anciens* dont parle Gurdisten. Jeune religieux, il n'était pas dans les conditions voulues pour faire les courses et les recherches que demande un travail historique d'envergure.

Si l'ouvrage avait été de lui, il n'eut pas passé sous silence des épisodes comme la conversion de Gradlon qu'il célèbre dans son hymne — Gurdisten lui-même, son contemporain et son ami, n'eut pas manqué de le mentionner. Comment d'ailleurs aurait-il attribué à un moine de sa connaissance *un écrit* qui était, *de temps immémorial*, le livre de *chevet* et la *règle* du monastère ? Les deux raisons invoquées par M. Latouche sont sans portée. C'est, d'une part, l'emploi du terme *oga* dans la *Petite Vie* et dans l'hymne pour désigner le *jar* qui arracha l'œil de Clervie, tandis que Gurdisten se sert du mot *anser*. *Oga* était le terme vulgaire ; en lettré, Gurdisten lui substitue le mot savant *anser*. C'est, d'autre part, dans les *deux Vies*, le rappel des vers de Clément : « A défaut des biens terrestres, Guénolé distribuait les biens célestes. » Gurdisten donne la référence et reproduit le passage textuellement. La *Petite Vie* ne donne pas de référence et introduit l'incise en guise de conclusion, *ita, ainsi*. Dans la *Petite Vie*, cette incise, comme l'épisode du lépreux, est un *ajouté* dû à la plume d'un copiste (1).

Sans pouvoir donner aucune date précise, nous sommes autorisés à croire que la *Première Vie* est très ancienne. Elle est conçue selon le type des premières pièces hagiographiques. Le moine Clément et Gurdisten la traitent comme un document de première valeur en raison de son *ancienneté* comme de son *contenu*.

### B) — La Grande Vie.

Elle mérite ce titre, si on la compare à la *première Vie*. Le nombre de pages est quadruplé. Elle ajoute et précise quelques détails d'ordre historique. Elle sème le texte de considérations ascétiques de façon à en faire *une somme* de la vie religieuse. Elle se présente à nous sous l'allure d'une œuvre didactique : préface, table de matières, division en livres et chapitres. L'auteur y insère des poésies et fait preuve de préoccupations d'ordre critique, citant ses sources, s'excusant d'omettre ses références.

(1) Les moines ajoutaient volontiers à leurs recueils hagiographiques tous les documents qui leur tombaient sous la main.

Cet auteur se nomme dès les premières lignes de la préface : *moi Gurdisten*, et nous apprend dans quelles conditions et dans quel but il a remis sur le métier la *Petite Vie*. Son témoignage est confirmé par l'un de ses disciples, Wurmonoc, auteur de la *Vie de saint Paul Aurélien*. Nous lisons dans la préface de cette vie : « Si j'ai osé entreprendre une pareille œuvre, c'est sur les instances de mon zélé maître *Wurdisten*, qui a composé un admirable monument littéraire en l'honneur de Guénolé, son saint et le mien. »

La *Grande Vie* n'est pas datée, mais nous avons deux points de repère. Le moine Clément était déjà mort quand Gurdisten écrivait ; or nous savons que son hymne date de 857. L'œuvre de Gurdisten ne saurait donc être *antérieure* à 857. D'autre part, Wurmonoc date sa préface de 884 et il nous parle du monument littéraire élevé par Gurdisten au Saint de Landévennec. La *Vie de Guénolé* ne peut donc être postérieure à 884. Elle est à fixer entre 860 et 880.

#### IV. — Valeur documentaire de l'une et l'autre Vie.

Gurdisten en *parle ex professo*, à savoir en homme qui connaît la question. Au nombre de ses sources, il cite la *première Vie* comme le fondement solide sur lequel repose l'histoire de Guénolé. Par le fait, il se porte garant de la véracité de son devancier. Il examine d'ailleurs les sources où ce devancier a puisé, à savoir les témoignages oraux des *anciens* et les vieux écrits du monastère. Il y revient à deux reprises (*Vita* 52) en insistant sur la compétence et l'autorité des *anciens*. Quant aux notes écrites, il les avait sans doute sous les yeux. A propos du séjour à Tibidy, il déclare, pour son compte personnel, qu'il ne raconte *rien*, parce qu'il n'a *rien* trouvé dans les documents. Tout au cours de son ouvrage, il serait heureux de *citer ses références*, mais il craint d'encombrer son texte et d'ennuyer le lecteur. On le sent, dans tous ces passages, Gurdisten a en vue les *gestes*, les œuvres miraculeuses de Guénolé. Quant aux *données biographiques*, la pensée qu'on pourrait les mettre en doute n'effleure même pas son esprit.

Le premier historien ne se pose pas en critique. Sa façon de raconter les faits est la meilleure garantie de sa sincérité. La trame du récit est solide, tout s'y tient. Les faits sont racontés simplement ; les personnages Guénolé, Fragan, Guen, Budoc sont pris au vif. — Gurdisten apporte quelques détails caractéristiques : les émigrés débarquèrent vers la onzième heure du jour, la personne ressuscitée par Guénolé était la *mère de Rioc*, etc. D'autre part, comparée aux écrits de l'époque, la *première Vie* est un modèle de réserve et de tenue littéraire : rien qui choque la bienséance.

Mais, objectera-t-on, si Guénolé vivait entre 460 et 530, si Gurdisten écrit seulement vers 860-880, quatre grands siècles séparent l'historien de son héros. Peut-on se fier à la tradition pour un pareil laps de temps ? — Nous sommes au *haut moyen-âge* où les mémoires étaient plus fidèles que de nos jours. — Nous sommes dans un monastère, au sein d'une famille religieuse, où il y a une autorité vivante, où les traditions se transmettent mieux que partout ailleurs. — Nous parlons dans le moment de *détails biographiques* qu'on n'a aucune raison d'altérer. — Nous sommes à Landévennec où Guénolé, même décédé, est l'âme de la communauté, où tout rappelle journalièrement son souvenir. — L'écriture d'ailleurs n'a pas tardé à venir corroborer la tradition orale : des paroles, des faits sont consignés par écrit, des recueils d'anecdotes circulent, des essais de vie sont tentés pour aboutir enfin à la *Vie de saint Guénolé*, à la *Vie abrégée*. L'auteur anonyme est le *principal anneau* de la chaîne qui relie l'abbé Gurdisten au fondateur.

#### V. — Topographie et chronologie de la Vie de Saint Guénolé.

On a dit que la géographie et la chronologie sont les yeux de l'histoire : l'une fixe les événements dans l'espace, l'autre les fixe dans le temps. Que penser à ce point de vue de la *Vie de saint Guénolé* ?

### A) — Topographie.

Le premier venu peut localiser les faits. Venant de Grande-Bretagne, la famille Fragan débarque dans la baie de Saint-Brieuc. Elle s'établit sur la rive droite du *Gouet*, dans un lieu qui, du nom même du chef, s'appelle désormais *Ploufragan* : C'est là que Guénolé vient au monde. Vers l'âge de 7 à 8 ans, il est conduit par son père auprès du moine Budoc, à *Lauré*, l'une des îles de l'archipel Bréhat. Il y demeure une quinzaine d'années comme élève et comme moine. Passant alors au rang de maître, il se dirige avec ses compagnons vers l'Ouest, longeant les confins de *Cornouaille* jusqu'au bras de mer du Faou. Il fait un séjour de trois ans dans l'île *Topopigia* (île des Chèvres) à qui la présence des moines fait donner le nom de Tibidy. Enfin il traverse le fond de la rade de Brest pour s'établir à l'embouchure de l'Aune, dans la presqu'île de Crozon. Il y érige un *lan*, qui de son nom est appelé Landévennec : *lan to Winoc*. C'est là qu'il meurt, c'est là que reposent ses reliques, bientôt visitées par des centaines et des milliers de pèlerins. M. Latouche lui-même reconnaît la précision de ces désignations topographiques, « mais, ajoute-t-il, cette précision ne prouve pas que l'itinéraire a été réellement parcouru par le saint... mais seulement que l'auteur le connaissait. » *Mélanges*, p. 29. N'insistons pas.

### B) — Chronologie.

La chronologie semble plus floue. On serait tenté de dire : *tot capita, tot sensus* — autant d'avis que d'individus. Impossible, dit M. Latouche, de fixer l'époque où Guénolé a vécu.

On sait que l'école *conantiste* (Gallet-Morice) fait débarquer en Armorique les Bretons dès 383, sous la conduite de Conan-Mériadec. Comme successeur immédiat de Conan, elle désigne Gradlon que l'on fait mourir en 405. Guénolé plus jeune serait mort en 448. Comme nous le verrons, cette thèse est rejetée de nos jours par l'ensemble des historiens. On ne saurait en conséquence faire fonds sur sa chronologie.

Ramé et M. Couffon fixent la fondation de Landévennec au temps du roi Dagobert, entre 628 et 635. Ils se basent sur la chronologie de la vie de Tugdual, évêque de Tréguier. Ils l'identifient avec le Tugdual dont parle Gurdisten. C'est une *méprise* : il faut distinguer deux Tugdual — celui de Cornouaille et celui de Tréguier — le premier bien plus ancien que le second.

D'Arbois de Jubainville, suivi par le P. de Bruyne, fait de Gradlon et de Guénolé les contemporains de Charlemagne. En faveur de son opinion, il invoque le cartulaire de Landévennec, la liste des abbés et la fameuse Charte XX (donation de Lansent). La liste des abbés de Landévennec pour les *premiers siècles* est incertaine, incomplète. Quant à la Charte XX, c'est, à l'occasion de la donation de Lansent, une mise en scène d'ordre satirique à l'adresse de Charles le Chauve et des Francs dans leurs rapports avec les Bretons. On ne peut donc tabler ni sur l'une ni sur l'autre de ces pièces.

✱

A la suite de dom Le Gallois (1), de dom Lobineau, du P. de Smedt et de la Borderie, cherchons des points de repère moins aléatoires. Les quatre font chevaucher Guénolé entre le 5<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup> siècle (460-530). Voici leurs arguments : 1° L'auteur anonyme rattache l'exode de la famille Fragan aux premières victoires des Saxons et à la peste qui décima le pays, à savoir vers 455. Guénolé serait venu au monde entre 457 et 460.

2° Nous avons parlé du désir de Guénolé, parvenu à la maturité de l'âge et de la formation, de se rendre en Irlande sur la tombe de *Patrice*. Patrice est mort en 461. Le courant de dévotion aux reliques dût battre son plein entre 475 et 485. Sur la recommandation de Patrice, Guénolé aurait quitté l'île Lauré vers 482 et fondé Landévennec vers 485.

3° La date liturgique du décès est certaine. Guénolé est mort le 3 Mars, le mercredi de la 1<sup>re</sup> semaine du Carême.

(1) Dom Le Gallois, né à Vire, en Normandie, en 1641, mort au Mont Saint-Michel en 1695, fut l'un des meilleurs collaborateurs de l'histoire de Bretagne.

Qu'on suive le *comput* de Victor d'Aquitaine admis par les Bretons ou celui de Denys le Petit, plus répandu alors dans l'Eglise, Pâques, cette année, se célébrait le 11 Avril. Or à l'époque qui nous occupe, Pâques est tombé au 11 Avril en 499, 510, 521 et 532. Avec Arthur de la Borderie, nous optons pour l'année 532. Guénolé serait mort à 72 ans.

4° Dans la 3<sup>e</sup> édition d'Albert Le Grand — la 2<sup>e</sup> de Guy Autret de Missirien — messire Julien Nicole donne à la date du 3 Mars une vie de saint *Guingaloé*, abbé de *Taurac*. Il en aurait puisé les données dans le Bréviaire de l'église de Nantes. D'aucuns, *inter quos* les Bollandistes, ont vu dans ce personnage un *second Guénolé*. Pour la plupart, ce nom et cette vie constituent une pauvre contrefaçon du nom et de la vie de l'abbé Landévennec. Le *second Guénolé* doit sa naissance à la vie de saint Ethbin. Sans données positives sur son héros, l'auteur lui forge un *curriculum vitæ* des plus étranges, il en fait le compagnon fidèle et le diacre de Guénolé, *abbé de Taurac*. Mais c'est bien le Guénolé de Landévennec ou mieux de Montreuil-sur-Mer que l'auteur avait en vue.

Il n'y a donc qu'un seul Guénolé, le fondateur de Landévennec, décédé un 3 Mars. Cette date seule intéressait les moines, car le jour du décès — *depositionis* — était pour le saint, le *dies natalis*, le jour de la naissance à la gloire — il était pour la communauté un jour de fête, le jour de la fête patronale.

#### VI. — Caractère de la Vie de Saint Guénolé.

Gurdisten prétend bâtir sur le roc, sur des données réelles et solides, mais il n'entend pas seulement enregistrer des faits et des dates. Comme les historiens de son temps, il écrit pour faire valoir un homme, et cet homme est le saint de Landévennec, son *saint à lui*. Il exploite donc l'Écriture et les Pères pour présenter la personne, les œuvres et la règle de Guénolé sous les couleurs les plus attrayantes. Voilà pourquoi il multiplie les éditions de son livre : outre la *Grande Vie* destinée au monastère — il rédige un résumé en vers destiné aux *intellectuels* de l'époque — il écrit les 12 leçons de l'office plus à la portée

du peuple. Il entrecoupe son récit de chants, il compose des hymnes. Pour remercier l'évêque d'Arezzo du bon accueil fait à ses fils en pèlerinage à Rome, il lui adresse, avec des reliques, quelques chapitres de la *Vie de Guénolé*. Mais il faut sans cesse le répéter, le saint qu'il célèbre n'est pas un mythe : c'est un être en chair et en os — ce n'est pas un étranger, c'est le disciple de Budoc, le fondateur de Landévennec, c'est Guénolé le *Cornouaillais*, le *Saint* par excellence. — Pour Wurmonoc, Guénolé est également son saint : « C'est dans le *monastère régulier de ce saint*, dit-il, qu'il a composé sa Vie de saint Paul. Dix siècles plus tard, deux voix particulièrement autorisées, venant d'outre-Manche, proclameront à leur tour que Guénolé appartient au *Landévennec de chez nous* : d'une part, dom Gougand parlant au nom de l'Irlande ; d'autre part, le Révérend Doble parlant au nom de l'Angleterre (1).

Nous pouvons donc conclure : le breton Guénolé, le fils de Fragan et de Guen, est le fondateur de Landévennec ; là il a vécu, là il est mort, là ont reposé ses reliques jusqu'à l'invasion normande ; de là son culte s'est répandu en Bretagne, en France, en Belgique, en Angleterre ; là se sont formés ou perfectionnés les moines missionnaires qui ont évangélisé notre pays. Cette vérité, consignée dans les documents, inscrite sur les pierres et plus profondément encore dans les cœurs, est la clef de l'histoire de Cornouaille aux premiers siècles : Guénolé et Landévennec sont synonymes pour les princes comme pour le peuple, pour les savants comme pour les ignorants.

#### VII. — Hymne de Clément.

Pour terminer ce chapitre de controverse, nous reproduisons l'hymne du moine Clément. Poésie alphabétique en 23 strophes, elle a été composée vers 857 ; elle est le *premier document signé* que nous ayons sur Landévennec. Elle nous apprend de quelle vénération était entouré le fondateur et comment on entendait l'histoire au IX<sup>e</sup> siècle.

(1) Gougand, *Les chrétientés celtiques*, p. 123. — Rev. Canon, G. H. Doble, *Saint Winwaloe*. Sec. Ed. 1940, p. 47.

Remercions le P. de Bruyne d'en avoir rétabli les lettres.  
Qu'on nous pardonne les imperfections de la traduction !

### PRÉFACE

Guénolé, en ton honneur, avec l'aide du ciel,  
Le moine Clément a composé une hymne,  
Pour chacune des lettres qu'elle comporte,  
A Dieu pour moi adresse une prière.  
Afin que j'obtienne le pardon du Seigneur,  
Sans cesse, ô Saint de Dieu, souviens-toi de ton serviteur Clément.  
Fais, je t'en supplie, que tes frères sur tes traces,  
Marchent avec constance, croissant chaque jour, dans l'amour  
Et maintenant, que tous ceux qui liront cet écrit [divin].  
Sachent qu'il a été composé sur l'ordre de l'abbé Aelam,  
Au temps où Salomon régnait heureusement en Bretagne,  
Au temps où Rivelen gouvernait la Cornouaille.

### HYMNE

1. *Alme.* **A** tous ceux qui t'invoquent avec dévotion,  
Obtiens le pardon de leurs péchés,  
Guénolé, toi des cénobites  
Le modèle et le glorieux patron.
2. *Britigena.* **B**reton de race — insigne entre tous,  
A notre patrie, encore dans les ténèbres,  
Le Roi des rois t'envoya  
Pour être notre flambeau.
3. *Caelico'a.* **C**éleste, tu l'étais déjà sur terre ;  
De mœurs en tout irréprochable ;  
Tu as méprisé les faux plaisirs du temps,  
Tu possèdes les vrais biens de l'éternité.
4. *Dictis.* **D**u miel, ta parole avait la douceur  
Quand, aux diverses heures du jour, instruisant tes  
Tu semais le champ du Seigneur, [compagnons]  
Pour que la moisson donnât cent pour un.
5. *Educatus.* **E**duqué par une sainte mère,  
L'Esprit-Saint lui-même t'inspirait,  
Quand tu apprenais l'alphabet,  
Quant tu scrutais les Saintes Lettres.
6. *Felix.* **F**ortuné disciple, la Sagesse incréée  
T'a départi ses dons,  
Non, goutte à goutte et avec parcimonie,  
Mais sans mesure, avec munificence.

7. *Gliscebat.* **G**lissant dans ton cœur, le pénétrant de part en part,  
La Sagesse rivait ton esprit aux choses célestes,  
Elle l'éclairait de ses rayons lumineux ;  
Dans ton âme, elle fortifiait la vertu, la vie divine.
8. *Hunc.* **H**omme que le Christ lui-même a instruit,  
Ce Christ qui nous a dit :  
« N'ayez pas de maître sur terre,  
Attachez-vous à celui qui est aux Cieux ».
9. *Instaurando.* **I**l a guéri la jambe d'un adolescent,  
Montrant ainsi sa vertu, sa puissance :  
La lumière ne doit pas rester sous le boisseau,  
Pour éclairer la maison, on la place sur le chandelier. [Her.]
10. *Katervas.* **C**omme Kurios, le Seigneur, en dépit des jaloux,  
Il allait à la foule, consolant pauvres et malades,  
Leur donnant, à défaut de celles de terre,  
Les richesses mêmes du Ciel.
11. *Lelferts.* **L**es maladies mortelles qu'il a guéries,  
Sont en tel nombre,  
Qu'on ne saurait les compter,  
Moins encore les narrer.
12. *Mare.* **M**er et flots, auprès de son monastère,  
Il les a traversés à pieds secs,  
Suivi par la troupe de ses frères,  
Chantant en chœur les louanges du Christ.
13. *Nescia.* **N**ature et éléments,  
Plus soumis à sa voix qu'à leurs propres lois,  
Donnent libre passage,  
A ceux qui cherchent asile dans les forêts.
14. *Orante.* **O**r, à sa prière, une source d'eau vive  
Jaillit de la terre desséchée,  
Répandant partout fraîcheur et vie :  
La foi du juste qui prie n'est jamais déçue.
15. *Per quem.* **P**ar lui, la mort elle-même est vaincue :  
Deux personnes dont on faisait le deuil  
Retrouvent la vie, [mordu].  
Sans compter l'adolescent que le serpent avait
16. *Quod fecit.* **Q**uant aux trois larrons,  
On sait quelle fut sa conduite à leur égard ;  
Il les guérit des plaies du corps,  
Afin d'en faire des chrétiens consommés.



17. *Rosido.* Rosée bienfaisante et toute céleste,  
Sa parole adoucit le cœur du chef de la Patrie,  
Dès lors, comme une terre sans ronces ni épines,  
Gradlon donna des fruits au centuple.
18. *Signum.* Sa sœur, sa sœur germaine fut par lui  
Gratifiée du plus touchant des miracles ;  
L'œil, qu'une méchante oie avait arraché, avalé,  
Fut remis en place, aussi sain que l'œil préservé.
19. *Tut.* Ta prière, ô saint de Dieu,  
Nous vaudra le pardon,  
Que le serpent maudit  
Ne puisse plus en nous sournoisement se glisser !
20. *Ululatem.* Hurlant de douleur,  
En proie à une rage de dents,  
Un fils de prince par toi fut soulagé,  
De même, intercède pour nous !
21. *Xristus.* **XP.** Qu'en ce nom, par ta prière,  
Dieu nous entoure de sa protection !  
Qu'il écarte de nous les incursions des païens,  
Comme celles des démons !
22. *Ymnum.* L'hymne qu'en chœur nous adressons à Dieu,  
Est un cantique de reconnaissance pour tes bien-  
Quant à toi, le plus clément des pères, [fait-  
Prie pour nous, enlisés que nous sommes dans le [péché.
23. *Zélo.* Zèle et furte des démons enfin enchaînés,  
Que tous au ciel nous soyons présentés !  
Que tous nous évitions les supplices du tartare,  
Que tous nous soyons portés dans la gloire !

Amen.

## CHAPITRE IV

### LE MIRACLE DANS LA VIE DE GUÉNOLÉ

A lire la *Petite Vie*, on dirait que science et puissance divine sont à la discrétion de Guénolé, que ciel et terre sont à son service. Loin de désavouer ces merveilles, Gurdisten les accentue, les amplifie, prend à cœur de les justifier. Pour en parler, nos deux auteurs usurpent le langage de la sainte Ecriture : *signes, prodiges, vertus*, trois expressions fréquentes sous leur plume, désignant d'ailleurs trois aspects d'une même réalité. Les miracles sont des œuvres *sortant de l'ordinaire*, éclatantes, fixant l'attention. Ils accusent un *pouvoir supérieur* à celui de l'homme, une puissance divine. Ils sont destinés à *mettre en relief* un personnage ou une *doctrine* ; ils comportent des leçons, quand ils ne sont pas directement un enseignement. — Aux miracles, où éclate la puissance de Dieu, joignons les prophéties et les songes où brille sa sagesse.

#### a) Guénolé, puissant en œuvres.

Que le fondateur de Landévennec ait eu le don des miracles, on ne saurait en douter. De son vivant comme après sa mort, il a passé aux yeux de tous pour un thaumaturge ; pareille renommée suppose un fondement. Si les témoignages des panégyristes nous semblent suspects, l'attestation d'un homme, comme Budic, comte de Cornouaille, mérite d'être prise en considération. Il déclare avoir été guéri sur la tombe de Guénolé. Par sentiment de gratitude, il donne à l'abbaye quatre villages sur ses terres de Plonéour et de Plozévet. (Charte 45.)

Guénolé était l'envoyé de Dieu pour arracher la Bretagne aux ténèbres de l'ignorance : pareille mission exigeait des vertus et des dons *extraordinaires*. — Il devait tenir tête aux sorciers et aux devins, qui, comme les magiciens d'Egypte, décevaient le peuple par des prestiges. Pour

lutter à armes égales, il convenait qu'il eût le don des miracles. Nous sommes à la genèse de l'Eglise de Cornouaille, au temps des *prémices* de l'Esprit : Guénolé est l'une des colonnes de cette Eglise. Comment une âme mortifiée, vouée à la prière comme la sienne, n'aurait-elle pas été comblée par cet Esprit des dons les plus excellents?

✱

Est-ce à dire qu'il faille accepter d'emblée comme *authentiques* avec toutes leurs circonstances de temps, de lieu, de mode, les prodiges rapportés par la *Vita*, qu'ils soient le fait de Guénolé lui-même ou qu'ils intéressent sa personne et son œuvre ? La façon dont ils sont présentés plaiderait en leur faveur. Le cadre est bien déterminé, les personnages en jeu sont des êtres bien réels. Si le ton est simple, naïf, on ne constate ici rien qui choque la bienséance, rien qui sente la bouffonnerie, comme c'est le cas de tant de récits analogues. Nous croyons pourtant que beaucoup comportent une autre interprétation. Convient-il, à tout le moins, de faire un *tri*, de mettre en évidence quelques prodiges, dont on peut vraiment faire gloire au Saint ? Le travail serait long, ardu, sans portée pratique. Essayons plutôt d'établir quelques points de repère qui permettront au lecteur de saisir la pensée de nos auteurs, l'idée qu'ils se faisaient d'un saint.

#### b) Bonne foi des hagiographes.

La sincérité des hagiographes de Landévennec n'est pas en cause. Dès la préface de son ouvrage, Curdisten nous parle de son souci d'exactitude et de vérité. Il y revient sans cesse au cours de son exposé. Quant à l'auteur anonyme, l'accent qui vibre dans ses phrases est la meilleure garantie de sa loyauté. Leur cas est celui de tous les premiers hagiographes bretons, quel que soit leur héros : Paul de Léon, Tugdual de Tréguier, Samson de Dol. Leur cas est celui des hagiographes de tous les pays. On connaît la parole de l'abbé Duine au sujet de Grégoire de Tours : « Les histoires qu'il raconte sont de nature à faire craquer

la cervelle, sans qu'on puisse pour autant l'accuser de mauvaise foi. » Athanase, le théologien de Nicée, a raconté la vie de saint Antoine ermite ; Sulpice Sévère, ancien membre du barreau de Rome, les exploits apostoliques d'un Martin de Tours ; le pape Grégoire le Grand, la sagesse et le bon sens personnifiés, les prodiges de Benoît de Nursie. On peut s'en étonner, voire s'en scandaliser. Le fait est indéniable : ces écrits ont remué et édifié les âmes. La vie de saint Antoine a contribué à la conversion d'Augustin, conduit au désert des officiers de l'armée des Césars ; l'ouvrage de Sulpice Sévère a entraîné des légions de chrétiens sur les pas de saint Martin ; les Dialogues de saint Grégoire ont plus contribué à peupler les monastères bénédictins que la règle de saint Benoît. De même, les récits ingénus de nos hagiographes ont charmé et édifié, pendant des siècles, moines et pèlerins de Landévennec. Pour s'attirer les âmes, Dieu n'a que faire de nos savantes spéculations. Quels que soient d'ailleurs notre âge et notre formation intellectuelle, des anecdotes très simples, mais vécues, mais pétries de surnaturel, nous touchent plus que les plus beaux raisonnements. Heureux les pays et les siècles qui ont eu leurs *Fiorreti* ! Heureux les enfants et les humbles d'esprit ! Dieu leur fait part de ses secrets.

#### c) Vie et prodiges des anachorètes.

A l'époque, qui nous occupe, l'ère du martyr sanglant, du *martyre rouge*, était close ; le peuple accourait moins sur la tombe des glorieux confesseurs de la foi pour obtenir les faveurs célestes. Bientôt en Orient, jaloux d'un autre martyr, de nombreux chrétiens gagnèrent la solitude et le désert, matant leur corps par des pénitences qui font frémir la nature, espérant par là s'élever à Dieu, le contempler autant qu'il est possible en ce bas monde. Souvent le ciel a répondu à leur héroïsme, en leur octroyant le don des miracles spécialement en faveur des fidèles qui se recommandaient à leurs prières. De pieux recueils, comme les *Vitæ Patrum*, firent connaître à l'Occident la vie merveilleuse des moines d'Orient. Nombre d'âmes généreuses prirent à cœur de marcher sur leurs

traces dans la pratique des pénitences. A tort ou à raison, on leur attribua les mêmes prodiges. Aux yeux du peuple, pénitences extraordinaires et miracles devinrent les signes les plus certains, sinon les signes uniques de la sainteté, quand ils n'étaient confondus avec la sainteté même (1). On prenait à la lettre la parole de l'Evangile. « *Celui qui croit en moi fera les mêmes œuvres que moi.* » (Jean XIV, 12 (1)). Plus les miracles étaient nombreux, éclatants, voire quelque peu excentriques, plus le saint méritait honneur et crédit. Chez les Celtes spécialement, on n'eût pas compris un saint qui n'eût à son actif, avec de grandes austérités, nombre de prodiges. Aussi à défaut de miracles authentiques, écrivains et prédicateurs exploitaient ceux dont ils avaient connaissance, qu'ils les aient puisés dans la Sainte Ecriture ou dans d'autres vies de saints. Ils les adaptaient tant bien que mal au sujet, les enrichissant de détails inédits.



Dès son enfance, Guénolé s'était posé en athlète du Christ et partout on le regardait comme un saint. En conséquence, il ne pouvait paraître que nimbé de nombreux et glorieux prodiges. Quelques détails piquants, comme la guérison de l'œil de Clervie, faisaient bien dans le tableau.

On ne saurait non plus oublier la conception que l'on se faisait du don de miracles. On le considérait comme un *pouvoir venant de Dieu*, mais accordé bénévolement à tel ou tel saint pour en user à *son gré* — accordé cependant pour le bien général. Dès lors, le saint n'a pas le droit d'enfouir son trésor en terre. Voilà pourquoi Guénolé est souvent rappelé à l'ordre par son maître Budoc, ses parents, ses condisciples, voire des étrangers : *il doit faire valoir son don*.

(1) Les pénitences sont un acheminement vers la sainteté, quand elles sont faites dans des vues de foi, en s'appuyant sur Dieu et pour plaire à Dieu, mais elles ne constituent pas la sainteté. De même les miracles ne constituent pas la sainteté : ils peuvent en être et en sont souvent l'indice — mais ce n'est ni un indice nécessaire — il y a des saints qui n'ont pas fait de miracles — ni un indice infaillible — des miracles véritables peuvent être opérés pour une fin surnaturelle par d'autres que des saints.

#### d) Les miracles de la Bible.

En énumérant les sources où il a puisé pour composer son *grand saint Guénolé*, Gurdisten met en tête la Sainte Ecriture. La lecture même du texte montre que l'auteur anonyme a exploité la même veine pour rédiger la *Petite Vie*.

Le personnage qu'ils mettent sur pied est bien le fils de Fragan et de Guen, le disciple de Budoc, l'abbé de Landévennec, mais il est présenté dans un cadre biblique et sous des traits bibliques, chargé de mission divine comme les personnages bibliques.

Il est l'Elu du ciel pour sauver les *restes* de notre race. Comme Samuel et le Précurseur, il est le fruit des prières d'une sainte mère. Un événement merveilleux signale sa naissance et les anges de la Bretagne se réjouissent. Quand se pose la question de la vocation, la résistance de Fragan est brisée miraculeusement comme celle de Saul sur le chemin de Damas. Comme le Précurseur, Guénolé se prépare à sa mission dans la solitude, la pénitence, la prière. Dès que le ciel s'est prononcé par la voix de Patrice, comme les Apôtres, il va là où le pousse l'Esprit de Dieu. Nouveau Moïse, il fait traverser à ses compagnons un bras de mer à pieds secs et fait jaillir pour eux à Landévennec une source d'eau vive.



« Mais, dira-t-on, ce sont là de pieuses fictions. Guénolé n'est ni prophète, ni fils de prophète. D'ailleurs, ce n'est à coup de miracles que Dieu mène le monde. »

A l'objection ainsi présentée, Gurdisten aurait, comme à l'ordinaire, cherché une réponse dans la Sainte Ecriture. Il eut montré Guénolé, en raison de sa mission, participant à la dignité des Prophètes et des Apôtres. Quant à la conduite de Dieu sur ses Elus, l'anonyme nous déclare, avec le Docteur des nations, que « toutes choses tournent au bien de ceux qui aiment Dieu. » Selon son bon plaisir et selon nos besoins, Dieu nous conduit soit conformément aux lois qu'il a assignées au monde, soit en intervenant de façon plus sensible par des miracles : l'une et l'autre voies

sont également admirables. Les anges eux-mêmes ne sont-ils pas à notre service ? Pour clore le débat, Gurdisten n'eut pas manqué de citer à nouveau la Sainte Ecriture. « Qui donc a posé des bornes à la Puissance du Seigneur ? Qui a mesuré l'étendue de sa Sagesse ? Qui oserait prendre les dimensions de son Amour ? L'ombre de Pierre, les mouchoirs et les tabliers de travail de Paul ont guéri les malades. Pourquoi une parole de Guérolé, prononcée au nom du Christ, n'aurait-elle pas la même vertu ? Tout est possible à la foi. » Les vies des saints les plus authentiques en fournissent de nombreux et de touchants exemples. Le saint Curé d'Ars disait : « Dieu est toujours aussi puissant. Comme dans les temps passés, il ferait encore des miracles, mais c'est la foi qui manque. » On connaît la parole de Paul Bourget à propos d'Ars : « Non, l'ère des miracles n'est pas close. Mais il y faut des saints et les saints sont trop rares. »

e) **La Vie de Guérolé, règle du monastère.**

La Petite Vie de saint Guérolé, la *vita brevis*, était la règle de monastère. Elle est à étudier sous cet angle.

A l'origine, pour les débutants dans la vie parfaite, pas d'autre règle que l'exemple de l'ermitte ou du moine auquel ils s'attachaient. Il était « le modèle du troupeau ». I Pierre V. 4. Tout au plus leur rappelait-on quelques maximes de la Sainte Ecriture. La communauté croissant, on confiait les nouveaux venus à un ancien, à un moine déjà formé. Le fondateur disparaissant, il fallait songer à recueillir ses dires, ses faits et gestes. On les rédigeait soit d'après des notes éparses, soit d'après les témoignages des anciens, témoignages embellis et peut-être déjà altérés par la piété filiale. On y ajoutait quelques exhortations, en prose ou en vers, à s'adonner à la prière, à la pénitence, à l'exemple du saint patron.

C'est ainsi, nous semble-t-il, que s'est élaborée la *première Vie de saint Guérolé*. Elle laisse deviner des essais antérieurs ; elle suppose une communauté déjà bien constituée ; elle trahit un auteur ayant de la culture et des connaissances solides. On regrette que cet auteur n'ait pas signé son œuvre. Nous l'avons dit, les écrits du moine

Clément et de Gurdisten témoignent de l'autorité de cette vie. Le moine Clément y puise les données de son ode ; l'abbé Gurdisten ne se permet pas d'en modifier le texte.

f) **Raison d'être et nature des miracles de Guérolé.**

A nous en rapporter à une note de la *Vita* (p. 46), trois choses avaient porté la renommée de Guérolé jusqu'aux limites de la Bretagne : la multitude de ses miracles, l'excellence de sa doctrine, la splendeur de ses vertus. Nous avons peu de spécimens des discours du saint, mais nous savons que son enseignement était sûr, sa parole claire et suave, qu'il prêchait surtout d'exemple. Quant aux vertus, elles resplendissaient dans ses œuvres miraculeuses. Aussi, abstraction faite des données biographiques, *toute sa vie se ramène, à vrai dire, à l'exposé des miracles*. Nous les avons déjà analysés.

Leur principale raison d'être est de révéler en Guérolé le *Saint* de Dieu, l'Envoyé du ciel. « L'heure était venue, lisons-nous dans le miracle de la jambe cassée, de mettre en évidence la vertu de Guérolé, de le placer sur le chandelier, afin que tous pussent le voir et l'imiter. » (*Vita*, 17.)

Proportions gardées, les miracles ont été pour Guérolé ce qu'a été pour le Christ Jésus la double théophanie du Jourdain et du Thabor : la manifestation de sa mission. « Voilà celui que j'ai choisi, pour être votre maître et votre chef : écoutez-le, suivez-le. » Comme pour le Christ, les disciples de Guérolé — à l'exemple de Gurdisten et de Wurmonoc — ont à se passionner, à s'enthousiasmer pour leur maître. Il est fils de breton, plein de vie et de grâce ; il a en partage la puissance et la bonté. A sa parole, les boiteux marchent, les aveugles voient, les morts ressuscitent. Il opère des miracles sur place comme à distance, par lui-même comme par la main de ses disciples. Cependant la puissance, il la tient d'un autre et voilà pourquoi avant toute œuvre prodigieuse il tombe à genoux pour implorer le secours du Christ. Comme ceux du Christ, ses miracles ne sont ni des signes au ciel, ni des anathèmes foudroyants à l'adresse des ennemis de Dieu ; ce sont des œuvres de bonté, de miséricorde. Il se penche sur toutes les misères

corporelles et spirituelles sans acception de personne : il prend en pitié les animaux eux-mêmes. Il procède comme le Christ Jésus : avec *discretion*, cédant aux sollicitations des malades ou de leur famille : parfois il agit sur *l'ordre du ciel*. Avant le miracle, il se recueille et prie. Après le miracle, il voudrait se cacher, à tout le moins obtenir le silence. Il en attribue tout le mérite aux autres, toute la gloire à Dieu.

g) **Guénolé, un autre Christ.**

On le voit, nos auteurs assimilent Guénolé au Christ Jésus : ils lui attribuent les sentiments, les paroles, les gestes du Fils de Dieu. Dans la *Vita* comme dans l'*Evangile*, faits réels, paraboles, allégories, tout s'entremêle, tout s'harmonise pour mettre en relief une *personnalité* et rendre ses leçons plus efficaces.

Au Mont-Cassin, on avait le culte de la règle. A Landévennec, on a le culte du Saint : il est *la règle vivante*. Mais, objecte Gurdisten, le modèle n'est-il pas trop parfait ? Saint Basile nous dit que la règle doit garder un juste milieu, ne prescrire que ce qui est à la portée des bonnes volontés, sans exiger de l'héroïsme à jet continu. Gurdisten reconnaît que Guénolé est plus admirable qu'imitable ; mais ses exemples nous montrent *l'idéal* auquel nous devons viser, confondent notre lâcheté, animent notre courage.

La règle des communautés, au sens où nous l'entendons de nos jours, qu'est-elle sinon l'Evangile appliqué aux exercices de la vie quotidienne, l'Evangile monnayé en préceptes ? De même pour les miracles de Guénolé : ils sont l'Evangile du Christ, adapté aux diverses obligations de la vie monacale, l'Evangile vécu par Guénolé, l'Evangile monnayé en exemples.



Sur un point cependant, la *Vita* s'écarte de l'Evangile. Notre Seigneur ne s'est manifesté au monde que vers l'âge de trente ans. Pour *Guénolé*, à *s'en remettre à ses historiens*, il n'y a pas de vie cachée : dès sa première jeunesse, sinon de son enfance, il opère des prodiges et parle avec autorité. Gurdisten a saisi la difficulté et essaie d'y répondre. En

somme, pour les miracles, il n'y a qu'à s'incliner devant le fait. Quant à l'enseignement, Dieu par le don des miracles accredit Guénolé comme docteur, malgré son jeune âge. Dès lors qu'il parle en vertu d'une mission divine, les dangers, que courent d'ordinaire les jeunes prédicateurs, n'existent pas pour lui. (*Vita*, 23-24.)

Par une conception erronée de la sainteté et du don des miracles — pratiquement ils identifient les deux choses — les premiers hagiographes de Landévennec se sont engagés dans une impasse. Guénolé doit être le modèle, et le modèle autorisé de tous les âges, spécialement de la jeunesse. Il lui faut donc des miracles dès sa jeunesse. De là ces tableaux si gracieux et si vivants que nous avons exposés. A défaut de vérité objective, ils symbolisent les vertus pratiquées par Guénolé dès son premier âge et constituent d'excellentes leçons.

h) **Leçons qui se dégagent des miracles.**

Si le thaumaturge est plus admirable qu'imitable, tous, en effet, condisciples et disciples, peuvent et doivent s'inspirer de *l'esprit de charité* qui a présidé à ces miracles — tous aussi peuvent et doivent profiter des leçons qui s'en dégagent, vertus à pratiquer, défauts à combattre. Nous ne reviendrons pas sur ces leçons.

Les miracles de la jeunesse rappellent aux *minores* (élèves et scolastiques) de façon vivante et pratique les vertus qui s'imposent à leur âge et à leur condition : obéissance, travail, charité fraternelle, détachement des parents, fuite du monde. Les miracles de l'âge mûr montrent aux *majores*, aux moines déjà formés, comment ils ont à se comporter, à l'exemple même de Guénolé, dans les incidences et les détails de la vie : confiance en Dieu (bras de mer traversé et fontaine miraculeuse) — dévouement, vigilance et patience envers les inférieurs, spécialement envers les récalcitrants (Pasteur et brebis protégés — les 3 voleurs) — bonté à l'égard des malades et des pauvres, à l'égard des membres de la famille des religieux, etc. Malgré la sévérité de la clôture à Landévennec, la *Vita*, comme l'Evangile de saint Luc, réserve une place

de choix au sexe faible parmi les bénéficiaires des œuvres de miséricorde.



Faut-il pousser plus avant l'analyse des miracles de Guérolé et leur chercher, comme à ceux du *quatrième évangile*, une signification mystique à proprement parler ? Les hymnes de Gurdisten nous y autorisent. L'eau de la source miraculeuse est le symbole des grâces de salut conférées à Landévennec et à la Cornouaille. La lumière corporelle rendue au mendiant et surtout à Clervie suggère l'idée de la lumière surnaturelle dont Dieu nous a gratifiés par Guérolé. Ne serait-ce pas l'origine de la dévotion à *Notre-Dame de la Clarté* ou à la *Clarté* tout court, ar *Sclerder* ? Nombreux sont en Bretagne les sanctuaires, sources, autels, statues sous ce vocable : Combrit, Beuzec-Cap-Sizun, Plonévez-Porzay, Pleyben, Querrien, Guilligomarc'h, Trébrivan, Saint-Gilles Plijeaux, Caurel, Baud, Perros-Guirec. On pourrait ajouter *Saint-Clair* en Plonévez-du-Faou. La fête se célèbre d'ordinaire le 8 *Septembre*. Il est à remarquer que ce sont des localités évangélisées par les moines-missionnaires de Landévennec, ayant encore le culte des saints de Landévennec. A peu près toujours, à côté du sanctuaire, *une source*, et parfois la source seule subsiste. Combrit, par exemple, vénère comme patron saint Tugdual ; près de la chapelle de la Clarté, une source dédiée à saint Venec, *Guenrec* ou *Guen*. A Pleyben, la Clarté est à *Ilis-Ven*. Autant d'indices qui nous permettent de conjecturer que la dévotion, fondée sur les miracles de Guérolé, s'adressait d'abord à *santez Guen*. La mère du Sauveur, de Celui qui nous a donné la *vraie lumière*, aurait pris la place de *Guen*. A Plonévez-du-Faou, la similitude des noms nous aurait valu un saint *Clair*.

i) **Guérolé, intercesseur.**

Il est puissant au ciel. Aussi le moine Clément et Gurdisten nous conseillent de l'invoquer. Les Chartes sont des témoignages authentiques des secours qu'il a accordés à ses dévots à travers les siècles.

CHAPITRE V

LA DOCTRINE SPIRITUELLE DE LANDÉVENNec

La *Petite Vie* était donc la règle primitive de Landévennec. La communauté cependant se développe et perfectionne son organisation. La règle dès lors demande des adaptations, sinon des changements ; elle exige un commentaire. Les successeurs de Guérolé y avaient sans doute pourvu, mais ce sera surtout l'œuvre de Gurdisten.



Nous avons vu dans quel esprit et dans quelles conditions Gurdisten a entrepris la Grande Vie de Guérolé. Elle se situe entre 860 et 880. Après avoir parlé des sources où il a puisé, nous exposerons les grandes lignes de la spiritualité de Landévennec et les traits caractéristiques de sa discipline. Nous verrons enfin dans quelles circonstances la règle de saint Guérolé a été remplacée par celle de saint Benoit.

I. — Sources de la Grande Vie.

Gurdisten nous les signale dans la note qui fait suite à la table des matières (*Vita*, 6). D'abord, la Sainte Ecriture. Comme son bienheureux Père, Gurdisten la possède à fond. Son plaisir est de parcourir le pré des Saintes Lettres, d'y cueillir des fleurs de toute nuance — des roses, des lis, des violettes — de les ranger dans sa modeste corbeille — de les faire admirer et d'en faire respirer le parfum à ses moines. S'il s'oublie parfois au cours de ces promenades, il s'en excuse, mais sans regret ni ferme propos. L'Ecriture n'est-elle pas la règle de nos jugements et de notre conduite ? Elle nous apprend à démasquer l'erreur et à ordonner notre vie selon Dieu.



La seconde source est la *pieuse histoire*, la *Petite Vie*, dont nous avons parlé. Gurdisten la reproduit tranche par

tranche, en y ajoutant quelques précisions historiques, en y intercalant de longues considérations spirituelles.

Viennent ensuite les Pères de l'Église : Augustin, Jean Chrysostome, Grégoire le Grand, Cassiodore, Isidore de Séville, des génies, des saints, des hommes qui ont eu un rôle social et public de premier plan, qui sont en même temps des spécialistes de la vie religieuse : ils l'ont vécue, ils en ont tracé les règles. Augustin, Chrysostome et Grégoire le Grand sont connus de tous. A leur contact, la belle âme de Gurdisten vibrait et faisait vibrer le cœur de ses moines. Cassiodore + 575 avait rempli dans le monde les charges les plus élevées. Il érigea un monastère dans son domaine, fonda une bibliothèque à l'usage des moines, écrivit lui-même divers traités sur la vie religieuse, insistant sur les études profanes comme sur le travail manuel. — Isidore de Séville + 636, a été l'âme des conciles d'Espagne : il est l'auteur d'une règle monastique, adaptée aux besoins de son siècle. A l'exemple d'Augustin, il rappelle leurs devoirs aux grands de la terre en ce qui regarde la cité de Dieu.

..

Gurdisten mentionne ensuite les entretiens des abbés Pymen et Joseph. Ils faisaient partie du recueil connu sous le nom de *Vitæ Patrum, les vies des Pères*. Ce recueil, qui s'est allongé au cours des âges, comprenait les *apophthegues*, à savoir les sentences et les gestes des moines les plus réputés, et le *Pré spirituel* de Mochus. Il a fait les délices des moines et alimenté la piété au moyen âge. — Gurdisten termine par la formule ordinaire : *etsi qui alii sunt*, sans compter les autres, l'équivalent de notre *etc.* Parmi ces autres, nul doute qu'il ne faille ranger Cassien. Né en Dalmatie, élevé dans un monastère à Bethléem, Cassien a visité les couvents d'Orient, puis s'est mis à l'école de saint Jean Chrysostome. Il est le fondateur de Saint-Victor de Marseille, l'auteur des *Institutions* et des *Conférences*. Plus que tout autre, il s'est dépensé pour faire connaître et faire adopter à l'Occident les institutions monacales de l'Orient, insistant sur l'esprit qui doit animer les pratiques extérieures.

Saint Ambroise et saint Basile sont également mentionnés dans la *Vita*. Nul doute que les vies de saint Antoine, de saint Martin de Tours, de saint Samson, la règle du Mont-Cassin et d'autres notices hagiographiques n'eussent leur place dans la riche bibliothèque de Landévennec.

#### II. — Saint Patrice et la règle de Landévennec.

On s'est demandé si la règle de saint Guénoles n'était pas, à quelques variantes près, la règle de Patrice, l'apôtre de l'Irlande. Pour étayer cette opinion, on a invoqué l'apparition de Patrice à Guénoles à l'île Lauré et l'aveu de Matmonoc à Louis le Débonnaire, qu'à Landévennec on suivait la discipline *scote*.

En parlant de discipline *scote*, Matmonoc ne pouvait faire allusion à Patrice, qui en écartait l'élément essentiel, la *tonsure des Druides*. Il visait la discipline monastique des Celtes en général. — A l'île Lauré, loin d'imposer sa règle à Guénoles, Patrice lui avait même déconseillé le voyage d'Irlande et laissé entendre qu'il avait sur place tous les moyens de sanctification. D'ailleurs, si l'on veut parler de règle au sens actuel du mot, l'objection tombe d'elle-même : les disciples de Patrice n'avaient pour règle que les exemples de leur maître, transmis oralement en attendant d'être confiés au papier. La seule règle monastique émanée d'Irlande, mais rédigée en France, est celle de saint Colomban de Luxeuil. Elle est restée complètement étrangère à Landévennec, au moins jusqu'au décret de Louis le Débonnaire, 818.

Les ressemblances entre la façon de vivre des disciples de Patrice et des disciples de Guénoles s'expliquent par l'homogénéité des milieux, l'influence d'ancêtres spirituels communs. D'autre part, que de différences ? Patrice condamnait la tonsure *scote*, Landévennec la pratiquait. En Irlande, les bains pénitentiels étaient de règle ; en Armorique, on les a longtemps ignorés, et ils sont restés toujours à l'état d'exceptions. Patrice avait des moniales sous son obédience ; Landévennec a toujours sévèrement écarté les personnes du sexe.



Est-ce à dire que Patrice n'ait pas influé sur l'avenir de Guérolé ? Quelle que soit l'interprétation à donner à la vision de l'île Lauré, Patrice a été l'agent de Dieu pour notifier à Guérolé sa vocation d'apôtre de la Bretagne Armorique. Comme jadis Paul à Troade, Patrice reçut mystérieusement la mission d'évangéliser l'Irlande. A son tour, il transmet à Guérolé l'ordre du ciel d'évangéliser la Bretagne. Nul doute qu'il ne lui ait, du même coup, mis au cœur une étincelle de la flamme apostolique qui dévorait son âme. Mais si les deux apôtres sont consumés du même zèle, les procédés d'apostolat sont tout autres. En Irlande, on prodigue le caractère épiscopal ; à Landévennec, l'abbé même n'est pas évêque. Là, les femmes ont une certaine part à la célébration des divins mystères ; ici, elles sont impitoyablement tenues à l'écart.



Pourtant dès les origines, Patrice a été en vénération à Landévennec. « Patrice, écrit l'auteur anonyme, était le candélabre choisi par Dieu pour éclairer l'Irlande, et avec l'Irlande, toutes les églises du monde. » La publication de sa vie par Muirchu enflamma encore la dévotion. C'est peut-être alors que Guénaël, l'un des successeurs de Guérolé, introduisit à Landévennec les bains pénitentiels et d'autres pratiques chères aux Irlandais. Bientôt il abandonnait sa charge d'abbé, traversait la Manche, pour se faire, à l'exemple de Patrice, missionnaire apostolique. Gurdisten lui-même nourrit un vrai culte envers Patrice. A l'encontre de l'auteur anonyme et du moine Clément, il range Guérolé parmi les disciples de Patrice (*Vita*, p. 27). Y avait-il, dans la communauté, divergence d'opinions sur ce point ? Ou bien, Gurdisten voulait-il détourner les moines d'aller chercher en Irlande ce qu'ils trouvaient sur place, réalisé à la perfection, par la règle même de Guérolé ? Quoiqu'il en soit, le culte de saint Patrice n'a pas pris racine en Basse-Bretagne. Si le calendrier de Landévennec le mentionne à la date du 17 Mars, le missel de

Saint-Vougay l'ignore et Albert le Grand ne lui consacre pas de notice. Sauf à Loguivy-Lannion, ni église ni chapelle qui lui soit dédiée. Pourtant au moyen-âge, pour donner du crédit aux saints dont ils ignoraient les origines, nos hagiographes aimaient à les mettre en rapports soit avec Patrice d'Irlande, soit avec les seigneurs de Grande-Bretagne.

### III. — Principes et grandes lignes de la spiritualité de Landévennec.

D'abord chercher la voie royale qui conduit à Dieu. Cette voie est la Sainte Ecriture, qui apprend à l'homme ce qu'il est, où il va. Il faut donc lire les Saintes Lettres pour en acquérir la connaissance, les méditer pour les fixer dans l'esprit, y conformer notre vie car la science sans les œuvres est inutile et peut-être dangereuse. Pour que l'âme puisse s'élever à Dieu, il faut dompter la chair par la mortification et la pénitence. L'idéal des ermites était d'en multiplier les pratiques. Dans la vie commune, si on n'a pas le courage de se livrer à de tels excès, que l'on se contente de moins, mais que ce soit constant. Le travail manuel est une excellente pénitence. On ne saurait parvenir à la perfection que par le secours divin. Ce secours est assuré à la prière. Prions des lèvres, prions surtout du cœur.

#### Dieu et le Christ.

Dieu est le principe et la fin, le maître suprême. « De Dieu viennent tous les dons — à Lui doit remonter toute gloire, à Lui le roi qui trône dans les palais éthérés, dont les saints forment la cour, dont les astres proclament la splendeur. »

Malgré quelques expressions empruntées aux auteurs profanes, le Dieu qu'on adore à Landévennec n'est pas le dieu inerte des philosophes, mais le Dieu vivant des prophètes, le Père tout-puissant et infiniment bon des Evangiles, le Père qui dispose tout pour le bien de ses Elus.

Le Verbe incarné, le Fils de Dieu devenu notre frère en étant le fils de la Vierge Marie, est au centre de la



spiritualité de Landévennec. Il est le modèle qu'il faut regarder, le chef qu'il faut suivre. Prières et miracles se font avec Lui et par Lui.

Dieu étant au-dessus de tout, au monastère de Guérolé la vie contemplative a le pas sur la vie active. Si tous, à l'exemple de l'abbé, ne peuvent être de grands contemplatifs, tous doivent être des hommes de prière et apporter au culte divin le plus grand respect.

#### Anges et démons.

Les anges, bons et mauvais, tiennent une grande place dans la vie de Guérolé et dans la spiritualité de ses disciples. *Serviteurs de Dieu au profit de ceux qui briquent l'héritage du salut*, les bons anges interviennent fréquemment dans la vie de notre Saint. Ils apparaissent en songe : songe et vision sont les deux modalités classiques des visites célestes. Ils viennent la nuit, temps de silence particulièrement apte aux communications divines. Auprès des âmes de bonne volonté, les anges sont des messagers de paix et de joie.



Quant au démon, ennemi juré de Dieu et des hommes, méchant et corrompu, il n'a qu'un but : salir et perdre les âmes. A l'astuce du serpent, il unit la férocité du lion. Il est plus à craindre lorsqu'il flatte, que lorsqu'il menace, plus à redouter quand il se cache que lorsqu'il se montre. Il ne connaît pas de repos et personne ne peut prétendre être à l'abri de ses attaques. En habile stratège, il dispose ses batteries selon le caractère et les dispositions de chacun, et il sait s'adapter aux circonstances. S'il semble céder, c'est qu'il se prépare à un assaut plus violent.

Selon la recommandation de l'Évangile, nous devons être toujours sur nos gardes, veiller et prier. Il faut résister au démon promptement, avec vigueur, en faisant usage des armes que la foi nous fournit : la prière, le jeûne, le travail manuel, la méditation des fins dernières et des bontés divines. Il convient aussi de recourir à la Croix du Christ Jésus, instrument de la défaite de Satan, mieux

encore de nous *livrer corps et âme au Christ en personne : totum conversi in Christo.*



On le voit, la spiritualité de Landévennec est une spiritualité de combat. Dès l'enfance, Guérolé s'était posé en athlète du Christ ; sur la fin de ses jours, il connaîtra encore les assauts de l'ennemi. Dès le début de sa vie apostolique, Gurdisten se plaît à nous le présenter comme un chef d'armée, qui dresse son camp en face des légions infernales, qui transmet à ses soldats les consignes du Christ.

Avec le démon, il y a à combattre la nature corrompue et le monde pervers. La règle avec ses austérités, la clôture avec ses exigences seront la sauvegarde du moine. Il faudra pourtant lutter : la paix sera le fruit de la victoire. Mais qu'il n'y ait pas de paix de compromis, de fausse paix. (*Vita*, p. 67.)

#### Le corps mystique.

L'école de Landévennec a mis en relief, avec un rare bonheur d'expressions, la doctrine de l'Apôtre sur le corps mystique du Christ, sur l'usage des dons divins. Sont à ranger sous cette dénomination, les dons de tout ordre — naturels, surnaturels, physiques, intellectuels, moraux. 1° Tous viennent de Dieu : dans son amour débordant, le Maître du ciel remplit de biens le cœur de ses serviteurs. Il les départit à qui bon lui semble et dans la mesure qui lui plaît. D'ordinaire chacun a son *don*. S'il en est ainsi, personne ne peut se glorifier de ses avantages comme d'un bien propre, ni se préférer aux autres, puisque ces autres sont plus favorisés sur tel ou tel point. 2° Ces dons, Dieu les concède pour le bien général. Pour nous le faire saisir, Gurdisten met sous nos yeux l'exemple des abeilles : toutes se dévouent, mais chacune a son emploi ; ainsi toutes contribuent à nous donner ce miel si doux au palais ; toutes, au besoin, se dressent pour défendre la reine. La meilleure façon de coopérer au bien général est de bien remplir son office. Dès lors aussi, personne n'a le droit

d'enfouir son talent ou de mettre sa lumière sous le boisseau. Celui qui possède doit aider l'indigent ; le savant, éclairer l'ignorant ; le puissant, défendre l'opprimé. 3° A l'exemple des êtres mystérieux dont parle le prophète, nous devons nous exciter les uns les autres à la vertu, afin d'être à la fois des charbons ardents, tout embrasés de l'amour divin, et des flambeaux lumineux pour éclairer le prochain.

Guénolé seul est hors série. Dieu lui a donné en partage tous les dons et toutes les vertus pour qu'il soit le modèle de tous et en tout, pour qu'il entraîne tous ses fils vers le ciel par la force de ses exemples et l'ardeur de sa prière.

..

Le travail manuel s'impose à l'ensemble de la communauté, comme moyen de subsistance. Il permet en outre de pratiquer à l'égard du prochain le précepte de l'aumône. En vue de leur apostolat, les moines-missionnaires s'y adonnent dans la mesure du nécessaire. Mais on n'a aucune preuve qu'ils en aient fait une *industrie*, qu'ils aient travaillé à développer l'agriculture, en tant que telle, comme le feront plus tard les Cisterciens.

A l'exemple des églises d'Orient, Landévennec, comme nombre de monastères celtés, adoucissait les rigueurs de la pénitence le samedi et le dimanche, en l'honneur de la Résurrection de N. S. J.-C.

#### Une question d'ordre spéculatif.

Gurdisten ne se contente pas de traiter devant son auditoire des questions d'ordre pratique. Il aborde à l'occasion les problèmes les plus ardues de la théologie. A propos des brebis et du berger sauvés de l'orage et préservés de la dent des loups par l'intervention de Guénolé, il entame une dissertation sur la bilocation. Se référant à la Sainte Ecriture, il envisage trois solutions : 1° Guénolé transporté corporellement auprès de Gouesmon, comme jadis Habacuc auprès de Daniel. — 2° Guénolé *ravi seulement en esprit*, comme Jean relégué à Pathmos. —

3° L'ange gardien, sous forme humaine, tenant la place de Guénolé, comme certains chrétiens se l'étaient imaginé à propos de Pierre prisonnier. Gurdisten opte pour la seconde solution, sans grande conviction d'ailleurs puisque, s'élevant aux considérations mystiques, il exhorte ses auditeurs à *s'unir intimement à Dieu*, assurés de participer ainsi à *son omni-présence*, comme à ses autres attributs. (*Vita*, 40-43.)

#### IV. — Traits caractéristiques de la discipline.

##### 1° La bonté pour les délinquants.

A mi-côte, sur le versant sud de Penfor, se dresse un monolithe, bien connu des marins qui descendent l'Aune. On l'appelle le moine. Vu de profil, il présente, en effet, la silhouette d'un moine à longue barbe, la tête encapuchonnée. A en croire la légende il y avait à Landévennec un religieux rebelle aux ordres de l'autorité. On l'enferma dans une grotte. Aucune amélioration ne se faisant sentir, Dieu le condamna à être *rocher* jusqu'à la fin des temps. Les débuts de Landévennec auraient donc été marqués par des actes d'indiscipline, exigeant des pénitences exemplaires. L'histoire authentique rend un son tout différent. L'anecdote des trois voleurs est une parabole en acte, peignant au vif les sentiments de Guénolé à l'égard des délinquants et traçant à ses successeurs leur ligne de conduite sur un point particulièrement délicat. Quand il parle des vertus du Saint, Gurdisten insiste sur la bonté et la miséricorde. Mais Guénolé ne pouvait transiger avec le mal : c'eût été de la faiblesse. Il reprenait donc, mais avec douceur ; il menaçait, mais sans colère ; il punissait, mais à contre-cœur et en vue de l'amendement. Dès que le pécheur revenait à résipiscence, il l'accueillait avec tendresse, trop heureux de le réconcilier avec son Sauveur. Selon la remarque de Gurdisten, Guénolé était bon et indulgent pour les autres, parce qu'il était sévère et impitoyable jusqu'à la cruauté pour lui-même. Landévennec est l'un des rares monastères qui n'ait pas eu de code pénal.

## 2° La clôture.

Comme trait final à sa description de Landévennec, ce séjour plus céleste que terrestre, Gurdisten note que, par un privilège unique, jamais femme n'a franchi la clôture et pénétré au monastère. Grâce à Dieu, la défense portée par le fondateur a été respectée.

Pour les moines bretons, la clôture était un apanage de famille. Maudez s'était retiré à Gueld-Enez, l'île sauvage, où il n'avait d'autre compagnie que celle des serpents. Budoc s'était installé à l'île Lauré, que les flots et les rochers isolaient du reste du monde. Il en fut de même à Tibidy pour Guénolé et ses compagnons. A peine débarqués à Landévennec, le premier soin des moines est de pourvoir à la clôture : là où la mer et le fleuve ne l'assurent pas, on utilise rochers et halliers, on élève des talus ou on creuse des fossés.

A s'en rapporter à la charte 68 — à une époque tardive, postérieure à Gurdisten — la clôture fut violée en une circonstance. Un voisin, un nommé Péran, s'était un jour glissé dans le monastère pour écouter la parole angélique de l'abbé. Poussée par le démon, sa femme de courir à sa recherche : d'emblée, elle pénètre au chœur, frappe son mari en plein visage. Le châtement ne se fit pas attendre. En rentrant chez elle, elle trouva sa maison en flamme, ses trois enfants carbonisés. A la prière de Guénolé, dès le lendemain, les enfants retrouvaient vie et santé et la maison elle-même relevait de ses ruines. La leçon avait porté : jamais à l'avenir, ajoute la chronique, femme n'osa pénétrer au monastère.

A l'exemple de l'abbaye, les monastères annexés eux-mêmes étaient fidèles à la loi de clôture. Souvent d'ailleurs, ils occupaient d'anciennes stations gallo-romaines, où le *vallum du camp* constituait une ligne de défense contre le monde.

Aux premiers siècles, tant en Orient qu'en Occident, des monastères d'hommes ont admis sous leur direction des communautés de femmes. Landévennec s'y est tou-

jours refusé. A plus forte raison, jamais on n'y a toléré que des femmes collaborent au service de l'autel. Ce n'est donc pas aux enfants de Guénolé qu'auraient pu s'adresser les anathèmes fulminés par des évêques francs contre tel ou tel prêtre, qui aurait fait distribuer le précieux sang par des personnes du sexe.

Contrairement aux insinuations de l'abbé Duine, les femmes n'occupent qu'une place insignifiante dans le calendrier primitif de Landévennec.

## 3° Les moines gyrovagues.

Dans ses recommandations à Guénolé et à ses compagnons, au moment de quitter Lauré, Budoc les met en garde contre les « gyrovagues ». C'est une façon détournée pour Gurdisten de signaler un danger plus à craindre de son temps que du temps même de Guénolé. La page qu'il leur consacre est écrite de main de maître. « Par leurs discours et leurs exemples, ils sont le pire fléau des communautés » (*Vita*, 50-51). Ils ne tiennent pas en place : il leur faut sans cesse du changement et du nouveau. Ils entreprennent des pèlerinages, non pour s'édifier, mais pour trouver des occasions de se relâcher. Ils ont le *culte du ventre*, réclamant à tout propos des exemptions à la règle, courant de droite et de gauche pour pouvoir manger et boire à satiété. Si on les reprend, ou bien ils allèguent l'exemple des monastères lointains, ou bien, comme des scorpions, ils vous flattent, en attendant d'enfoncer leur dard dans votre cœur. Ils sont à charge à tout le monde, à charge surtout à eux-mêmes, ne pouvant se décider à prendre la voie qui les conduirait à la paix. A l'origine du mal, on trouve le *démon du midi*, ce démon si bien décrit par Cassien. Il pousse d'abord au dégoût de la prière et des observances monastiques et conduit bientôt aux pires excès. Les gyrovagues sont donc à fuir comme la peste, et si on ne peut éviter leur compagnie, il faut multiplier les précautions pour ne pas se laisser contaminer. Au point de vue doctrinal, tenons-nous strictement aux maximes de l'Évangile et à l'exemple des saints.

#### 4° Les vrais pèlerins.

Sévère à l'égard des gyrovagues, Gurdisten conseillait et au besoin imposait à ses moines des pèlerinages. Nous en avons la preuve dans un document découvert dans une bibliothèque de Florence et publié à Rome par R. Fawtier en 1912. C'est une lettre écrite par Gurdisten à Jean, évêque d'Arezzo, pour le remercier de l'hospitalité accordée à deux de ses moines, au cours d'un pèlerinage à Rome, et recommander à sa bienveillance de nouveaux pèlerins.

#### 5° Mode de succession des abbés.

Guénolé avait conseillé à ses fils, sans mettre en avant aucun nom, de choisir comme abbé un homme qui sut gouverner avec force et douceur.

Dans les monastères scots et bretons, l'élection de l'abbé appartenait en principe à la communauté. En réalité, quand l'abbé défunt avait un parent dans la communauté, le choix se portait sur lui, si déjà il n'avait été désigné d'office. Charlemagne se réserva la nomination des abbés. Son successeur renonça à ce privilège, mais les puissances séculières ne tardèrent pas à faire valoir leurs prétentions.

Landévennec est resté fidèle à l'esprit de son fondateur : l'abbé était nommé par la communauté. Quel fut le premier successeur de Guénolé ? On a parlé de Rioc. Il était prêtre, comptait parmi les meilleurs disciples du Saint, avait été l'instrument de l'un de ses plus touchants miracles, avait à cœur les intérêts de la communauté. C'est le nom qui figure, à ce titre, dans le *mystère breton* de Guénolé.

Se basant sur la charte 39, on a cité le nom de Guénaël. Au nombre des dépendances de Lanrivoaré, la charte 39 signale « Lanvennec, comme faisant partie de l'héritage de Guénaël, le premier abbé de Landévennec après Guénolé ». Sans vouloir mettre en doute l'authenticité des possessions de Lanrivoaré ni la réalité du don fait par Guénaël de Lanvennec, il est permis de se demander si l'incise « le premier successeur de Guénolé » mérite crédit. Il serait étonnant que, sept ans après la mort du fondateur, Landévennec eut déjà des possessions aux extrémités de la Dom-

nonée. D'autre part, on ne saurait attribuer au successeur immédiat de Guénolé le rôle que la tradition fait jouer à Guénaël en deça et au delà de la Manche. Ce qu'on peut accorder c'est que Guénaël est le premier successeur de Guénolé, dont le nom nous soit connu. Nous ignorons tout des premiers successeurs de Guénolé. Quand il s'est agi, assez tardivement, de dresser la liste des abbés, on a groupé au petit bonheur les quelques noms qui avaient échappé à l'oubli. En réalité, pendant des années, sinon des siècles, Landévennec n'a eu qu'un abbé : Guénolé. Mort comme vivant, il domine tout, préside à tout, vivifie tout. Quatorze siècles plus tard, un Curé d'Ars sera également sans successeur *attitré*.

### V. — Le décret de Louis le Débonnaire.

#### a) Le texte.

Gurdisten parlait de la vie pénitente des moines de Landévennec, de leurs travaux manuels : « Menant la vie cénobitique, conclut-il, ils marchaient à grands pas sur les traces des ermites. » Voici qu'à brûle-pourpoint il entr'ouvre une parenthèse.

« Cette loi ou règle a, de fait, régi ce monastère pendant de longues années, à savoir depuis le temps où Gradlon, surnommé le Grand, tenait le sceptre de toute la Bretagne, jusqu'à la cinquième année de Louis le Pieux, empereur Auguste, l'an 818 de l'Incarnation. A cette époque, des plaintes s'élevèrent : elles émanaient de religieux maladifs, qui trouvaient la règle trop austère. De nuit comme de jour, une seule tunique, une peau de mouton, un couvre-pieds ; pour sortir, un paletot. Sur les entrefaites, le dit sérénissime empereur se trouvait dans cette province de Bretagne. Il campait sur les bords de l'Ellé, près de la forêt de Priziac. De sa propre main, il rédigea l'édit ci-après :

Au nom de Dieu et de Jésus-Christ, notre Sauveur, nous Louis, par la faveur et la bonté de la Providence, Empereur Auguste, nous faisons savoir à tous les évêques et à tous les membres de l'ordre ecclésiastique en

Bretagne, que Matmonoc, abbé de Landévennec, s'est présenté à nous. Nous l'avons interrogé sur la règle, que suivaient ses moines et les autres monastères de la région, et sur la tonsure qu'ils portaient. Il nous a répondu sans détour que c'étaient la règle et la tonsure des Scots. Or la sainte Eglise catholique et romaine suit partout un autre usage. Il nous a donc plu de faire concorder leur façon de faire avec celle de l'Eglise universelle, dont Dieu nous a confié la garde. C'est pourquoi nous leur avons ordonné d'adopter la règle du patriarche Benoît, règle digne d'éloge en tout point, facile à pratiquer, et pour la tonsure de se conformer à l'usage de l'Eglise romaine, répandue dans le monde entier. La discipline monastique, établie par l'éminent patriarche Benoît, sera donc désormais suivie dans le dit monastère et tous, sujets de l'abbaye et autres, auront à cœur d'observer pleinement nos ordres. »

Suit la signature, ou mieux l'apposition du sceau de l'empereur.

En cette même année sus-dite, la règle de saint Benoît entra en vigueur dans ce même monastère sus-désigné. »

#### b) Authenticité.

L'authenticité du document ne fait pas de doute. Gurdisten, non content de le reproduire dans la Grande Vie, le transcrit tel quel dans les pièces adressées à l'évêque d'Arezzo. Il lui consacre six vers dans son résumé poétique, faisant ressortir l'opportunité de la mesure et la sagesse de la règle de saint Benoît. Le lecteur avisé constate pourtant que ce décret avec ses tenants et aboutissants constitue une anomalie dans le texte de Gurdisten. Il trahit une mentalité et un style à part. Un *Gradlon meur* qui aurait régné sur toute la Bretagne, qui aurait pris sous son patronage la règle de Landévennec, est en dehors des conceptions de notre auteur. Jamais en parlant de son abbaye, Gurdisten n'eut adopté le langage que comporte le document : *in isto monasterio, dans ce monastère — in codem monasterio supra-scripto, dans ce même monastère sus-désigné, etc.,*

Pour acquit de conscience, Gurdisten semble reproduire tel quel un document qui se trouvait dans les archives du monastère, un memorandum émané d'un notaire ou d'un visiteur. S'il en reconnaît le bien-fondé, il ne se croit pas pour autant obligé d'en urger l'exécution (1).

#### c) Circonstances.

Après un échec, Louis le Débonnaire avait obtenu quelques succès sur les Bretons, en face de Priziac, sur les bords de l'Ellé. Morvan leur chef y avait trouvé la mort. Dans son zèle pour le bien de l'Eglise, comme par intérêt d'Etat, celui qu'on a appelé l'empereur-moine crut le moment propice pour imposer aux moines bretons la réforme approuvée l'année précédente par le concile d'Aix-la-Chapelle. Il mande donc à son camp Matmonoc, abbé de Landévennec (2). L'abbé d'ailleurs pouvait être à Langonnet, l'une des dépendances de son monastère. Quelques religieux avaient-ils fait parvenir leurs plaintes à l'empereur ? Quoiqu'il en soit, l'occasion est excellente pour mater les bretons. Louis fait donc subir à Matmonoc un véritable réquisitoire.

L'abbé reconnaît que les maisons sous sa dépendance suivent la règle scote. Il entend par là l'ensemble des usages en vigueur dans les monastères celtes, par exemple celui d'Iona, sous la direction de saint Columba. La note distinctive était la tonsure scote. — On a pratiqué dans l'Eglise de Dieu trois sortes de tonsure, 1° la tonsure grecque, dite de Paul, en usage chez les moines d'Orient. Elle consistait à se raser complètement la tête. 2° la tonsure romaine ou de Pierre : on se rasait le sommet du crâne, conservant une couronne de cheveux autour de la tête. En usage chez les moines d'Occident, elle fut adoptée, dans de moindres proportions, par les clercs séculiers. 3° la

(1) On peut se demander si cette pièce n'émanerait pas d'Arnoult, l'abbé de Noirmoutier, le collaborateur de Benoît d'Aniane dans la réforme imposée par Louis le Débonnaire.

(2) Matmonoc serait à traduire le *bon moine*. Etait-ce son nom ? Etait-ce un surnom, décerné à cause de sa bonté paternelle ?

tonsure scote ou celte : on se rasait le devant de la tête, d'une oreille à l'autre et on laissait les cheveux tomber sur les épaules. Parfois, à l'exemple des Druides, on gardait une mèche, au milieu du front. De ce chef, on l'appelait la tonsure des Druides, sinon la tonsure de Simon le Magicien. — Cette question de tonsure nous paraît aujourd'hui bien mesquine. Aux yeux des moines, au haut moyen-âge, elle avait une importance capitale. Elle était le symbole de la règle qu'on suivait, l'emblème de la spiritualité qu'on vivait : d'où les épigrammes échangés entre moines de tonsure différente, d'où le zèle de l'empereur à imposer à tous la même façon de se comporter (1). Il ne semble pas qu'on ait reproché aux Scots des divergences doctrinales : la question était d'ordre disciplinaire ou liturgique.

..

Quant à l'abbaye de Landévennec, pas d'autre grief à lui adresser que d'avoir une règle trop parfaite, dépassant la moyenne des forces. Elle est donc à remplacer par la règle de saint Benoît, à la portée de toutes les bonnes volontés, apte cependant à conduire à une haute perfection.

..

En réalité, la règle imposée par le décret de Louis le Débonnaire n'était pas la règle du Mont-Cassin, mais la règle de Benoît d'Aniane, sorte de compromis entre la règle de Benoît de Nursic et celle de saint Colomban de Luxeuil, compromis élaboré pour remédier aux abus qui s'étaient glissés dans nombre de monastères. Approuvée par le concile d'Aix-la-Chapelle (818), la nouvelle règle fut promulguée par l'empereur dans le célèbre *capitulare monasticum* du 10 Juillet.

#### d) Portée du décret.

Il vise non seulement les moines résidant à Landévennec mais tous ceux qui relèvent de l'abbaye et même tous les moines de la région : sujets de l'abbaye et autres

(1) A s'en rapporter à *H. Rois* 2-23, la tonsure serait le caractère distinctif des prophètes, la marque de leur consécration à Dieu.

doivent s'y soumettre. Matmonoc avait été interrogé sur la discipline observée dans les monastères de cette partie de la Bretagne. Puisqu'il a été le seul convoqué par Louis le Débonnaire, nous en sommes en droit de conclure que l'abbé de Landévennec jouissait d'une autorité très étendue, d'une influence exceptionnelle.

Pour être plus sûr d'atteindre son but, l'empereur donne communication du décret à l'épiscopat et à l'ensemble du corps ecclésiastique breton. Comme son père, il se pose donc en défenseur de l'Eglise à l'intérieur comme à l'extérieur et il fait appel aux évêques comme à des fonctionnaires, aptes à l'aider, sinon heureux de brimer les moines.

#### e) Sort du décret.

A s'en remettre à la note qui suit le décret, la règle de saint Benoît serait entrée en vigueur à Landévennec dès l'année 818. Il est permis d'en douter. Le monastère de Saint-Denis à Paris reste longtemps réfractaire à la réforme; Redon adopte dès sa fondation (832) la règle scote; à Lehon (Dinan) le parti scote triomphe. Pourquoi voudrait-on exiger des moines de Landévennec, qu'ils acceptent d'emblée une réforme qui bouleverse leur idéal comme leurs usages, qui substitue au culte d'un homme le culte d'un texte, qu'ils adoptent une réforme imposée par un prince temporel qui n'a d'autre titre que d'être le maître de l'heure, qui sera bientôt le prisonnier de ses propres enfants, dont le successeur, battu par les Bretons à Ballon en 845, devra proclamer leur indépendance ? On ne saurait oublier qu'en Cornouaille surtout, on tenait à la distinction des deux pouvoirs temporel et spirituel. *Vita*, 80.

A la suite de ce décret, Landévennec a pu accepter quelques adoucissements au régime, adopter la tonsure romaine, codifier des usages déjà admis — mettons pour l'office divin — mais non abandonner la lettre et surtout l'esprit de la règle de Guénolé dans son ensemble. Cinquante ans après ce décret, Gurdisten transcrivait sur un nouveau codex et commentait la *Vie de Guénolé* : le texte qu'il reproduit est la *règle même du Saint*. S'il parle avec éloge du décret dans son résumé poétique, s'il le communique à

Jean d'Arezzo, il n'en fait pas mention dans l'Homélie pour la fête. Pratiquement, le décret est considéré comme inexistant : c'est une pièce à conserver aux archives du monastère, à mentionner quand on s'adresse aux milieux cultivés.

Au contact des bénédictins de Saint-Sauve, à Montreuil, les moines de Landévennec ont pu apprécier la règle de saint Benoît. L'ont-ils pour autant pleinement adoptée dès leur retour ? Faut-il de documents, on ne saurait répondre. D'après la Charte 41, dans le pacte conclu entre Landévennec et Beuzit-Conogan, il est stipulé que les frères vivront à jamais sous l'égide des abbés et sous la règle de saint Guénolé. A quelle époque remonte cette Charte dans sa teneur primitive ? Est-ce une allusion à la campagne menée en faveur de la règle de saint Benoît ? (1). La règle bénédictine était-elle d'ailleurs la règle idéale pour les Bretons ? On peut se le demander. Quand elle est adoptée à Landévennec, nous voyons les vocations se diriger vers des ordres plus austères et à Landévennec même les réformes succèdent aux réformes.

#### V. — Portrait de Guénolé.

Nous aurions été heureux de trouver dans nos historiens quelques indications pour esquisser le portrait du Saint de Landévennec. Nous en sommes réduits à de simples conjectures. A en juger d'après la châsse, qui reçut sa dépouille mortelle, Guénolé était d'une taille au-dessus de la moyenne. Jaloux de lui prêter un physique en rapport avec son moral, les artistes nous le présentent comme un homme bien membré et de haute stature. Le regard et les traits du visage révélaient, avec une âme énergique, un cœur débordant de bonté.

Les historiens insistent sur les qualités morales de leur héros. A la fin de leur travail, ils tiennent à nous en donner une vue d'ensemble. Écoutons l'auteur anonyme : « Gué-

(1) Parmi les zélés propagandistes de la règle de saint Benoît on cite au IX<sup>e</sup> siècle Gerfridus, Péonyme de Loqueffret, qui l'aurait établie à Redon, et au XI<sup>e</sup> Félix, le moine breton, qui l'aurait introduite à Rhuys et à Locminé, dont il fut le restaurateur.

nolé, nous dit-il, avait un aspect angélique ; sa parole était nette et précise, ses actes étaient ordonnés. Il avait le corps sain, l'esprit ouvert et délié. Il était homme de bon conseil, possédant le sens catholique, patient dans les épreuves, sachant se posséder dans la prospérité comme dans l'adversité. Jamais on ne remarqua en lui indice de colère ou d'orgueil ; jamais on ne surprit sur ses lèvres ni médisance, ni moquerie. A l'égard de tous, il se montrait affable et bienveillant. Son oraison était continuelle, son amour pour Dieu était ardent. »

Gurdisten renchérit encore sur l'auteur anonyme, faisant valoir surtout les qualités du Maître et de l'Abbé. Il le proclame plus admirable qu'imitable, à la fois grand contemplatif et homme d'action, l'émule des Apôtres, comme eux puissant en paroles et en œuvres. Il avait réduit son corps en servitude, marchant à grand pas dans la voie étroite, le regard fixé sur la récompense éternelle. Il se faisait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. En un mot, il était la lampe allumée par Dieu pour éclairer Landévennec, la Cornouaille, la Bretagne entière, par ses paroles comme par ses exemples.

✱

S'il fallait nous prononcer sur le trait distinctif de la sainteté de Guénolé — sur sa vertu dominante — nous dirions volontiers, avec dom Lobineau, que sa sainteté était attrayante et communicative. On pourrait lui appliquer la parole dite à propos du divin Maître : « De lui sortait une vertu qui les guérissait tous (Luc, VI, 19), qui les sanctifiait tous. Il rayonnait la sainteté, parce qu'il rayonnait le Christ. A son contact, comme nous allons le dire dans notre seconde partie, et membres de la famille et condisciples se sont sanctifiés — sous sa direction, Gradlon s'est amélioré et Landévennec est devenu une pépinière de saints et d'apôtres.

## APPENDICE

### LANDÉVENNEC ET LE PÉLAGIANISME

Nos premiers moines étaient du même pays que Pélage, presque ses contemporains. N'auraient-ils pas, plus ou moins consciemment, partagé ses idées en spiritualité ? — Deux points sont à relever dans la doctrine de Pélage : 1° Notre volonté est toute puissante pour le bien : pour être vertueux, il suffit de le vouloir, de s'en donner la peine ; — 2° Nous devons dominer nos passions au point de les extirper, arriver ainsi à la perfection et à l'insensibilité complète — *l'apatheia* — être insensible comme le rocher, impassible comme Dieu lui-même.

Avant tout examen, rassurons-nous, sur l'orthodoxie de nos moines. Ils ont eu pour premier maître saint Germain d'Auxerre, l'homme apostolique qui, à deux reprises, a passé en Grande-Bretagne pour combattre le pélagianisme.

Dans la *Vita*, on ne relève pas de trace de cette erreur.

Pour ce qui est du premier point, la toute-puissance de la volonté humaine pour le bien, avec la *Vita* nous sommes aux antipodes et du pélagianisme et du semi-pélagianisme. Dieu a toujours l'initiative et le principal rôle. Guénolé ne fait de miracles qu'au nom et par la vertu du Christ. — « L'homme de lui-même ne saurait accomplir le bien : c'est Dieu, qui dans sa bonté en inspire l'idée, pousse à l'action, soutient la volonté ». (*Vita*, 49.) De nos jours, plusieurs accuseraient plutôt l'école de Landévennec de minimiser le rôle de la liberté.

Quant à l'impassibilité, il ne saurait être question de l'immutabilité absolue, attribut essentiellement divin, ni de l'insensibilité qui caractérise le rocher, ni d'une qualité reposant sur les seules forces de la nature. La douleur n'est pas un vain mot ; toute passion n'est pas à condamner, et tant que nous sommes en ce bas monde, nous ne parvenons pas à déraciner complètement nos inclinations terrestres. Il s'agit, avec l'aide de la grâce, de nous domi-

ner, de nous détacher du créé pour adhérer à Dieu, et ainsi d'arriver à l'indifférence de volonté, si en honneur auprès des *Pères grecs* sous le nom d'*apatheia*. En un mot, il s'agit de la paix du cœur, promise aux âmes de bonne volonté, à la fois don de Dieu et fruit de la victoire sur nous-mêmes.

Cette paix, Guénolé la possédait à un degré rare. Seuls les éloges lui étaient à charge. Quant aux misères de cette vie, nous ne sachions qu'il ait pris à son compte la parole de l'Apôtre : « Qui me délivrera de ce corps de péché ? » Il se penchait avec bonté sur les souffrances du prochain, y compatissait, les soulageant au besoin par des miracles, mais sans perdre la paix intérieure, agissant comme le médecin plus préoccupé de guérir que de s'apitoyer. Il connaît le prix du sang du Christ Jésus, s'applique à le faire valoir, mais on ne le surprendra pas versant des larmes de compassion au pied de la Croix. On l'a appelé l'homme angélique : comme l'ange, il contemple Dieu ; comme l'ange, il vole au secours des hommes ; comme l'ange, il ne connaît pas ni liens ni entraves.



## DEUXIÈME PARTIE

### *L'expansion de Landévennec*

« Ce n'est pas assez de connaître les perfections d'un homme et de savoir comment il a vécu, il importe d'examiner ce qu'il laisse après lui, ce par quoi il se survit, car si glorieux qu'il ait été dans son rapide passage à travers les générations humaines, toute sa gloire est peu de chose, si elle ne se perpétue par quelque grande œuvre. » P. Monsabré, 49<sup>e</sup> Conférence. Nous avons parlé dans notre première partie de la vie terrestre de Guénolé. Essayons dans notre seconde partie, de montrer comment il se survit dans son œuvre, de décrire la splendide expansion de Landévennec dans le domaine temporel et spirituel. Une remarque cependant avant d'aborder le sujet.

Commentant la *vie de saint Guénolé*, Gurdisten s'excuse auprès de ses moines de ses longues et fréquentes excursions dans le pré de la Sainte Ecriture. D'ailleurs, il n'en a nul regret, car les auditeurs sont les premiers à en profiter. « Les voiles gonflées par le souffle divin, la barque vogue plus sûrement et plus rapidement vers le port. »

En abordant la seconde partie de notre travail, nos lecteurs nous pardonneront une excursion sur le domaine historique, sur les origines de la Bretagne. Nous aurons à parcourir, non des champs bien délimités et émaillés de fleurs, non des forêts aux allées bien tracées, mais une région encombrée de broussailles, à demi-plongée dans les ténèbres : les documents sont peu nombreux, peu sûrs. Mais sans cette vue d'ensemble, impossible de comprendre les pages consacrées par Gurdisten à la Cornouaille, impossible surtout d'apprécier l'expansion de Landévennec au spirituel comme au temporel.

## CHAPITRE I.

### APERÇU HISTORIQUE SUR LA BRETAGNE

On connaît les vers de Brizeux : ce qu'il dit de la Basse-Bretagne s'applique à la Bretagne entière :

« O Breiz-Izel ! Kaëra bro !  
Koad en he c'hreis, mor en he zro. »

O Bretagne ! le plus beau des pays ! — A l'intérieur, bois et forêts — comme ceinture, la mer.

Pas de littoral plus varié : baies et estuaires, plages sablonneuses, promontoires et pics escarpés se succèdent. L'intérieur des terres n'est pas moins tourmenté : quelques chaînes de montagne, d'innombrables cours d'eau avec des vallons encaissés. S'il y a encore des forêts et des landes, la main de l'homme a quadruplé les espaces labourables (1).

#### I. — Les premiers habitants.

A l'arrivée des Bretons, trois peuples avaient déjà occupé notre péninsule. En deux vagues successives, des Asiates, plus ou moins civilisés, l'avaient envahie. Nous leur devons ces rudiments d'architecture connus sous le nom de mégalithes — menhirs, dolmens, cromlec'hs, allées de pierres — ayant, semble-t-il, une destination à la fois religieuse, familiale, patriotique et scientifique. Vers l'an 500 avant Jésus-Christ, surviennent les Celtes, de race et de langue indo-germanique. Ils ont donné à notre pays le nom d'*Armorique*, la région qui borde la mer. Peuple guerrier, les Celtes avaient le culte de la divinité et admettaient une certaine survivance de l'âme. Mais c'était le paganisme avec ses cruautés et le sang humain coulait sur les dolmens devenus des autels. Quatre siècles plus tard, les Romains avaient conquis le monde. L'Armorique fait partie de la 3<sup>e</sup> Lyonnaise avec Tours comme capitale. Elle

(1) Voir, à la fin du volume, la carte de la Bretagne ethnique, p. 267.

comprend cinq cités — régions ou peuplades — préfigurant approximativement nos cinq départements actuels : les Namnètes (Nantes), les Vénètes (Vannes), les Osismes (Vorgium, Carhaix), les Coriosolites (Corseul), les Redones (Rennes). Les Celtes avaient lutté pour conserver leur indépendance. Vaincus, ils apprennent de leurs vainqueurs à travailler la terre, à percer des routes, à construire des maisons et des villes. Protégés par les Légions, ils jouissent de la paix. Au point de vue religieux, compénétration de deux cultes, ayant, au dire de César, de nombreuses affinités : les menhirs reçoivent l'effigie des dieux de l'Olympe et les Celtes sont moins rebelles aux idoles, par exemple aux déesses mères, Anna ou autres, sur le compte desquelles nous sommes peu renseignés. Au point de vue culturel, si le latin devient langue officielle, le Celte se maintient dans quelques régions comme les Montagnes Noires. — Mais voici qu'au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, pour faire face à des besoins urgents, Rome doit retirer ses soldats. Dès lors, l'Armorique est ouverte sinon aux invasions des Barbares, au moins aux dévastations et aux pillages incessants des pirates.

#### II. — Les Bretons d'outre-Manche.

Cependant le pays d'outre-Manche avait connu les mêmes vicissitudes. Les Celtes l'avaient occupé, lui imposant leur religion, leur langue, leurs institutions. A leur tour, les Romains s'en rendent maîtres. Ils respectent l'ordre existant, ils donnent toutefois au pays un nom nouveau : *Prydain, Bretagne*. Désormais les habitants sont connus sous le nom de Bretons. A quelle époque, les Bretons ont-ils reçu la semence de l'Évangile et les premiers linéaments d'organisation religieuse ? Il est difficile de préciser. Sur la demande même du Pape, saint Germain d'Auxerre traversa à deux reprises la Manche pour combattre l'hérésie, spécialement le Pélagianisme. Non content d'extirper l'erreur, il travailla à développer la vie chrétienne, en fondant des monastères, en formant des moines. On a appelé l'Irlande *l'île des saints*, la Bretagne peut aussi, à bon droit, s'appeler *la terre des saints*.

••

Nous avons entendu l'anonyme de Landévennec célébrer la prospérité de la mère patrie, puis avec l'historien-poète Gildas, se lamenter sur ses malheurs. Harcelés au nord-ouest par les Scots d'Irlande, au nord par les Pictes, au nord-est par les pirates, les Bretons font appel aux Saxons. Ceux-ci accourent, mais ne tardent pas à se poser en ennemis, dévastant le pays de l'est à l'ouest, promenant partout le fer et le feu. Malgré leur courage, malgré quelques succès locaux, les Bretons doivent se replier sur le sud-ouest, dans les montagnes du pays de Galles, du Cornwall et du Cumberland. Aux maux de la guerre, s'ajoutent ceux de la famine et de la peste. L'unique ressource est de passer à l'étranger. Nous l'avons dit, beaucoup gagnèrent la terre d'en face, l'Armorique.

#### III. — L'immigration bretonne.

On a longtemps discuté et l'on discute encore sur l'importance, la durée et les conditions de l'immigration bretonne dans notre péninsule. Citons l'avis de dom Le Gallois, l'un des collaborateurs de dom Lobineau à *l'Histoire de Bretagne*. « Ce ne fut point par une délibération générale de la nation entière, ni par une résolution concertée dans un conseil commun de tous les cantons de la Grande-Bretagne, que les peuples quittèrent ainsi leur île pour passer dans les Gaules. Contraints par les cruels ennemis qui ravageaient leur nation et qui en désolaient successivement les différentes contrées, les habitants les plus exposés à leurs coups ne prenaient conseil que de leur péril et de leur crainte. Ils s'embarquaient *tumultuellement* sous la conduite de leurs principaux seigneurs, les uns plus tôt, les autres plus tard, selon les circonstances... C'est donc les uns après les autres qu'ils viennent chercher, deçà la mer, le repos, la paix, le libre exercice de la religion chrétienne, et la sécurité, qu'ils ne pouvaient plus avoir dans leur patrie. » (1)

(1) Voir A. de la Borderie, *Histoire de Bretagne*, I, 254.

On le voit, c'est l'épisode douloureux vécu par Fragan qui se répète pour des centaines et des centaines de familles, qui s'étale sur de longues années, un siècle et plus. Aux recrudescences des calamités répondent des départs plus nombreux : or c'est d'abord vers 455, puis vers 560 que l'invasion saxonne a fait sentir ses plus terribles assauts.

Quoiqu'il en soit, quelques conclusions s'imposent  
1° L'exode n'a pas eu pour cause déterminante la pléthore des naissances et la surpopulation, qui auraient obligé un grand nombre à chercher un pied-à-terre et un peu de pain « dans la partie la plus déserte du territoire frank ».  
2° Il n'y a pas davantage à évoquer une expédition militaire, à grande envergure, lancée, dès 383, par le tyran Maxime et Conan Mériadec, pour subjuger et anéantir les païens d'Armorique.

#### IV. — Installation et organisation.

On a appelé l'immigration bretonne en Armorique « une invasion barbare à l'envers » (1). Les fugitifs ont débarqué dans les îles et sur les divers points de la côte, depuis l'embouchure du Couesnon jusqu'à l'estuaire de la Loire. Remontant les cours d'eau, ils ont pénétré dans l'intérieur des terres, occupant à vrai dire toute la péninsule, du Mont Saint-Michel au nord jusqu'à Pornic au sud. Sauf dans le Vannetais, de la part des Francs, ils ne semblent pas avoir rencontré de résistance armée. Les gallo-romains n'occupaient plus que de rares villas à demi ruinées ; les indigènes, les vieux Celtes, vivaient à l'état de dispersion. Se faisant par vagues successives, l'immigration a fait tâche d'huile, se répandant sans bruit, pénétrant sans fracas, absorbant peu à peu les éléments indigènes ou gallo-romains restés sur place.

✱

Nous sommes mal renseignés sur l'organisation économique et sociale de nos ancêtres. Sous telle ou telle appel-

(1) Maurice Le Lannou, *Géographie de la Bretagne*, p. 176.

lation, le clan a joué un rôle important ; mais il s'est élargi, basé non plus seulement sur les liens du sang, mais sur ceux qu'ont créés la communauté des épreuves et la vie d'exil. (1). En attendant que l'action des moines se fasse sentir, l'élevage est plus répandu que la culture. Le tempérament reste belliqueux : on se dresse volontiers contre les ennemis de la foi, de la patrie ou de la race. Les bardes chantent les exploits des aïeux et entretiennent dans les cœurs la flamme sacrée. Pour se défendre comme pour se développer, les clans doivent se grouper, former des principautés, quel que soit d'ailleurs le nom que l'on donne au chef, comte, duc ou roi. Du nom de l'ancienne, la nouvelle patrie s'appelle Bretagne. Elle comporte trois grandes divisions : au nord, la Domnonée, des rives du Couesnon à l'embouchure de l'Elorn — au sud-ouest, la Cornouaille, de l'Elorn à l'Ellé — au sud-est, le Vannetais ou Bro-Weroc, du nom de l'un des premiers chefs.

✱

La Bretagne peut d'ailleurs s'envisager à divers points de vue. Sans compter la Bretagne ecclésiastique dont nous aurons à parler, on distingue : 1° la Bretagne ethnique, celle dont nous avons fixé les limites et qui comprend actuellement deux zones : à l'ouest, la partie bretonnante restée fidèle à la langue ; à l'est, le pays gallo, où le breton n'est plus parlé (2). 2° la Bretagne historique, tout l'ancien duché de Bretagne, les cinq départements actuels (Finistère, Côtes-du-Nord et Morbihan, Ille-et-Vilaine et Loire-Inférieure). 3° la Bretagne géologique ou massif armoricain, comprenant *en plus* le Cotentin, le Bocage normand, le Bas-Maine, le Bocage angevin et le Bocage vendéen.

(1) Au moins dans l'ouest il semble que les mots *plou* et *tribu* aient été les termes adoptés de préférence pour désigner le groupe et l'habitat.

(2) Les deux zones ont été longtemps délimitées par une ligne allant de Saint-Brieuc à Vannes. Pour de multiples raisons, que nous ne pouvons exposer, le breton perd chaque jour du terrain. La presqu'île de Guérande et quelques rares îlots de la zone est sont demeurés de longs siècles fidèles à la langue et aux traditions bretonnes.

Outre-Manche la langue celtique comprend trois dialectes : l'irlandais — le Gallois — le Cornique. C'est avec le Cornique que notre breton d'Armorique a le plus de ressemblances.

#### V. — Lutttes contre les Francs.

N'écrivant pas l'histoire de Bretagne, nous n'avons pas à raconter les démêlés des comtes bretons entr'eux, ni leurs lutttes sanglantes contre les Francs. Déjà les Mérovingiens avaient tenté d'imposer leur domination à la Bretagne : « Depuis Clovis, écrit Grégoire de Tours, les Bretons ont toujours été sous la suzeraineté des Francs : chez eux, le titre de comte a remplacé celui de roi ». Cette suzeraineté était plus nominale que réelle. Les Carolingiens à leur tour organisent expéditions sur expéditions, sans aboutir à un meilleur résultat. Les Bretons peuvent être vaincus : ils ne sont pas pour autant soumis, moins encore domestiqués. En Armorique, ils ont la prétention d'être chez eux : c'est le langage que Morvan tient à l'envoyé de Louis le Débonnaire : « Je n'habite pas sur ses terres ; je ne veux pas de ses lois ». Voici la division dans la famille impériale ; Louis le Débonnaire est prisonnier de ses enfants à Soissons, frappé de déchéance par l'épiscopat franc. A son décès, l'empire est partagé entre ses enfants : la Bretagne relève de Charles le Chauve. Nominoé ne se croit pas obligé à la soumission envers un prince qui s'est révolté contre son père, qui est en révolte contre son frère l'empereur. Il est à même de lui tenir tête. En effet, en Juin 845, à Ballon, grâce à la *cavalerie Saint-Théliau*, grâce à leurs bidets, les Bretons infligent une défaite sanglante à l'armée de Charles. Charles doit reconnaître l'indépendance de Nominoé et de la Bretagne ethnique. Bientôt l'autorité de Nominoé s'étend à toute la Bretagne et au delà... Sous Erispoé et sous Salomon, les Bretons seront, dans l'ouest, les arbitres des combats, tantôt les alliés des Francs contre les Normands, tantôt les alliés des Normands contre les Francs. Cependant le fameux tribut de 50 livres demandé par Charles n'est pas abrogé et les Bretons se considèrent comme sous le joug.

#### VI. — L'épiscopat breton.

La question religieuse vient compliquer et envenimer un état de choses déjà précaire et bien délicat. Il s'agit de l'épiscopat et de la métropole.

La question des origines de l'épiscopat breton est obscure, complexe, déconcertante, pour les esprits qui voudraient, dès la première heure, pour les évêchés comme pour les paroisses, une organisation uniforme et parfaite.

Les cités armoricaines des Namnètes, des Vénètes et des Redones ont eu, de bonne heure, des évêques de formation et d'obédience latine. Leur territoire est le territoire même de la peuplade, leur siège la ville qui a emprunté son nom à la cité : Nantes, Vannes et Rennes. Centre de la troisième Lyonnaise, Tours était, par le fait même, la métropole.

Les évêchés de la Domnonée — Saint-Pol, Tréguier, Saint-Brieuc, Aleth et Dol — datent des immigrations bretonnes. Ils sont d'origine celtique, d'organisation monacale, avec juridiction non sur un territoire fixe, mais sur les sujets de leur monastère, de ses dépendances et annexes. On les appelle des évêchés-abbayes. La métropole, au sens canonique du mot, leur était inconnue. Ils se rattachaient au monastère qui les avait formés, à l'évêque qui les avait sacrés. A s'en rapporter à leurs légendes, ils se réclamaient volontiers du seigneur de la localité et du roi de France. Ce n'étaient ni des évêques missionnaires, ni des chorévêques, mais des abbés à caractère épiscopal. Le vénérable Bède, le premier à constater le caractère étrange de cette institution, n'osait la condamner comme émanant d'un saint.

A une époque déjà ancienne, qu'on ne saurait préciser, Saint-Pol et Aleth ont été érigés en évêchés réguliers, l'un ayant juridiction, semble-t-il, sur toute la Domnonée occidentale, l'autre sur la Domnonée orientale ; l'un sous le nom d'Occismor, absorbant la partie septentrionale du pays des Osismes ; l'autre, remplaçant Corseul, sans prendre le titre de cité des Coriosolites (1). Tréguier et Saint-Brieuc ne deviendront évêchés réguliers, à territoire fixe, que sous Nominoé. Quant à Dol, on ne sait ni à quelle

(1) L'évêché d'Aleth est plus connu sous le nom de Saint-Malo, l'évêque-abbé fondateur. En 1141, Jean de la Grille transféra le siège dans l'île d'Aaron, la ville même de Saint-Malo. Le diocèse s'étendant au sud, fort loin dans l'intérieur des terres, les évêques d'Aleth résidaient souvent à Gaël ou à Saint-Méen, d'où le nom d'évêques de Poutrocoët (la forêt).

époque précise, ni dans quelles circonstances, il a été érigé en évêché diocésain.

En réalité, aux premiers siècles, la Bretagne ethnique était un pays de mission : les moines-missionnaires y pénétraient et s'y installaient au gré de leur zèle et des circonstances, relevant de leur abbé plus que de l'autorité locale, souvent inexistante. Par la force des choses, des centres religieux se sont créés et développés. L'Eglise et le pouvoir temporel n'ont eu qu'à les homologuer.

Les nouveaux diocèses conservaient leurs dénominations : Saint-Pol, Tréguier, Saint-Brieuc, Aleth, Dol. On essaie pourtant de les rattacher sinon aux anciennes *cités*, au moins à des centres gallo-romains. C'est ainsi qu'on rattache Tréguier à Coz-Yaudet. Comme celui de Quimper, l'évêché de Saint-Pol prend comme titre non la ville épiscopale, mais le territoire. On dira l'évêque du Léon, le chapitre du Léon. Nous parlerons plus loin de la Cornouaille.

#### VII. — L'épuration de l'épiscopat et la métropole.

Charlemagne avait ressuscité la métropole de Tours et décidé que tous les évêchés bretons en relèveraient. En défenseur de l'Eglise, à l'intérieur comme à l'extérieur, il voulait s'assurer, dans l'ordre ecclésiastique, des fonctionnaires irréprochables. A peine parvenus au pouvoir, les ducs de Bretagne ont aussi à cœur de s'appuyer sur l'Eglise. Ils multiplient leurs largesses aux abbayes et fondent de nouveaux monastères. Nominoé entreprend d'épurer l'épiscopat : Suzannus de Vannes, Félix de Cornouaille, Libéral du Léon et Salacon de Dol sont accusés de simonie, dénoncés à Rome. Le Saint-Siège demande qu'ils soient jugés par un tribunal ecclésiastique régulièrement constitué. Nominoé se contente de convoquer à Coëtlevu une grande assemblée ; les prélats déposent anneau et crosse et s'enfuient à la cour de France (848). Protestations de l'archevêque de Tours, du clergé franc, du Saint-Siège lui-même. Plus politique que Nominoé, Salomon réintègre sur leurs sièges Félix de Cornouaille et Libéral du Léon. Il

s'apprêtait à réhabiliter Suzannus de Vannes, quand il tomba victime du complot dont l'intrus Hérenne semble avoir été l'instigateur (1).

✱

Le meilleur moyen d'éviter à l'avenir de pareilles difficultés était de créer une métropole bretonne. Dol fut choisi pour en être le siège. Le tout est d'obtenir l'approbation du Pape. Nominoé et Salomon multiplient les démarches, prodiguent les dons. Trop d'intérêts sont en cause ; sans approuver, Rome patiente et ce n'est qu'après trois siècles qu'elle tranchera définitivement la question en faveur de Tours (1<sup>er</sup> Juin 1199).

On a parlé à ce sujet de schisme breton : c'est à tort, jamais les ponts n'ont été coupés. Pour les ducs de Bretagne comme du reste pour le clergé franc, la question était avant tout d'ordre politique. Actard, évêque de Nantes, puis métropolitain de Tours, se fit remarquer par son hostilité et la violence de son langage à l'égard des Bretons. En 866, le Concile de Soissons suppliait ou mieux sommait le Pape d'user du glaive spirituel contre ces Bretons gonflés d'orgueil, chrétiens seulement de nom, pires que les Normands, contre ces révoltés qui refusaient de payer le tribut.

#### VIII. — Le rôle de l'abbé Convoion.

Originaire d'une illustre famille du diocèse de Saint-Malo, Convoion fréquenta de bonne heure le milieu politico-religieux de Vannes. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut promu à la dignité d'archidiaire. Accompagné de quelques prêtres, il résolut cependant de s'adonner à la vie monastique et il posa en 832 les fondements du monastère de Redon. De l'avis de tous, Convoion prit une part active et une part primordiale aux démêlés dont nous avons parlé. Sa personne et son rôle ont été diversement jugés. Sa famille religieuse l'exalte comme un saint, animé d'un

(1) Salomon était monté sur le trône par le meurtre de son cousin Erispoé. Il s'est dépensé pour la Bretagne, aurait voulu se rendre à Rome solliciter son pardon. Il a accepté la mort avec courage à La Martyre (près de Landerneau) en Juin 874. On l'y honore comme martyr.

rare degré de zèle pour la gloire de Dieu. Arthur de la Borderie en fait un homme de génie, le protagoniste du nationalisme breton au IX<sup>e</sup> siècle. Sous la plume de Ferdinand Lot, nous recueillons une note différente : Convoion serait un intrigant habile et tenace. Nous savons que les jugements formulés par F. Lot sont sujets à caution, nous savons aussi que les génies et les saints ont souvent des procédés dont la portée échappe au vulgaire. Dans le cas pourtant, les données sont telles qu'il est difficile de ne pas apprécier sévèrement la conduite de Convoion.

Pour s'installer à Redon, position-clef entre la Bretagne et la France, Convoion est à genoux tantôt devant Louis le Débonnaire, tantôt devant Nominoé. Pour arrondir son domaine, il frappe à toutes les portes. Pour se procurer des reliques, il emploie tous les moyens, même le vol. Il est le premier à accuser de simonie les évêques bretons, se rend à Rome comme commissaire pour soutenir la cause de Nominoé, en rapporte un document parlant dans le passé d'une *métropole bretonne*, mais s'appliquant à la *Grande-Bretagne*. — Le choix de Dol comme métropole était contre-indiqué : diocèse minuscule, à l'extrémité de la Bretagne, exposé aux incursions normandes. Convoion pourtant en suggéra l'idée : un archevêque à Gaël ou à Vannes eut été gênant pour Redon. Comme premier titulaire, il fit nommer un de ses moines. En fondant Redon, il avait adopté la règle de Guénolé ; il l'abandonna pour celle de saint Benoît, prônée en haut lieu. En un mot, Convoion met tout en œuvre pour que le monastère de Redon soit le *premier* de Bretagne.

Si le tableau esquissé est peu flatteur, Convoion aurait pu invoquer le bénéfice des circonstances atténuantes. Il vivait à un tournant de l'histoire : au régime monacal succédait le régime féodal. Au lieu d'être comme jadis, suivant le sens même du mot, le *Père* de sa communauté, l'abbé en devenait le *Seigneur* et les monastères seront cotés sur l'importance de leurs revenus. Le *temporel* prend le pas sur le *spirituel*, contrairement à la parole de l'Évangile : « Cherchez d'abord le royaume des cieux », contrairement à ce qui s'était pratiqué à Landévennec.

#### IX. — L'histoire faussée.

Nous avons déjà fait allusion à la thèse Conan-Mériadec. Un lieutenant de l'empereur Gratien, Maxime Clément, s'était fait proclamer César en Grande-Bretagne par ses soldats. Bientôt il passait en Gaule, soumettait l'Armorique et en confiait le gouvernement à un jeune prince breton, Conan-Mériadec, qui s'était illustré dans les combats et pouvait à bon droit prétendre au trône de Grande-Bretagne. A la mort de Maxime, Conan se proclame indépendant, organise son nouveau royaume, favorise les soldats qui l'avaient accompagné. Le gros des troupes aurait débarqué en Armorique en 383 et exécuté, sans pitié, comme païens, tous les éléments mâles de la population indigène. Voilà dépouillée de ses accessoires plus ou moins fabuleux la thèse qu'on a appelée *conanienne*. Elle a trouvé des protagonistes ardents dans l'abbé Gallet et dom Morice. Elle a été combattue par Vignier, dom Lobineau, Varin. Dans la biographie bretonne (article Conan), Arthur de la Borderie a réfuté les arguments de l'abbé Gallet.

La question n'est pas de savoir si des soldats bretons ont passé en Gaule du temps de Maxime Clément, mais d'établir qu'ils ont, *dès 383, débarqué en Armorique, en nombre tel qu'ils l'auraient entièrement soumise à Conan Mériadec*. A la question ainsi posée, on n'apporte aucun argument décisif. D'après Arthur de la Borderie, la thèse aurait pris naissance au IX<sup>e</sup> siècle en Bretagne insulaire avec le Pseudo-Nennius et son *histoire des Bretons*. Chassés par les Saxons, les Bretons en masse avaient dû chercher refuge sur le continent. Ceux qui étaient restés chez eux, ou avaient pu y revenir, tenaient cependant à masquer leur défaite : les Bretons ont été vaincus parce que trahis. S'ils ont passé en Armorique, avec leur jeune prince Conan, c'est pour soumettre cette nation encore païenne.

Le thème, repris dans Brut-y Brenhined, est complété en 1125 par Geffroy de Montmouth et enrichi de détails romantiques. Pour procurer des épouses à ses soldats, Conan Mériadec fait venir de Grande-Bretagne 11.000 jeunes filles de la société et 60.000 du rang du peuple. A leur tête se trouve Ursule, princesse de sang royal, que Conan

veut prendre comme épouse en secondes noccs. Une tempête s'abat sur cette flotte, disperse les voyageuses. Beaucoup tombent entre les mains d'ennemis cruels et païens et meurent martyres de leur foi et de leur chasteté.



La thèse a eu de la vogue parce qu'elle favorisait les ambitions princières des ducs de Rohan. Elle a eu sa répercussion sur les origines de notre histoire : nombre de familles étaient heureuses de se créer ainsi des liens de parenté avec les hommes illustres et les saints personnages de notre pays. Fragan, père de Guérolé, nous est présenté comme le neveu de Conan Mériadec. En récompense de ses brillants services sur les champs de bataille, Conan lui confiait le gouvernement du comté de Léon et lui faisait épouser une noble et riche dame du nom de *Guen*. Le jeune ménage s'établit à Lesguen, en Plouguin, et c'est là, la seconde année du mariage, que Guérolé vint au monde. Gradlon, que des liens de parenté unissent à Conan et à Fragan, succède immédiatement à Conan comme roi de toute la Bretagne. D'ores et déjà, il se comporte comme les princes du IX<sup>e</sup> siècle. Quant à saint Corentin, on en fait le maître de Guérolé, le bénissant comme abbé de Landévennec. Tout le reste, à l'avenant, sans souci des dates et des invraisemblances.



## CHAPITRE II

### LA CORNOUAILLE

Après cet aperçu sur la Bretagne, étudions les quelques pages que Gurdisten consacre à la Cornouaille (*Vita*, 78-84). D'aucuns les considèrent comme un hors-d'œuvre, sinon une interpolation. On ne saurait douter de leur authenticité : elles sont analysées dans le *résumé en vers* ; elles se rattachent au texte de la *Vie*, comme conséquence et preuve de la réputation de thaumaturge du Saint. Gurdisten rappelle d'abord les premiers rapports entre Guérolé et Gradlon, puis en deux tableaux, qui s'opposent, mais s'éclairent par leur contraste, il chante les gloires de sa patrie et se lamente sur sa décadence. Il emprunte le langage poétique : ainsi s'exhalent les grandes douleurs comme les grandes joies. D'ailleurs ce genre permet d'être discret sur les détails qui pourraient blesser.



Par Cornouaille, nous entendons l'ancien diocèse de Quimper avant le Concordat, à savoir la partie sud-ouest de la Bretagne, la région bordée au sud et à l'ouest par la mer — au nord par la rade de Brest et une ligne allant de Landerneau à Quintin — à l'est par l'Ellé — avec, au nord-est, une immense poche s'étendant jusqu'à l'Oust. D'où viendrait l'appellation Cornouaille ? On a parlé de *Cornu Galliae*, la pointe de la Gaule. L'origine du mot serait plutôt à chercher dans la tribu bretonne qui en aurait pris possession après l'émigration : les *Cornovii*. Ptolémée les signale au nord de la Bretagne insulaire ; ils auraient passé ensuite en Cambrie, puis se seraient glissés dans la pointe de la Domnonée, lui donnant leur nom *Cornovio* ou *Cornubia* — en anglo-saxon, *Corwelas* ou *Cornwal*. En

occupant le sud-ouest de l'Armorique, ils ont donné le même nom à leur nouvelle patrie : Kerne, la Cornouaille (1).

## ARTICLE I

### Les gloires de la Cornouaille.

« Ils resplendissaient d'une triple lumière les sommets de la Cornouaille, quand Gradlon, Corentin et Guénolé y occupaient le premier rang. — Gradlon avait, pour sa part, l'empire terrestre : avec sagesse, il gouvernait l'Armor et l'Argoët, le littoral et l'intérieur des terres. — Au peuple assoiffé de vérité, Corentin distribuait le breuvage de la foi. Quand il était à l'autel, sa dignité et sa piété étaient telles qu'on l'eût pris pour le Christ en personne. Il passait à bon droit pour le prince des contemplatifs. Voué à la prière et à la pénitence, il fallait les gémissements des églises pour l'arracher à la solitude. Avec soin et diligence, il examinait les plaintes, et sitôt la paix rétablie, il regagnait son ermitage. Pourtant dom Guénolé les éclipsait tous deux par l'éclat de ses hauts faits et l'éminence de sa vertu. On l'appelle à juste titre le Père des moines. Faut-il ajouter qu'il remplissait les fonctions d'abbé, avant que les deux autres fussent constitués en dignité ? — Ces trois personnages avaient été précédés dans le temps par un moine d'un rare mérite, digne d'être proposé comme modèle à tous. Il avait nom Tugdual. Dans les plis de son manteau, il pouvait porter des charbons ardents, sans éprouver le moindre mal : comme une douce rosée, le feu le rafraîchissait. Il était déjà au ciel avec les bienheureux, quand les trois autres étaient encore sur terre, soutien et ornement de la patrie. Quoique vivant avec le Christ, il

(1) Il semblerait que les vieux Celtes des Montagnes Noires, qui s'étaient déjà montrés réfractaires à la domination romaine, ne se soient pas laissés facilement absorber par les nouveaux venus. Ce n'est que peu à peu sous l'influence des idées chrétiennes que la fusion s'est faite entre les deux éléments. L'observateur perspicace peut encore découvrir quelques vestiges du tempérament, des habitudes et même de la langue des vieux Celtes. — D'autre part, en raison même de l'étymologie, on peut se demander si *Plouguerneau* dans la Domnonée, ne doit pas son origine aux Cornouaillais.

était réellement présent là où il avait vécu, constituant la quatrième colonne de l'Eglise de Cornouaille. Soutenue par ces colonnes, la Cornouaille s'élevait forte et belle ; dans son sein, régnait l'abondance ; elle s'avancait majestueuse, magnifiquement parée, comme l'épouse allant à la rencontre de l'époux (*Vita*, 81-82). »

Au risque de la déflorer, essayons de commenter cette page.

#### A) Gradlon, le prince temporel.

Le terme Gradlon signifie *plein de grâce*. Il s'applique à un homme orné de belles qualités, constitué en dignité. Notre Gradlon passe pour le personnage type des légendes bretonnes. Que des légendes se soient cristallisées sur ce nom, nous l'accordons volontiers : on connaît le *lai de Graelent-Meur* de Marie de France. Que son histoire ait été falsifiée, nous sommes les premiers à le reconnaître. Mais Gradlon n'est pas un mythe : c'est un être en chair et en os, qui a vécu en Bretagne au VI<sup>e</sup> siècle. On a voulu en faire une simple doublure de Salomon. Vivant au temps même de Salomon, Gurdisten ne pouvait confondre son héros avec le *fastueux Salomon de l'Occident*. Il les confond si peu qu'il les oppose continuellement l'un à l'autre. L'un était roi de Cornouaille, l'autre duc de Bretagne ; l'un a combattu les Normands à outrance, l'autre a pactisé avec eux ; l'un était l'ami de Guénolé et de Corentin, l'autre était l'homme de Plélan. Qu'en décrivant le luxe de Gradlon, Gurdisten ait visé le faste de Salomon, personne ne devait s'en étonner. Dans l'imagination du peuple breton, *Gradlon* et *Salomon* sont les deux grandes figures historiques, comme jadis chez les Hébreux, *David* et *Salomon*. On les a rapprochés l'un de l'autre, on ne les a jamais confondus.

#### a) Antécédents de Gradlon. Premiers rapports avec Guénolé.

La première tradition de Landévennec nous présente Gradlon, sans père ni mère, sans généalogie, comme un chef qui par sa valeur s'est imposé aux *tiern* de la région, se créant, au pays des Cornubiens, un véritable royaume. Elle nous le montre surtout aux prises avec les Normands.



Il venait de leur infliger une sanglante défaite sur les bords de la Loire, capturant cinq de leurs vaisseaux, coupant la tête à cinq de leurs chefs. D'ores et déjà, il passe pour l'élu du ciel pour combattre ces païens barbares et cruels (1).

Gradlon rentrait en Cornouaille, riche en butin, couvert de gloire. On lui parle du thaumaturge de Landévennec. Dans une vie d'aventures comme la sienne, le patronage d'un saint ne peut être que salutaire. Il accourt donc à Landévennec, se prosterne, le front dans la poussière, devant Guénolé. Puis relevant la tête : « Quels sont, lui dit-il, les dons qui vous agréeraient ? J'ai le pouvoir en mains ; je possède de vastes domaines, des coffres remplis d'or et d'argent, de riches étoffes. Ce que je vous donnerai, personne ne vous le ravira. Il sera à vous comme vous étant donné par Dieu, aussi assuré que les biens mêmes du ciel. » Guénolé lui tend la main, le relève, et le sourit aux lèvres : « O roi, lui dit-il, est-ce un piège que vous me tendez, avec tous vos dons ? Si ces biens avaient eu quelque valeur à mes yeux, serais-je venu m'ensevelir au désert, au creux des vallons, au fond des cavernes, couvert de peaux de bête ? Au lieu de déchirer le sol avec la houe, le corps plié en deux, pour en tirer une maigre pitance, ne serais-je pas resté dans la maison paternelle, où rien ne m'eût manqué ? Si j'ai tout délaissé, c'est pour gagner le Christ : le possédant, je suis riche déjà sur terre, et un jour dans son ciel j'aurai part à sa gloire. Vos dons, je n'en veux pas. » Comme le Christ au désert, Guénolé repousse avec dédain tous les avantages terrestres. Pour avoir l'univers entier, il ne tomberait pas aux pieds de Satan. (Luc IV, 6-8.)

Les paroles et le désintéressement de Guénolé ont déjà fortement impressionné Gradlon. Mais voici que l'homme de Dieu prend l'offensive : « Et vous, malheureux, si avide des biens du prochain, que prétendez-vous avec tous vos trésors ? » Avec autant d'énergie que de tendresse compa-

(1) Sidoine Apollinaire parle des Normands — *hommes du Nord*, Danois et autres. Bons rameurs, pirates fiefés, sur leurs esquifs recourbés ils longeaient nos côtes, remontaient nos rivières, pillant et dévastant biens et domaines, rançonnant et tuant les personnes. — Grégoire de Tours nous apprend que les flots de la Loire étaient l'un de leurs repaires.

tissante, il rappelle au roi que la mort lui enlèvera tous ces biens — que l'enfer sera le châtement du mauvais usage qu'il en aura fait. Il le supplie donc de changer de vie. Qu'il ne répande plus le sang innocent ! Qu'il se garde de prendre le bien d'autrui ! Gagné par une parole à la fois si franche et si paternelle, Gradlon tombe aux pieds de Guénolé : « O ami du Christ, lui dit-il, me voici tout disposé à servir le maître du ciel. » Fidèle aux monitions de Guénolé, Gradlon devint doux comme un agneau. Il gouverna son royaume avec justice et bonté, et méprisant les faux biens et les fausses joies de la terre, il a obtenu au ciel un sceptre qui ne lui sera jamais enlevé. — Que la conversion complète ait été la suite d'un seul ou de plusieurs entretiens, qu'importe ? Après Dieu, elle est l'œuvre de Guénolé. Ecoutons le moine Clément :

*Rosée bienfaisante et toute céleste,*

*La parole de Guénolé pénétra le cœur du chef de la Patrie,*

*Dès lors, comme une terre sans ronces ni épines,*

*Gradlon produisit des fruits au centuple.*

Inutile de faire remarquer que l'attitude de Guénolé en face des biens de ce monde et des puissances de la terre contraste avec celle d'un Convoion.

#### b) Gradlon, ami mais non fondateur de Landévennec.

Guénolé venait de décliner les offres séduisantes du roi. Le moine Rioc avait assisté à l'entrevue. Religieux d'une vertu insigne, il est ému jusqu'aux larmes par l'attitude de son maître. Il tombe à ses pieds : « O Père, s'écrie-t-il, acceptez du moins le modeste domaine que m'ont légué mes parents. » Guénolé se laisse fléchir : il avait refusé les présents des princes, il accepte le cadeau d'un fils, le don même de Dieu.

Sans être formulée, la conclusion est évidente : les biens de Landévennec ne provenant pas des puissances temporelles, ni les comtes de Cornouaille, ni les ducs de Bretagne, ni l'empereur des Francs ne peuvent en disposer.

c) **Gradlon et l'évêché de Cornouaille.**

Guénolé semble avoir été le conseiller de Gradlon pour la fondation de l'évêché de Cornouaille et la désignation de son premier titulaire. Suivant l'inscription placée au bas du portail de la cathédrale, quand, en 1424, on érigea la statue équestre qui le domine, Gradlon a été pour l'Eglise de Cornouaille ce qu'a été Constantin pour l'Eglise de Rome et Clovis pour l'Eglise des Gaules :

*Pour éternel mémoire sa statue à cheval  
Fut ci-dessus assise au haut de ce portail,  
Sculptée en pierre bize, neuve et dure  
Pour durer à jamais, si le portail tant dure.  
A Landt-Lévenec gist dudit Gradlon le corps,  
Dieu, par sa sainte grâce, en soit miséricords.*

d) **Le sépulcre de Gradlon.**

L'inhumation de Gradlon à Landévennec est sans fondement dans la première tradition de l'abbaye. Gurdisten n'en parle pas : il n'eût pas manqué pourtant de relever ce fait à la gloire de son monastère. Lors de l'invasion normande, quand les moines portent au loin leurs reliques, il n'est pas question des restes de Gradlon.

Au XI<sup>e</sup> siècle, sous l'influence des idées nouvelles, pour sauvegarder les droits du monastère, Gradlon en est proclamé le *fondateur*, avec tous les privilèges attachés à ce titre. Dans la nouvelle basilique, un caveau lui est réservé et un autre à son fils Rivelen. Pour les prétendues funérailles du roi, nous voyons accourir, avec Salomon, son successeur, des seigneurs de tout rang, des abbés comme Gildas de Rhuys, des moines venant des monastères les plus éloignés, des prêtres attachés au service des paroisses relevant de l'abbaye. L'office était présidé par Guénégan, évêque de Quimper, et l'oraison funèbre donnée par Guénolé.

B) **Corentin, l'évêque.**

Gurdisten est le premier écrivain à mentionner saint Corentin. Les anciennes litanies le nomment à leur tour ; le missel de Saint-Vougay, en particulier, le cite à deux reprises. Si les vies latines qui lui sont consacrées sont de composition relativement récente et peu sûres, la tradition orale, en raison de son caractère précis et uniforme, mérite considération.

a) **La formation.**

Corentin est né en Armorique de parents bretons. Pour son éducation, il fut confié à des moines qui ne sauraient être que ceux de Landévennec. Il est donc à ranger parmi les disciples de Guénolé. — De bonne heure, comme les âmes fortes de son temps, il connût l'attrait de la solitude. Il dressa son ermitage dans les bois de Névet, au pied du *Ménez-Hom*, sur le territoire de Plomodiern. Il s'y adonna à la pénitence, à l'étude des Saintes Ecritures, à la contemplation. En quête d'une perfection encore plus haute, il se rendit à Saint-Thois, dans la Montagne Noire, pour s'édifier auprès d'un vieil ermite, du nom de Primel. Là, en plein centre de Cornouaille, il aurait fait jaillir une source, symbole de toutes les grâces qu'il devait bientôt répandre sur sa patrie. A peine a-t-il regagné sa solitude de Névet que la Cornouaille le réclamait comme évêque : l'heure était venue de mettre la lumière sur le candélabre.

b) **Le premier évêque de Cornouaille.**

On a prétendu que sous la domination gallo-romaine, la Cornouaille aurait eu des évêques d'obédience latine, résidant soit à Carhaix, le *Vorgium* des anciens, soit même à Civitas Aquilonia (Loc-Maria de Quimper). Les arguments invoqués en faveur de cette thèse ne sont pas convaincants et les faits allégués comportent d'autres explications. Il convient donc de s'en tenir à la tradition qui considère Corentin non seulement comme le *premier évêque breton de la Cornouaille*, mais comme le *premier évêque de la Cornouaille* absolument parlant.

Placée entre le monde latin et le monde celte, la Cornouaille, au point de vue religieux, se trouvait dans des conditions spéciales. Comme Nantes, Rennes et Vannes, son évêché sera un évêché régulier, à territoire fixe ; il aura cependant pour titre, non une ville, mettons Quimper, mais le territoire même : c'est l'évêché de Cornouaille et son chapitre sera le chapitre de Cornouaille. — Nous avons parlé des évêchés-abbayes de la Domnonée : le même personnage est à la fois abbé et évêque. Dans la Cornouaille, l'évêque et l'abbé sont distincts et ne résident pas au même endroit : l'évêque est à Quimper, l'abbé est à Landévennec.

✱

Gradlon a donc résolu de donner un évêque à son territoire et de promouvoir à cette charge l'ermite du Névet. Le peuple d'ailleurs le réclamait : *vox populi, vox Dei*. Corentin doit accepter le fardeau. Une tradition immémoriale veut que le premier évêque de Cornouaille ait été sacré, sinon à Tours même par le métropolitain, au moins par un évêque relevant de Tours, peut-être celui de Vannes. Ainsi, dès les débuts, Quimper est en rapport avec le monde latin, au moins pour la consécration de ses évêques. On ne saurait pour autant admettre la version de l'auteur de la *Vie de Saint Corentin*. A l'en croire, Gradlon lui-même aurait adressé à saint Martin en personne les trois sujets les plus aptes à l'épiscopat Corentin, Guénolé et Tudy avec prière de sacrer évêque celui qu'il jugerait le plus digne et de bénir les deux autres comme abbés de Landévennec et de Loctudy. Corentin fut sacré évêque. Mais Martin se refusa à bénir les deux autres comme abbés, réservant l'honneur au nouvel élu. Ce récit fourmille d'inexactitudes : Martin de Tours était mort depuis un siècle ; Tudy (alias Tugdual) était lui-même dans la gloire du ciel. Guénolé régissait depuis de longues années l'abbaye de Landévennec. Le métropolitain avait à sacrer, mais non à choisir les évêques. Pareille version n'a qu'un but : faire sentir aux deux abbés de Landévennec et de Loctudy leur dépendance par rapport à l'évêché de Quimper, comme s'ils tenaient de lui leur dignité abbatiale.

### c) Quimper. — Corisopitum.

C'est à Quimper même que l'évêque de Cornouaille établit son siège, dans la cité fortifiée élevée par les Bretons, sur l'Odet, en amont de Civitas Aquilonia, entre ses deux affluents le Froud et le Stéir. Quimper, — Kemper, *Ken-bera* — signifie *confluent* ; c'est le *confluentia* des textes latins. Pour la distinguer de Quimperlé, on a parfois appelé la ville Quimper-sur-Odet. — A cause de son premier évêque, durant tout le moyen-âge, l'appellation courante sera *Quimper-Corentin*.

On a beaucoup discuté sur les expressions *Corisopitensis* et *Corisopiti*, dont les documents ecclésiastiques se servent pour désigner en latin l'évêché et la ville épiscopale de Quimper.

1° Invoquant une vieille tradition, de Kerdanet fait de *Corisopitum*, le nom latinisé, plus ou moins falsifié, de Ker-Is, *Ker-Is-oppidum*, que l'on aurait appliqué à Quimper après la submersion de la cité coupable.

2° Arthur de la Borderie y retrouve le nom d'une cité des *Cornavii*, près du Mons Oelii, sur la Tyne (Grande-Bretagne), nom que les Cornouaillais auraient donné à Quimper-Corentin.

3° Plus récemment, on a parlé des *Corisopites* comme d'une fraction des *Osismiens*, dont le nom aurait passé d'abord au diocèse, puis à la capitale de la Cornouaille.

Ces opinions manquent de fondement et n'expliquent pas pourquoi l'appellation serait si tardive et d'usage surtout ecclésiastique. Aussi préférons-nous l'avis émis par Adrien de Valois, admis comme plus probable par J. Loth. *Corisopite* serait une mauvaise lecture de la *Notitia Galliarum* : la vraie leçon est *Coriosolite*. Lors du remaniement des évêchés bretons, on a voulu faire cadrer les titres avec les anciennes cités romaines. Bien qu'éloigné de *Corseul*, l'évêché de Cornouaille hérite de son titre, mais sous la forme fautive de *Corisopitensis*. L'évêché des *Corisopites* (*Corisopitensis*) devient ainsi l'équivalent d'évêché de Cornouaille. La première mention se trouve dans les *Actes des Saints de Redon*, à propos des évêques Cor-

nouaillais Félix et Anavalen. Quant au terme *Corisopitum* appliqué à Quimper, il remonterait aux subcollecteurs apostoliques du xiv<sup>e</sup> siècle.

Deux inscriptions latines du xvii<sup>e</sup> siècle nous apprennent que la leçon *curiosolita* était connue des savants, et désignait les *Cornouaillais*, tandis que le terme *Corisopitensis* s'appliquait aux Quimpérois.

La première est l'épithaphe composée par Jean Brient pour son mausolée de Landévennec (1630) : « Ici repose, attendant la résurrection des morts, Jean Brient le *Curiosolite* — docteur en l'un et l'autre droit — Archidiaque et chanoine de *Corisopite* (*Corisopitensis*).

L'autre est l'affiche annonçant une séance littéraire au collège de Quimper, pour le synode de la *saint Luc* 1636 : « Accourez, *Curiosolites*, un rhéteur de *Corisopite* (*Corisopitensis*) traitera tel sujet... (Fierville, *Collège de Quimper*, 82-83.)

Dans les deux textes, *Curiosolita* s'oppose à *Corisopitensis*, désignant l'un les Cornouaillais, l'autre les Quimpérois. Docteur de l'Université de Bologne, Jean Brient tenait à maintenir le *vrai titre* de la cité romaine de *Corseul*, à l'appliquer à la Cornouaille, tout en gardant à la ville et à l'évêché de Quimper la forme usitée, quoique fautive, de *Consopitum*.

#### d) Le Saint. — Le Culte.

D'après la tradition, Gradlon aurait offert à Corentin une partie de sa forteresse comme église et demeure. En deux lignes, Gurdisten nous trace la vie apostolique de Corentin. Il est assidu à distribuer le pain de la parole de Dieu. Il préside aux mystères eucharistiques avec respect et piété. Il n'épargne rien pour maintenir la paix parmi les fidèles. Cela fait, à l'exemple de Martin de Tours, il se hâte de gagner son ermitage pour vivre seul à seul avec son Dieu. Corentin n'était pas donc, comme tel ou tel de ses successeurs, un prélat de cour.



Quimper garda précieusement les reliques de son premier pontife jusqu'à l'invasion normande. Elles furent alors dispersées et trois monastères se sont longtemps glorifiés de les avoir possédées : Marmoutier, Saint-Magloire de Paris et Saint-Sauve de Montreuil. En 1623, la cathédrale recevait de Marmoutier *un os du bras* qu'elle vénère toujours comme un trésor insigne. On sait que le Bienheureux Maunoir et le P. Bernard, son premier compagnon de mission, ont été, au xvii<sup>e</sup> siècle, les ardents propagateurs de la dévotion à saint Corentin. Le P. Maunoir lui a consacré 766 vers bretons. Le culte de saint Corentin, dans les premiers siècles, était avant tout l'apanage de la ville épiscopale : là résidaient ses reliques. Relativement peu de chapelles ont été élevées en son honneur, la plupart aux extrémités du diocèse. Au cours des âges, le culte s'est décentralisé : les statues en particulier se sont multipliées.



En iconographie, saint Corentin est toujours représenté avec un poisson soit à ses pieds, soit dans sa main. Le poisson est le symbole de la frugalité et de la pénitence. Faut-il y voir une allusion à la façon merveilleuse dont le saint aurait été nourri dans son ermitage ? Chaque matin, quand il se rendait à sa fontaine, un poisson se présentait à lui, se laissait prendre et taillader, procurant au serviteur de Dieu sa pitance du jour. Le lendemain, il reparaisait aussi intact, aussi sain que jamais. Une tranche de ce même poisson fut le seul mets que Corentin put offrir à Gradlon et à sa suite au cours d'une chasse, et il y eut de quoi satisfaire les appétits les plus féroces. Arthur de la Borderie évoque, à ce propos, le *poisson*, symbole du Christ et de l'Eucharistie. (*Hist. de Bret.* I., 321.) Le thème est souvent exploité par les prédicateurs de la *Saint-Corentin*.

### C) Guérolé, l'abbé modèle.

Gurdisten a déjà consacré de longues pages à celui qu'il aime comme un père, qu'il vénère comme un saint. Dans son poème sur la Cornouaille, il lui dédie encore quelques vers, qui achèvent de mettre en relief cette riche physionomie et de faire connaître son rôle merveilleux.

Il nous apprend que Guérolé était plus âgé que Gradlon et Corentin, déjà constitué en dignité, avant que les autres aient pris possession de leurs charges. Par l'ancienneté comme par le mérite, sinon par l'emploi, il l'emporte sur eux. Il est abbé non seulement de Landévennec, mais à vrai dire de toute la Cornouaille. Les monastères de la région et la plupart des ermites ont dû s'affilier à l'abbaye. D'autre part les moines ont été longtemps en Cornouaille les seuls prêtres au service des âmes. De ce chef, l'évêque de Cornouaille, moine lui-même, est de toute nécessité dépendant de l'abbé de Landévennec. Certes, il a sa résidence à part et il remplit les fonctions d'ordre pontifical, mais l'administration du diocèse est, en grande partie, du domaine de l'abbé. D'ailleurs évêque et abbé ont longtemps marché la main dans la main, se complétant, se soutenant l'un l'autre (1).

Plus encore que son rôle, il y a à noter l'esprit qui anime l'abbé de Landévennec. 1° Il est et reste le grand contemplatif, qui voit tout en Dieu et ne compte que sur Dieu : d'où son indépendance à l'égard des puissances terrestres et des biens de ce monde. 2° Passionné pour le salut des âmes, il lance ses moines-missionnaires dans toutes les directions : la Bretagne ethnique est à vrai dire un pays de mission, où le zèle ne connaît guère les entraves de la juridiction. En vrai chasseur d'âmes, il assigne à ses envoyés comme objectifs les endroits où le démon et ses satellites exercent davantage leur tyrannie. 3° Comme le grand apôtre, il se fait tout à tous, prenant partout la dernière place.

(1) Pareil état de choses a régné — encore plus accentué — au-delà de la Manche, à Iona. Sans être évêque, l'abbé remplissait les fonctions de métropolitain. — De nos jours dans les pays de mission, vicaire apostolique et supérieur religieux se partagent les soucis de l'administration.

### D) Tugdual, le patron des moines.

Gurdisten nous le présente comme la quatrième colonne de l'Eglise de Cornouaille. Pourtant il était déjà au ciel, alors que les trois autres — Gradlon, Corentin, Guérolé — peinaient encore sur terre. Régnant avec le Christ, il continuait à faire du bien aux hommes, là spécialement où il avait vécu. Il est le type parfait de ces moines de l'ancien temps, qui sont parvenus à une sainteté éminente, dans la vie cachée, par la pratique de la pénitence et de la contemplation, et du même coup ont sanctifié leur entourage. « O temps ! ô mœurs ! », sous-entend Gurdisten. Possédant de tels saints, la Cornouaille n'avait nul besoin d'aller dérober ou mendier des reliques. Mais nous aurons à reparler de Tugdual, en traitant des saints de Landévennec.

## ARTICLE II

### Humiliations et décadence.

Nous avons entendu Gurdisten célébrer les grandeurs de la Cornouaille. Ecoutons-le se lamenter sur sa décadence : « Elle s'enorgueillissait du succès de ses armes, se réjouissait dans les festins, s'enivrait dans l'exaltation du triomphe : la voilà à terre, vaincue, blessée, privée de l'élite de ses guerriers, gémissant sous le joug de l'étranger. — Elle était le repaire des lions, l'arène des lionceaux (Nahum 11, 10). Aujourd'hui plus de guerriers, une jeunesse sans flamme ni vigueur ; le pays, un tombeau. La nation est comme le vautour dont parle Michée (I 16). Le vautour a la tête et le cou naturellement dénudés ; en vieillissant, il perd toutes ses plumes, devient incapable de voler et de saisir la proie. Bientôt il est lui-même la pâture des animaux qu'il poursuivait. Ainsi ont péri les plus ardents au combat, les vainqueurs des peuples. (Vita, 82-84).



On s'est demandé quels sont les ennemis et les événements qui ont précipité la Cornouaille dans cet abîme de

maux et d'abjection. A première vue, on serait tenté de les attribuer à des faits d'ordre strictement militaire. A s'en référer au tableau des grandeurs, il y a lieu d'envisager tout un ensemble de causes, aboutissant à une série de revers et d'épreuves tant pour la Cornouaille que pour Landévennec.

#### a) Les ravages des Normands.

Arthur de la Borderie estime que l'état des choses décrit par la *Vita* n'a pu se réaliser qu'à l'époque des grandes invasions normandes dans l'ouest. Il regarde donc ce chapitre comme une interpolation. Cet avis n'est pas fondé : le chapitre en question est le pendant naturel du précédent : tout y révèle la plume de Gurdisten. Dès cette époque, les Normands multipliaient leurs incursions sur nos côtes et dans nos estuaires. Deux écrits composés à Landévennec même — l'hymne de Clément (857), et la vie de saint Paul par Wurmonoc (884) — nous décrivent le péril normand comme un danger que le ciel seul peut conjurer. Après douze siècles, quelques expressions de notre parler populaire — *an tan e Quelern*, — *le feu à Quélern* — rappellent la terreur dont nos populations étaient saisies à l'approche de ces barbares. Cependant leurs *grandes dévastations* en Basse-Bretagne n'avaient pas encore commencé. D'ailleurs, si Gurdisten avait visé les Normands il n'eût pas manqué de les désigner au moins sous l'épithète de païens. Les combattre était un honneur ; les vaincre un titre de gloire réservé aux élus de Dieu.

#### b) Les attaques incessantes des Francs.

Au nombre des ennemis dénoncés par Gurdisten, les Francs tiennent le premier rang. Pour les écrivains bretons de cette époque, le Franc est *l'ennemi numéro 1*, celui qu'on ne nomme jamais, auquel on pense toujours (1).

(1) Dans la note annexée au décret de Louis le Débonnaire, l'auteur signale bien la présence de l'armée franque sur le bord de l'Elle, mais sans donner le motif de cette incursion. — La vie de saint Ethbin est le seul document à parler des ravages des Francs en Armorique. Ni l'un ni l'autre document n'émane de plumes bretonnes.

Nous avons parlé des démêlés sanglants entre Carolingiens et ducs de Bretagne, des compromis qui les ont terminés, spécialement du tribut imposé par Charles le Chauve. D'après l'auteur de la *Vie de saint Ethbin*, les incursions des Francs n'étaient pas de simples promenades militaires : à leur approche, beaucoup de Bretons durent repasser la Manche.



Pourquoi cette réserve de nos écrivains quand ils parlent des Francs ? Leur esprit de foi et leur amour-propre national sont en jeu. Les Francs sont des chrétiens ; leur principal chef, Charlemagne, a été couronné empereur d'Occident ; il est l'élu de Dieu pour défendre et propager le christianisme. Il ne convient pas à des chrétiens de se battre entre eux ; lutter contre Charlemagne eût passé pour un crime ; être vaincu par lui eût passé pour une infamie. Masquant la réalité, nos auteurs nous présentent Charlemagne et les autres princes francs envahissant la Bretagne, non pour soumettre les Bretons, mais pour en chasser les païens, avec l'aide des Bretons eux-mêmes.



Cette mentalité s'épanouira dans la chanson des Saisnes et la chanson d'Aquin. Elle se manifeste dans la charte XX du Cartulaire de Landévennec. Il s'agit de la *donation de Lanzent*, du territoire où s'érigera un jour le sanctuaire de Sainte-Anne-la-Palud. Accompagné de ses amis en Dieu, Guénolé et Corentin, Gradlon se trouvait chez son intendant Warhem. Voici que trois envoyés de Charlemagne se présentent, trois personnages bien connus pour leur dignité et leur sainteté : Médard, Florent et Philibert. Au nom des intérêts majeurs de la chrétienté, Charlemagne demande à Gradlon de venir sans retard au secours des Francs aux prises avec les païens. Lui, Gradlon, n'est-il pas l'élu du ciel pour de pareilles entreprises ? Quatorze villages en pays franc seront la récompense de son intervention. Dans de telles conditions, en présence de pareils témoins, Gradlon ne peut qu'acquiescer. Du même

coup, il ratifie la donation, faite à Guénolé par son intendant, de la terre de Lanzent.

Distinguons dans cette charte le fond et la forme. Le fond est historique. Remplaçons Charlemagne par Charles le Chauve, Gradlon par Salomon, considérons la qualité des envoyés et des témoins, nous verrons qu'il s'agit bien d'une croisade où Francs et Bretons doivent unir leurs forces contre les païens, croisade où le beau rôle revient aux Bretons. — La forme est satirique : l'empereur d'Occident est aux pieds du comte de Cornouaille. Abstraction faite de leur rôle public et de leur mérite personnel, les noms des trois ambassadeurs évoquent des souvenirs cuisants pour les princes francs. D'abord *Médard* : c'est dans le monastère élevé sur sa tombe à Soissons que Louis le Débonnaire a connu la prison et la déchéance dans les conditions les plus douloureuses. Puis *Florent*, l'éponyme de Florent-le-Vieil, patron de son célèbre monastère. Ce monastère, conquis et comblé de dons par Nominoé, fut ensuite brûlé par lui, parce que l'abbé avait jeté à terre sa statue et l'avait remplacée par celle de Charles le Chauve. — Enfin le grand saint *Philibert*, que les Mérovingiens ont expulsé de Jumièges, dont les Carolingiens n'ont pas su défendre le monastère de Noirmoutier, que Landévennec s'est fait un bonheur d'accueillir et d'honorer à l'égal de ses propres saints.

#### c) Rôle humiliant de la Cornouaille.

Mais, dira-t-on, ces démêlés entre Francs et Bretons étaient une épreuve commune à toute la Bretagne. A quel titre Gurdisten les cite-t-il comme une cause de décadence pour la Cornouaille ? Cornouaillais d'esprit et de cœur, Gurdisten envisage tout sous l'angle de sa petite patrie. En réalité, ces événements ont été très douloureux pour la Cornouaille. Son prestige en a souffert : ce sont les comtes de Bro-Vérec qui sont à la tête du mouvement de libération et qui sont créés ducs et rois de Bretagne. Le comte de Cornouaille devient, à vrai dire, un simple vassal et nous savons que Salomon n'était pas tendre pour les seigneurs. Sans récolter ni honneur ni profit, la Cornouaille a eu sa large part dans les épreuves résultant des guerres. Aussi

voyons-nous le fils du comte de Cornouaille parmi les conjurés qui attentent à la vie de Salomon. Le prince disparu, la Cornouaille prend fait et cause pour Pascewten contre Gurvan : en 875 les 1.000 guerriers de Gurvan taillent en pièce l'armée de Pascewten. Ce jour-là le sang cornouaillais coula de nouveau à flots.

#### d) Landévennec et les remaniements ecclésiastiques.

Il n'est pas jusqu'aux démêlés politico-religieux qui n'aient eu leur contre-coup sur Landévennec. Les ducs de Bretagne érigent de nouveaux monastères : Landévennec doit contribuer aux frais de fondation. Le remaniement des diocèses entraîne une nouvelle répartition des centres religieux : Landévennec devra encore payer son tribut. Dol est érigé en métropole ; le diocèse demande à être agrandi. Landévennec est de nouveau frappé. C'est ainsi que l'aigle de Cornouaille perd de nombreuses plumes. Gurdisten s'en plaint. Il rappelle que les biens de Landévennec ne provenant pas d'un prince temporel, ni duc, ni empereur ne peuvent en disposer. Nous l'avons vu, à deux reprises, diriger ses moines sur Rome. Il est permis de croire qu'ils avaient mission de protester auprès de qui de droit contre les spoliations dont l'abbaye était victime.

Du même coup, Landévennec perd son prestige. Redon devient le grand monastère de Bretagne. Après l'exil de Montreuil, l'abbaye pourra posséder des biens, ce ne sera qu'un monastère bénédictin, comme les autres, sans originalité. L'évêque de Cornouaille se rend indépendant, ayant son clergé et son chapitre, prenant sur les biens de Landévennec pour pourvoir à ses paroisses et constituer sa mense. L'axiome *sæcularia sæcularibus, regularia regularibus* — aux séculiers, les affaires séculières, aux réguliers, les affaires des réguliers — se répète partout et on agit en conséquence, en attendant l'heure où les séculiers entreprendront sur le domaine des réguliers. Le comté de Cornouaille aura encore ses heures de splendeur, mais comme partie intégrante du duché de Bretagne, en attendant que la Bretagne entière s'unisse à la France.

e) **Tout espoir n'est pas perdu.**

Plein de foi religieuse et d'ardeur patriotique, Gurdisten ne cède pas au découragement. Son poème se termine sur une note optimiste : « Que la Cornouaille, s'écrie-t-il, revienne à son Dieu, que ses guerriers reprennent courage... et la Patrie vivra encore de beaux jours ! »

CHAPITRE III

**LES POSSESSIONS DE LANDÉVENNEC**

Il eut été plus logique de parler d'abord des conquêtes spirituelles de l'abbaye. Compte tenu des exceptions, le domaine temporel a été la conséquence normale du dévouement apostolique des moines. Mais il convient d'aller du plus connu au moins connu : nous sommes mieux renseignés sur l'expansion temporelle de l'abbaye que sur son dynamisme apostolique. — Qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre, n'oublions pas la remarque de J. Loth : « Les noms de lieux constituent l'une des sources les plus importantes de notre hagiographie ». Il faut donc les étudier, rappeler quelques données d'onomastique. Nous serons mieux armés pour comprendre le Cartulaire.

ARTICLE I

**Les noms de lieux.**

a) **Noms composés.**

Les noms de lieux sont simples ou composés selon qu'ils comportent un ou plusieurs termes. — Les noms composés comprennent deux éléments : l'un générique, donnant déjà une certaine notion de la localité ; l'autre spécifique, la caractérisant, la distinguant des autres. Le premier terme est un nom commun ; le second est un nom propre ou l'équivalent d'un nom propre. — On appelle le premier *préfixe*, le second *suffixe*. L'appellation est inexacte, car il s'agit, non de deux particules affectant le même radical, mais de deux substantifs qui se juxtaposent, se complètent. Acceptons pourtant la terminologie courante. — Le nom composé peut comporter plus de deux termes. Ainsi Landremel, *lan - tref - maël* — Landrévarzec, *lan - tref - Artoc*. — Conformément au génie de la langue, anciennement le nom propre était le premier nommé. On disait : *Guen-Ilis* et non *Ilis-Ven*, l'église de Guen.



b) **Noms simples.**

Ce sont les noms qui ne comprennent qu'un seul terme. On les appelle des *lieux dits*. Ils sont fréquemment précédés du qualificatif *saint*. La présence de ce qualificatif permet de conjecturer que c'est un nom d'homme, mais ce n'est pas une preuve certaine. En son absence, il est difficile de savoir si le nom en question est un nom d'homme ou un nom de chose. Coray est un nom de chose: *le haul*. — Tourc'h est un nom d'homme. — Gouézec, un nom de choses: *les sources*. Malgré le qualificatif *saint*, Coulit désigne une chose: *le bas*. Beaucoup de noms simples en apparence sont en réalité des composés: *Elliant* s'écrivait à l'origine *Elgent*, déformation de *Gel-Ven*, l'ermitage de Guen. Les lieux-dits se rencontrent plus fréquemment en Cornouaille: prenons acte du fait, sauf à en chercher plus tard l'explication.

c) **Noms communs.**

Nous donnons ici une liste des noms communs les plus usités — ceux qui se rencontrent dans nos Cartulaires ou qui entrent dans la composition des noms propres. Tout en évoquant parfois le sens étymologique, nous donnons de préférence le sens usuel, celui qu'ils ont conservé de nos jours ou avaient jadis au moment de la rédaction des Cartulaires. Ces noms ne sont pas tous d'origine bretonne.

*Plou* — du latin *plebs*, *Plebem*. — Le terme se présente sous diverses formes: *plou*, *plo*, *plœ*, *ple*, *plu*, *pla*. En Bretagne-Armorique, il semble avoir d'abord désigné la peuplade ou la famille — puis la terre occupée par cette peuplade — et enfin l'organisation ecclésiastique qui s'y est fondée.

Par métathèse, *Plou* devient souvent *poul* — Poullan pour Plouelan.

*Trève* — en latin *tribu* — en breton, *tref*, *tre*, *tro*, *an dre*, *an dreff*, *an dreo*.

Ce terme s'applique à un village, hameau, quartier — à un territoire plus restreint que le *plou*, dont il peut dépendre.

Le *plou* et la *tref* semblent d'origine laïque et ne comportent en soi aucune signification religieuse.

*Lan*. — Qu'il soit d'origine celte ou germanique, le terme désigne un lieu sacré, au moins par destination, à savoir un monastère plus ou moins important, voire un simple ermitage.

*Loc*. — Du latin *locus*, le mot désigne également un lieu sacré. Il n'est devenu d'usage courant qu'avec la latinisation du pays, sans qu'il soit possible de fixer une date précise.

Les deux termes *lan* et *loc* peuvent donc être considérés comme d'origine ecclésiastique, et d'ordinaire leur suffixe est un nom de saint.

Le *gui* (c) — du latin *vicus* — et le *bourg* (ar *vorc'h*) du german *burg* — s'appliquent à l'agglomération centrale par opposition à la paroisse en tant que telle. Le premier terme, usité à peu près exclusivement dans le Léon, s'entend parfois de la paroisse entière.

Le *Pou* — de *pagus* — désigne un district englobant plusieurs localités. Il a comme variante *Faou*.

*Guéméné* ou *Kéméné* — territoire sous commende (*commendatio*).

*Ros*, *reun*, *run* — colline, tertre.

*Creac'h*, *neac'h*, *nac'h* — hauteur, éminence.

*Menez*, *mene*, montagne — *bre*, hauteur.

*Gorre*, le haut — par opposition à *Goueled*, *goullit*, le bas.

*Tnou*, *tro*, *toul*, bas-fonds. — *Traon*, *nant*, vallon.

*Kaël*, *Kel* avec ses variantes *Kil*, *quel*, *gel*, *gol*, *gul* — clôture.

*Kili*, *quilliou* — pluriel de *Kel*, de *Quil* — même sens — parfois bocage.

*Cled* (de *celare*), abri.

*Clost* (*Claustra*), clôture, cloître.

Les 3 termes (*Kel*, *Clet*, *Clost*) signifient ce qui met en sécurité, à l'abri — d'où ce qui est ainsi gardé: ermitage, monastère.

*Minihy*, terre d'asile (d'où *troménie*).

*Manac'h-ti*, maison de moine, monastère.

*Abbati* — maison de l'abbé — par extension, monastère.

*Harz (harzou)*, limites — de même *marc'h* et *diri*, d'où domaine.

*Gars*, le clos, haie, jardin, maison avec clôture.

*Bod* ou *Bot*, maison rurale avec bosquet.

*Mesl* ou *mel* — seigneurie.

*Les* ou *lis* (aula), résidence d'un homme en charge — cour de justice.

*Pors*, cour de château — parfois l'équivalent de *plou*.

*Kastel (Kistili)*, au pluriel, château-fort — *Quistillic*, petit château.

*Ker*, village — *maës*, campagne — *ran*, propriété rurale.

*Ti*, maison — *villa*, maison avec dépendances — *Guiler*, dépendances.

*Tibidy*, maison de prière — *Penity*, maison de pénitence et de prière.

*Aon, ster, froul*, rivière — *Feunteun*, source.

*Poul*, mare, mais aussi anse, estuaire, endroit qui assèche.

*Beuzit*, buissonnière — *Guern*, aulnaie, marécage.

*Pen*, extrémité — *Moguer*, muraille — *Milin*, moulin.

*Coff*, du bas latin *cofinus*, anse, golfe, baie.

N. B. — *Civitas*, la cité se traduit Guéaudet ou Yaudet.

*L'insula*, l'île, s'applique non seulement à une île ou presque-île, mais à tout ce qui est isolé.

Le terme *vicaria* s'applique à une localité administrée par un *vicaire* — *eur c'hure* — au nom et bénéfice d'un recteur primitif.

#### d) Les noms propres.

Nous l'avons dit, plusieurs saints se présentent avec un double et même un triple nom. 1° un nom plein, à deux termes : Brio-Maglus ou Brigo-Maglos. — 2° un nom abrégé (hypocoristique), à savoir le premier terme avec un suffixe de dérivation : *oc*, *acos*, *ianos*, d'où *Brioc* (saint Briec). — 3° la forme abrégée avec la particule *to*, *to conec* (*Tégonnec*).

Wurmonoc signalait cette particule comme chère aux Celtes d'outre-Manche. Quel en est le sens ? Les uns la prennent pour un terme de tendresse, l'équivalent de

« mon petit ». Les autres y voient une marque d'honneur, comme la particule *de*, en France, ou le *von* allemand, comme l'expression *monsieur saint Yves*. Nous serions plus près de la vérité en l'envisageant comme un pronom ou un adjectif démonstratif, un article, une simple préposition. Au lieu de *to*, on trouve *mo*. L'un et l'autre sont sujets aux mutations dont nous allons parler (1).



A l'origine, les suffixes de dérivation se présentaient sous une double forme : d'une part, *an*, en *in*, on — d'autre part, *oc*, *ic*, *ec*, *euc*. *Castel-in* (Châteaulin) signifie *petit château* — *Ventroc*, l'autre, le *second quen*, la seconde localité du même nom. Au cours des siècles, les dérivatifs ont souvent varié de nuance : *oc* et *ec* sont devenus des termes de *renforcement*, tandis qu'*ic* devenait diminutif.

#### e) Mutation des noms.

Comme tous les *parlers populaires* — peut-être plus que tout autre — le breton, pour les noms propres comme pour les noms communs, comporte des formes si variées, que les étrangers sont déroutés, que les spécialistes eux-mêmes n'arrivent pas à en fixer les modalités.

Outre les mutations initiales et les règles d'euphonie connues des grammairiens, il y en a de spéciales aux régions. — Dans le *corps* des mots, les métathèses (*Berven* pour *Breven*) — les contractions et les syncopes (*Thual* pour *Tugdual*) — les assimilations de voyelles (Rédéné pour Radénac) ou de consonnes (Lannellec pour Lanvennec) — les aphonies (Séné pour Sane) etc., se multiplient comme à plaisir. Les finales ne sont pas moins sujettes au changement ; toute la gamme des voyelles y passe ; les *l*, les *n*, les *r* se substituent l'un à l'autre.

Aux raisons d'ordre général, on pourrait ajouter des motifs d'ordre particulier. — Le breton a été une langue

(1) *Plomoderna* se dit en breton *Ploëdiern* (avec accent sur l'i). Le breton ne comporte pas le *mo*. Le patron en est saint *Mac'Houarn* (saint Hervé), la particule reparait. *Plomodern* serait le *plou du tiern*.

surtout *parlée*, plus exposée par conséquent aux changements. Les mutations dans le langage écrit ne datent elles-mêmes que du Bienheureux Julien Maunoir. — En hagiographie, le mot *sant* revient à chaque page. Pendant des siècles, la même forme *sant* s'appliquait aux personnes des deux sexes, tandis que le pluriel *sent* s'appliquait même à un seul individu. — Le *th anglais* et le *wur* d'outre-Manche se traduisent mal dans notre idiome tant pour la prononciation que pour le sens. — Des scribes distraits, mal habiles, ignorant la langue ont estropié les mots. Nos *cartulaires* comportent dix formes pour désigner Clohars-Carnoët.

Par pédantisme, certains cleres ont accentué encore les difficultés de la langue, jetant le discrédit sur ceux qui la parlent. On connaît la boutade de dom Mars : « Ces noms bretons, *autant de monstres* qui horripilent les yeux comme les oreilles ». Dix siècles auparavant, Grégoire le Grand lui-même s'était permis d'écrire : « La langue bretonne ne sait autre chose que *hacher* des mots à demi-barbares. » Mor. I. 27 in c. 96 Job.

## ARTICLE II

### Le Cartulaire.

Sous le bénéfice de ces observations, abordons l'étude du Cartulaire de Landévennec, à savoir du recueil contenant les actes, titres, notices et autres documents relatifs au temporel de l'abbaye.

Le recueil comporte 54 numéros : le premier donne la liste des abbés, le dernier celle des comtes de Cornouaille. Les 49 premières chartes, rédigées au XI<sup>e</sup> siècle, formaient le recueil primitif. Les chartes 50-53 sont du XII<sup>e</sup> siècle. Sous les numéros 55-69, l'éditeur, Arthur de la Borderie, a produit des notes marginales et d'autres pièces de date postérieure (1).

(1) Nous ne nous occupons ni de la liste des abbés ni de celle des comtes. Pour les premiers siècles, ces listes ont été dressées au *petit bonheur*. Aux siècles suivants, on constate des erreurs et des lacunes. Elles sont des annexes dans le Cartulaire.

La charte 2 s'ouvre par une courte préface, rappelant les grands faits de la vie du Saint. Elle est dans le style de Gurdisten, et s'inspire visiblement de la première leçon de l'homélie (*Vita* 129.)

Après la charte 23, dont nous n'avons que le titre, il y a une lacune : « ici manquent quelques feuilles », comme le constatait déjà Denis Briand. Les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> feuilles du 11<sup>e</sup> quaternon font défaut. La lacune est antérieure au numérotage des chartes (vers 1650), antérieure à la copie du XVI<sup>e</sup> siècle du manuscrit de Quimper.

### I. — Le nombre des possessions.

Ce qui frappe le lecteur, à première vue, c'est le nombre et l'importance des possessions de Landévennec aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Elles sont réparties par secteurs. En tête de liste Châteaulin. Suit Crozon, avec les localités de la presqu'île et l'île de Sein. Groupés autour de Briec, voici Landrévarzec, Landremel, Gouézec, Lan-Herprit, Edern, Guellevain, Trégourez. — Plus à l'est, d'une part : Leuhan, Gourin, Langonnet, Neuillac ; d'autre part : Coray, Tourc'h, Scaër, Carentoir. Sur la côte sud, de l'est à l'ouest, Guérande, Moëlan, Névet, Riec, Beuzec-Conq, Fouesnant, le pays bigouden, le Cap-Sizun. Au pied du Ménez-Hom, Plonévez, Dinéault. Autour de la rade de Brest, Rosnoën, Hanvec, Irvillac, L'Hôpital-Camfrout, Tibidy, Plougastel-Daoulas. — Dans l'Arrée : Pleyben, Brasparts, Plonévez-du-Faou, Commana, Berrien. — Dans le Léon : Beuzit-Conogan, Lanrivoaré, Lanneufret, Locquéholé.

A en juger par le titre *tirifrec'hen*, la charte 23 concernait Saint-Frégant dans le Léon. En était-il de même des autres chartes disparues ? On peut se demander si les feuillets qui manquent n'ont pas été cédés à une filiale, qui, avec l'autonomie, héritait d'une partie des biens de l'abbaye. Nous savons que Lanvengat en Guissény et Lochrist en Plounévez relevaient de Landévennec. La charte 69 nous apprend que les héritiers séculiers de Clervie, sœur de Guénolé, émettaient des prétentions sur une bande de terre allant de l'Aber à l'Elorn.

Sauf pour la charte 36 — *villa Thnou Sulcat* — l'identification des secteurs est chose acquise. On a longtemps discuté sur la charte 15, Lan-Herprît ; elle se réfère à Saint-Thois (Santos) : les deux personnages mentionnés sont saint Primel et saint Herbot. Quant à identifier tous les lieux groupés sous les titres, la chose est impossible. Beaucoup de ces localités ont disparu sans laisser de traces ; d'autres ont changé d'appellations. Ici, c'est un nom d'homme, le détenteur de la terre ; là, un texte mal reproduit.

Le cartulaire semble rédigé dans un triple but. 1° Permettre de récupérer les biens aliénés à l'occasion de l'invasion normande. 2° Mettre ces biens à l'abri de nouvelles usurpations. 3° Faciliter leur tâche aux intendants chargés de gérer les biens, d'en percevoir les revenus. Ce dernier objectif est visé spécialement dans les notes marginales. Ces notes sont comme le rôle rentier du monastère et le *vade mecum* de l'agent de perception.

Dans sa préface, l'auteur du cartulaire de Quimperlé nous dit expressément qu'il réunit dans le même *recueil* les chartes isolées et dispersées ici et là, afin de pouvoir plus efficacement défendre les biens du monastère.

## II. — L'origine des biens.

Prenant à la lettre les données du Cartulaire, les anciens historiens ont attribué les donations aux personnages mentionnés dans les chartes, la plupart au roi Gradlon. Dom Noël Mars écrit dans son Histoire :

« La preuve de la munificence royale de Gradlon envers Landévennec, ce sont les terres dont il lui a fait don, ce sont les monastères qu'il lui a annexés. Par le fait, Gradlon est vraiment le fondateur de Landévennec. » La plupart des écrivains rejettent cette façon de voir. Dans ses *Mélanges d'Histoire de Cornouaille* (1911), M. Latouche examine les 48 premières chartes. Il n'en trouve que deux, qui soient authentiques et rédigées en bonne et due forme, les chartes 25 et 40, toutes deux postérieures à l'exil de Montreuil et concernant des biens situés loin de Landévennec. Dix autres peuvent répondre à une réalité, mais sont présentées de

façon maladroite, sont un grossier plagiat. Quant aux 36 chartes où interviennent Gradlon et d'autres personnages aussi légendaires que lui, elles sont complètement fausses, forgées de toutes pièces pour les besoins de leur cause, par des moines du XI<sup>e</sup> siècle, *ces moines ignares, cupides, sans conscience, faussaires et fabricants de faux.*

✱

Il est évident que les donations attribuées à Gradlon par le cartulaire ne sauraient dans leur ensemble être authentiques. Guénolé était établi à Landévennec avant que Gradlon eût acquis la notoriété. Un jeune prince, en mal d'affermir et d'étendre son domaine, ne pouvait, de gaieté de cœur, céder — sans parler des autres — un territoire aussi vaste que la presqu'île de Crozon. Un homme de la trempe de Guénolé était-il disposé à accepter ? Il connaissait le danger des richesses ; pour son œuvre, il comptait non sur les hommes mais sur Dieu. Gurdisten nous l'a montré opposant un refus formel à toutes les offres du roi et rien ne laisse supposer qu'il se soit départi de son intransigeance. D'ailleurs les formalités mêmes des chartes révèlent un état de choses postérieur à Guénolé.

✱

Est-ce à dire que les griefs accumulés par les critiques, comme M. Latouche, soient fondés ? Nullement. Il s'agit de biens appartenant *réellement* à l'abbaye : nous aurons à étudier les titres de propriété. Sur quelques-uns de ces biens, le monastère possédait des notices ; sur d'autres, non. Qu'ont fait les rédacteurs du XI<sup>e</sup> siècle ? Pour faire face à des situations nouvelles, ils rassemblent dans un seul et même document ces divers éléments et les transcrivent dans le *style* du jour. Or à cette époque, les donations, si elles n'étaient pas le fait même du prince, devaient avoir son approbation. Aux yeux des moines, Gradlon s'était comporté à l'égard de Landévennec comme Nominoë et Salomon à l'égard de Redon et Plélan. D'après la mentalité du jour, il passait pour être le successeur *immédiat* de *Conan-Mériadec*, ayant comme lui juridiction sur toute la

Bretagne. En un mot, ils ont considéré Gradlon comme le fondateur de Landévennec, avec tous les droits et privilèges attachés à ce titre. Ils ont en conséquence enregistré sous les formalités du régime féodal les biens acquis sous le régime monacal. Ils présentent ces biens comme légalisés de longue date et en haut lieu. Ils l'ont fait dans la bonne foi. Dès lors, de quel droit les traiter de faussaires ? Le faux est une altération frauduleuse de la vérité au détriment d'autrui. Dans le cas, il n'y a ni fraude, ni injustice. Pour sauvegarder des droits certains, quel est l'homme d'affaires qui n'ait dû parfois antidater des actes ? Quelle est l'administration qui ne doive, en certaines circonstances, recourir à la fiction légale ? Par suite de quel droit jeter la pierre aux moines ?



Ces prétendus moines ignares font preuve de discernement. Quand il est question des propriétés du Léon, ils font intervenir non Gradlon, mais le comte Even et le roi même de France Childebert (1).



Pour apprendre à rédiger des actes en bonne et due forme, les moines bretons n'avaient pas besoin des leçons de leurs confrères de Montreuil. On nous présente comme *type-spécimen* de plagiat la charte 24, relative à l'église du Saint (Gourin). Elle comprend trois actes distincts, dont les deux principaux ont été rédigés en Cornouaille même, avant l'exode des moines. 1° L'acquisition de cette église par Hebgou, en cédant à ses frères, avec des terres et de l'argent, des chevaux de race. 2° La donation à Guénolé, à Landévennec, devant l'autel du Saint, en présence des moines et de l'abbé de Tugdual (Tudy) et de nombreux gentilshommes cornouaillais. 3° A Montreuil, l'acte est soumis pour *visa* au comte de Ponthieu.

(1) Saint Pol de Léon aurait été sacré à Paris sur les instances de Childebert, roi de France.



Inutile de relever les autres griefs de M. Latouche. Nous avons vu comment il fallait comprendre la charte 20 (Lanzent, Plonévez-Porzay). Quant aux erreurs de date, les plus choquantes s'évanouissent si on joint les données chronologiques non aux chartes qui les précèdent, mais à celles qui suivent (24, 25, 40). Les autres s'expliquent par la nature complexe du calendrier de nos ancêtres, l'imbroglio des chiffres romains, l'incompréhension et les distractions des scribes.

### III. — Titres de possession.

1° *Le droit de premier occupant.* A l'arrivée des Bretons, l'Armorique était, dans sa majeure partie, une région abandonnée. Les Romains n'occupaient que de rares villas ; les indigènes, sauf dans certaines zones, vivaient à l'état dispersé. La terre était inculte, couverte de halliers et d'ajoncs ; les forêts que la hache du bûcheron n'avait jamais entamées, servaient de repaire aux animaux sauvages ou quasi sauvages. Dès lors, les nouveaux arrivés pouvaient s'établir là où bon leur semblait : Fragan, à Ploufragan ; Guénolé et ses compagnons, à Tibidy, puis à Landévennec.

2° *Le travail.* A peine installés, les moines se mettent à l'œuvre : ils défrichent, cultivent, bâtissent. Ainsi ils s'incorporent la terre, la trempent de leur sueur.

3° *L'activité apostolique.* A défaut de maîtres légitimes, les groupes évangélisés se donnaient aux missionnaires et par les missionnaires à l'abbaye : *ce que le moine acquiert, il l'acquiert pour sa communauté.*

4° *Les donations à proprement parler.* Dispensant aux fidèles les biens spirituels, les moines recevaient en retour les biens temporels. La reconnaissance pour les faveurs accordées par Guénolé multipliait les dons. Nombre de sujets en entrant au monastère n'y entraient pas les mains vides. Ainsi Rioc.

5° *Les legs.* N'ayant pas d'héritiers aptes à entrer en possession de leur fortune, certains personnages consti-

tuaient Guérolé et son monastère leurs héritiers. En la personne des saints ils donnaient à Dieu : tel Wurmini, le riche seigneur de Landremel (ch. 18) — tel cet Arthur, venu d'outre-Mer habiter Landrévarzec (ch. 13).

6° *La commande*, ou l'annexion. Nous l'avons dit, des ermites isolés ou des moines vivant en petits groupes, pour sauvegarder leur vie religieuse, sinon leur existence tout court, durent se *recommander* à Landévennec, se mettre corps et biens sous sa tutelle. Ainsi Idunet à Châteaulin (ch. 2), Conogan à Buzit-Landerneau (ch. 41). Il est possible d'ailleurs que ces centres eussent déjà des rapports, non seulement d'amitié, mais même de dépendance avec l'abbaye. Ces rapports, le contrat de *commande* les ratifiait, les authentiquait. — L'individu ou le groupe affilié ne perdait pas, par le fait même, son existence et son activité propres ; mais dans leur exercice, il relevait du monastère principal.

7° Faut-il ajouter la *restitution* ? — Ce titre n'est pas avoué. Mais dans de nombreux cas, on peut se demander si la donation, au moins partiellement, n'est pas une restitution déguisée. On serait tenté de l'admettre pour le territoire de Guérande, charte 25.

#### IV. — Formalités des donations.

1° Le donataire, c'est Guérolé, le Saint et l'Abbé *ut sic* de Landévennec. Comme Tugdual, tout en étant au ciel, Guérolé vit sur terre et continue à régir son monastère. Alain Barbetorte (ch. 25) est le premier à associer au nom de Guérolé celui de l'abbé Jean.

2° Les donateurs, ce sont les sujets entrés de plein pied : les *fiils de Catmaglus*, de voleurs devenus moines (ch. 9) — les saints d'Irvillac *Biabilius* et *Martin* (ch. 29) — *Guénaël*, d'illustre famille, futur abbé (ch. 39) — ce sont les affiliés dont nous avons parlé, auxquels on peut ajouter saint *Véguen* de Trégourez. — Ce sont des personnes de condition aisée qui, par reconnaissance et dévotion, donnent des terres à l'abbaye : les *Eucat* et les *Rett de Plougastel* (ch. 27 et 28) — ce sont des personnages de haute lignée : dame

*Junargant de Dinéault* (ch. 42), *Moysan*, seigneur de *Carentoir* (ch. 40). — Ce sont les comtes et vicomtes de Cornouaille *Dilès et sa femme* (ch. 43 et 44) — *Budic* (ch. 45 et 46) — *Benedic, comte et évêque* et son *fiils Alain Canhiard* (ch. 47 et 48) — c'est le duc même de Bretagne, *Alain Barbetorte*, le vainqueur des Normands (ch. 25).

2° Objets de la donation : des domaines (plou, lan, tribu, ker) — des bois, des vergers, des prairies, des moulins, des pêcheries, des salines, des vignes — des redevances annuelles, spécialement en nature — des repas à fournir aux intendants et à leurs montures.

4° Les motifs qui inspirent les donations : la dévotion au Saint de Landévennec — la reconnaissance pour ses bienfaits (guérison de tel ou tel mal, région préservée de la peste, secours obtenu contre l'ennemi) — s'assurer le pardon de ses fautes — se procurer pour soi et pour la famille, après la mort, les suffrages du monastère. Le cartulaire de Landévennec ne signale pas les terreurs de l'an mil.

5° Modalités diverses : — l'acte devait se faire en présence de deux témoins, d'ordinaire par écrit, autant que possible avec le visa ou l'approbation de l'autorité compétente. — Le donateur devait prouver que le bien en question était vraiment un bien dont il pouvait disposer, non grevé de charges. — La donation pouvait être avec ou sans conditions : le comte Budic donne la vicairie d'Edern, l'évêque Benedic la trêve de Julitt (Plounéour) pour leur *sépulture*. La plupart des chartes contiennent la mention *in decumbitione*. Quoi qu'il en soit du sens étymologique, l'expression signifie *sans charge et sans réserve, à jamais*.

6° Sanctions. Malgré les garanties prises, il fallait compter avec l'inconstance humaine, la cupidité des membres de la famille et des voisins : des sanctions s'imposaient. Dans le cartulaire, il n'est question que de sanctions d'ordre spirituel, édictées en formules classiques : « Si quelqu'un est assez téméraire pour attenter à cet acte, il s'exclut lui-même de l'Eglise de Dieu. Il aura le sort de Dathan et d'Abiron que la terre engloutit, de Judas et de Pilate qui ont

crucifié le Seigneur. Au jour du jugement, qu'il soit maudit de Dieu et de ses anges ! »

7° Solennité. En raison de l'importance de la donation ou de la dignité du donateur, certains actes revêtaient un éclat spécial. Pour signer la donation de Guérande (ch. 25) on voit accourir à Nantes, à la cathédrale, devant l'autel de saint Pierre, le duc Alain, le comte de Rennes, l'archevêque de Dol, les évêques de Nantes, de Vannes, de Quimper. Les chartes 24 et 50 nous font assister à Landévennec même à des cérémonies semblables. La charte 51 nous parle d'une fête plus intime. Pour l'inauguration de l'hôpital, l'abbé Justin a convoqué à Landévennec les abbés de Saint-Melaine (Rennes) et de Saint-Sauveur (Redon) avec une délégation de leurs moines. A cette occasion, licence au monastère et réjouissances dans la localité.

### ARTICLE III

#### Autres possessions.

Le Cartulaire est donc le catalogue quasi-officiel des biens de l'abbaye. Des feuillets ayant disparu, la liste est incomplète. D'autres sources d'information nous font conjecturer que, dans les siècles antérieurs, ce domaine était bien plus étendu.

La Charte 25 nous conduit à Bath-Wenran (donation d'Alain Barbetorte). Les noms de lieux, la persistance de la langue et des usages bretons nous autorisent à croire que toute la presqu'île de Guérande relevait jadis de Landévennec. — Il en est de même de la presqu'île de Rhuys. La vie de saint Gildas mentionne le roi Gradlon ; la notice de saint Guénégan cite l'abbé de Rhuys au nombre de ceux qui assistent aux obsèques du prince. A l'époque de la rédaction de ces écrits, Rhuys passait donc pour une dépendance de Landévennec. Belle-Isle, Groix, les rives du Scorff et du Blavet, le premier monastère de Quimperlé avec les terres de saint Gunthiern seraient dans le même cas.

✠

Nous savons que les seigneurs du Léon ont émis des prétentions sur Quimperlé et Plouyé, qu'ils ont envahi le pays de Daoulas, le Porzay, portant du même coup atteinte aux droits de Guénolé et à ceux de Corentin. Dans la vie de saint Jaoua, le chanoine Yves Le Grand s'ingénie à les disculper. Le sens populaire ne s'est pas laissé tromper. Le jour de la fête de saint Corentin, à la séquence de la messe, on chantait, à trois reprises, une strophe débutant par ces mots : « Venit latro de *Leonia* — le voleur vint du pays du Léon ». Il déroba et mutila le *poisson de Corentin*. Le poisson est l'emblème du premier évêque de Cornouaille. Voler et mutiler ce poisson, c'est s'attaquer au domaine même du saint.

✠

Comme nous le dirons en parlant *des Saints de Landévennec*, les moines-missionnaires avaient pénétré profondément dans la *Domnonée-Ouest* devenue plus tard le diocèse de Léon. Ils y avaient prêché la loi du Christ, travaillant du même coup à l'expansion temporelle de leur monastère. Peu à peu cependant, les localités se détachent de Landévennec pour se ranger autour de filiales, comme Saint-Mathieu *pen-ar-bed*, ou pour se donner à l'évêché de Saint-Pol. Le monastère de Saint-Mathieu a compté six vicariats et dix prieurés. La vie de saint Tanguy est particulièrement instructive à ce point de vue. On la dirait composée pour justifier l'adjonction au monastère de Batz et à l'évêché de Saint-Pol des centres religieux relevant de Landévennec : *Saint-Mathieu* et *Kerber* (Le Relecq-Plounéour) — *Kersaint-Portsall* — *Saint-Pierre-Quilbignon* — *Le Relecq-Kerhuon* — *Coat-Elez* — *Guic-Baas* (sic), etc.

✠

Les enclaves de *Dol* sont célèbres. Quoiqu'il en soit de l'époque précise et des conditions dans lesquelles l'abbaye-évêché a été constitué en diocèse régulier, puis érigé en métropole, Dol n'avait à son actif qu'une quarantaine de

paroisses. Il s'est annexé des localités appartenant géographiquement à d'autres diocèses : 22 à Saint-Malo, 12 à Saint-Brieuc, 9 à Tréguier, 1 au Léon. Ces localités, à l'origine, de qui relevaient-elles ? L'abbé Duine les considère comme le fruit des expéditions apostoliques des moines de Dol : c'est une supposition gratuite, invraisemblable. Prétendre que c'est le tribut imposé par Nominoé aux diocèses bretons, lors de l'érection de Dol en métropole, c'est reculer la question, non la résoudre. A quel titre, ces diocèses possédaient-ils ces terres ? On ne voit pas dans ces conditions, pourquoi la Cornouaille aurait été épargnée ? Quiconque étudie la toponymie et les vies de nos saints est amené à cette conclusion : les enclaves de Dol, dans leur ensemble, sont d'anciennes possessions de Landévennec, qu'elles aient ou non passé par d'autres mains (évêchés ou abbayes). La chartre 37 en est la preuve pour *Locquénolé* et par contre-coup pour Lanmeur.

Comme nous le verrons, en parlant de saint Jacut, la *presqu'île de Saint-Jacut* a des attaches avec Landévennec. Aux pseudo-funérailles de Gradlon, l'abbé de Saint-Jacut est présent comme tributaire de Landévennec. — Quant à l'île Bréhat, berceau de la famille spirituelle de Guénolé, on s'explique qu'elle ait passé dans le domaine temporel de *Guénolé*. Là, comme sur les rives du Guer, du Jaudy, du Trieux, de l'Arguenon, tout évoque le souvenir du fondateur et des saints de Landévennec. On comprend dès lors que la *Cornouaille* n'ait pas eu de *quote-part* à verser à Dol : par *Landévennec* elle était la principale pourvoyeuse de la nouvelle métropole.

#### CONCLUSION

Landévennec ne pouvait prétendre conserver à jamais son domaine temporel. Le développement du clergé séculier et la réorganisation des paroisses — le remaniement des évêchés — la création des chapitres et des menses épiscopales — l'érection de nouveaux monastères et de nouveaux ordres (Saint-Mathieu, Daoulas, Quimperlé, Le

Relecq, Langonnet, Guénaël, Redon, Plélan), devaient amener des changements et des partages (1).

Aux premiers siècles de son histoire, l'abbaye de Landévennec avait vu se réaliser pour elle la parole de l'Évangile : elle avait cherché le royaume de Dieu — le reste lui avait été donné par surcroît. Elle avait acquis légitimement ses biens. En général, elle les a administrés avec sagesse et mesure. Pourtant, en un sens bien réel, l'abbaye a été victime de ses richesses. Elles lui ont valu les pillages des Normands, les déprédations des Anglais, les ravages des soldats de la Ligue. — Dès 1524, les abbés commendataires prennent en mains les intérêts du monastère. Si quelques-uns ont été des tuteurs consciencieux et dévoués, d'autres étaient plus portés à accaparer les biens de l'abbaye qu'à les protéger. De là des procès sans fin entre les moines et l'abbé devant la justice royale de Châteaulin. Peu à peu l'esprit religieux s'est éteint et la communauté était en pleine décadence quand la Révolution a dispersé les moines et vendu les biens aux enchères.

(1) L'abbaye a conservé de nombreux biens jusqu'à la Révolution. Sans compter les autres, elle avait d'importants bénéfices :

a) Comme prieurés : Batz (Guérande), Tibidy, Île de Sein, Concarneau, Le Parc (Rosnoën), Saint-Philibert (Lanvern), Camfrout, Saint-Idunet.

b) Comme paroisses : Landévennec, Batz, Argol, Telgruc, Dinéault, Lothey, Eder, Landrévarzec, Lanvern, Châteaulin.

En 1783, la famille de Kerouarts de Kergoët déclarait devoir à l'évêque de Quimper, comme abbé commendataire de Landévennec, la somme de 3127 livres pour ses propriétés de Lothey.



## CHAPITRE IV

### L'APOSTOLAT DES MOINES DE LANDEVENNEC

Nous avons mentionné le bel éloge décerné par nos historiens à Patrice, l'Apôtre de l'Irlande. « Il a été la lumière de l'Eglise, le marteau de l'erreur et du vice, l'adversaire irréductible des magiciens, le soutien des vrais disciples du Christ. » Cette œuvre, il l'a réalisée avec un dévouement inlassable, fait à la fois de force et de douceur.

Ce qu'a été Patrice pour l'Irlande, Guénolé et ses moines l'ont été pour la Cornouaille, et à vrai dire, pour la Bretagne entière. Ils ont lutté contre les puissances diaboliques; ils ont prêché la bonne nouvelle du salut; ils ont organisé le culte et développé la vie chrétienne en Armorique. Leurs armes comme celles de Patrice ont été le dévouement, la force et la douceur.

#### A) Le terrain de leur apostolat.

##### a) Un milieu païen sinon païen.

Le milieu qui s'offrait à leur zèle était mêlé. Il se composait d'abord de Bretons venus d'outre-Manche et de Bretons nés sur place. Ils étaient baptisés, mais n'étaient pas pour autant parfaits chrétiens : la grâce n'avait pas pénétré leurs âmes et transformé leurs mœurs. Dans la mère patrie, une époque de prospérité avait amolli les cœurs, puis une série d'épreuves avait désemparé les esprits. En Armorique, ils étaient en contact avec des éléments païens. D'une part, les *Romains* pour qui tout était Dieu, sauf le Dieu véritable, le Dieu vivant : les Vénus et les déesses-mères infestaient le pays. — D'autre part, les Celtes qui défiaient toutes les forces de la nature.

##### b) La religion Celte.

D'après Lucain, à l'instar des Grecs qui avaient leur *Zeus* et des Romains qui avaient leur *Jupiter*, les Celtes

auraient eu une divinité principale, *Teutatès*, le dieu de la guerre : « Vous apaisez, leur dit-il, par des flots de sang humain votre impitoyable Teutatès. Druides, reprenez vos rites barbares, vos sanglants sacrifices ; les bois profonds sont vos asiles. » Teutatès avait pour symbole et demeure le *chêne rouvre* couvert de gui. Ce gui, les Druides le cueillaient, le premier jour de la lune, avec leur serpe d'or, pour en faire l'un des éléments de leurs sacrifices. Malgré les édits de l'empereur Claude, il semble que les Druides aient continué à immoler à leur dieu des victimes humaines sur les dolmens transformés en autels.



Avec Teutatès, les Celtes ont honoré toutes les forces de la nature, qu'ils y aient, ou non, fait résider un esprit. 1° Le *soleil*, qui règle le temps, réjouit les vivants, fait mûrir fruits et moissons, surpasse en beauté tous les éléments. Avec le soleil on honorait la lune et les astres : on célébrait les solstices et les néoménies.

2° *Les eaux*. D'abord, les *fontaines*. Elles sourdent de tous côtés, s'épanchent des prés, des landes, jaillissent du roc, donnent l'impression d'une fécondité intarissable, versant éperdument la force, la fraîcheur, la vie. Naïdes et demi-déeses y président.

Puis *la mer*, à la fois redoutable et bienfaisante. A l'île de Sein, les Druidesses s'arrogeaient le pouvoir de déchaîner ou de calmer les flots. Les morts ont à la traverser pour rejoindre leur dernière demeure.

3° *La pierre*. On honore les blocs érigés par la main de l'homme comme ceux qu'a taillés la nature. Pour ne pas citer d'autres localités, Plouarzel, Locronan, Moëlan avaient des pierres sacrées particulièrement célèbres.

4° *Les grottes* et *les monticules* sont les demeures de choix des fées.

5° Avec le *chêne*, l'*if* est objet de culte. Par sa teinte sombre et son feuillage toujours verdoyant, il symbolise à la fois la mort et l'immortalité.



Renan s'est plu à exalter l'âme celtique éprise d'idéal et d'infini, naturellement chrétienne, « ouverte d'emblée à l'influence de l'Évangile ». Le style de Renan ne doit pas nous faire illusion. En deçà comme au delà de la Manche, la conversion des Celtes ne s'est pas faite sans difficultés. Pour eux comme pour les autres peuples, la parole de l'Apôtre s'était réalisée : « ils ne se sont pas souciés de bien connaître Dieu : Dieu les a livrés à leur sens pervers et ils ont pratiqué ce qui ne convient pas, ce qu'on ose à peine nommer ». Sans fondement et sans sublimité, leur religion a sombré dans l'ignorance, la superstition et les vices les plus grossiers. *L'au delà* celtique n'existe pas pour tous ; il n'est ni une survie consciente ni la sanction du mérite ou du démérite ; il n'a rien de transcendant.

c) **Druides, sorciers, bardes.**

A l'arrivée des Bretons, dans les milieux officiels, les Druides avaient peut-être perdu de leur prestige. Ils continuaient à en imposer au peuple par leurs rites barbares et par leurs prétentions scientifiques. — Affiliés aux Druides, poursuivant la même œuvre, nous trouvons les magiciens, sorciers ou devins. Ils ont existé dans tous les siècles, sous toutes les latitudes. Les prophètes les ont anathématisés ; les apôtres les ont combattus comme les fils du diable ; Martin dans les Gaules et Patrice en Irlande n'ont pas connu de plus terribles adversaires. Leur prétention est d'accaparer la puissance et la science de Dieu, pour en user en maîtres et pour des fins plus ou moins perverses. En définitive, consciemment ou inconsciemment, ils s'appuyent sur le démon et travaillent pour son compte. Ils étaient légion en Bretagne, spécialement dans la Haute-Cornouaille et les cantons voisins, décevant le peuple par leurs supercheries, leurs mauvais conseils, voire leurs prodiges. — Les bardes eux-mêmes, par leurs chants patriotiques, favorisaient les idées et le culte païens. Ils ne se résignaient qu'à la dernière extrémité à briser leur harpe.

Ainsi, baptisés et non baptisés vivaient côte à côte, dans un milieu païen où l'ignorance et la superstition préparaient le lit du vice et du péché.

B) **Les moines missionnaires.**

a) **La thèse de Largillière.**

Le 15 Mai 1925, un avocat de Beauvais, René Largillière, soutenait devant la Faculté de Rennes sa thèse de doctorat ès-lettres : *Les Saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne*. Il fut reçu docteur avec la plus haute mention. Nombre d'intellectuels ont considéré son travail comme définitif, tranchant de façon nette une question obscure et complexe. La thèse comporte 270 pages. La pensée est nuancée, flottante, souvent difficile à pénétrer. Par contre, les conclusions sont claires et précises (p. 225-230). Elles peuvent se résumer en ces cinq propositions. 1° Nos saints sont venus en Armorique, après l'immigration, pour organiser le culte dans un milieu déjà chrétien. 2° De formation monacale, ces hommes se sont comportés en ouvriers apostoliques indépendants, chacun se taillant un domaine et le régissant à sa guise. 3° Sous la dénomination *plous*, ces domaines sont devenus nos paroisses *primitives*, qu'ils aient ou non, au cours des siècles, conservé ce préfixe. 4° Cependant, pour sauvegarder, tant bien que mal, la vie cénobitique, des moines fondent ici et là des ermitages et des *lans*, qui deviennent aussi des centres de vie religieuse, mais des centres secondaires par rapport aux *plous*. 5° Les éponymes de nos *plous* et *lans*, ce sont les missionnaires qui les ont fondés ou en souvenir de qui ils ont été fondés, peu après leur passage dans la localité. « Jamais aucun de nos saints ne paraît avoir voué un culte à un saint antérieur. » (Page 141.)

b) **Remarques sur cette thèse.**

Sans vouloir contester les qualités intellectuelles et morales de l'auteur ni le sérieux de son travail, nous croyons que sa thèse appelle des réserves. Écrivant l'histoire de Landévennec, nous insisterons sur celles qui s'imposent au nom même de l'histoire de l'abbaye. Mais nos observations ont une portée générale.

### 1° Missionnaires et Saints.

D'après la thèse de M. Largillière, les éponymes de nos paroisses seraient les moines qui les ont fondées. Nos ancêtres seraient donc restés un siècle et plus sans *dénommer* leurs localités, puisque, selon l'auteur, les moines ne seraient venus en Armorique qu'après l'immigration. Mais n'insistons pas. — On peut accorder que, dans les débuts, les moines ont donné leurs noms à quelques localités ; on ne saurait généraliser. Et d'abord que de *plous* dont le suffixe, à savoir l'élément spécifique, est un nom de chose : Plougastel, le plou du *château* ; Plounévez, le plou du *bois sacré* (nemus) ; Ploudiri, le plou des *marques*. Quant au lan, son suffixe n'est pas *nécessairement* un nom d'homme : Lanmeur s'interprète le *grand lan* et non le *lan* de *Meur*. — On peut ériger une *localité* et la mettre sous le vocable et le patronage de tel ou tel saint, soit de la famille, soit du pays. A Landévennec, distinguons entre *missionnaires* et *saints*. Les missionnaires gardent ordinairement l'anonymat et mettent leurs fondations sous le vocable d'un des saints de leur famille spirituelle.

De nos jours, quand on fonde une nouvelle paroisse, on la met sous le vocable d'un saint ou d'une sainte en vogue, mettons sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ou sainte Bernadette. Ainsi agissaient nos moines missionnaires. Ils mettaient leurs fondations sous le vocable et la protection de tel ou tel saint appartenant à leur famille spirituelle ou issu du pays même qu'ils évangélisaient. Nous aurons à parler de ces saints. En suivant la thèse de Largillière, il faudrait ou multiplier à l'infini les saints fondateurs, ou mettre une *Santez Guen*, qui vraisemblablement n'a jamais quitté son foyer et un Tugdual qui vivait en reclus dans son ermitage de l'île Tudy, les mettre, dis-je, au rang des missionnaires les plus entreprenants : l'un et l'autre ont en effet sous leur vocable nombre de localités dans les diocèses bretons (1).

(1) En 1839 paraissaient chez Prudhomme, à Saint-Brieuc, *Les vies des Bienheureux et Saints de Bretagne*, pour tous les jours de l'année, par M. de Gabary. — Les néo-celtisants font paraître leur *deiziadur*, leur calendrier, comportant aussi un saint breton pour chaque jour. De pareils écrits se jugent eux-mêmes.

### 2° Origine des Saints.

La même remarque s'impose pour l'origine de nos saints et moines missionnaires. Les premiers nous sont venus de Grande-Bretagne à l'époque de l'invasion saxonne. Grâce aux monastères qu'ils ont fondés, nous avons eu, à brève échéance, en Armorique même, un recrutement suffisant. Comment d'ailleurs la mère patrie aurait-elle continué à nous aider ? Elle était sous le joug de l'oppresser. La persécution finie, les moines d'outre-Manche n'ont pas brillé par leur prosélytisme, puisqu'ils se sont récusés à travailler à la conversion des Saxons. On nous répète, il est vrai, que la *Manche* se laissait traverser comme un simple cours d'eau. En réalité, les communications entre les deux pays ont été longtemps rares et difficiles. Quand elles ont repris, le mouvement s'est fait surtout d'*Armorique en Grande-Bretagne*. Guénaël, abbé de Landévennec, délaisse sa charge pour se faire missionnaire apostolique dans les îles de la Manche et dans le pays d'outre-Manche. — Les expéditions militaires des princes francs forcent nombre de Bretons à s'expatrier. Lors de l'invasion normande, l'exode s'accroît, se généralise dans les hautes classes de la société. Au temps de Guillaume le Conquérant des Bretons se rendirent encore en Angleterre. Sans être missionnaires attirés, les réfugiés et les soldats font connaître nos saints en Grande-Bretagne. Nous savons de source certaine que le roi Saxon Athelstan, si dur pour ses sujets indigènes de race bretonne, était très accueillant pour les Bretons et les *saints d'Armorique*. Écoutons dom Gougaud : « au x<sup>e</sup> siècle, dans tout le sud de l'Angleterre, de Cantorbéry à Exéter, la vogue est aux *saints bretons*. On thésaurise leurs reliques ; on inscrit leurs noms dans les calendriers liturgiques et dans les Litanies ; des églises et des monastères sont mis sous leur vocable. Le centre du mouvement est à Winchester, où le roi Athelstan avait sa cour. Il était en rapports directs avec l'Armorique et avec Montreuil-sur-Mer, où séjournaient les moines de Landévennec. » Si la Grande-Bretagne nous a donné nos premiers saints, nous lui avons, à notre tour, légué le culte de nos saints bretons.

Aussi, quand on nous parle des *saints honorés des deux côtés* de la Manche, quand le docteur G. H. Doble nous donne, pour la seule *Cornwall*, une liste impressionnante, on est en droit de se demander quelle est la Bretagne tributaire de l'autre. Notre Cornouaille a certainement plus donné qu'elle n'a reçu, à commencer par Guénoles et Corentin. Les documents reproduits par Doble sont relativement récents et la liste qu'il publie contient nombre de saints d'origine bretonne, *au nom déjà alléré* (1).

### 3° Date de leur arrivée.

Quant à la distinction entre laïcs et moines, les uns prenant possession du sol, les autres venant après coup organiser le culte, elle est contraire aux vraisemblances comme aux faits. En Grande-Bretagne, les moines n'étaient pas les moins exposés. Maudez, Budoc, Tugdual de Cornouaille étaient installés en Bretagne avant l'arrivée de la famille Fragan.

### 4° Moines et moines.

La distinction entre moines indépendants et moines dépendants n'est pas moins sujette à caution. Qu'il y ait eu des esprits aventuriers ou des caractères peu sociables à rompre avec leur communauté, à prendre en mains, à leurs risques et périls, la direction de centres religieux, personne ne devrait s'en étonner. Ce n'étaient que des exceptions. La plupart des ermites tenaient à conserver des liens plus ou moins étroits avec le monastère qui les avait formés. La vie érémitique n'était pas permise à tous et nous savons par Gurdisten ce qu'il faut penser des gyrovagues.

Pour ce qui est en particulier de Landévennec, on y constate un double mouvement, *centrifuge* et *centripète*. Nous l'avons vu, Guénoles avait fait de son monastère un séminaire de missions. Outre les enfants et les jeunes gens qui venaient y chercher l'instruction chrétienne, il s'y for-

(1) Voir le *Bulletin diocésain*, 1923, p. 282.

mais des moines aptes à répandre la bonne odeur du Christ. Mais nombre d'ermites, vivant seuls ou dans de modestes monastères, soit de leur propre initiative soit sous la poussée des événements, venaient y chercher avec la sécurité, un complément de formation spirituelle. Suivant l'expression admise, ils se recommandaient à Landévennec, se mettaient sous sa tutelle, sauf à réintégrer leur premier ermitage, mais à y vivre sous une certaine dépendance de l'abbaye. En un mot, Landévennec avait parmi ses moines missionnaires des *fiils et des affiliés*. Inutile de revenir sur un sujet déjà traité à propos des possessions de l'abbaye. Ces possessions sont un nouvel argument en faveur de notre thèse. Comment les expliquer si dans les principaux centres des moines *sui juris* travaillaient pour leur propre compte ?

### 5° Paroisses primitives et autres.

Tout aussi arbitraire est la distinction entre paroisses primitives et non primitives, les unes possédant ou ayant possédé le préfixe *plou*, les autres affectées d'un autre préfixe tel que *lan* et considérées comme paroisses secondaires. — Que les lieux-dits soient plus nombreux en Cornouaille qu'ailleurs, nous l'accordons volontiers ; et il est à remarquer que ce sont, pour la plupart, des localités de première importance : Crozon, Hanvec, les Beuzec, Briec, Brasparts, Scaër, Mur, etc. Mais on en trouve dans le Léon : Milizac, Sizun, Cléder. Sur quoi s'appuie-t-on pour affirmer que ces localités aient jamais possédé le préfixe *plou* ? Au cours des siècles, on a pu placer le mot *plou* devant le nom, encore sans l'incorporer au nom, au sens de *paroisse une telle*. Nous ne connaissons en Cornouaille qu'un cas — encore il est très discutable — où le *plou* aurait été supprimé : c'est *Plouarmel* (près de Quimper) à savoir Ergué-Armel. Nous disons : *cas discutable*, car il est possible que la forme première ait été *Ergué*, et que le *plou* soit le fait d'un clerc mal informé. — Dans la charte 22 de Landévennec, il est question d'une *trève en Scaër* ; dans le Cartulaire de Quimperlé, on situe Logamand entre deux peuplades, à savoir Elgent et Foué-nan. Dans les deux cas, le *Plou* brille par son absence. De

quel droit mettre indistinctement les *lans* au rang des paroisses secondaires, alors qu'on les trouve souvent à l'origine des *plous*, comme *Plélan*, *Poullan* ? Et les autres préfixes Tré, Ros, Clet, Kel, Gars, ne sont-ils pas d'une ancienneté incontestable ?

L'école Largillière perd de vue le mode d'érection le plus ordinaire de nos paroisses rurales bretonnes. Un religieux, formé dans un monastère plus ou moins important et en rapports plus ou moins étroits avec ce monastère, se dresse un ermitage, y annexe un oratoire. Sa vie toute de prière, de pénitence, de travail éveille l'attention, suscite des sympathies, attire quelques individus : un centre religieux est fondé, un embryon de paroisse, une paroisse au sens *étymologique* du mot. Quant au nom à lui donner, au nom de baptême, s'il y a sur place ou dans les parages une localité déjà constituée — que l'origine en soit romaine, celte ou bretonne, — on adopte ce nom purement et simplement. Dans le cas contraire, soit le moine lui-même, soit ses fidèles, selon les circonstances de lieu et autres, et selon leur dévotion personnelle, choisissent tel préfixe avec tel suffixe, ou un simple lieu-dit, comme Bannalec. Il est possible d'ailleurs que le premier soin du moine ait été de baptiser lui-même son ermitage en le dédiant à un saint. Vouloir dès l'origine trouver un peu partout des paroisses à la *romaine*, des paroisses au sens *canonique* du mot, à territoire délimité, avec pasteur jouissant de pouvoirs quasi épiscopaux, c'est aller contre les vraisemblances et les faits, c'est oublier que dans l'ordre humain on va du moins parfait au plus parfait.

### C) Procédés d'apostolat.

#### a) Les missionnaires suivent l'impulsion de l'Esprit.

Qu'ils partent de Landévennec ou de ses annexes, qu'ils s'en aillent seuls ou en groupes restreints, les moines missionnaires vont d'abord là où la porte est ouverte, là par exemple où une famille bretonne a fixé sa demeure. Cependant d'autres missionnaires, vrais fils de Guénolé et vrais chasseurs d'âmes, vont d'emblée là où le démon

compte le plus de suppôts, exerce le plus de ravages. Nous les voyons à l'île de Sein, terre privilégiée de la superstition — sur les hauteurs de Crozon ou de Commana, dans les campagnes de Melgven ou de Trégunc où le paganisme a ses monuments — à Porstual (Plounéour), et autres lieux où les menhirs sont objets de culte — à Lanrivoaré réputé comme centre scientifique du druidisme — à Guellevain, en face de l'école (scol-di) des mêmes druides — à Castennec (Morbihan) le domaine de Vénus — à Plouzané, Guipavas ou Plabennec dont les forêts abritent le culte des fausses divinités.

#### b) Ils commencent par prêcher d'exemple.

Face à un monde paganisé sinon païen, les moines missionnaires prêchent d'abord d'exemple. Avant de l'annoncer, ils vivent l'Évangile et leur conduite est le plus efficace de *Sursum Corda*. Ils ne dédaignent pas cependant le ministère sacré de la parole, si cher à Guénolé. Ils annoncent la bonne nouvelle du *Salut*.

#### c) Au lieu de détruire, ils transforment.

Vont-ils pour autant s'attaquer directement au paganisme, renverser idoles et monuments ? Ce fut, semble-t-il, la première façon de faire d'un Martin de Tours et d'un Paul Aurélien. Le Concile de Tours en 567 et celui de Nantes en 658 ont prescrit la destruction des idoles. Charlemagne a fait abattre nombre de menhirs.

On sait, d'autre part, comment Renan a jugé la ligne de conduite des missionnaires celtes. Ceux-ci ne se seraient pas inquiétés outre mesure des vestiges de paganisme qui restaient mêlés aux croyances chrétiennes. « Nulle race, dit-il, ne prit le christianisme avec autant d'originalité. L'Église ne se crut pas obligée d'être sévère pour les caprices de la fantaisie religieuse, elle laissa faire l'instinct populaire, et de cette liberté sortit le culte le plus mythologique peut-être et le plus analogue aux mystères de l'antiquité que présentent les annales du christianisme. »

Autre est la méthode conseillée par les papes de Rome. Elle est aussi éloignée du laxisme d'un Renan que du sectarisme d'un Charlemagne. Écoutons la parole de Pie XII dans son encyclique *Evangelii Proeones* du 2 Juin 1951 : « Depuis son origine jusqu'à nos jours, l'Eglise a toujours suivi la norme très sage selon laquelle l'Évangile ne détruit et n'éteint chez les peuples qui l'embrassent rien de ce qui apparaît bon, honnête et beau dans leur caractère et leur génie. En effet, lorsque l'Eglise convie les peuples à s'élever, sous la conduite de la religion chrétienne à une forme supérieure d'humanité et de culture, elle ne se conduit pas comme celui qui, sans rien respecter, abat une forêt luxuriante, la saccage et la ruine. Elle imite plutôt le jardinier, qui greffe une tige de qualité sur des sauvageons pour leur faire produire des fruits plus savoureux et plus doux. Elle n'a pas condamné absolument, mais sanctifié en quelque sorte les mœurs particulières des peuples et leurs institutions traditionnelles. » En dirigeant sur l'Angleterre Augustin et ses compagnons, Grégoire Le Grand avait déjà parlé dans le même sens. Mais avant que Rome eût donné des directives, les missionnaires de Landévennec en avaient adopté l'esprit. Eux non plus ne condamnent que ce qui est intrinsèquement mauvais ; le reste, ils l'utilisent en le transformant, en lui infusant un esprit nouveau. Au lieu de détruire, ils baptisaient. La créature n'accapare plus le culte : par elle, il s'élève à Dieu.



Les menhirs seront conservés, mais marqués ou surmontés de la Croix. Les dolmens deviendront l'estrade du prédicateur, le piédestal des statues de Notre Dame, l'autel du sacrifice eucharistique. — Les solstices seront toujours en honneur, mais on célébrera, en hiver, le Christ, la vraie Lumière se manifestant au monde — en été, Jean Baptiste, présage de cette Lumière. — Les sources, les grottes, les pierres sacrées seront dédiées à tel ou tel saint qui les a sanctifiées par sa présence, qui leur a procuré par sa prière une vertu curative ou une influence salutaire. Sur les hauteurs, là où planait un emblème païen, on verra la Croix

ou une statue de saint Michel. Les sanctuaires des faux dieux seront consacrés à la Sainte Trinité. Que les missionnaires ne soient pas arrivés, du jour au lendemain, à un résultat parfait, qui s'en étonnerait ? Qu'ici et là, des abus aient persisté, nul ne devrait s'en scandaliser, ni en accuser le christianisme en tant que tel. La superstition et le vice sont comme l'ivraie qui envahit même les meilleurs champs. Au besoin, l'ennemi-né de l'homme se charge de l'y semer. Quand elle a pris racine, elle se laisse difficilement arracher. La « vieille Couarde », la Vénus de Castennec (Morbihan) en est un exemple frappant : stigmatisée par les missionnaires, condamnée par l'évêque, mutilée à diverses reprises, plongée deux fois dans le Blavet, objet de litige entre deux maisons seigneuriales, elle continue d'avoir ses dévots. Ce sont des exceptions.

#### D) Conclusion.

Sur les confins de Locunolé et de Guillegomarc'h, l'Ellé s'ouvre un passage à travers d'immenses blocs de pierre, connus sous le nom de *rochers du diable*. Ils auraient été lancés par le prince des ténèbres contre Guénolé, venu dans la région prêcher l'Évangile du Christ. Par un seul signe de Croix, l'apôtre les détourna de sa personne et ils vinrent s'amonceler sur les deux rives du cours d'eau. En invoquant le nom de Jésus, Guénolé fit plus et mieux ; il entr'ouvrit l'abîme sous les pieds de Satan et l'y engloutit à jamais. D'où le nom toujours en vogue de *puits du diable*. Telle est, présentée sous une forme naïve et populaire, l'œuvre accomplie en Bretagne par Guénolé et ses disciples. Le démon régnait en maître sur les âmes ; les missionnaires viennent au nom du *Très Haut* ; ils annoncent l'Évangile, plantent la Croix ; le démon vaincu doit reprendre le chemin de l'abîme éternel.



## CHAPITRE V

### LES SAINTS DE LANDÉVENNEC

Par cette expression, nous entendons non seulement les personnages qui ont illustré le monastère par leurs vertus et leurs œuvres, mais tous ceux qui, à un titre quelconque, se rattachent à l'école de Landévennec, constituent la famille spirituelle de Guénolé. Il est question non de saints canonisés par l'Eglise, mais de personnages canonisés par la *voix populaire*. Avant d'aborder le sujet, le plus important peut-être et le plus épineux de notre travail — pour éclairer les esprits et au besoin calmer les consciences — qu'il nous soit permis une fois encore, à l'exemple de Gurdisten, de faire une excursion, de rappeler quelques données d'ordre liturgique, soit générales soit locales. Les explications fournies répondront par avance aux difficultés qui peuvent surgir pour chaque saint.

#### Préliminaires.

##### a) Données liturgiques et directives ecclésiastiques.

Il est des termes, dont le sens est flou pour le peuple, mais bien précis pour l'Eglise. Signalons quelques-uns. Dans le langage ecclésiastique, l'*éponyme* est le personnage dont le *nom* est porté par la localité, qu'il en soit ou non fondateur ou patron. — Le *fondateur* peut s'entendre dans un double sens : ou le personnage qui a effectivement érigé la localité, ou le personnage qui en la dotant lui permet de subsister ; à l'origine le même personnage réalisait souvent les deux titres. — Le *patron* est le saint sous la protection duquel la localité s'est placée ou a été placée. — Le *titulaire* est le *saint* ou le *mystère* sous le *vocabulaire* duquel l'église a été *dédiée*, vocable désigné d'ordinaire le jour de la bénédiction de la première pierre de l'édifice.



Urbain VIII (pape de 1623 à 1644) a porté des ordonnances pour la désignation des *patrons de lieux*. Désormais, il n'y a à porter légitimement ce titre et à jouir des faveurs liturgiques qui y sont attachées que les saints inscrits au *martyrologe* (ou dans des suppléments approuvés) et *choisis* comme tels par le peuple avec le consentement du clergé et l'approbation de Rome. Pourtant *exception* était faite pour les saints, qui, de temps immémorial, étaient honorés *comme patrons* dans la localité, et en *cas de doute* la présomption était pour l'éponyme. Nombre de nos saints bretons rentrent dans cette catégorie. Ils peuvent, en toute sécurité de conscience, être considérés *comme patrons*.

Conformément aux décrets du Concile de Trente, Pie V, par la Bulle *Quod a nobis 1568*, avait imposé le *Bréviaire Romain*. Il n'interdisait pas pour autant les *propres diocésains*, mais il demandait aux *ordinaires* de reviser leur calendrier, de rayer les saints dont les titres étaient douteux et de retoucher les leçons.

En 1660, Mgr Laval de Boisdauphin, évêque du Léon, recommandait à ses fidèles le *culte des saints locaux*, mais donnait mandat à son vicaire général, le chanoine Cren, de reviser le calendrier. Le chanoine Cren s'acquitta de son rôle avec un sens critique rare en son siècle. Il n'hésita pas à rayer du calendrier non seulement saint Guongard mais aussi saint Tanguy.

Le 18 Juillet 1644, le zélé évêque de Cornouaille, Mgr du Louët, était à *Mur*, l'une des grosses paroisses de son diocèse. Il célébra la messe, donna la communion, conféra le sacrement de confirmation pendant *6 heures*, et à brûle-pourpoint, changea *6 noms* de titulaire dans la localité. Il est permis de penser que l'enquête préalable ne fût pas très poussée.

On sait que Léon XIII et Pie X ont accentué les mesures de leurs prédécesseurs, voulant assurer à la fois l'*unité* et la *variété* du culte catholique, rattacher à Rome sans abolir ce qui était digne de vénération dans le reste de l'univers.

b) Difficultés de l'hagiographie bretonne.

Wurmonoc en mentionne quelques-unes dans sa Vie de saint Paul de Léon. Il vient d'énumérer les compagnons du saint. « Hélas ! s'écrie-t-il, l'oubli, la négligence, pour ne pas dire l'indifférence, ont fait leur œuvre. De ces hommes apostoliques seul le souvenir a survécu, inscrit sur le sol qu'ils ont évangélisé ou gravé sur les monuments qu'ils ont érigés. Par les vertus qu'ils ont pratiquées, par les services qu'ils ont rendus, ils mériteraient pourtant de voir leurs noms enchâssés dans l'écrin, comme autant de pierres précieuses. »

Nous l'avons dit, la plupart des moines-missionnaires de Landévennec se sont couverts du voile de l'anonymat pour mettre en évidence les *saints* auxquels ils dédiaient leurs fondations. De ces saints eux-mêmes souvent nous ne connaissons que le nom à moitié effacé, estropié, à peine reconnaissable parmi les contrefaçons. Sans vouloir revenir sur les difficultés d'ordre linguistique, signalons quelques points particulièrement importants.

I. — On admet généralement que le *saint* a préexisté à la localité qui porte son nom : si nous avons un *Locronan*, c'est qu'il y a eu un *saint Ronan*. Il est une école, représentée par M. Latouche, qui tient pour la thèse contraire : c'est la localité qui a créé le saint : nous avons un *saint Ronan* parce qu'il y avait un *Locronan*. Entendue de façon absolue, cette thèse frise le paradoxe, est démentie par les faits. Il faut pourtant avouer qu'un nom de lieu mal interprété a parfois servi à forger de nouveaux saints. Au Cap-Sizun, *Cléden*, nom de lieu, nom composé *Cled-Guen*, *Fabri de Guen*, a donné naissance, tardivement d'ailleurs, à un saint *Cléden* qui, sous le nom de *Cléther*, a été honoré dans la Cornouaille insulaire. On pourrait, semble-t-il, faire une réflexion semblable sur le *Goulien* du Cap, sur le *Golvin* de la Haute-Cornouaille et même sur le *Goulven* du Léon. *Gole'huen*, nom de lieu, *monastère de Guen*, est devenu nom d'homme, nom de saint et d'un saint qui a connu la vogue. Les noms de lieux intriguaient. Pour les expliquer, on s'est cru en droit de forger des saints. Cette préoccupation se trahit déjà dans la *Vie de saint Paul*. Elle s'étale

au grand jour dans la *Vie de saint Ténénan*. Elle est poussée aux dernières conséquences dans la *Vie de saint Tanguy*.

Plus souvent, se basant sur les diverses formes du nom et sur ses dérivatifs, on a dédoublé un saint authentique. Nous aurons à citer de nombreux exemples à propos de Tugdual et de santez Guen. — Dans l'un et l'autre cas, le nouveau saint ne tarde pas à avoir sa légende, une légende où l'imagination se donne libre carrière, une légende pourtant où le lecteur avisé retrouve quelques traits de l'original.

II. — Si on ne porte pas atteinte à la *personne* du saint, on se fait une obligation de le hausser, de le grandir, en le montrant d'origine noble, en le mettant en contact avec les personnages les plus illustres, même fort éloignés dans le temps et dans l'espace, en lui prêtant des œuvres merveilleuses, en le comblant de titres et de dignités : d'un simple moine on fait un abbé, un évêque, voire un pape. A brève échéance le saint n'est plus reconnaissable : un nouveau saint est élaboré et le nombre des saints se multiplie, d'autant plus facilement que deux localités voisines ayant le même éponyme, pour se distinguer l'une de l'autre, altèrent le nom du personnage.

III. — Par respect humain, fausse honte de ce qui est breton — par snobisme et engouement pour ce qui vient de l'étranger — à nos saints locaux on substitue des saints étrangers, des saints d'outre-Manche, du pays de France, de Haute-Bretagne : les David de Ménévic, les Faron de Meaux, les Exupère de Toulouse, les Magloire ou les Thuriau de Dol. — Par pédantisme, certains clercs tiennent à traduire les noms en latin et ils font des contresens : sous leur plume, *Penmarc'h*, le *domaine des marches*, devient la localité de *tête de cheval* — Plounevet, le plou du *bois sacré* (*nemus*) devient la *paroisse nouvelle*.

IV. — Les princes temporels imposent à leurs nouvelles possessions les saints de leur choix. Les bénéficiaires (abbés et autres) tiennent à doter leur bénéfice d'un nouveau titulaire religieux, à tout le moins à doter l'ancien de nouveaux titres. On sait que les bénéfices se donnaient, s'échangeaient, se vendaient comme un vulgaire cheval de



selle. Marmoutiers, Saint-Florent-le-Vieil, Saint-Melaine et Saint-Sulpice de Rennes comptaient en Basse-Bretagne de nombreux et d'importants bénéfiques. — Les Templiers nous ont valu le culte du Christ et le culte de saint Jean-Baptiste. Les chanoines réguliers eux-mêmes faisaient l'épuration des saints de leur territoire.

V. — Prenant trop à la lettre les directives pontificales et négligeant de faire sur place les enquêtes utiles, les ordinaires ont souvent sacrifié les saints locaux. Tous n'ont pas eu le zèle éclairé de Mgr de Laval de Boïssadauphin.

VI. — Des chefs de paroisses eux-mêmes pour remédier à des abus ont laissé tomber les fêtes patronales de leurs chapelles ; plus souvent encore, faute de ressources, ils en ont négligé l'entretien, d'où la *pitié de nos chapelles rurales*. Nos campagnes se vident de leurs saints comme de leurs fidèles. Certes, ces chapelles ne sont pas toutes également remarquables ni également utiles. Mais il en est dont la disparition ne saurait se justifier.

Ne pouvant rien pour la sauvegarde des monuments, nous voudrions préserver de l'oubli les saints eux-mêmes. Nous avons rappelé l'inscription de la statue équestre du roi Gradlon à Quimper :

*Sculptée en pierre bize, neufve et dure..  
Pour durer à jamais, si le portail dure.*

En 1798, les révolutionnaires abattaient cette statue ; en 1858, elle reprenait sa place entre les nouvelles flèches de Saint-Corentin, plus solide et plus fière que jamais. Nous voudrions qu'à l'exemple du chef même de la Patrie, les saints de Landévennec ressuscitent et vivent à jamais dans l'esprit et dans le cœur des Cornouaillais.

#### c) Dangers de l'entreprise.

Dans cette œuvre de reconstruction, ne sommes-nous pas exposés à bâtir sur le sable, à partir de données insuffisantes, et ainsi à nuire à la véritable histoire ? — Nous avons fait connaître nos sources d'informations. S'il nous arrive, en matière si délicate et si complexe, de nous tromper sur des points de détail, d'autres plumes se feront

un devoir de relever nos erreurs et du choc des idées jaillira la lumière.

Danger plus sérieux. Dans notre œuvre de reconstruction, nous devons écarter les éléments disparates. Pour rétablir dans leurs niches les premiers titulaires, nous devons en descendre les usurpateurs. Dans cette épuration de saints, n'allons-nous pas scandaliser les âmes simples, dont la dévotion allait d'emblée au saint que nous éliminons ? Or saint Paul insiste pour que nous ne scandalisions pas les faibles et les ignorants. (I. Corinthiens, VIII.) L'objection mérite qu'on s'y arrête.

La confusion entre saints authentiques et non authentiques est un mal qui a sévi ailleurs qu'en Bretagne : Paris comme Rome, l'Orient comme l'Occident l'ont connu. Le meilleur moyen d'éviter le scandale, est d'éclairer les esprits, d'établir la vérité avec force et douceur. On a dit que l'Eglise n'a besoin que de la vérité : pourtant elle demande à ses défenseurs de ne pas engager la lutte sur des positions défavorables. De même pour les traditions bretonnes : elles sont bien fondées ; mais pour les défendre, choisissons nos positions. — Si tel saint que nous prétendons honorer n'existe pas sous les formalités que nous nous étions imaginées, n'allons pas croire que notre dévotion manque d'objet et de but. Elle va au saint authentique et au sanctuaire, et à travers saint et sanctuaire, elle atteint Dieu en personne.

#### d) Division du Chapitre.

Revenons à nos saints de Landévennec. Pour plus de clarté, nous les divisons en cinq catégories, qui feront l'objet d'autant d'articles.

1° Les ancêtres spirituels de Guénolé — ceux qui de près ou de loin ont influé sur sa formation. 2° Les membres de la famille naturelle, père, mère et frères, qui ont contribué à la sanctification de Guénolé, mais qui en ont aussi bénéficié. 3° Les compagnons et les disciples, sans qu'il nous soit possible de distinguer entre les deux catégories,

sans qu'il nous soit possible surtout de distinguer entre disciples *immédiats et médiats*, disciples du saint lui-même et disciples de l'abbaye. 4° Les affiliés, à savoir les moines qui après avoir été initiés ailleurs à la vie monacale, ont demandé à Landévennec un complément de formation spirituelle ou apostolique et sont restés sous la dépendance plus ou moins étroite de l'abbaye. 5° Enfin ceux que, *par défaut d'un terme plus juste*, nous appellerons les *contestés*. Ont-ils eu des rapports avec l'abbaye, ou n'ont-ils pas brisé leurs liens avec elle ?

Inutile de faire remarquer que la liste proposée n'est ni complète ni exclusive et que pour l'établir nous avons dû parfois nous contenter de simples probabilités. — D'autre part, les missionnaires ont pu choisir et ont choisi comme patrons de leurs fondations des saints étrangers à Landévennec, tel un Paul Aurélien, à cause même de sa réputation de sainteté.

## ARTICLE I

### Les ancêtres spirituels.

#### I. Saint Germain d'Auxerre.

Sa vie est connue. Germain avait débuté dans la carrière des armes. Sacré évêque d'Auxerre en 418, il organisa son diocèse, y multipliant les œuvres charitables. D'un zèle sans bornes, il consacra à Dieu Geneviève, la Vierge de Nanterre ; à deux reprises, il passa en Grande-Bretagne pour y combattre le pélagianisme.

Pour défendre la population contre les ennemis extérieurs, il n'hésita pas à y prendre le commandement de l'armée bretonne. De retour en France, il vint en Armorique plaider la cause des *Venètes* devant Aëtius et le chef des Alains. Pour le même motif, il se rendit à Ravenne où il mourut. On a prétendu qu'avant de gagner la Grande-Bretagne pour la première fois, Germain était venu recruter des missionnaires dans notre pays, qu'un jeune homme du nom

de Cadvan se serait joint à lui, et aurait mérité par ses rudes travaux apostoliques la palme du martyr. Quoiqu'il en soit de l'existence et des exploits de ce Cadvan, ce n'est pas en intervenant personnellement en Armorique que Germain est devenu le premier *Saint* de Landévennec. Outre-Manche, il ne s'est pas contenté de combattre l'erreur. Avec Loup, évêque de Troyes, il a travaillé à restaurer la vie chrétienne en formant des moines, en ouvrant des monastères. A tort ou à raison Lan-Iltud et Lan-Carvan dans le Clamorgan, Ti-Guen sur la Taw et Bangor-Iscoët se réclament de son patronage. Nous lui devons *Maudez* et par *Maudez*, *Budoc* et *Tudy*. Il est notre grand-père dans la foi ; il est donc naturel que nos moines missionnaires aient mis leurs fondations sous son vocable. Pleyben, Laz, Kerlaz, Glomel le vénèrent comme patron. Il a compté des chapelles à Gourin, Langonnet, Crozon. — Plogastel-Saint-Germain avait jadis un monastère et possède toujours une chapelle sous son vocable.

#### II. Saint Maudez.

Son nom revêt diverses formes : en latin, *Maudetus* et *Mandetus* — en français, *Maudet* ou *Mandé* — en breton, *Maudez* ou *Modez*. Il est à ranger parmi les premiers moines qui aient gagné l'Armorique. Il dressa son ermitage dans une petite île, à l'embouchure du Trieux, *Gueld-Enez*, *l'île Sauvage*, appelée désormais l'île *Maudez*. Quand la Providence lui envoya des disciples, il se serait fait construire, comme cellule d'abbé, la curieuse bâtisse connue sous le nom de *Forn-Maudez*. Parmi ses disciples, la tradition cite deux noms particulièrement chers à Landévennec, *Budoc* le futur maître de *Guénolé* et *Tudy* le modèle des moines. Son culte a passé sur le continent, à commencer par *Lan-Modez* et s'est répandu dans le *Tréguier*, dans le *Léon* et dans la *Cornouaille*. Innombrables sont les églises, les chapelles, les statues érigées en son honneur. Il est le patron de *Duault*, d'*Henvic*. — *Mahalon* et *Saint-Pabu* en particulier ont des fontaines sous son vocable. Ses reliques furent transportées à Bourges lors de l'invasion normande. En 1202, sur la demande

d'Alain, comte du Goëlo, son *chef* fut remis aux moines de l'abbaye de Beauport. Parmi les églises qui se glorifient de posséder des parcelles du corps, citons la cathédrale de Quimper, le Juch, Saint-Jean-du-Doigt, l'hôpital de Lesneven. Il aurait purgé l'*Île Sauvage* des vers et des insectes venimeux qui y pullulaient. En conséquence, on l'invoque en faveur des enfants qui *souffrent des vers*. A l'endroit qui lui est consacré, on prend une pincée de poussière et de terre que l'on délaie dans la boisson du jeune malade.

### III. Budoc, le docteur sublime.

#### a) *Le maître de Guénolé.*

Le terme Budoc se présente sous diverses formes : Beuzec, Buzeuc, Desoc'h. Le nom plein serait Both-Maël, que nous trouvons dans les litanies de Saint-Vougay et qui signifierait le vainqueur. L'analogie avec *Beuzet* (le noyé) et la légende l'ont fait interpréter dans le sens de « sauvé des eaux ». Il aurait été disciple de Maudez, sinon directement de Germain. Il tenait école à l'île Lauré. Sa vaste science et son éminente sainteté l'avaient fait surnommer le maître ardu, le docteur sublime. On le considérait comme l'une des plus pures gloires de l'Eglise. Cependant ce qui le rendra à jamais célèbre, c'est d'avoir été le maître de Guénolé. L'éloignement de son élève chéri fut pour Budoc une grosse épreuve. Il continua cependant l'œuvre de la formation des jeunes moines. Vraisemblablement, il a rendu le dernier soupir à Lauré même, où une chapelle lui est dédiée.

#### b) *La légende.*

On ne saurait donc ajouter foi au *mystère de saint Guénolé* qui nous montre Budoc se faisant dans sa vieillesse l'humble disciple de son ancien élève et guéri par lui de cécité — La légende bâtie sur les données de la Chronique de Saint-Brieuc (1420), reproduite par les Propres de Dol, du Léon et de la Cornouaille, ne mérite pas plus de crédit. On sait avec quel talent et quelle piété, Albert Le Grand a

exploité ces données dans l'écrit composé en 1640 et ajouté à ses *vies de Saints*, sous le titre : *La Providence de Dieu sur les justes en l'histoire admirable de saint Budoc et de la princesse Azénor de Léon, sa mère*. Après une série d'aventures, où le merveilleux et le pathétique se disputent l'intérêt du lecteur, Budoc embrasse la vie monastique en Irlande et devient archevêque-roi. Renonçant à toutes les dignités, il repasse la mer, se fait missionnaire de campagne, assume le *rectorat* des paroisses de Porspoder et de Plourin. Enfin sur l'ordre du Pape, il prend la succession de saint Magloire comme archevêque de Dol. L'histoire de ses reliques n'est pas moins étrange.

#### c) *Le culte.*

Budoc est l'éponyme du Beuzec-Cap-Sizun, de Beuzec-Cap-Caval, de Beuzec-Conq, de Lanvéoc, de Trévéc (en Plouhinec) — vraisemblablement de Tréméc, de Plouézoc'h, de Plouëc et de Plouézec. Il est le patron de Porspoder, de Plourin-Ploudalmézeau, de Trégarvan. On le voit, c'est un *saint maritime*. Il avait vécu dans une île, aurait traversé les flots d'une façon miraculeuse, il est naturel qu'il fût invoqué dans les périls qui menacent les marins. Faut-il rappeler les vers de Brizeux sur Budoc, patron des pilleurs d'épaves ?

« Vous êtes, ô Beuzec, le patron de ces côtes,  
C'est vous qui, chaque hiver, nous envoyez des hôtes,  
Et les larges vaisseaux, ouverts sur ces brisants,  
A vos fils dévoués, bon saint, sont vos présents. »

(LES BRETONS, Chant IX.)

### IV. Tugdual, le modèle des moines.

#### a) *Sa sainteté hors pair.*

Nous avons entendu Gurdisten le célébrer comme le moine accompli, comme la *quatrième colonne* de l'église de Cornouaille. Sa sainteté était telle, qu'il réalisait en sa personne ce que la Sainte Ecriture porte comme un défi : « mettre du feu dans son sein, sans que les vêtements soient brûlés ». (Proverbes VI, 27.) Bien plus, le feu était

pour lui comme une rosée rafraîchissante. La formule était classique pour désigner un homme éminent en vertu, un saint à miracles. Le feu est le symbole de l'amour divin qui brûle sans consumer, qui embrase et rafraîchit à la fois.

Tugdual, comme Budoc, aurait été disciple de Maudez. Il aurait ensuite gagné la solitude de l'île Tudy, où la Providence lui amena quelques compagnons (1). On peut donc l'appeler ermite, moine et même abbé au sens large du mot (père, prieur).



b) Il n'est pas à confondre avec le Tugdual de Tréguier.

Mgr Duchesne a voulu identifier le Tugdual, dont parle Gurdisten, avec le fondateur de l'abbaye-évêché de Tréguier. Les deux personnages n'ont de commun que le nom, nom d'ailleurs fort répandu. L'un est le saint de la Cornouaille ; l'autre appartient à la Domnonée. L'un est antérieur à Guénolé ; l'autre postérieur. L'un était simple moine ; l'autre abbé-évêque. L'un a pour caractéristique le feu ; l'autre est plus connu sous le nom de *Pabu*, le père. Ce surnom lui a valu d'être mis au nombre des papes et de figurer avec la tiare et la croix à trois branches (2).

Les litanies de Saint-Vougay distinguent deux Tugdual : l'un pontife, l'autre simple confesseur ; l'un a sa fête en hiver, l'autre en été.

(1) Un rocher, situé dans le bras de mer entre l'île et Loctudy aurait été son premier ermitage.

(2) Sa légende nous le montre en pèlerinage à Rome. Sur l'indication du ciel lui-même, il aurait été choisi comme pape. Sous le nom de Léon V, le Breton, il aurait exercé le souverain pontificat pendant deux ans, puis aurait regagné son évêché. Nous lisons dans son office : « Sous un nom nouveau, Léon, le Breton — il occupa la chaire de Pierre — bien qu'étranger — illustre entre tous et cher à tous. » La légende aurait eu son point de départ dans le surnom *Pabu*, variante de *Tad*, *Tugdual* notre père. Le mot s'écrivant *Pabu*, on a lu *Pab V*. Un texte de calendrier aurait fait accoler à l'expression le mot *Léon*, d'où la formule : *Léon, Tugdual Pab V*. On sait que Léon V fut élu pape, quoique *forensis*, c'est-à-dire bien qu'étranger au clergé romain, uniquement à cause de son mérite. Après quelques mois de règne, il fut détrôné et mourut en prison. Les circonstances semblent donc favoriser l'aventure Tugdual. Reste la question des dates : Léon V fut élu en 908 et Tugdual serait mort en 564.

c) Extension de son culte.

A l'exemple de leur père, les moines de Landévennec ont, dès la première heure, voué une profonde vénération à leur Tugdual. Ils l'ont donné comme éponyme ou comme patron à leurs fondations, soit seul, soit associé à d'autres membres de la famille : Guen, Budoc, Guethenoc, etc... En se répandant dans le temps et l'espace, le nom a subi de nombreuses modifications et le personnage s'est enrichi de nouveaux titres. La variété des formes dérouté le lecteur : ce n'est pas cependant une affaire de pur caprice. Pour commenter les règles de mutations, les maîtres-celtisants trouveraient dans ce nom un *exemple-type*.

d) Variantes du nom.

1° Tugdual (nom plein et formes contractées).

La forme primitive du nom semble être *Tutgual*, peuple vaillant. La forme la plus usitée est *Tugdual*. Par métathèse, on a les variantes Guthual ou Gudual, Gudgual ou Guidgual. Sous la dénomination usuelle, il est le patron de Combrit (F) — de Grand-Champ et de Saint-Tugdual (M.) — de Séven-léhart (C.-du-N.). Il compte ou a compté des chapelles à Plouhinec, Pleyhen, Plonévez-du-Faou, Guisriff, Bulat-Pestivien, etc... Cléder-Cap-Sizun le vénère comme patron. Un village de Plouzévédé s'appelle encore de son nom.

Sous une forme plus ou moins contractée, nous le trouvons en de nombreuses localités entre l'Odet et l'Ellé : Landudal, Langolen, Laz, Bannalec, Melgven, Rédéné : partout des Dual, des Thual ou Thuel, des Kerzuel.

On le reconnaît dans le *Pontouarch* de Trégourez, dans le *Gonarc'h* de Châteauneuf, comme dans le *Sainct-Ourc'han* de Saint-Thurien et le *Tourc'h* de la paroisse même de Tourc'h. Dans les deux *Clohars*, il s'apparente déjà au *Goal* du Morbihan, tandis qu'il conserve son air de famille dans le *Duault-Quélen* de la Haute-Cornouaille. — Sur la côte septentrionale, d'ouest à est, nous trouvons un *Porstual* à la pointe de Ploumoguer, un *Porstual* à Plounéour-Trez, un *Pludual* (C.-du-N.), un *Portual* à Saint-

Lunaire, enfin l'antique Landoual (alias Landouac'h) de la presqu'île Saint-Jacut. Sous une forme plus réduite, il se présente à nous à Porzall (Ploudalmézeau), à Ploézal et à Plessala (Côtes-du-Nord). Le saint Ubald de Pouldreuzic et le Juvenal de Saint-Gelven sont des doublures de Tugdual.

2° Tudy (forme latinisée).

La comparaison entre la Charte 24 et la Charte 50 nous permet d'affirmer que Tugdual et Tudy sont deux variantes du même nom, désignant le même personnage : Tudy est la forme latinisée. Sous ce vocable, notre saint est l'éponyme et le patron de l'île Tudy, de Loctudy. Il est le patron du château de Pont-l'Abbé et de l'île de Groix. Groix possède un Loctudy et un Pors-Tudy. Le Palais (Belle-Isle) et Riec ont aussi leur Loctudy. Beuzec-Cap-Sizun avait jadis une chapelle et a toujours une fontaine de saint Tudy, avec un Pors-Tudy. Pleuven, Ploézal et Plessala ont des chapelles sous le même vocable. La *Cornwal* insulaire compte une importante paroisse rurale sous le patronage de Tudy.

3° Tudec (dérivé en ec).

La Charte 48 mentionne la trêve de *Tuduc*, en Plonévez-du-Faou, donnée par Alain, comte de Cornouaille à Landévennec au moment d'aller combattre les Normands. Elle est à identifier avec la chapelle Saint-Tugdual. Spézet et Poullaouen ont aussi des chapelles sous le vocable de Tudec, variante de Tudoc ou Tuduc. Le même Tudec est l'éponyme et le patron de Landudec. Quant à la qualité de martyr qu'on lui décerne dans cette localité, que rappelle la maîtresse-vitre de l'église, elle n'a d'autre fondement que le récit fantaisiste du chanoine Yves Le Grand qui fait de Tudec ou Thadec la victime du seigneur du Faou.

4° Tujean (dérivé en an).

Comme autres dérivatifs, nous avons les formes Tusveanus, Tusvan, Tusven, Tujean, Tujen. Tujean est l'éponyme et le patron du célèbre sanctuaire de Primelin ; il est le patron de Brasparts, du Vieux-Quimerc'h. Il est l'éponyme du prieuré de Landousian (Le Drennec), de

Landujenn (Duault, C.-d.-N.) dont l'église est dite de Sancti-Titiani, de Landujan (I.-et-V.). Mahalon avait son Saint-Tujean, où les pèlerins du *grand Saint-Tujean* du Cap faisaient une halte. — Le premier bourg du Folgoët était à *Lannusien*, autrement dit Elestrec. Quimper avait jadis un quartier et une chapelle Saint-Tujean.

5° Tutuan (dérivé avec to).

Jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, l'île Tristan s'est appelée l'île Tutuan ou Tutuarn et de temps immémorial le prieuré a honoré comme patron saint Tutuan, abbé et évêque. Dans ce saint, on reconnaît sans peine notre *Tugdual* (dérivé précédé du *To celtic*). Ainsi Tugdual serait l'éponyme de *Douarnenez* dont la vraie étymologie est *Tutuarnenez*, et non la terre de l'île comme le prétend le Bx Maunoir. Il serait le patron de cet flot rendu célèbre par les tristes exploits de Guy la Fontenelle.

6° Tugdun (dérivé en on).

Nous ne croyons pas nous tromper en voyant dans Tugdun une autre variante de Tugdual — variante qui nous aurait valu le Tugdun de Guipavas, le *Kerhuon* du Relecq, le Lan-Huon (Lannion) des Côtes-du-Nord, etc., et peut-être le *Cuzon* de Quimper et le *Roscudon* de Pont-Croix.

7° Gurval, etc.

Les Bollandistes (Juin, tome I) ont publié des notices sur les saints Gurval, Gudwal, Goal, jadis en honneur dans les diocèses de Saint-Malo et de Vannes. Les érudits se demandent s'il faut les identifier et comment les identifier. Gurval est le patron de Guer. On a voulu en faire un évêque d'Alet, le successeur même de Malo. — Nous possédons une copieuse légende de saint Gudwal, écrite à Gand au XII<sup>e</sup> siècle : d'après cette légende, il aurait été évêque en Grande-Bretagne. Quant à Goal, il est l'éponyme et le patron de Locoal. Il y possède une fontaine ; à Camors il compte une chapelle. Il est honoré à Brec'h, Pluvigner, Baud, Guilligomarc'h, Plouguernével. Nous basant sur un acte du cartulaire de Redon (1037), qui appelle Locoal l'île

de saint *Gutual*, nous croyons, sous la diversité des noms et des titres, discerner notre Tugdual de Cornouaille, que missionnaires et monastères ont prôné, que paroisses et communautés se sont approprié.

8° *Gonval*.

Dans le diocèse de Tréguier, à Penvenan, au XIII<sup>e</sup> siècle, on a élaboré la légende de saint Cunwal (1). On nous le présente comme successeur de saint Pabu à l'abbaye et à l'évêché de Tréguier. Le but de l'écrivain semble être d'adapter à la Domnonée le Tugdual de Cornouaille. Sous la variante Conval ou Convel, il est l'éponyme et le premier patron de Plougonven. Une chapelle de Plouézoc'h et Langonoval en Plouigneau lui sont dédiés. Pleyber compte un Coatgonval, Duault un Trégonvel, Plouzané un Lesconvel, Landivisiau un Gonvel, appelé aussi *Guéna*. Il est l'éponyme et le patron de Landunvez (saint Gonval ou Gonvel), paroisse qui avait jadis une chapellerie de Saint-Gonvarch, et a toujours sa chapelle *Saint-Gonvel an leven*. Guipronvel et Plougonvelin peuvent se ranger sous le même vocable et on ne peut que déplorer la disparition de la chapelle Saint-Conval dans la forêt du Crannou (Hanvec).

9° *Difficultés*.

Mais, nous dira-t-on, parmi les localités énumérées, beaucoup se réclament du patronage non du moine *cornouaillais* mais de l'abbé-évêque de Tréguier : la preuve, c'est qu'ils l'honorent comme pontife, qu'ils l'appellent Pabu. Nous l'accordons volontiers, ici et là on a confondu les deux saints, attribuant à l'un ce qui est la note caractéristique de l'autre. L'examen attentif des faits — fête patronale, autres saints vénérés sur place — permet de rétablir la réalité comme nous l'avons fait à l'encontre de Mgr Duchesne. Il est à noter que, sauf au *Lababan* (Jan Pabu) le mot *pabu* est nom de lieu, non de personne ou de saint : ainsi à *Saint-Pabu* et à *Trébabu*.

(1) Voir *Oheix*, revue celtique, 1922, p. 154.

A qui s'étonnerait de retrouver le même personnage sous des appellations et des titres si divers, on pourrait rappeler, avec la plasticité du langage populaire, le besoin inné des *dévots* de hausser leur saint. — On pourrait lui conseiller une visite à une chapelle en ruines de Loctudy qu'on appelle Tonval, Orval, Conval, Tugdual ; on pourrait lui recommander la lecture des Cartulaires de Quimper et de Quimperlé nous livrant le nom de *Clohars-Carnoët* sous dix formes différentes ; on pourrait l'engager à consulter un fragment de parchemin de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève (manuscrit 1289) : il y verrait associés, sinon confondus dans le même texte liturgique *Conval* et *Truetal*... à *Pontual* (Saint-Lunaire).

e) *Fête liturgique et reliques*.

Les martyrologes et les calendriers, cités par l'abbé Duine dans son Inventaire liturgique, nous permettent de suivre l'extension du culte de Tugdual en Bretagne, en France, en Belgique, en Angleterre. La fête se célèbre en été. — Quimper, 11 mai, *Tudy* ; Tréguier, 5 juin, *Tugdual*, évêque ; Vannes, 6 juin, *Gudual*, évêque ; Saint-Malo, 6 juin, *Gurval*, évêque ; Saint-Méen, 7 juin, *Guidgal*, évêque et confesseur ; Nantes, 7 juin, *Tridal* ; Sens, 7 juin, *Godoald*, confesseur ; Soissons, *Vodoal* ou *Voial* ; Gand, 6 juin, *Gudual*, évêque breton.

Au nombre des reliques portées à Montreuil-sur-Mer lors de l'invasion normande, on mentionne celles de saint Urval. Il est difficile d'indiquer leur provenance comme leur importance. Quoiqu'il en soit, elles ne furent pas classées parmi les *Corps Saints* de Montreuil. Elles furent cédées à l'abbaye de Saint-Flandrin, près de Gand, d'où elles disparurent mystérieusement. Elles furent données, semble-t-il, au roi d'Angleterre Astheltan. Une partie aurait été restituée au monastère de Flandrin ; l'autre partie serait restée en possession du roi, car parmi les reliques du monastère d'Exéter, le missel de Léofric signale, en tête de liste, les reliques de saint *Wutuual*, confesseur.

Par le monastère de Flandrin, le culte de Gudual s'est répandu en Belgique. Il est cité dans les martyrologes de Sainte-Marie d'Utrecht, de Saint-Martin de Trèves, de Tournai, de Sainte-Gudule de Bruxelles (1).

#### V. Patrice et Columba.

Nous n'avons pas à revenir sur le rôle de Patrice dans la formation et l'orientation de Guérolé. Comme représentant de l'école scote, signalons Columba, appelé aussi Columcille (colombe de l'église). Il naquit en Irlande vers 521 et y pratiqua la vie monacale. A l'âge de 43 ans, voulant s'exiler avec le Christ et prêcher la parole de Dieu, il s'établit à Iona, petite île du sud-ouest de l'Ecosse. Il y fonda un monastère, qui ne tarda pas à avoir des filiales, entr'autres Ladisfarne. Sans avoir le caractère épiscopal, il avait sous sa juridiction des évêques. Il a mérité le glorieux titre d'apôtre de l'Angleterre du Nord. Inutile d'ajouter qu'il n'a rien de commun avec saint Colomban de Luxeuil. Plus jeune que Guérolé, Colomba n'a pu avoir d'influence sur les débuts de Landévennec. Mais le même zèle des âmes, les mêmes pratiques monacales, les mêmes procédés d'apostolat ont régné dans les deux monastères. Columba est l'éponyme et le patron de Plougoum, et semble-t-il, le premier patron des monastères de Quimperlé et de Locminé.

### ARTICLE II

#### Les membres de la famille naturelle.

La sainteté de Guérolé a rayonné sur ses parents et ses frères.

##### I. Saint Frégon.

Nous avons relevé dans la vie de Guérolé ce que la tradition de Landévennec nous apprend sur le père de notre Saint. Nous avons signalé la thèse exposée par Albert Le Grand, thèse que le folklore exploite à son tour.

(1) On peut se demander si le mot *Gudule* ne vient pas de *Gudual*, notre *Tugdual* de Cornouaille. L'étymologie serait plus honorable que celle de « *Goule* ».

A nous en remettre aux documents authentiques, Fragan se présente à nous comme un chef de clan soucieux de l'avenir de sa famille. Pour la sauver, il quitte sa patrie, s'établit en Armorique, où il se comporte en époux qui n'a pas peur de la vie, en père qui se dépense pour ses enfants, qui accepte d'en faire le sacrifice à Dieu.

Son nom s'écrit tantôt Flogan ou Frogan, tantôt Frégan ou Fracan. Fragan en est la forme usuelle. Il est cité dans les Litanies de Limoges. Il est l'éponyme de Ploufragan. Il était l'éponyme et le patron de l'église tréviale de Saint-Frégant (Guissény). Cette église était un magnifique monument de style gothique, avec jubé, datant du xv<sup>e</sup> siècle. Quelques centaines de mètres à l'est, se trouvait la chapelle Saint-Guérolé, aujourd'hui église paroissiale de Saint-Frégant. Avec saint Louis, roi de France, Frégan reste patron secondaire. Il y est représenté en guerrier.

##### II. Santez Guen (Sainte Blanche).

###### a) Ancienneté de son culte.

A diverses reprises, nous avons parlé de la mère de saint Guérolé. Elle nous est apparue comme la *femme forte*, toute dévouée à son mari, heureuse de procréer et d'élever des enfants, plus heureuse de les donner à Dieu. De ses trois garçons, elle a fait des saints. Nous ignorons quel a été son rôle quand ses enfants l'ont quittée. On ne saurait attacher grand crédit pour les détails ni à la seconde tradition de Landévennec, ni aux *Mystères de Guérolé*.

Il est pourtant hors de doute que, de très bonne heure, elle a pris une place primordiale dans le culte breton, sous le vocable de *Guen-Teirbron*, Blanche aux trois mamelles.

###### b) Raison d'être du culte.

Les uns ont vu dans l'appellation *teirbron* une simple façon de parler. A la naissance de Guérolé, Guen a trois enfants à nourrir, trois fils à la mamelle, trois nourrissons : *tri da vrona*, ou simplement *teir bron*. Des trois nourrissons, on a passé aux trois mamelles. — D'autres

ont évoqué le phénomène de la polymastie, l'apparition toute naturelle d'un troisième sein. — Les historiens de Landévennec nous parlent d'une troisième mamelle, en rapport avec la naissance de Guénolé, et sous l'aspect d'une faveur divine « autant de mamelles que d'enfants ». Ils prévoient l'objection. « Dans ces conditions, quand Clervie, la petite sœur, viendra au monde, Guen devra posséder un quatrième sein. — Non, disent-ils, car les femmes n'entrent pas en ligne de compte dans les généalogies scripturaires. » Prenons la réponse pour ce qu'elle vaut, la pensée de nos auteurs demeure claire. Le sens populaire, imprégné d'esprit de foi, a complété l'explication. Quand Guénolé vint au monde, ses frères Guéthénoc et Jacut n'étaient pas sevrés : ils étaient jumeaux et on ne sevrerait l'enfant qu'à trois ans. Comment Guen allaitera-t-elle les trois ? Celui dont la Providence s'étend à toutes les créatures, intervint en dotant Guen d'une troisième mamelle. Pendant des siècles, la tradition et l'iconographie ne connaîtront pas d'autre représentation de *santez Guen*. La chapelle de Sant-Vennec en Brieç possède, faisant pendant à Notre-Dame Mère du Rédempteur, une statue de notre sainte, statue en granit peint et doré, datant du xvi<sup>e</sup> siècle. Guen est assise, la couronne sur le front, un manteau royal sur les épaules. Le corsage est ouvert et laisse paraître trois mamelles. Le petit Guénolé, porté sur le bras de sa mère, a la main droite sur la mamelle du milieu, tandis que Guéthénoc et Jacut se tiennent à terre. Chacun tient une banderole portant son nom.

..

Ces explications sont insuffisantes. Dans le surnom de Guen, dans les trois mamelles qu'on lui attribue, voyons un essai de christianisation du culte païen. Les Celtes avaient les *naïades*, prototypes de l'amour, de la vie, de fécondité : elles présidaient aux sources. Les Romains nous avaient apporté les *déesse-mères* aux multiples seins, connues d'ailleurs dans tous les pays : saint Paul nous parle de l'Artémis d'Ephèse (Act. XIX). Nos ancêtres les Celtes, sans écarter les Naïades, avaient adopté les déesse-mères, symboles plus expressifs encore de l'amour fécond.

Sur ce point aussi, au lieu d'*abolir*, les moines missionnaires de Landévennec essaient de transformer, de baptiser, de surnaturaliser. Aux naïades et aux déesse-mères, ils substituent *santez Guen*. Elle avait eu trois *garçons*, qu'elle avait nourris de *son lait*, qu'elle avait élevés pour Dieu. Elle pouvait, à bon droit, passer pour la *sainte* de la fécondité, non pas qu'elle fût à l'origine de la vie — la vie est le domaine réservé de Dieu — mais elle s'était adressée au ciel et le ciel l'avait exaucée. Aux personnes aspirant à fonder un foyer, elle pouvait dire : « Faites comme moi : adressez-vous au maître de la vie, j'appuierai votre requête et comme gage de mon intercession, je vous offre l'eau de ma source ». Pour que la leçon fût à la portée de tous, on représentait Guen, comme les déesse-mères, avec les attributs de la fécondité, mais comme la plus modeste des déesse-mères, avec trois mamelles seulement en souvenir de ses trois garçons.

..

On s'écrira sans doute : « *Concession au paganisme* ». Non : tolérance d'un *rite imparfait*, si l'on veut, tolérance temporaire, en attendant que les circonstances permettent une représentation moins réaliste — mais *l'esprit* est tout autre : le culte ne s'arrête pas à la *créature*, il s'élève jusqu'à Dieu. jusqu'au Dieu *vivant et vivifiant*. On connaît la parole échappée à une femme du peuple, témoin des miracles de Jésus : « Bienheureux le sein qui vous a porté et les mamelles qui vous ont nourri. »

Pour exalter Jésus, cette femme fait l'éloge de Marie et elle fait valoir en Marie ce qui la caractérise *comme mère*, son sein, ses mamelles. Ainsi procède le peuple dans tous les temps et dans tous les pays. Le Bx Maunoir, l'apôtre du peuple, avait lui-même une tendre dévotion *au sein et au lait* de la Vierge Marie. Nous ne sachions pas que l'Eglise ait jamais condamné le culte à la *Vierge allaitant son Fils*. Dès lors pourquoi se montrer si sévère pour nos missionnaires qui, en attendant mieux, ont toléré le culte de Guen Teirbron comme *Sainte de la fécondité*. On recourait à elle pour trois motifs : trouver un conjoint,



avoir des enfants, obtenir du lait pour les nourrissons (1). En plein *xx<sup>e</sup> siècle*, on accourt encore pour les mêmes motifs aux sanctuaires de la Mère de Dieu, par exemple à Kerinec, en Poullan — à Kerluhan, en Châteaulin — à Tréguron, en Gouézec, etc...

c) *Extension du culte.*

Cependant, des sources le culte de Guen s'étend aux tertres, aux grottes, aux *menhirs* et aux monuments. Son nom, pour désigner les lieux, entre en composition avec les préfixes les plus divers (plou, lan, tre, clet ou kel), adopte les suffixes les plus variés (an, in, oc). Il subit lui-même des modifications. De nom simple, il devient nom composé — de nom de personne, nom de lieu, sauf à revenir encore sous *cette nouvelle forme* nom de personne. Les missionnaires de Landévennec choisissent Guen comme éponyme ou comme patronne de leurs fondations, plus souvent comme éponyme que comme patronne. Elle est la femme forte, la sainte au cœur viril, la *seule personne* du sexe à qui cet honneur soit accordé.

Le culte de Guen a pris une extension telle, son nom a connu tant de variétés, que des savants comme Smith (*Toponymie bretonne*, p. 59) ont dédoublé le personnage (saint Guen et sainte Guen) — que d'autres ont cru pouvoir admettre de nouveaux saints : Guengat, Cleden, Gelven, Ninnoc, etc. D'autres ont préféré voir dans le mot *Guen* un *nom commun*, désignant la race (ar vouën) ou un *simple qualificatif* dénotant la couleur blanche, la beauté physique ou morale, le caractère sacré d'une chose. Volontiers ils nous accuseraient de nous laisser hanter par le spectre de *santez Guen*, au point de la voir uniformément partout où paraît le terme *guen*.

..

Nous savons que le nom de *Guen* n'a pas été apporté du ciel sur terre par le ministère des anges, pour désigner, à l'exclusion de tout autre, la mère du saint de Landévennec. Nous savons que le mot *guen* est usité comme

(1) Avant que l'usage du hiberon fut généralisé, la question du lait était capitale pour les nourrices.

adjectif pour désigner la couleur, la beauté physique ou morale, voire même le caractère sacré d'une chose. Mais nous savons aussi que les hagiographes de Landévennec, quand ils parlent de Guen, de santez Guen, de Guen Teirbron, ont en vue une *personne bien déterminée*, la mère même de Guénolé. Voyons les choses dans le concret. Les celtisants nous disent que dans les *noms composés*, l'élément spécifique est d'ordinaire un nom de personne. Dans les expressions Pleuven, Lanven, nous sommes donc autorisés à chercher le nom même de Guen, de santez Guen. Il en est de même pour les *noms simples*, précédés du qualificatif *saint* : Saint-Guen sera pour nous la localité sous le vocable de Guen. Comment d'ailleurs associer le terme *guen* comme *adjectif* dénotant la couleur ou la beauté aux préfixes plou, lan, kel, ilis, etc. : une *peuplade blanche* s'explique difficilement — une *église sacrée* serait à tout le moins une tautologie. Quant aux fontaines *sacrées*, elles étaient d'ores et déjà sous le vocable de nos saints. Un celtisant de race, ayant le génie de la langue, traduira *feunteun ven* — non pas la fontaine blanche — mais la fontaine de *Blanche* ; *ti-guen*, non la maison blanche, mais la maison de *Blanche*. Notons enfin que Guen marche rarement *seule*. Qu'elle soit éponyme ou patronne, d'ordinaire elle est accompagnée de tel ou tel *saint* de Landévennec : They ou Tugdual — Maudez ou Budoc — Venec ou Guénolé — autant de personnages en chair et en os. Pourquoi faire exception pour Guen ?

d) *Principales localités dédiées à Guen.*

Sous le bénéfice de ces observations, parcourons la Bretagne ethnique, et essayons de repérer les principales traces du culte de Guen. A titre de pure information, sans vouloir préjuger la question d'origine, nous noterons les sanctuaires de Notre-Dame que nous rencontrerons sur notre chemin.

1° *Ploufragan-Landévennec.*

Guen avait une chapelle à Ploufragan, le domaine de son mari, — une chapelle à Landévennec, à l'entrée du monastère de son fils. Sous le nom de sainte Blanche, elle

a toujours sa statue dans l'église paroissiale de Landévennec.

2<sup>o</sup> Basse-Cornouaille.

Au Cap-Sizun, elle est l'éponyme de *Cléden* (Clet-Guen, l'abri de Guen) tandis que Tugdual en est le patron. — La forme primitive du mot Goulien (Golc'huen, clôture de Guen), la fontaine du Moguerou, la chapelle de N.-D. de Bonne-Nouvelle nous permettent de conjecturer que Goulien jadis était dédié à Guen. — Le *Lesven* de Beuzec, le nom du patron, l'autel et la fontaine de N.-D. de la Clarté donnent à croire qu'Azénor, la princesse du Goëlo est une intruse, qui s'est substituée à Guen. — Plouhinec et Poullan, l'un sous le vocable, l'autre sous le patronage de Venneec, ont des fontaines ou des manoirs de Guen : à Kerinec, on honore la Vierge Mère. — Dans le pays *bigouden*, Landudec a son *Orven*, Peumerit son *Bleuven* (variante de Pleuven) avec un *Trévan*. — Le Lanvern de Plouneour s'appelait jadis *Languen*. — A Combrit, tout évoque santez Guen, les saints patrons comme la *Clarté*. — Plouguffan — en breton *Plugüen* — est bien le Plou de Guen : la paroisse compte une chapelle de saint Guénolé. — A Guengat, quoiqu'il en soit du suffixe *Gat* (1) *Guen* est bien l'éponyme ; Divy en est le premier patron.

Malgré les influences étrangères, la presque île de Crozon et le Porzay conservent des traces du culte de santez Guen. A Argol, une fontaine de Guen. — A Crozon, le zent *Urgestle* est un dérivatif de Guengu et de Guen. — Plomodiern possède un *Lestreven* et un *Lesypi*. — Plonévez comptait à Trégué-Bihan une chapelle de santez Guen et une fontaine de saint Guénolé ; elle compte encore une *Clarté* et un *Lesvren*. — *Ploéven* est le plou de Guen (*Plocme-guen*). — A Locronan, la pierre sacrée s'appelle couramment *Kazeg-Ven* ; au bas du bourg, la chapelle et la fontaine de N.-D. de Bonne-Nouvelle. — Quéménéven est

(1) La désinence *gat, gar, gal* semble avoir désigné à l'origine un sanctuaire de Guen, situé sur les frontières de la localité *Guen-les-Bars, Senven-Léhart*, dans le diocèse actuel de Saint-Brieuc, a conservé cette forme. Au cours des âges, le nom composé s'est substitué ici et là au nom simple : Guengat, Languengat, Languengar, etc. Il est devenu comme un nouveau nom de la sainte.

à interpréter *Quéménet-ma-ën*. — A Cast, Quillidoaré, sous le vocable de N.-D. de Bonne-Nouvelle.

Si nous passons dans le district de Briec, Landrévarzec, sous le patronage de saint Guénolé, a sa belle chapelle de *Quilinen*, sous le vocable de N.-D. de Bonne-Nouvelle. La meilleure interprétation du mot est *Quil-Guen*, l'ermitage de Guen. A côté de Landrévarzec, la chapelle Saint-Vennec (Guéthenoc) avec la remarquable statue de santez *Guen-Teir-Bron*. — Les sanctuaires d'Edern (Lanien, Gulveïn, *Le Niver*), N.-D. de *Populo* à Landudal, le nom même de Langolen (Lan Hoedleian), N.-D. de *Pontouarc'h* avec le moulin de *Nach-Guen* en Trégourez, par les noms qu'ils portent, par les dévotions qui y sont pratiquées, par les autres saints qui y sont vénérés, évoquent Guen-Teir-Bron, la *Sainte de la Fécondité*. Il en est de même des sanctuaires de Gouézec ; *Tréguron* avec les ruines d'une chapelle de saint Guénolé ; les Fontaines, ancienne possession de Landévennec, avec un *manac'h-ti*, un *gars-ar-zant* et un *meil-an-abad*.

Pleyben semble briguer la première place pour le culte de notre sainte. A s'en rapporter aux plus anciens textes, Saint-Ségal, jadis sa trêve, serait à interpréter *Sant-Guen-Gar*, la *Sainte Guen des Frontières*, avec saint They comme patron. Entre Châteaulin et le bourg, près du château de Trésiguidy, *Guen-Ili* — *l'église de Guen* — sous le vocable de N.-D. de Bonne-Nouvelle ; à côté un moustoir et une *feunteun-ven*. Sur la route de Brasparts, Ti-Guen avec la chapelle de N.-D. de Lannélec, la *Vierge au lait*. — Dans la direction de Châteauneuf, le village d'Hisven : à défaut de la chapelle, la fontaine existe toujours ainsi que l'appellation *la Clarté*. — Dans le canton, Lennon possède une chapelle dite *Nac'h-Guen*, actuellement dédiée à saint Maudez. — A Châteauneuf, l'église paroissiale était jadis sous le vocable de N.-D. de *Trémaven* : à côté une chapelle de Saint-Gonarch (Tugdual).

Si de Châteauneuf nous nous dirigeons vers le nord, sur l'un des contreforts de l'Arrée, nous trouvons *Berrien*, cité dans la Charte 35 bis. Le nom est à interpréter *Breguen*, hauteur de Guen, d'où par métathèse *Berven* et par

adoucissement *Berrien*. Deux fontaines sous les vocables *Goulien* et *Verrien* ; une forêt *Mainguen*, pour *Méan-guen*, la pierre sacrée de Guen.

Entre l'Odet et l'Ellé, nombreux vestiges du culte de Guen : un Kerven et un Poulguen dépendaient de Loc-Maria Quimper. — Guen est l'éponyme de Pleuven, qui compte une chapelle de *Tudy* et un *ti-Guénolé*. — La meilleure interprétation de *Fouesnant* serait, à s'en rapporter aux anciens textes et à la prononciation bretonne, *Fouen*, *Foue-nan*, déformation et dérivatif de Guen. — Guen est l'éponyme d'*Elliant* (Elguent pour Quel-guen) avec un Cleyen au bas du bourg) — de *Melgven* (le Mesle de Guen) — de *Trégunc* (Treff-Guenc) avec une N.-D. de Kerven. *Bannalec* a son *Ilis-Ven*, N.-D. de l'isle Blanche. — A *Mel-lac*, un *meil-guen* ; à *Quimperlé*, une fontaine *Guen*, sans compter le trop célèbre *Toul-Foën*. A la porte de Quimperlé, dans l'ancien *Juliac*, *Tréméven* avec un *Sant-Diboun*.

Sur les confins du Finistère et du Morbihan, d'une part nous trouvons sainte *Candide* — d'autre part, sainte *Ninnoc*. L'une et l'autre s'identifient avec Guen. *Scaër* semble un adoucissement de *Caër* (beau). La patronne de la paroisse est *Candide* — *Candida* ou *Canita* — forme latinisée de *Guen*. — *Tourc'h*, localité voisine possède, au hameau de *Locunduff*, une chapelle sous le vocable de *Candide*, alias *Ventu* ou *Guentu*, voué à *Guen*. La belle fontaine de *Scaër* peut passer pour le type des sources dédiées à Guen. — Quant à *Ninnoc*, le nom est un dérivatif de Guen ; le surnom est le *Guengustle* dont nous avons parlé ; le personnage est Guen adapté à des temps nouveaux ; la vie, d'ailleurs de composition tardive, un assemblage de découpures de légendes.

### 3° Haute-Cornouaille.

Au centre de la Cornouaille se dresse l'église de *Cléden-Poher*. En 1576, Gilles de Kerampuil signait son catéchisme *person en Cléd-Guen-Poher*. Même origine et même signification que le *Cléden* du Cap-Sizun. — A l'Est de *Carhaix*, *Trébrivan* (vraisemblablement *Tref-ri-ven*) compte une chapelle et une fontaine de N.-D. de la *Clarté*, une chapelle de saint *Tugdual*. — Plus encore à l'est, *Saint-*

*Guen*, jadis trêve de Mur. *Santez Guen* en est l'éponyme ; deux chapelles, l'une dédiée à *Saint Tugdual*, l'autre à *saint Elouan*, tous deux saints de Landévennec. Dans la même région *Saint-Gelven* ; *Rosquelven*, en *Laniseat*, avec une statue de *santez Guen Teir Bron* ; *Caurel* avec son *Golvin*. Dans les trois localités, le nom composé s'est substitué au nom simple : le *Gel*, le *Quel*, le *Gol* de *Guen*. Plus au nord, il y aurait lieu de mentionner en *Pestivien* la chapelle et les trois fontaines de N.-D. de *Bulat*, la *dame* qui procure des enfants et du *lait* pour les nourrir, — en *Lanrivain*, N.-D. du *Guiaudet*, la *Vierge* qui a enfanté, — *Saint-Gilles-Plijeaux* possède une chapelle et une source de N.-D. de la *Clarté*. — Sur les confins de la Cornouaille, dans le *Tréguier*, nous trouvons *Séven-les-harts*, forme abrégée de *Santez-Guen-les-Harts*, la sainte *Guen* des limites, avec saint *Tugdual*, comme patron.

### 4° Le Léon.

Avant d'y entrer, sur la rive gauche et à l'embouchure de l'Elorn, saluons *Plougastel-Daoulas*. Sur sept chapelles, deux évoquent *santez Guen* ; d'abord *Saint-Guénolé* avec la statue de *Guen* pressant ses trois fils sur son *triple sein* ; puis N.-D. de la *Fontaine Blanche*, « où la maman va acheter le petit frère ou la petite sœur. » Le nom et la dévotion attestent que *Guen* en a été la première titulaire. Avec la *Sainte Vierge*, *saint Nicolas* y a pris pied.

*Le Bas-Léon*. — La *Charte 69* nous apprend que les héritiers séculiers de *Clervie* avaient des prétentions sur les terres qui s'étendent de l'*Aber-Vrac'h* à l'*Elorn*. Mais tout le *Bas-Léon* semble avoir été le fief de *Guen*.

A *Landerneau* même, N. D. de la *Fontaine-Blanche*, sanctuaire relevant de *Beuzit-Conogan*, sanctuaire visité par les dues de Bretagne. — *Guipavas* a un *Frouit-Ven*. Les incidents qui ont marqué l'histoire de N. D. du *Run*, le culte de *saint Tugdual* autorisent à croire que sanctuaire et source ont été jadis dédiés à *santez Guen*. — *Plabennec* possède un *feunteun Ven*, un *Milin Ven*, un *Lanorven* avec une statue de *saint Cadouan*, sans compter la *Motte*

de *Lesquelen* et l'ancien *Elven* de Kersaint. — Guen est l'éponyme du Bourg-Blanc (ar Vorch-Ven) et de Plouvien. Milizac avec un *Lanven* et on sait que *N. D. de Liesse* est particulièrement en honneur à Saint-Renan. — Loc-Maria-Plouzané s'est appelé *Loc-Maria-Lanvennec* jusqu'à ces dernières années (1). Ploumoguier a une chapelle et une source sous le vocable de saint *Méen*. *Trézien* et sa source sacrée sont bien connus. Porzall a un *jeunteun Ven*. — Le château de *Lesven* (Plouguin) possède dans sa chapelle Saint-Guérolé un tableau d'un réel intérêt : Corentin bénissant Guérolé comme abbé, en présence du père et de la mère, Fragan en chevalier, *Guen* à la mamelle d'or, et de ses deux frères, Guéthenoc en moine, Jacut en abbé.

Au Drennec, *Bréventec*, ancien prieuré de Saint-Mathieu, s'interprète le Bre (la hauteur) de Guen. — Plouguerneau a un *Lanven*. On peut se demander si à *Landéda* où tout rappelle Landévennec, le nom du patron *Guongar* ne serait pas une déformation de *Guengar*. Guissény a un *Lanvengat* et à la porte même de Lesneven existait avant la Révolution une paroisse du nom de *Languengar*.

✠

*Le Haut-Léon*. — Plouider avait une chapelle dédiée à N. D. de *Berven* et possède encore un parc *Berven* et un village *Guengamprou*. Goulven était sa trêve. Nul doute qu'il n'y ait eu à Goulven, et dès les temps reculés, un ermitage célèbre, un sanctuaire et un lieu de pèlerinage fréquentés. Mais il ne semble pas qu'il faille conclure à l'existence d'un *saint Goulven*. L'explication obvie du mot *Goulven*, *Golc'huen*, est *ermitage de Guen*, à savoir sous le vocable de Guen. La légende du saint date au plus tôt du XII<sup>e</sup> siècle ; elle s'inspire de la vie de saint Guérolé (deuxième tradition) et ne résiste pas à la critique. — La sainte de Tréfléz, *ar zantes*, est célèbre : son nom vulgaire est *Ventroc*. Pourquoi dès lors faire appel à une sainte d'outre-Manche ? *Ventroc* s'identifie avec *Guen* (dérivatif *oc*).

(1) *Lanvennec* peut s'interpréter d'une double façon : le *Ian* de Vennee (Guéthenoc) — ou le *Ian* de *Guen* avec le dérivatif *ec*. La première est la plus naturelle. Dans l'une et l'autre hypothèse, la référence à Guen est certaine.

Saint-Vougay a un *Lanven*. En 1563, Louis Barbier achetait cette propriété aux moines du Relecq. Il y fit construire une chapelle et y fonda un collège de six chanoines. La chapelle n'existe plus : la fontaine sacrée coule toujours aussi abondante.

De l'avis de tous, *Berven* en Plouzévédé est un antique sanctuaire païen. *Berven* (*Bre* par métathèse *Ber*) est le mont de Guen. Les noms de Tugdual et de Péran connus dans le quartier nous mettent dans l'ambiance de Landévennec.

Entre Plouescat et Cléder se dresse la hauteur de *Brélevenez*, le *mont de la joie*. Et païens et chrétiens y ont pratiqué leur culte. Il serait étonnant que Guen n'y ait pas été invoquée, puisqu'elle est l'éponyme de *Cléder*, au même titre que de Cléden : la lettre finale est renforcée, *n* devient *r*. — Lambader lui-même compte une fontaine de *Guen* plus fréquentée que la fontaine de Notre-Dame.

##### 5<sup>o</sup> La Domnonée est.

Dans le Tréguier du Finistère, à Lanmeur, une frairie de Keramneac'h-Guen ; à Guimaëc, un château de *Kerven*, avec jadis les chapelles de N. D. de Bonne Nouvelle et N. D. de la Joie. — Dans le diocèse actuel de Saint-Brieuc, contentons-nous de relever quelques noms. A Loguivy-Lannion, un *Nac'h Guen*. A Lanvellec, une chapelle, appelée couramment *Dourven*, officiellement *Golven*. Sur le Trieux, Pontrieux avec la chapelle de N. D. de la Fontaine : ce vocable et les noms *Clet*, *Guezennec* nous font penser à Guen et à Landévennec. Sur le Trieux encore, Guingamp. On a beaucoup discuté sur l'étymologie de cette ville. Les plus anciens textes portent *Wen-Camp*, le *Camp de Guen*. Le premier vocable était *N. D. sous terre*. Nous sommes en présence d'un antique sanctuaire païen. Ce sanctuaire, nos missionnaires l'auraient d'abord dédié à *Guen-Teir-Bron*. — Guen semble l'éponyme de Plouguiel et l'est certainement de Plouguien, où l'on voit encore sa statue, avec un enfant sur chaque bras et un troisième, au berceau, à ses pieds. Pléven est le *plou de Guen*. Callorguen, qu'on l'interprète *Cador-Ven* (siège de Guen) ou Callore'h-Guen (coursier de Guen), se rattache à la mère de Guérolé. De même *Guenroc*, le rocher de Guen. Au cap Fréhel, Plevenon, le *petit*

*pleven*, diminutif *on*). Cast et Ploubalay se glorifient de posséder des chapelles de sainte *Blanche*. On pourrait ajouter à la liste *Plesguen* (Ille-et-Vilaine).

6° Dans le Vannetais.

Nous avons parlé de Ninnoc, doublure de Guen. Entre l'Ellé et le Scorff, Saint-Tugdual possède une fontaine et une chapelle de *Santez-Guen*, et à côté un saint Guénolé en ruines. — Guéméné-sur-Scorff s'appelait jadis *Guéméné-Guenkamp*. Au delà du Scorff, Guern et son pèlerinage de *Quelven* — puis Baud avec N. D. *la Clarté*, Languidic avec son *Mene-Guen* — plus au nord, *Kernascléden* — Noyal-Guen ou Guen-Noyal — Pontivy avec N. D. de la Joie — vers l'est, Melrand et Bieuzy avec le château de *Kerven* et N. D. de *Bonne Fontaine* — *Guénin*, l'autre Guen. A Vannes même *Saint Guen*, ancienne dépendance de Rhuys. Entre Vannes et Ploërmel, *Elven* (déformation de *Gelven*) par son nom comme par ses antiquités druidiques évoque la mémoire de la sainte de la fécondité (1).

7° Presqu'île de Guérande.

Parmi les biens cédés à Landévennec par Alain Barbetorte, la charte 25 mentionne *Bath-Wenran*. Mais d'ores et déjà la presqu'île était le fief des Bretons : on l'appelait couramment l'île de Bretagne. Les Bretons y avaient introduit, avec leur langue, le culte des saints de Landévennec. Guérande est le *RAN*, la terre de Guen, *Wen-ran*. L'une des trois églises de la ville était sous le vocable de N. D. la *Blanche*. Le prieuré et la paroisse de Bath dépendaient de Landévennec, et l'église est sous le vocable de saint Guénolé. Le *Poulguen*, jadis trêve de Bath, s'interprète le *Poul* ou *Le Poullic de Guen* (2).

e) Contrefaçons et déclin du culte de Guen.

Les nourrices recouraient donc à Guen pour obtenir du lait. A s'en rapporter à nos légendes, des hommes, soit par dérision, soit de bonne foi, ont pris modèle sur les

(1) On pourrait ajouter les îles : Houat a le culte de N. D. la *Blanche*.

(2) Les *Guen* ou les *Vern* sont fort répandus en Bretagne. Beaucoup s'expliquent par la nature du terrain plus ou moins marécageux. En maints endroits, il est permis d'y voir une déformation intentionnelle de Guen.

femmes. Les uns et les autres seraient devenus gynécosomes, les premiers en punition de leur péché, les autres en récompense de leur dévotion. Dans la chapelle Saint-Sébastien, à Plomodiern, il y a une statue ou mieux un groupe aux médiocres proportions. C'est un homme à l'âge mûr, portant barbe et longue chevelure. Il est assis ; sur chaque genou un enfant. La chemise est entr'ouverte, on dirait qu'il va allaiter ses enfants. A en croire les vieilles gens du quartier, c'était un vertueux père de famille qui avait perdu son épouse en mettant au monde deux jumeaux. Dans sa détresse, il recourut à Guen et à l'eau de sa source. Immédiatement ses mamelles se gonflèrent de lait et il put lui-même sustenter ses bébés. On l'honore comme un saint, sous le nom de Sulian ou Julian.

\*

Nous avons parlé des raisons qui ont fait remplacer nos saints authentiques par des saints étrangers : ignorance, engouement pour ce qui vient de l'extérieur, prétentions scientifiques des clercs, ingérence des seigneurs et des abbés, zèle religieux mal compris, mentalité nouvelle du peuple. Toutes ces raisons ont joué dans le cas de Guen. Ajoutons-y des abus et des désordres réels. Au lieu de remédier à ces abus, au lieu de corriger ce qu'il y avait d'excessif dans la représentation de Guen-Teir-Bron, on l'a, sinon écartée, au moins rendue méconnaissable.

f) Saints substitués à santez Guen.

I. — Nous avons fait allusion aux transformations du nom de santez Guen, déterminant dans certains milieux l'éclosion de nouveaux saints : un saint Cléden ou un saint Clether — un saint Gelven (de Quelven) ou un saint Goulven (de Gole'huen) — un saint Colen (de Lan-Hocdleian, Langolen) — un saint Guengat ou Guengar, etc.

II. — D'autres substitutions ont eu lieu, consciemment celles-ci : les réfugiés bretons en Brie, lors de l'invasion normande, nous ont apporté le culte de saint Fiacre, l'ermite de Meaux ; il a remplacé santez Guen dans de nombreux sanctuaires et dans de nombreuses sources. —

Saint Nicolas, le protecteur de l'enfance et de la jeunesse exposée, a pris pied dans nos églises. Saint Méen, le fondateur de Gaël, à cause de la similitude des noms et sous des influences étrangères, s'est aussi substitué à notre sainte. Mentionnons Azénor, la princesse du Goëlo, Brigitte d'Irlande, Ediltrude d'Angleterre, Marie-Madeleine, etc.

### III. La Bienheureuse Vierge Marie.

Le chevalier de Fréminville en fait la remarque. Là où nous avons des sanctuaires de N. D. de la Joie ou de N. D. de Liesse, il y avait à l'origine des sanctuaires païens. Complétant et renforçant sa pensée, nous dirions volontiers que d'ordinaire ces sanctuaires n'ont été placés sous le vocable de la mère de Dieu qu'après avoir passé sous le vocable de santez Guen. Il en est ainsi spécialement des sanctuaires qui sont le vocable de N. D. de Bonne-Nouvelle, de la Vierge allaitant son Fils, de N. D. de la Clarté. Nous avons signalé de nombreuses localités où les deux cultes de *Guen* et de la *Vierge-Mère* ont été en honneur. D'ordinaire le culte de santez Guen a précédé celui de Marie. Rappelons quelques noms : *Berven*, le Bre de Guen : N. D. de Bonne-Nouvelle. — *Guenili*, l'église de Guen : N. D. de Bonne-Nouvelle. — *Quilinen*, le monastère de Guen : N. D. de Bonne Nouvelle. — *Kerinec*, sous le vocable de *Vennec*, la Vierge allaitant son Fils. — A Saint-Vennec, en Briec, les deux cultes coexistent, l'un antérieur pourtant à l'autre : statue de santez Guen Teirbron 1578 — Statue de N. D., mère du Rédempteur 1592.

CONCLUSION. — Nous savons la réponse faite par Jésus à cette femme qui s'était écriée : « Bienheureux le sein qui vous a porté — bienheureuses les mamelles qui vous ont nourri. — Dites plutôt : Heureux celui qui écoute la parole de Dieu et la met en pratique. » Guen est à féliciter d'avoir donné le jour à un fils tel que Guénolé — à féliciter aussi et plus encore d'avoir travaillé à sa sanctification — à féliciter enfin et surtout d'avoir, en s'effaçant, introduit la Vierge Marie à la place d'honneur dans le culte des Bretons. Parlant de Jésus, le Précurseur disait : « Il doit grandir et

*moi je dois diminuer.* » Parlant de la mère de Jésus, Guen aurait pu dire : « Elle doit être exaltée — et moi je dois m'éclipser ».

### III. Guéthénoc.

#### a) Guéthénoc, moine et guerrier.

Fils de Fragan et de Guen, frère jumeau de Jacut, Guéthénoc vint au monde avant le départ de la famille pour l'Armorique. Comme ses deux frères, il fut confié pour sa formation à maître Budoc. La tradition le vénère à la fois comme guerrier et comme moine, sans qu'on puisse préciser la profession par laquelle il a débuté. C'est dans la presqu'île de Saint-Jacut, au monastère de Landoual, qu'il aurait embrassé la vie cénobitique, et c'est là, à proximité de son frère, qu'il aurait été inhumé. Après son décès, comme de son vivant, on lui attribue plusieurs miracles opérés de concert avec Jacut. On le représente en jeune guerrier, un livre à la main, pour rappeler son double état de vie. Landévennec et la cathédrale de Quimper détendraient des parcelles de ses reliques. Comme la plupart de nos saints, son nom, suivant les temps et les lieux, a revêtu diverses formes : Guéthénoc, Guézennec, Guennec, Vennec, Hinec, Vinec, Ithineuc, Izineuc, Veneuc, Guiniau, Wetnoc, Guéneuc. A Plouhinec, Mahalon, on l'appelle *Vinoc* : on l'a confondu avec *Winoc*, breton de naissance, mais saint de Picardie.

#### b) Guéthénoc et Cadvan.

Le nom de Cadvan ou Cadouan est fréquemment associé à celui de Guéthénoc. Les personnages sont-ils distincts ? Comme nous l'avons déjà dit, les uns ont vu dans Cadvan le fruit d'un premier mariage de Guen. Cette opinion, sans fondement dans la tradition, va à l'encontre des vraisemblances. Une personne qui aurait convolé, même légitimement, en secondes noces, n'aurait pas joui, auprès de nos historiens, du crédit accordé à Guen. Quand elle quitta la Grande-Bretagne, deux agnelots seulement, Guéthénoc et Jacut, l'accompagnaient. — D'autres ont prétendu que

Cadvan est un breton d'Armorique, qui se serait attaché à Germain d'Auxerre quand il vint recruter des missionnaires pour sa campagne anti-pelagianiste. Il aurait été abbé d'Enly et aurait, sans verser son sang, mérité par ses travaux et ses souffrances, la palme du martyr. Un voyage de Germain d'Auxerre en Armorique à pareille époque et dans de pareilles circonstances est invraisemblable. Comment notre pays aurait-il fourni des apôtres à ce premier stade de son existence ? — D'autres enfin ont fait de Cadvan le compagnon d'Ewin à la cour de Salomon. L'anachronisme est flagrant.

A notre avis, Guéthénoc et Cadvan sont un seul et même personnage, sous deux noms différents, ayant d'ailleurs la même signification, le *guerrier*, le *conquérant*. Cadvan est le terme savant, le plus usité en Angleterre ; à cause de sa saveur exotique, les clercs lui ont donné la préférence. Qu'on ait dans la suite dédoublé le personnage, nous l'accordons volontiers.

#### c) *Culte de Guéthénoc.*

Sous telle ou telle dénomination, Guéthénoc est l'éponyme ou le patron de multiples paroisses, chapelles ou monastères. Dans le Finistère, il est l'éponyme et le vrai patron de Plouhinec. Sous le nom de Cadvan il est le patron de l'église paroissiale de Poullan et l'éponyme de Trégarvan. Sous le nom de Guéthénoc, il est l'éponyme de la chapelle de N. D. de Kerinec, de Tréguennec, du Guilvinec. Il compte des chapelles à Combrit, Briec, Coray, Pleyben, Brasparts, Lanrivoaré, jadis à Mahalon. Dans le Morbihan, citons Plouhinec et Caudan. Dans les Côtes-du-Nord, Cavan et Quimper-Guézennec. Dans l'Ille-et-Vilaine, Pleuguennec, Guinou. En Angleterre, on trouve un Lanwechennec et un Lanvenec'h (1).

(1) L'étymologie de Plabennec est très discutée. On parle de saint *Abennec*, dont le nom avec le préfixe *plou* aurait donné *Plabennec*. Mais les calendriers ignorent ce saint et on s'explique mal qu'il ait fallu des siècles pour aboutir à une combinaison si simple. Il nous semble que Plabennec vient d'une fusion du préfixe *plou* avec la forme *Lanvenec*. Dans une région qui renferme tant de vestiges du culte de *santez Gwen*, rien d'étonnant qu'il y ait eu, à l'origine, un *Lanvenec*.

Des deux côtés de la Manche, Guéthénoc est le patron des guerriers. Sa fête se célèbre le 5 Novembre.

#### IV. *Saint Jacut.*

A l'entrée du couvent actuel de Saint-Jacut-en-Mer se dresse une statue portant l'inscription :

*Saint Jacut,  
Fils de saint Fracan et de sainte Gwen,  
Frère de saint Guéanolé et de saint Guéthénoc,  
Disciple de saint Budoc.*

Jacut se présente comme le patron du lieu dans son cadre familial, dans une constellation de saints.

#### a) *Données biographiques.*

Les premiers historiens de Landévennec mentionnent Jacut sans donner de précisions. *La vie*, datant du XIII<sup>e</sup> siècle, n'est qu'une décalque de la vie de saint Guéanolé, peu digne de foi. Albert Le Grand y a pourtant puisé des considérations mystiques qui ne manquent pas de saveur. Pour lui, Jacut est l'homme de la vie intérieure, fuyant le monde pour trouver Dieu, et d'autant plus recherché par le monde à cause de sa vertu, de sa bonté, de ses prodiges. Dom Noël Mars, qui a écrit les annales de Landévennec, a fait un travail semblable sur l'abbaye de Saint-Jacut, en 1649. L'abbé Masson, en 1914, a repris et perfectionné l'œuvre de dom Mars.

Jacut ou Jagou (du latin *Jacobus*, Jacques), frère jumeau mais puiné de Guéthénoc, dût vraisemblablement sa vocation à la scène que nous avons racontée : Fragan foudroyé par la grâce offrant à Dieu ses trois fils. Comme ses deux frères, il fut l'élève de Budoc à l'île Lauré. Était-il du nombre des moines désignés par le maître pour suivre Guéanolé, devenant ainsi le disciple de son cadet, ou bien s'engagea-t-il, seul ou avec quelques compagnons, dans une autre direction ? Nous l'ignorons.

b) *Le fondateur de Saint-Jacut.*

Un jour il gagna la presqu'île qui sépare Saint-Cast de Saint-Malo. De son nom, elle s'appelle presqu'île Saint-Jacut. Jacut aurait été, proportions gardées, pour l'Isle ce que Guénolé fut pour Landévennec, à savoir le fondateur de Landoul. Il aurait mis son œuvre sous la protection et le vocable du *prince des Moines*, Tugdual de Cornouaille. La Providence lui amena des compagnons. Soit seul, soit avec la collaboration de Guéthénoc, *l'un à la proue, l'autre à la poupe*, il aurait dirigé sa barque avec sagesse. Aussi, en témoignage de reconnaissance, la postérité a substitué son nom à celui de Tugdual : Isle et monastère sont désormais sous son vocable. A cause de sa situation, le monastère a connu les invasions. Cependant il a survécu, il s'est développé. A un moment donné, l'abbé occupa le 4<sup>e</sup> rang parmi les abbés de Bretagne et quarante prieurés ou paroisses relèveront de l'abbaye.

c) *Rapports avec Landévennec.*

Les rapports entre Landévennec et Saint-Jacut ne semblent pas avoir été de *pure amitié*. La notice de saint Guénégan signale la présence de Jacut à Landévennec aux obsèques de Gradlon, comme si son monastère dépendait de Landévennec. En tout cas, on ne remarque pas chez les fils de Jacut le dynamisme apostolique qui distingue les moines de Guénolé. A en juger d'après les noms des localités, les missionnaires de Landévennec ont poussé leurs excursions aux alentours de l'Isle comme autour des autres abbayes de la Domnonée, créant ainsi des centres plus ou moins dépendants de leur propre monastère. Quand les circonstances obligèrent Landévennec à céder une partie de ses possessions, Saint-Jacut était tout désigné pour hériter des biens de la Domnonée-Est, comme Saint-Mathieu Pen-Ar-Bed de ceux de la Domnonée-Ouest. Bientôt d'ailleurs la nouvelle organisation de Dol et son élévation au rang de métropole exigeront une nouvelle distribution des biens ecclésiastiques et Saint-Jacut payera un large tribut, tout en conservant un droit de présentation sur plusieurs bénéfices.

d) *Le culte de saint Jacut.*

Le corps de saint Jacut fut déposé dans l'église du monastère et sa tombe devint *glorieuse*. Lors de l'invasion normande, ses reliques, avant de gagner le pays franc, firent une halte dans une localité près de Redon, localité appelée dès lors *Saint-Jacut* sur Ars. La même localité se glorifie d'avoir récupéré quelques-uns de ses ossements et plus encore d'avoir donné naissance, sous son patronage, à la congrégation des religieuses du Sacré-Cœur de Saint-Jacut.

Le saint est l'éponyme de Saint-Jacut du Méné (C.-du-N.). Il était le patron d'*Elestrec*, devenu Le Folgoët. Il avait une chapelle à Loperhet et tient, à Plestin-les-Grèves, un rang d'honneur parmi les membres de la famille Fragan.

Selon l'expression de l'hagiographe, « le pouvoir de Jacut s'étend spécialement aux démoniaques, fols et insensés ». Sa fête se célébrait le 8 Février. Le 5 Juillet, jour de la translation des reliques, on honorait à la fois Jacut et Guéthénoc : c'était la fête la plus solennelle de l'abbaye (1).

ARTICLE III

**Compagnons et disciples.**

I. **Saint Ethbin.**

a) *Sa légende.*

Le Cartulaire de Landévennec (*Vita*, 137-141) nous donne une vie de saint Ethbin. L'éditeur, Arthur de la Borderie, l'a intitulée *Vie de saint Idunet*, autrement dit saint Ethbin. D'autres manuscrits existent à la Bibliothèque Nationale. Le manuscrit londonien de la *Vie de saint Guénolé* reproduit textuellement le miracle du lépreux. Le manuscrit de Quimper a cette particularité que, dans les premiers paragraphes, à cinq reprises, le nom d'Idunet est substitué à celui d'Ethbin.

Ethbin serait né en Grande-Bretagne, d'illustre famille. Passé en Armorique, il devint clerc de Samson à Dol, puis

(1) On sait que Saint-Jacut fut le lieu de retraite, pour ne pas dire d'exil, de dom Lobineau ; c'est là qu'il écrivit sa *Vie des Saints de Bretagne*, en contre-partie de celle d'Albert-le-Grand.



moine à Taurac sous la direction de Similien. Il s'y attacha à un religieux de grande vertu, nommé Guénolé ; et de concert ils guérirent un lépreux (1). Lors de l'attaque des Francs contre l'Armorique, Ethbin se réfugia en Irlande et passa le reste de ses jours dans un ermitage dédié à saint Silvain. Il s'y rendit célèbre par ses austérités, rivalisant avec sainte Brigitte pour le nombre et l'importance des miracles. Il mourut à l'âge de 83 ans.

✱

M. Latouche date ce document du ix<sup>e</sup> siècle et le P. de Bruyne en attribue la paternité à Gurdisten. Gurdisten ne saurait être l'auteur d'un écrit qui prête un rôle si étrange à Guénolé. Le fond et la forme trahissent une plume étrangère à la Bretagne et une date postérieure au ix<sup>e</sup> siècle. Selon la remarque du docteur Doble, cette vie est l'œuvre d'un moine de Montreuil-sur-Mer. Elle a été composée après le départ des réfugiés de Landévennec. A Montreuil on était avide de renseignements sur les saints dont on possédait les reliques. De saint Ethbin, on ne savait rien, si ce n'est qu'il avait été le compagnon de Guénolé. Partant de cette donnée, un moine forgea le roman que nous avons analysé. Le héros est mis en rapports avec toutes les grandes figures celtiques connues de l'auteur : Samson de Dol, Similien de Nantes, Guénolé, le *Saint* de Bretagne, Brigitte la grande thaumaturge. On le fait naître en Grande-Bretagne, vivre en Armorique, mourir en Irlande. D'autre part, des indications précises : Montreuil-sur-Mer et le village de la Baumerie, distant d'un mille et possédant une église dédiée à saint Guénolé. Quelle que soit la source d'où il émane, le miracle du lépreux est localisé à la Baumerie : le cueilloir de l'Hôtel-Dieu de Montreuil en est un curieux mémorial.

La vie de saint Ethbin fut communiquée aux monastères des Flandres et sans doute à celui de Cantorbéry. C'est vraisemblablement à Cantorbéry qu'on incorpora à la

(1) Le thème est classique en hagiographie, mais ici il est présenté sous une forme nouvelle : véritable joute d'humilité et de charité entre l'abbé et son diacre pour guérir le « divin lépreux ».

*première Vie de Guénolé* le miracle du lépreux, tel que nous le trouvons dans le manuscrit londonien. — Le même document parvint à Landévennec, et on se fit un devoir de le reproduire sur le *Codex* de l'abbaye à la suite de la Vie de saint Guénolé. La mémoire de saint Ethbin était sans doute tombée dans l'oubli, tandis que celle de saint Idunet avait survécu. Le scribe crut bon dans les premiers paragraphes de son travail de substituer le nom d'Idunet à celui d'Ethbin, sauf à se ressaisir dans la seconde partie et à reproduire textuellement l'original. D'où l'anomalie du manuscrit de Quimper.

## II. — *Le vrai saint Ethbin.*

Les Bollandistes (*Acta Sanctorum*, mars VIII) reproduisent la légende de saint Ethbin. Albert Le Grand et dom Lobineau l'exploitent dans leurs *Vies de Saints*. Le martyrologe romain, à la date du 19 Octobre, mentionne le saint. Avant de parler de son culte, précisons quelques données hagiographiques.

Ethbin était d'origine bretonne, né peut-être en Grande-Bretagne. On a voulu l'identifier avec Etwin, le compagnon du jeune Cadfan de la légende Welsh. L'identité des noms paraît certaine : Ethbin, Etwin et Ewin, diverses formes du même nom. Quant aux personnages, on ne saurait les confondre : le héros du conte Welsh est postérieur à notre saint. — La tradition fait d'Ethbin le compagnon préféré de Guénolé. Il a pu être son disciple à l'école de Budoc, il a dû être l'un de ses premiers fils spirituels à Landévennec. — Du fait que le nom d'Idunet a été substitué à celui d'Ethbin dans le manuscrit de Landévennec et qu'Arthur de la Borderie s'est permis de joindre les deux noms dans le titre de sa légende, on aurait tort d'identifier les personnages. Si les deux peuvent être dits disciples de Guénolé, ils ne le sont pas au même titre et les rôles sont tout différents. L'un est un moine de Landévennec, l'autre un *affilié* ; l'un est un saint régional, dont le nom, sous telle ou telle forme, se retrouve dans une foule de localités ; l'autre est un saint local, le saint de Châteaulin.

### III. — *Le culte.*

Ethbin est l'éponyme de *Pleyben*, plebs-Izben. Sur la route de Pont-Coblant se dresse, sous son vocable, une croix, *Kroas-Diben*, devant laquelle s'arrêtaient jadis les pèlerins de Tro-Breiz (1). On est fondé à le croire l'éponyme de l'un et l'autre Pleiber, Pleiber-Christ et Pléiber Saint-Thégonnec (aujourd'hui Saint-Thégonnec). L'n final devient fréquemment *r* dans le dialecte léonard. La question pourrait aussi se poser pour Plouïder, pour Kérider, et pour l'ancienne paroisse de Plouédiner.

Sous la forme *ewin*, il est l'éponyme de Plévin (C.-du-N.) et de Plouguin (F.). Avec une légère mutation — qui n'est pas exemple — celle du *v* en *r*, on retrouve le même suffixe dans *Plourin*, dans *Plérin*, dans *Treffrin*. Les *lanrin* ne sont pas rares. Il n'est pas téméraire d'affirmer que *Gourin* lui doit son nom. Motreff avait jadis une chapelle et une fontaine dédiées à saint Lerin (vraisemblablement Lanrin devenu *Lérin*, puis *Léry*). Plestin-les-Grèves s'expliquerait mieux par l'une des formes d'Ethbin que par l'intervention d'un saint Justin.

### IV. — *Sant Diboan.*

La dévotion à sant Diboan est l'une des plus répandues et des plus caractéristiques de la Basse-Bretagne. On la trouve dans l'ancienne Cornouaille, depuis Plougastel jusqu'à Quimperlé, depuis Pont-l'Abbé jusqu'à Mur. Elle est connue dans le Tréguier comme sur les rives du Scorff et du Blavet. Elle a pénétré dans le Léon. Plouescat avait une rue et possède encore une stèle sous son vocable. Comme principaux centres de dévotion en l'honneur de sant Diboan, citons Plévin, Leuhan, Tréméven — non les églises paroissiales — mais de modestes chapelles en pleine campagne, où les pèlerins accourent de plusieurs cantons à la ronde. Saint-Ivy (Itron Varia en Hent) et Pluvigner méritent également d'être mentionnés, ainsi que

(1) Par allusion au nom du saint et par un jeu de mots facile à saisir, cette croix n'avait qu'un fût sans croisillon — elle était *diben*, sans tête : Kroas-Izben, devenu Kroas-diben ou Kroas-Tiben.

Gouézec qui possède, avec une statue du saint à l'église paroissiale, une fontaine avec buste à Lerijenn.

Sant Diboan est appelé vulgairement sant *Tu-pe-du*, à savoir le *saint* qu'on invoque pour que le malade aille *d'un côté ou de l'autre*, guérisse ou passe à trépas... avec *ce correctif*, dans la seconde éventualité, qu'il ne séjourne pas au *purgatoire*. Il s'agit, en toute hypothèse, de *diboania*, de *tirer de peine*. Sant Diboan est donc le saint qui soulage, qui met fin à l'épreuve. — Là où il a une fontaine, on plonge dans l'eau soit l'enfant débile lui-même, soit un de ses linges de corps pour l'en revêtir parfois tel quel (1).

✱

A notre avis, sant Diboan s'identifie avec saint Ethbin. Le passage de Izben à Diboan s'explique dans le langage populaire. D'après la légende, la guérison du lépreux est le miracle caractéristique de notre saint. La lèpre ayant toujours passé pour la plus affreuse des maladies, quiconque peut en délivrer est à même de délivrer de tous les maux.

### V. — *Autres appellations.*

En maints endroits — le Passage de Plougastel, Kergloff, Le Quillio (Plonévez-du-Faou) — sant Diboan a été baptisé saint *Languis*, sinon remplacé par le *Lazare* de l'Evangile ou le *pauvre de saint Yves*. Il abandonne le titre de *guérisseur* pour prendre la condition de *malade*, ou le nom de la maladie, afin d'inspirer plus de confiance encore aux affligés. « Il y avait un malade, *quidam languens* » (S. Jean XI). — Le *Languidic* du Morbihan, le *Languidou* de Plovan (Finistère) comme le *Languivoa* de Plonéour-Lanvern ne trouveraient-ils pas là leur explication ? Une mauvaise interprétation de *Languidou* — *lan-Quidou* — a pu nous valoir ce saint mystérieux honoré à Loctudy sous le nom de Quideau, à Plouguer et ailleurs sous celui de Quijeau

(1) La même chose se pratique à des sources dédiées à d'autres saints ; de nos jours, on se contente d'ordinaire de tremper dans l'eau la chemise de l'enfant et de la lui remettre quand elle est sèche.

— dans la Haute-Cornouaille sous celui d'Igeaux — à Plouigneau, sous celui d'Igneau — à Landivisiau, sous celui de Ti-Vizio — à Bohars, sous celui de Quilleau (le loquilleau des seigneurs de Kerguiziau) — au Folgoët, sous celui d'Elleau (Guiquelleau). Ne serait-il pas à identifier avec le *Guidian* des Litanies de Saint-Vougay, avec le *Citaw* d'autres Litanies ?

VI. — *Les usurpateurs.*

Saint Ethbin s'est vu, à brève échéance, concurrencé et évincé par des saints étrangers. A Plévin, à Leuhan, à Tréméven, à Pluvigner, on lui a substitué saint Abibon, le jeune fils de Gamaliel, massacré par les Juifs, dont les Croisés nous auraient procuré des reliques. Une certaine ressemblance de noms — Abibon et Diboan — aurait favorisé le changement. — Plus souvent — c'est le cas de Pleuven, de Pouldreuzic, de Poullan — il a été remplacé par saint Mathurin, rendu populaire par l'arrivée de ses reliques à Moncontour. — A Locronan, au Quillio, on a fait appel à saint Eutrope, un saint du Midi, proclamé patron des hôpitaux. On sait quelle ampleur a pris le culte de saint Sébastien en Bretagne : n'est-ce pas au détriment de saint Ethbin ?

A Plogonnec, à la chapelle Saint-Albin, le nom du village Sant-Alc'houen est l'indice que saint Albin a pris la place d'un saint breton, qui ne peut être qu'Ethbin.

VI. — *Les reliques.*

Lors de l'invasion normande, les reliques de saint Ethbin, comme celles de saint Guénolé, ont été portées à Montreuil-sur-Mer. Elles y sont restées jusqu'à la Révolution, entourées d'un grand culte, à l'instar des *Corps Saints* de Montreuil même : Ethbin était le patron de la corporation des savetiers. Par un témoignage digne de foi, nous savons que lorsque les révolutionnaires de 1789 brûlèrent, devant l'église Saint-Valois, les reliques, les tableaux et les statues de Montreuil, la châsse d'Ethbin s'entr'ouvrit et le crâne roula à terre. Un enfant de 13 ans s'en empara, mais dut, sous les menaces et les coups, le rejeter dans le brasier.

Saint Ethbin a sa fête le 19 Octobre. D'ordinaire il est représenté en diacre : la légende en fait le diacre de Guénolé.

B) **Saint Rioc.**

S'inspirant de son grand-oncle, Albert Le Grand consacre dans ses *Vies de Saints* quelques pages à Rioc. Elles sont si étranges que les Bollandistes n'ont pas jugé à propos de les reproduire. D'après cette notice, Rioc serait né au château de la Roche, près de Landerneau. Dès son enfance il aurait été en butte aux persécutions de son père et plus encore du monstre infernal. A l'âge de quinze ans, il se retira avec sa mère à la Forêt, puis, 41 ans durant, il pratiqua la vie érémitique la plus dure qui se puisse concevoir sur un rocher près de Camaret. Il alla finir ses jours à l'abbaye de Landévennec.

A ces récits fantaisistes, préférons les quelques notes éparses dans la Vie de saint Guénolé et dans le Cartulaire. Nous avons vu Rioc encore jeune religieux, sinon simple novice, envoyé par Guénolé auprès de sa mère pour lui redonner la vie. Nous l'avons contemplé aux pieds de Guénolé, le suppliant d'accepter son humble héritage paternel.

Rioc dut entrer au monastère relativement jeune, puisqu'il avait encore sa mère. Il devait habiter assez près de Landévennec, puisqu'il est autorisé à se rendre au domicile paternel. On le croit originaire de Camaret. — Religieux exemplaire, il fut promu aux ordres sacrés. Restait-il à l'abbaye, menant la vie cénobitique, ou alla-t-il dans quelque ermitage pratiquer à la fois la vie contemplative et la vie active, nous ne saurions le dire. A s'en tenir à la lettre de la charte 21, il aurait été du nombre des moines qui se sont recommandés à Guénolé. Il y est spécifié qu'il donna ses biens, en témoignage de reconnaissance pour la résurrection de sa mère. — Le *mystère breton* de Guénolé fait de Rioc le cousin du Saint de Landévennec ; il aurait été personnellement le bénéficiaire du miracle de la résurrection. Avec plus de vraisemblance, le même *mystère* nous le montre succédant à Guénolé, sachant sans doute mieux

que tout autre doser, dans le gouvernement, absinthe et miel, unir force et douceur.

✱

Le nom de Rioc a revêtu diverses formes : Riec, Rieuc, Rieu, Riou, Riom, Rioch, etc. Il est l'éponyme de Riec, de Lanriec, vraisemblablement de Lanriot. Nous trouvons un Lanriec à Pouldergat, un Gui-Riou et un Kerriou à Gouézec, un Saint-Rieux à Henanbihan, un Saint-Rieul à Saint-Cast, un Roz-Landrieux dans l'Ille-et-Vilaine, un Saint-Rion à Plourivo, un Saint-Riom à Paimpol. A Bréhat, il y avait jadis une chapelle dédiée à saint Riom et c'était l'un des saints en honneur à l'abbaye de Beauport. Il aurait été le premier patron de Camaret. Sa fête se célébrait le 12 Février. Les Litanies de Saint-Vougay le rangent parmi les martyrs, le confondant vraisemblablement avec *Rivoare*. On ne lui connaît ni spécialité ni attribut distinctif. A s'en rapporter à la notice d'Albert Le Grand, Rioc aurait fait de nombreux miracles. A ce titre, Budoc, métropolitain de Dol, l'aurait proclamé saint.

#### C) Saint Balay et Saint Marzin.

La charte 29 nous présente deux disciples de Guénolé, *Babilius* et *Marzin*. Avec l'autorisation et sous la dépendance de leur abbé, ils menaient la vie érémitique à Irவில்lac, dans la région du Faou. Ils firent don à Guénolé de quatre villages. L'un et l'autre parvinrent à une sainteté qu'il a plu au ciel de sanctionner par des miracles. La notice consacrée à saint Guénégan les mentionne également comme des héros de sainteté et note leur présence aux obsèques du roi Gradlon. Dans son histoire de Landévennec, dom Mars cite *Babilius* — en français Balay — parmi les personnages les plus illustres de l'abbaye. Une chapelle lui était dédiée près de la maison abbatiale et sa fête au Martyrologe de l'abbaye est marquée au 4 Juillet. — Il serait à identifier avec *Blarcheri*, porté comme martyr dans les Litanies de Saint-Vougay.

Balay étant l'une des gloires les plus pures de Landévennec, il n'est pas étonnant que les moines-missionnaires

aient mis, sous son vocable, nombre de paroisses et de chapelles. Mais ici encore nous sommes déroutés par les variantes du nom.

Dans le Finistère, il est l'éponyme de Plobannalec, appelé aussi Pornalec — de Bannalec (Banadluc) et de ses chapelles et fontaines de Trébalay et de Trébellec. — A Riec, une chapelle de Trébellec — Beuzec-Conq avait jadis une chapelle de Saint-Valée ou Balay. — Leuhan compte un village appelé jadis Sant-Bélec, puis Sant-Vélec ou Kervelec, transcrit par la carte d'état-major sous le nom le *Saint-Prêtre*. — Saint Balay aurait habité Penflour à Châteaulin où jadis une chapelle lui était dédiée. — Sur le chemin de la Troménie de Locronan, un village du nom de Trobalo. — A Irvillac, deux fontaines qui évoquent les noms de Balay et de Marzin. Le même saint, sous la forme Bellec, semble l'éponyme de Lambézellec.

Dans les Côtes-du-Nord, nous retrouvons son nom dans Plobasnalec, Lanvallay et Ploubalay. Dans la Loire-Inférieure, à Auessac, les frairies de Penhoët et de Gavresac ont pour patrons saint Walai et saint Martin d'Armorique.

✱

Quant à saint Marzin, il a donné son nom à Loc-Marzin en Bannalec — à Lanvarzin en Plouzévet — au Sant-Marzin de Plougonvelin. Il a été, à bref délai, éclipsé par Martin de Tours.

#### D) Saint They ou Divi.

Avec un ensemble touchant, d'autant plus significatif qu'il est plus rare, celtisants et historiens font de saint Yvi, sinon le dernier des émigrés bretons dans l'ordre des temps, au moins le dernier des saints venus de Grande-Bretagne en Armorique. L'accord cesse quand il est question de son origine ; il reprend à propos de son activité apostolique : Yvi, de l'avis de tous, appartient à la famille des « itinérants ».

a) *Le saint.*

Parmi les personnages qui ont illustré l'abbaye de Landévennec par l'éclat de leur vertu, de leur doctrine ou de leurs œuvres, immédiatement après *Idunet*, dom Mars cite *Dieus* : « Non loin de Châteaulin, dit-il, vivait également dans la solitude *Dieus*, à l'endroit qui, de son nom s'est appelé *Loc-Dei*. Lui aussi se donna à Guénolé. » Que le personnage en question ait été ou non disciple immédiat de Guénolé, qu'il ait ou non vécu de la vie cénobitique à Landévennec avant de s'adonner à la vie érémitique et à l'apostolat, pour dom Mars, Dey ou They se rattache à la famille spirituelle de Landévennec.

Mais le saint Yvi de nos historiens et le saint Dei de la tradition de Landévennec sont-ils le même personnage ? — Sous la diversité des formes : *Dei*, *Day*, *They* ou *Thea*, *Evy*, *Ivy*, *Divi*, *Devit* ou *Avit*, il est facile de retrouver l'identité du nom *David*. Les mutations s'expliquent d'une part par l'adjonction du mot *saint*, et d'autre part par les raisons d'ordre général que nous avons exposées. Avec l'identité du nom, il y a lieu de proclamer l'identité de la personne. Il s'agit de *They*, le moine de Landévennec, qui a si bien réalisé son nom *David*, le *bien aimé*, aimé de Dieu et aimé des hommes, à cause de sa sainteté éminente et rayonnante, à l'exemple de son maître Guénolé. Dès lors, les missionnaires se sont plu à lui dédier paroisses, chapelles et fontaines, avec les préfixes les plus divers : *Poul*, *Plou*, *Lan*, *Loc*, *Tre*, *Bren* ou *Bran*, *Pont*, *Nant*, *Lez*, sans oublier les lieux-dits.

b) *Le culte.*

Pour commencer par la région de Châteaulin, *They* est le patron de la paroisse et de l'ancienne église de Lothey. Il avait une chapelle à Saint-Ségal, localité appelée dans quelques vieux écrits *locus Dei* ; des chapelles à Quéménéven, à Gourin, à Plonévez-Porzay. Dans cette dernière paroisse, nous trouvons les deux formes : *they* et *divi*. Plomodiern a son *Lez-Yvi*. On dirait que tout le Cap-Sizun lui est dédié : *They* compte une chapelle et une fontaine jadis très fréquentées à Cléden, à la pointe du Van — des

chapelles et des fontaines à Plouhinec et à Poullan. Il est l'éponyme de Pouldavid (poul-déi). Sous la forme *Evi*, il a une chapelle et une fontaine à Saint-Jean-Trolimon ; sous la forme *Ivi*, il était l'éponyme de l'ancienne paroisse de Bodivit, Guengat fête encore son premier patron *saint Divy*. — Mahalon a un *Lezivy*, avait une chapelle et conserve une célèbre fontaine à *Landiduy*. Il est l'éponyme et le patron de Saint-Yvi. Riec a une chapelle Saint-They. A la porte de Quimperlé, nous trouvons d'une part Lothéa, d'autre part Saint-David. A Brennilis, une chapelle en ruines s'appelle Saint-Avit, David ou Divy. Dans le Morbihan, il est l'éponyme de Pontivy, de Brandivi, des divers Lotivy (Quiberon, Groix, Priziac, Saint-Avey) sans compter le Saint-Yvi de Moréac et le Nant-Divy de Saint-Nolf. Dans les Côtes-du-Nord, vraisemblablement Plouisy et Plésidy, certainement les deux Loguivy (Plougras et Lannion) lui doivent leur nom ; il a des chapelles à Ploubaznalec, Tonquédec, Plouaret. Si nous rentrons dans le Finistère, nous trouvons des chapelles de saint Yvi à Plouigneau (Trévidy à la porte même de Morlaix), à Plounéour-Ménez, à Plouguerneau ; Landéda serait à interpréter *Lan-ti-déi*. Le Bourg-Blanc, à défaut de chapelle, conserve la source de saint Divy : l'hôpital était jadis sous son vocable. Dirinon a une chapelle de saint Divy. Il est l'éponyme et le patron de Saint-Divy entre Landerneau et Guipavas. Signalons le Landivy de la Mayenne, et le Saint-Day, près de Redruth, dans la Cornouaille insulaire.



Mais, dira-t-on, plusieurs de ces localités — tel le Saint-Divy de Landerneau — honorent comme patron, non l'obscur moine de Landévennec, mais *David*, l'illustre archevêque de Ménévie. Nous n'avons pas à raconter la vie de saint *David* ni à faire la critique de la légende de sainte Nonne, sa mère. Cette légende est un vrai roman forgé dans un double but : donner du lustre à la paroisse de Saint-Divy et expliquer l'appellation *Dirinon*. *Dirinon* doit son nom à saint Nonna, non à sainte Nonne. A la Forêt-Landerneau et à Saint-Divy, sa trêve, nous sommes dans la zone

d'activité apostolique des moines de Landévennec. Les missionnaires y ont introduit l'un de leurs saints favoris. Il y a régné sans conteste pendant des siècles. On est mal venu à lui substituer un saint d'outre-Manche, eut-il en main une crosse à double branche ?

✠

Notre They est représenté d'ordinaire comme un simple moine, tout au plus comme un abbé, au sens primitif du mot, le père, l'ancien, avec un bâton comme signe de son autorité. — Saint They est invoqué et l'eau de ses sources employée contre le rumathisme. On lui recommande les enfants chétifs.

#### E) **Saint Pierre le Pauvre.**

##### a) *Un saint armoricain.*

Le *Bulletin Diocésain* (1928) a publié deux longs articles sur saint Pétrock, abbé et confesseur, sur son culte au delà comme en deçà de la Manche. Le travail, traduit et présenté par dom Jean-Louis Malgorn, est signé du docteur H. Doble. La *Vie de Saint Petrock*, de date relativement récente, comprend les douze leçons de l'office et rentre dans le cadre ordinaire des légendes médiévales. Le saint est en rapports avec saint Samson et saint Méen. Petrock est l'éponyme et le patron de S. Petrock dans le Devon, le fondateur de Bodmin dans le Cornwall. De nombreuses localités de ces deux comtés comme de la Bretagne Armorique *seraient* sous son vocable. — Dans *Les Vies des Saints* de dom Lobineau (Edition Tresvaux) on trouve une notice sur saint Perreux, abbé, semblable dans les grandes lignes à *la vie de saint Petrock*. Elle ajoute un détail : les reliques du saint furent furtivement transportées de Bodmin à Saint-Méen. Sur l'ordre d'Henri II, roi d'Angleterre, l'abbaye dût les restituer mais obtint de garder une partie du *chef*.

✠

Nous n'avons pas à nous prononcer sur l'existence d'un saint Petrock ni sur l'extension de son culte au-delà de

la Manche. Quant aux vocables semblables, si répandus en Armorique, nous croyons devoir leur assigner une autre origine et les rattacher à un saint de Landévennec, à Pierre le Pauvre.

##### b) *Le nom varie selon les régions.*

Les principales variantes sont Péran, Pédran, Pétran, — Per, Perric, Pérec, — Péron, Pezron, — Perreux, — Petroc. Il est facile d'y retrouver la racine *Pierre*. La Charte 6 nous parle de la tribu *Pedran*. Cette terre touchait l'abbaye. Ainsi s'expliqueraient l'anecdote rapportée dans la Charte 68 et l'allusion du Cartulaire de Quimper à un village *Kerbéron* proche de Landévennec. Dans la presqu'île de Crozon, nous retrouvons au moins deux fois le terme Péron, spécialement aux îles *Trébéron*, près de l'île Longue.

Tréboul avait jadis à Lopaërec une chapelle dédiée à *sant Per Baour, saint Pierre le Pauvre* : la fontaine subsiste ornée d'une statue. En sortant et en rentrant, les marins de Tréboul, de leurs bateaux, saluent l'emplacement de l'antique sanctuaire. Les femmes accourent à la fontaine quand la pêche ne donne pas, et si elles ne sont pas exaucées, le saint est mis en pénitence : il subit soit la bastonnade, soit le plongeon dans la fontaine.

Lopérec — *Loc-Pezrec* — a comme éponyme et comme patron *sant Pérec*, avec jadis une fontaine auprès de l'église. A la chapelle Saint-Guénolé, il est représenté accueillant un cerf.

Pérec semble avoir été le premier éponyme de *Loperhet* et de *Perc'het* (Bénodet), passés sous le vocable de *Berc'het* (Brigitte).

On sait que le monastère du Relecq (Plonéour-Ménez) s'appelait à l'origine *Kerber*. Saint-Pierre-Quilbignon se dit encore en breton *Kerber* et Quilbignon serait à traduire petit monastère. La paroisse de *Lamber* est universellement connue ; près de Ploudalmézeau, une chapelle *Kerber* ; à Plouguin, la chapelle du cimetière est sous le vocable de *sant Pirric*. La question peut se poser pour *Lambader* : la véritable étymologie ne serait-elle pas

Lan-ma-Per, d'où par mutations *Lambader* ? — La remarque vaut pour le *Kerbader* (N.-D. des Neiges) de Fouesnant.

Dans la région du Haut-Ellé, à Langonnet, *Tréobéron* est devenue la chapelle tréviale de la Madeleine ; un Bezuer ou Bever a formé le bourg actuel de la Trinité ; à Gourin, un village du même nom. Dans les Côtes-du-Nord, sur les confins de la Cornouaille, il y eut un Kerpert et un Saint-Pever ; à la porte de Lannion, *Ploubezre* ; près de Bégard, Landébaëron.

Trézilidé vénère comme patron saint *Péran* : une statue placée dans un édicule sur la route de Lesneven à Saint-Pol, est saluée avec dévotion par tous les passants, honorée d'un culte spécial par les bouchers. Paimpont compte un Saint-Péran ; Saint-Malo-Trois-Fontaines, un Loc-Péran ; Plédran, un Saint-Perran. On sait que Port-Louis (Morbihan) s'est jadis appelé *Locpéran*, que Quiberon s'interprète *Ker-peron*.

Sous la forme Perreux, on relève Saint-Perech de Pluméret, Saint-Pétreux de Plerguer, Saint-Perreux près de Redon. Au-delà de la Vilaine, *Pierric* se glorifie d'avoir comme patron saint Guénolé (Guingalais) et de posséder la fontaine du *Pas du Saint*.

En un mot, mention est faite de notre saint dans la plupart des régions où s'est exercée l'activité des moines de Landévennec.

#### c) Caractéristique du Saint.

Il se montre à nous revêtu de la robe de la pauvreté et de l'humilité, gagnant les cœurs par sa douceur, sa bonté. Aussi est-ce le saint du menu peuple, des petites gens.

Par là il rejoint le *Petrock* d'outre-Manche, qui de riche s'était fait pauvre pour être totalement à Dieu, à moins qu'il ne faille les identifier, le saint armoricain restant le prototype. *Petrock*, nous dit-on, eût comme maître *Wethnoc* et fut l'ami de *Jacut*. Mais *Guéthenoc* et *Jacut* sont les frères de Guénolé. Une fois de plus, l'Angleterre serait tributaire de la Bretagne.

#### d) La fête.

Saint-Jacut en mer fêtait saint *Petrock* le 4 juin. Ce même jour, l'abbaye de Saint-Méen célébrait saint Pierreux avec un éclat qui n'avait d'égal que la fête du fondateur (1).

#### F) Les saints Enéour, Ergat, Elouan.

Aux trois on pourrait appliquer la réflexion de dom Plaine sur Enéour : « Ils appartiennent à cette classe de saints que l'antiquité et le moyen-âge ont laissés sans légende, sans mention au Bréviaire. Mais la tradition et les monuments figurés nous en apprennent assez sur leur compte, pour qu'on les range dans la classe des saints authentiques, ayant plein droit d'être maintenus comme patrons des églises et des chapelles qui sont sous leur vocable de temps immémorial ». Un recteur de Plonéour-Lanvern, M. Quélenec, voulut substituer saint Vincent de Paul à saint Enéour comme patron de la paroisse. Il se heurta à l'opposition de ses ouailles : « Enéour, lui répliqua-t-on, n'a pas démérité ». Les litanies de Saint-Vougay mentionnent saint Enéour et saint Elouan ; d'autres litanies, datant également du XI<sup>e</sup> siècle, publiées par d'Arbois de Jubainville nous parlent de saint Rocat.

#### a) Enéour.

Enéour est l'éponyme et le patron des trois Plonéour que compte le diocèse de Quimper et de Léon : 1<sup>o</sup> Plonéour-Lanvern, cité fréquemment dans le Cartulaire se rattachant à Landévennec par le prieuré de Lanvern, — 2<sup>o</sup> Plonéour-Ménez, avec son monastère du Relecq : les saints de Landévennec et ceux de Cîteaux se partageant les niches dans l'église paroissiale ; 3<sup>o</sup> Plonéour-Trez : les moines de Landévennec l'ont évangélisé, remplaçant le culte des pierres sacrées par le culte du Dieu vivant. — Enéour était jadis titulaire d'une chapelle à Quéménéven.

(1) Les calendriers du Léon de 1516 et 1526 portaient : 5 Mars *Pieran*, évêque. *Pieran* aurait été évêque d'Irlande et confondu sans doute avec notre *Péran*. Cette fête ne se retrouve pas dans la révision de 1660.

b) Ergat.

Avec les variantes qu'expliquent les conditions de temps et de lieu (Ischat, Huncat, Eogat, Enogat, voire Boscat et Rocat) saint Ergat est éponyme d'une foule de paroisses et de chapelles. Dans le *Finistère* : Pouldergat, Trefflagat, Léchiagat, Tréogat, Lanurgat (Lothey), Tréouergat, Plouescat, les deux Plégat ; dans les *Côtes-du-Nord* : Louargat, Plouagat, Trémargat, Laniscat ; dans le *Morbihan* : Plumergat ; dans l'*Ille-et-Vilaine* : Saint-Enogat.

c) Elouan.

Elouan, le Lohene des Litanies de Saint-Vougay — est l'éponyme de Rosnoën (Roz-Lohen, de Lopuhen (Hanvec), de Kerlouan et de son hâvre de Poulluhén, de Poullaouën, et, semble-t-il, de Tréflaouénan et de Tronoën — de Kerluhan (Châteaulin) et de Leuhan. Mahalon a un *Lanhouante*, Pleiber un château de Lohennec, Dinéault un village Lohuen. Dans le diocèse de Saint-Brieuc, il y a une paroisse *Louannec*. A Saint-Guen, jadis trêve de Mur, se trouve la célèbre chapelle de Saint-Elouan. Elle fut refaite du temps du Bx Maunoir. Les pèlerins y accouraient par milliers, les miracles s'y multipliaient.

G) Saint Nonna — Vouga ou Vio.

a) Antécédents du Saint.

A la date du 15 Juin, Albert Le Grand nous donne la Vie d'un saint personnage qu'il appelle Vouga ou Vio, plus connu de nos jours sous le nom de Nonna. Entr'autres sources, il cite un manuscrit de l'abbaye Saint-Mathieu et *Les Recherches des Antiquités des Eglises du Léon* par Messire Yves Le Grand. Vouga aurait renoncé à un évêché, sinon à un archevêché de Grande-Bretagne, pour venir en Armorique et y vivre à la fois en ermite et en apôtre. Il aurait d'abord évangélisé le sud-ouest de la Cornouaille. De nombreux miracles ayant attiré sur lui l'admiration des foules, Vouga gagna la Domnomée, s'enfonça dans la forêt, fonda un ermitage dans l'endroit qui, de son nom, s'appelle Saint-Vougay. Cet ermitage ne tarda pas à devenir un mo-

nastère réputé, en attendant d'être le centre d'une paroisse importante. Les Bollandistes (Juin II) ont donné en latin l'essentiel de cette notice.

b) Vocables : en Cornouaille.

Quoiqu'il en soit des antécédents du personnage et de la forme primitive du nom, on ne peut nier que de nombreuses localités en Bassé-Bretagne se réclament du parrainage de Nonna ou Vouga, qu'il en ait été le fondateur ou qu'il en soit seulement le patron.

De temps immémorial, Nonna est le patron de Penmarch ; l'une des îles adjacentes porte encore son nom. Tréguennec a une chapelle de saint Viot ; or légende et tradition identifient Nonna et Viot. A l'entrée du Cap Sizun, nous trouvons Esquibien : le patron en est saint Oneau, avec jadis une chapelle dite *Saint-Onat*. Onneau et Onat peuvent à bon droit se considérer comme des variantes de Nonna. Bannalec a un *Lannon* ; le même *Nonna* semble l'éponyme de Lennon. — Sur la rivière de Châteaulin, Logonna-Quimerc'h honore comme patron saint *Onna*, alors que les registres portent *Nonna* ; dans la même localité, un village Keronna. Au fond de la rade de Brest, face à Landévennec, nous trouvons Logonna-Daoulas, dont l'éponyme et le patron est *Monna*. Au cours des siècles le personnage a été dédoublé : Monna s'est réservé le patronage du sexe fort, tandis que sa sœur Nonna a eu les préférences du sexe faible. Entre Daoulas et Landerneau, se dresse Dirinon : nous l'avons dit, la meilleure interprétation du mot est *diri-non*, les marches ou les terres de Nona. — A l'extrémité est de l'ancienne Cornouaille, Bothoa ne serait-il pas une contraction de Bot-onna ?

De ces observations, il résulte que Monna, Nonna, Ona, Onat désignent le même personnage, sans qu'il soit facile de préciser quelle a été la première forme du nom.

Dans le Léon.

Si avec l'hagiographe nous traversons l'Elorn et prenons la direction de Saint-Pol, à côté de Plouzévédé, nous trouvons Saint-Vougay. Les textes portent *Saint-Vouga* ;



les bonnes gens, en parlant de leur *localité*, ne connaissent que *Sant-Nouga* ou *Sannouga*. Dans le breton du Léon, le passage de Monna à Nouga s'explique, tout comme le passage de Vouga au français Vougay. Avec l'identité des noms, il convient d'admettre l'identité des personnages : c'est le même saint qu'on vénère à Penmarc'h, à Daoulas et à Saint-Vougay.



Saint Vougay a-t-il fondé lui-même les localités qui portent son nom ? C'est peu probable. Elles ont été mises sous son vocable par les moines de Landévennec, comme étant un de leurs saints de famille. Toutes ces localités, Saint-Vougay non excepté, sont dans la sphère d'action apostolique de l'abbaye. A quelle époque le monastère de Saint-Vougay aurait-il passé sous la dépendance de Saint-Mathieu ? Nous ne saurions le dire.

c) *L'appellation Vec'ho.*

Mais comment expliquer l'appellation Vec'ho, Veho ou Vezo, courante à Saint-Vougay quand il est question du saint patron ? A s'en rapporter au missel de Saint-Vougay et aux éphémérides de Richard de Miorsec, le nom latin du saint est Becheus, Bechoevus ou Vechoëvus — d'où les termes français Becheau, Boché, Becher — et les termes bretons Vec'ho, Veho, Vezo. Les deux termes Vouga et Vec'ho s'appliquent-ils au même personnage ? Dans leur façon de parler, les paroissiens de Saint-Vougay admettent deux personnages, puisqu'ils font de l'un l'éponyme de la localité et de l'autre le patron de la paroisse. Dans leur esprit et dans leur dévotion, ils les confondent l'un avec l'autre. En réalité, il y a, semble-t-il, deux noms et deux personnages distincts. Au point de vue linguistique, on ne voit pas comment identifier les deux noms Vouga et Vec'ho. Les litanies de Saint-Vougay nous font invoquer et *Becheu* et *Monna*. Vec'ho ou Vio ne serait autre que le mystérieux Guiziau ou Vizio dont nous avons parlé, invoqué dans les Litanies sous le nom de *Guidiane* ou de *Citaw*. Le Vio de Tréguennec et le Bého de Priziac s'expliqueraient de la même façon.

d) *Le missel de Saint-Vougay.*

Albert Le Grand termine la *Vie de Saint Vouga* par cette réflexion : « Le missel du saint se garde comme relique dans son église, à l'attouchement duquel les fébricitans se trouvent soulagés ». Il s'agit d'un missel très ancien, conservé au presbytère, missel que l'église regarde comme un trésor, que les connaisseurs proclament, avec le château de Kerjean, la merveille de Saint-Vougay.

Le missel ne saurait être du saint lui-même, qui s'y trouve classé parmi les bienheureux. C'est un manuscrit datant du XI<sup>e</sup> siècle, de la même époque que le Cartulaire de Landévennec, provenant soit de Landévennec, soit de Saint-Mathieu du Léon. — Il a subi les avaries du temps, ne comptant plus que quarante-neuf feuilles, plus ou moins endommagées. C'est un missel romain, adapté à la Bretagne. L'office du samedi-saint a ceci de remarquable : les Litanies à chanter pour la cérémonie du baptême contiennent une liste de saints bretons, bretons d'origine ou bretons d'adoption. On en compte trente-six que les connaisseurs ont déchiffrés et identifiés — dans le nombre peut-être trois ou quatre doublets.

ARTICLE IV.

Les affiliés.

A) *Saint Conogan.*

a) *Le monastère de Beuzit-Landerneau.*

La charte 47 nous apprend que saint Conogan, confesseur, eut un entretien avec saint Guénolé touchant ses intérêts spirituels. Il mit sous sa protection sa personne et ses biens, à savoir le modeste domaine qu'il tenait de longue date du roi Hylibert, domaine situé sur l'Elorn. Suivent des détails sur les limites de la propriété et la nature des biens concédés. On décida sur place que les deux communautés seraient unies à perpétuité, autant que les circonstances le permettraient, et que tous les frères vivraient sous la direction des abbés et selon la

règle de *saint Guénolé*. En conséquence, le fidèle serviteur de Dieu Conogan se hâta de mettre en état le monastère et ses dépendances.

D'après le titre de la charte et la description des lieux, il est question de *Beuzit-Conogan*, à un mille de Landerneau, sur la route de Brest. Nous sommes en présence d'une *recommandation*, d'une communauté se mettant sous la tutelle d'une communauté plus importante. Les interlocuteurs ne sauraient être Guénolé et Conogan en personne, mais leurs successeurs, agissant en leur nom et par leur autorité. Hylibert est une lecture fautive pour Childebert, roi de France. Quoiqu'il en soit des détails, l'identification du monastère ne fait pas de doute : il s'agit d'un monastère fondé par Conogan ou placé sous le vocable de Conogan, à Beuzit près de Landerneau.

b) *L'ermite — le moine — l'évêque.*

La liste des évêques de Cornouaille donne comme successeur immédiat à saint Corentin saint Guénégan ou Guennuc, de la noble maison de la Palue, près Landt-Ternok. Il aurait étudié les belles lettres à Quimper même, à l'école ouverte par Corentin, mais étudier « sans se dévoyer aucunement du sentier de la vertu ». Bientôt renonçant au monde, il s'adonna à la vie érémitique à Beuzit, puis il passa à l'école de Guénolé à Landévennec. C'est là qu'on vint le chercher pour en faire le successeur de Corentin. Il aurait présidé les funérailles du roi Gradlon. On le voit, cette notice est écrite dans le style et selon les données de la seconde tradition de Landévennec (thèse connanienne). Un point semble acquis : un moine de Beuzit-Landerneau, en rapports avec Landévennec, est monté sur le siège de saint Corentin. De l'avis de tous, Conogan et Guénégan sont deux variantes du même nom.

c) *Conogan est-il à identifier avec Quonoc et Tégonnec ?*

Au nombre des compagnons de Paul Aurélien, Wurmonoc met en tête de liste, ou plutôt hors série, Quonocus, appelé aussi *To-quonocus*, selon la façon de parler d'outre-

Manche. Sa valeur et son mérite l'avaient fait choisir par Paul lui-même comme maître de ses compagnons. N'est-ce pas ce Quonocus qui, épris de perfection, aurait gagné la solitude et la forêt de Beuzit, pour s'y adonner à la prière et à la pénitence. De là, il aurait passé au monastère de Landévennec pour profiter des leçons et des exemples de celui dont la réputation de sainteté s'étendait à toute l'Armorique. Quonocus et Conogan, *comme termes*, s'apparentent au dire de tous les Celtisants. On se rappelle que Guénolé a compté comme voisin de cellule et comme témoin de ses luttes contre le démon un nommé Thégonus. Mais *Thetgonus* ou *Tégonnec* n'est qu'une variante classique de *Connoc* : c'est le même nom précédé du *to* celtique. Le personnage tient tête au prince des ténèbres et comme Guénolé le renvoie « confus et écorné ».

d) *Avec saint Ténénan ?*

Nous avons une Vie de Saint Thénénan, autrement dit Ténédor. Né en Grande-Bretagne d'une noble famille, Ténénan aurait eu pour maître Carantec, qui l'aurait formé aux vertus solides. Sur l'ordre du ciel, il passa en Armorique pour régir le troupeau qu'avait assemblé Paul Aurélien, assuré d'ailleurs que là où il travaillerait, la foi demeurerait à tout jamais. On lui connaît trois compagnons : Senan, Armel, Kenan. Après un séjour plus ou moins long à Beuzit à l'extrémité des bois de la Douna, près de la Palue, il se présenta en sauveur devant *Joyeuse Garde*. Sa mission était double : mettre fin aux ravages des Danois et procurer aux chrétiens réfugiés dans ces forêts les secours de la religion. Il leur aurait construit deux églises, l'une à la Forêt sous son vocable, l'autre à Plabennec, sous le patronage de saint Pierre. L'auteur de cette notice nous est inconnu. Ses intentions sont claires. Il veut expliquer l'origine des paroisses du Bas-Léon, justifier les appellations courantes. Sous le surnom de *Ténédor*, Ténénan serait l'éponyme de *Landerneau* comme de *Plouédiner*, entre l'Aber-Benoît et l'Aber-Vrach.



Ces étymologies paraissent douteuses. Pour ne parler ici que de Landerneau et de son patron Houardon, il est plus naturel de faire dériver les deux noms d'*Houarneau* (Hervé l'aveugle). Saint Thénéan est le patron de la Forêt. Il est aussi, ou du moins, il est redevenu le patron de Plabennec : à un moment donné, cette paroisse aurait été sous le vocable de saint Pierre. Nous n'admettons pas pour autant tout ce qui est rapporté des luttes de Ténéan contre les Danois et de ses exploits à *Joyeuse garde* et à la *motte de Lesquelen*. *Joyeuse garde* et la *motte de Lesquelen* évoquent, avec le souvenir du paganisme, des faits plus anciens.

En réalité, Ténéan et Guénégan sont deux formes d'un même nom, désignent le même personnage, le Conogan de Beuzit-Landerneau. Avant d'être des prieurés-cures de Saint-Mathieu, la Forêt et Beuzit étaient des dépendances de Landévennec.



Notre thèse se heurte à une objection. Guénégan, qu'il ait été ou non successeur *immédiat* de saint Corentin, était évêque de Cornouaille tandis que Ténéan nous est présenté comme évêque du Léon. Sa mission était de continuer l'œuvre de Paul Aurélien. Albert Le Grand termine sa notice sur saint Ténéan par cette réflexion : « Les écrivains qui ont dressé le catalogue des évêques du Léon ont ignoré saint Ténéan, hormis Rolland de Poulpique et avant lui Yves Le Grand. » Yves Le Grand écrivait vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle et on sait que comme historien il est très discutable. Nombre de détails de la légende sont sujets à caution : l'évêché du Léon n'existait pas encore comme diocèse à l'époque où l'on fait vivre Ténéan et Dol dont le métropolitain l'aurait sacré, ne sera archevêché qu'après de longues années (1). Quant au maître et aux compagnons de Ténéan, leur principale, sinon leur unique raison

(1) Il est à noter que Wurmonoe ne cite que trois disciples de Paul Aurélien, qui lui auraient succédé comme abbés-évêques. Nulle part il ne fait mention de Ténéan.

d'être est de fournir des éponymes ou des patrons aux localités : un *Carantec* à *Trégarantec*, un *Sané* (*Senan*, *Sene* ou *Seni*) à Plouzané, Guissény, etc., un *Armel* à Plouarzel, à Ploudalmézeau.

e) *Culte de saint Conogan.*

Quoiqu'il en soit des antécédents du personnage, le culte de saint Conogan, sous telle ou telle appellation, s'est répandu dans toute la Basse-Bretagne.

On connaît le dicton « sur le pont de Landerneau on n'est ni dans le Léon ni dans la Cornouaille ». L'*Elorn* fait la *séparation* des deux diocèses ; le *pont* est leur *point de jonction*. L'union morale des deux évêchés s'est faite en la personne de saint Conogan, à Beuzit-Landerneau. Là un enfant du Léon s'est préparé à succéder à Corentin ; là les moines formés à Landévennec ont établi leur base pour évangéliser le Léon. L'ermite du Méné-Bré, Hervé l'aveugle est venu sceller l'union, en donnant son nom à Landerneau, en attendant de prendre pied en Cornouaille.

Conogan, sous le nom de Ténéan, est le patron de la Forêt et de Plabennec. Il est l'éponyme de Saint-Thonan, de Saint-Conan, de Tréogan, de Trégonan, vraisemblablement de Brignogan et de Plouéan. Sous la forme abrégée *Kénan*, il est le patron de Plouguerneau. Sous la forme encore plus réduite de *Ké*, il est le patron de *Cléder*, et pour qu'il n'y ait pas d'erreur possible, Albert Le Grand ajoute *Ké* surnommé *Collaudoc*. Le même Collaudoc ou Collodan était le premier patron de l'île de Sein, est encore le patron de Plogoff et de sa chapelle *Cléden*. Avec la graphie *quay*, nous trouvons le même saint à Saint-Quay-Perros, à Saint-Quay-Portrieux et dans une chapelle de Glomel. Sous la forme *Connec*, *Egonec*, *Thégonnec*, il est l'éponyme de Saint-Thégonnec, de Plogonnec, de Langonnet, de Saint-Connec. Sous le vocable Guénégan, il est l'éponyme de Lanvénejen et compte des chapelles à Gourin, Spézet, Bolazec, Penhars. — Beuzec-Cap-Sizun possède une chapelle Saint-Conogan, un village Lescogan, et le célèbre rocher dit bateau de Saint-Conogan. Une chapelle de Plomelin a les trois vocables Conogan, Guénégan, Thégonnec. L'évêché de Tréguier avait jadis une paroisse Guénézan.

f) *Fête et reliques.*

La fête de saint Conogan se célèbre le 15 Octobre. Il est invoqué par ceux « qui sont affligés de fièvres, lesquels recouvrent d'ordinaire guérison ».

Lors de l'invasion normande, Montreuil-sur-Mer reçut, on ne sait trop par quelle voie, une châsse contenant une partie des reliques de saint Conogan. Ces reliques furent la proie des flammes en 1789.

Le prieuré de Beuzit-Conogan se glorifiait de posséder un bras du saint et une partie de son chef. On les exposait à la vénération des fidèles à Beuzit même, mais aussi sur le parcours des pèlerins du Folgoët et de Gouesnou.

D'après un inventaire de 1273, la cathédrale de Saint-Corentin aurait eu l'autre partie du chef. Quand et comment la relique a-t-elle disparu ? On l'ignore. Dans le transept-nord, face à la statue de saint Guénolé, on voit encore la statue du second évêque de Quimper.

Quant à Ténénan, après un certain flottement, sa fête a été fixée au 16 Juillet dans le calendrier du Léon.

B) *Saint Idunet.*

La Charte II met sous nos yeux un tableau ravissant. Guénolé s'est rendu à Châteaulin auprès de son frère Idunet, qui avait son ermitage au pied de Ban-Nin, sur la rive gauche de l'Aune. Idunet accourt au devant de l'illustre visiteur et après un colloque spirituel se recommande au Saint de Landévennec corps et âme, sujets et biens. Les amis du Christ passent trois jours ensemble, parlant du royaume de Dieu. Le Saint regagne alors son abbaye en compagnie de cinq moines d'une piété insigne, qu'Idunet lui confiait.

Cette Charte, la première par numéro d'ordre, est une donation faite sous forme de *recommandation*. Les biens en question sont faciles à identifier. Idunet est dit frère de Guénolé, non selon la chair, mais dans le Christ : il est probable d'ailleurs que le donataire n'est pas Guénolé en personne. Nous avons dit ce qu'il fallait penser de l'identité d'Idunet et d'Ethbin. Le point intéressant est la

mention des compagnons d'Idunet : dès lors qu'il en cède cinq pour aller parfaire leur formation à Landévennec, c'est que le monastère de Ban-Nin avait déjà une certaine importance.

Le fait de l'annexion à l'abbaye de saint Guénolé ne saurait faire de doute. Jusqu'à la Révolution, le prieuré d'Yonnet, *Loc-Yonnet*, a relevé de Landévennec. D'après la Charte 50, Alain Fergent donna à saint Guénolé le verger situé près du château, l'écluse avec les moulins et le droit de pêche. L'acte fut conclu en bonne et due forme à Landévennec même, devant l'abbé Guillaume et les moines, en présence de Benoît, évêque de Nantes, de Guéguen, abbé de Tudi et d'autres témoins. Monastère et château ayant leurs églises en face l'une de l'autre, il y eut des conflits d'attribution entre les desservants. Châteaulin, malgré tout, a continué à vénérer saint Idunet comme son patron et l'église paroissiale lui est dédiée. Il est le patron de Trégourez, Plounévezel a une chapelle (jadis trêve) sous son vocable. Il semble l'éponyme de Pluzunet.

Son nom signifierait le *désiré*. Il figure dans les Litanies du Missel de Saint-Vougay. A Trégourez, Idunet est représenté en diacre, confondu avec Ethbin, le fidèle diacre de Guénolé. — De tout temps, Châteaulin a été célèbre pour la pêche du saumon. Le droit de pêche cédé au prieuré n'était donc pas un vain mot. Idunet pourtant est le *saint* non de la pêche, mais des pommiers, sans doute en raison du verger dont parle la Charte 50.

C) *Saint Véguen.*

La Charte 12 mentionne saint Guéguen ou Véguen (Uniconus) comme ayant fait don à saint Guénolé d'une terre située dans la vicairie de Trégourez, comprenant la trêve de Gulveïn et lan Hoarnec. Gulveïn est à mi-distance entre Edern et Trégourez. La localité comporte une fontaine et une chapelle dédiée à saint Guénolé. Au xvii<sup>e</sup> siècle, elle s'appelait en français Guillevain ; de nos jours, on l'appelle Guellevain. La meilleure interprétation du mot — peut-être défiguré à dessein — est l'abri, le monastère de Guen. Lan Houarnec est le lan de saint Hervé. Quant

au donateur Véguen, une chapelle située à 500 ou 600 mètres à l'est de Gulveïn porte son nom : cette chapelle, quoique relativement récente, est en ruines.

Guellevain relevait de Landévennec : avec le service religieux, la trêve comportait un lit de justice. En face de Guellevain et de Saint-Véguen, une maison porte encore le nom de *Scoldi* : les Druides y auraient tenu école.

En Gouézec, deux villages sont sous le vocable de saint Véguen, Lanvéguen et Roz-Véguen.

Saint Véguen était invoqué contre la fièvre. Le pèlerinage des 3 lundis est resté légendaire. Il fallait s'y rendre trois lundis consécutifs et chaque fois visiter à trois reprises chapelle et fontaine.

Malgré la ressemblance des noms et des pratiques de dévotion, le Véguen de Gulveïn ne saurait être confondu avec Guénégan.

#### D) Saint Rivoaré.

La charte 39 offre un grand intérêt tant par elle-même que par les personnages qu'elle met en jeu. Sur les confins du Bas-Léon, saint Morbret se recommande à saint Guénolé et lui fait l'abandon du bénéfice qu'il détenait du comte Even surnommé le Grand. La mention du comte Even est un indice que le donataire n'est pas Guénolé en personne mais son abbaye de Landévennec. Au reste, il est dit dans la charte que le mobile de la donation est de s'assurer la protection de ce saint universellement connu. Il s'agit du bénéfice de Lanrivoaré, de ses droits et annexes.

##### a) Rivoaré, martyr ?

La localité a pour éponyme Rivoaré. Ce *personnage*, qu'est-il ? Au cimetière, il y a un enclos entièrement dallé, où il n'est permis d'entrer que pieds nus. Du côté est, se dresse un piédestal portant une croix en pierre ; devant ce piédestal sont rangés de gros galets. Jadis on voyait, à côté, les restes d'un tronc d'arbre dont les pèlerins coupaient

des éclats en guise de reliques (1). Cet enclos s'appelle le cimetière des *Saints*. Rivoaré serait le chef d'une tribu d'émigrés bretons mis à mort par les païens en haine de la foi. Leur nombre serait exactement de 7 mille, 7 cents, 7 vingts, et 7 — seiz mil, seiz kant, seiz ugent ha seiz — à savoir 7.847 et non 7.777, comme le proclament les écrivains du jour. Leurs restes reposeraient dans l'enclos susdit, devenu par suite un lieu sacré entre tous.

On aurait mauvaise grâce à rejeter à priori cette tradition. Les Danois et autres pirates ont opéré de fréquentes incursions sur notre territoire et ont pu faire des hécatombes parmi nos chrétiens. On sait que Crozon garde la mémoire de 10.000 martyrs.

##### b) Rivoaré, ermite ?

Il est une autre tradition qui fait de Rivoaré un ermite, voué comme tant d'autres à la pénitence et à la prière, ermite dont le principal titre de gloire serait d'avoir été l'oncle et le premier maître de l'aveugle Hervé. Les 7 galets qu'on voit près du calvaire rappelleraient les 7 pains changés en pierres pour punir un fournisseur sans cœur qui avait refusé l'aumône au saint aveugle.

##### c) Lanrivoaré, sanctuaire païen ?

Une chapelle dédiée à saint Venec nous laisse entendre que nous sommes sur un terrain évangélisé par les moines-missionnaires de Landévennec. Nous savons d'autre part que ces missionnaires recherchaient comme théâtre d'apostolat les endroits infestés par le paganisme. Aussi, avec M. de Kerviler et d'autres érudits bretons, nous placerions volontiers à Lanrivoaré un centre druidique, faisant étalage de science en même temps que d'activité religieuse. Le chiffre 7, si souvent répété, a quelque chose de mystérieux. Si au chiffre 7847, nous ajoutons les 7 pierres, nous avons un total de 7854, nombre parfait, facile à retenir, expliquant la théorie du cercle. En cultivant la science, les

(1) On devait faire le tour de l'enclos en marchant sur les genoux. Moyennant rétribution, les pauvres s'en acquittaient au nom des riches. Les reliques en question étaient un *préservatif* contre l'incendie.

druides ne négligeaient pas l'exercice de leur culte, souvent sanglant. C'est contre ce culte que les missionnaires se sont dressés et ils ont planté la croix là où régnait l'erreur. Ils ont conservé les données scientifiques dont ils ignoraient la signification. L'enclos de Lanrivoaré aurait été le tombeau du paganisme dans cette région du Bas-Léon.



Dans cette lutte entre l'erreur et la vérité, y aurait-il eu, d'un côté ou de l'autre, du sang versé ? Nous ne saurions le dire. Qu'on se rappelle la *thèse conanienne*, les Bretons débarquant en Armorique et massacrant sans merci tous les païens du sexe fort. Peut-être tout n'est-il pas à rejeter, dans cette thèse ? La légende d'Ursule parle justement d'un certain Rivoal. Le paganisme a pu compter quelques victimes. La Croix du Christ aurait été dressée sur leur tombe par le chef même de l'expédition.

#### d) *Le culte de Rivoaré.*

Le Rivoal du mont Saint-Michel (Brasparts) semble s'identifier avec notre Rivoaré. Comme l'exorciste Hervé son neveu, il aurait grâce spéciale pour chasser les démons. Sur le territoire d'Hanvec, en face de Landévennec, pour abriter leur tombe de famille, les princes du Léon (les Rohan) avaient élevé une chapelle sous le vocable de *Lanrivoa* ou *Lanvoa*.

Dans le Runare des Litanies de Saint-Vougay, Mgr Duchesne a lu *Lunaire*. Avec M. de Kerdanet, reconnaissons Rivoal ou Rivoaré. On peut s'étonner qu'il ne soit pas mis au nombre des martyrs. Il y a, semble-t-il, confusion entre Rioc et Rivoaré.

Nous avons parlé de Languéroc ou Lanvenec dépendance de Lanrivoaré et cédé à Landévennec par le même contrat. Nous accordons volontiers que Lanvenec faisait partie de l'héritage de Guénaël. Il ne reste rien de la chapelle de Lanvenec. On appelait le patron *sant ar guiniz-du*, le *saint du blé noir*.

#### E) *Saint Primel et Saint Herbot.*

Nous joignons les deux noms, cités l'un et l'autre dans la Charte 15. Il y avait un homme de Dieu, nommé *Berduualt*, qui se recommanda à saint Guénolé, mettant sous sa protection sa personne et ses biens, à savoir Lan Herprit et le lieu appelé « Lan Berduualt ». Nous l'avons dit, cette charte vise Saint-Thois et les deux personnages en question sont Primel et Herbot.

##### a) *Saint Primel.*

Nous en avons déjà parlé à propos de saint Corentin. Il devait être de la génération de Guénolé, peut-être même un peu plus âgé. Avec Tugdual, il est l'un des premiers ermites de la Cornouaille. De sa chapelle de Saint-Thois, il ne reste aucune trace. Il est l'éponyme et le patron de Primelin (Préveill) et il semble que Plomelin lui doive aussi son nom (en breton Pleuveill). Il avait une chapelle à Quimper dans le quartier de Crec'h-Euzen. Il est le patron de Saint-Evarzec. — Plougasnou a une chapelle sous son vocable.

##### b) *Saint Herbot.*

Le nom a connu de nombreuses mutations : Berthuualt, Berduualt, Bertuald, Héribaldus, Herbalduis, Haër-Pall, enfin Herbot. Dom Mars le met au rang des personnages illustres de Landévennec. Sa vie conservée à Berrien a disparu ; nous en avons un abrégé datant du xiv<sup>e</sup> ou xv<sup>e</sup> siècle, reproduit par les Bollandistes (Juin IV). D'après cette légende, Herbot serait né en Grande-Bretagne, aurait de bonne heure passé en Armorique. Après un séjour en pleine forêt, à l'école d'un vieil ermite, en butte aux mauvais traitements des habitants, il dût chercher refuge au Saint-Herbot actuel, où il aurait rendu son âme à Dieu. Saint-Thois semble avoir été son premier séjour. La localité possède une fontaine de saint Primel et a été longtemps prieuré. Quant à Saint-Herbot (localité) elle relevait jadis de Berrien, où Landévennec avait des biens. Dans l'antique et belle chapelle de Saint-Herbot (aujourd'hui paroisse) le saint est représenté couché sur sa tombe avec

un lion à ses pieds. Traqué par les chiens, Herbot aurait été défendu par les animaux les plus farouches. Aussi les statues les plus anciennes le représentent ayant à ses pieds, non une bête à cornes, mais un lion. Depuis des siècles, saint Herbot est au premier rang des saints *utilitaires*. On l'invoque pour les bêtes à cornes. Les ménagères spécialement recourent à lui pour avoir en abondance du lait et du beurre. Outre le superbe monument de Saint-Herbot même, le saint a des chapelles à Taulé, Saint-Thonan, Collorec, au Trévoux, à Cavan, Ploulec'h, Plonévez-Quintin. Rares sont les églises où il n'ait pas de statue. Dans le Finistère, on en compte 24 remarquables par leur ancienneté.

#### ARTICLE V

##### Les Saints contestés.

###### A) Saint Edern et Saint Théleau.

Dans nos recherches, nous unissons ces deux personnages parce que les savants se demandent s'ils ont jamais traversé la Manche ; le peuple les a souvent confondus.

###### a) Saint Edern.

Se basant sur un cantique, inspiré d'une *Vie latine* aujourd'hui perdue, dom Plaine a publié quelques notes sur saint Edern. — Originaire d'outre-Manche, après avoir séjourné à Douarnenez et au Juch, Edern dressa son ermitage dans les bois de Quistinic près de Briec, devint l'apôtre de la région appelée de son nom Edern. Persécuté par le seigneur du lieu, il gagna Lanédern où il mourut. Tant à Edern qu'à Lanédern, un cerf qu'il avait, à l'exemple de saint Gilles, sauvé de la dent d'une meute, lui servit de monture pour mieux tailler son domaine.

Edern, Lannédern et Plouédern se réclament de son vocable ; il en est l'éponyme et le patron. Jadis Plougar le vénérât aussi comme patron et on y voit encore une source avec sa statue. On le représente montant un cerf, en *chape*, mais sans *mitre*,

Compte tenu de ces données, nous pouvons considérer Edern comme un *saint de chez nous*, un saint de Landévennec. Pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer, Edern a été relégué de plusieurs sanctuaires au bénéfice de saint Théleau (1).

###### b) Saint Théleau.

J. Loth a publié une vie latine de Théleau. L'auteur en serait Etienne, frère de l'évêque Llandaff Urbain, mort en 1133. Téliau, successeur de Dubrice sur le siège de Llandaff, ami de David, évêque de Ménévic, fit avec ce saint le voyage de Jérusalem. Rentré à Llandaff, il dut s'en écarter à cause de la peste, chercher un refuge en Armorique auprès de son ami Samson, puis auprès du roi de Cornouaille Budic, son beau-frère. De retour en Grande-Bretagne, il se comporta en métropolitain du pays de Galles. Après son décès, trois églises se disputèrent son corps : le saint se multiplia pour ne pas chagriner la piété des contendants. L'abbé Duine nous dit que cette vie est nulle au point de vue historique, qu'elle n'a qu'un but : exalter les origines du diocèse de Llandaff au détriment de celui de Ménévic.

Laissons les saints d'outre-mer et leurs historiens vider en famille leurs querelles de préséance. Demandons-nous comment le culte de saint Théleau a pénétré en Basse-Bretagne. A s'en remettre à la légende, Théleau aurait évangélisé notre pays et fondé Landeleau, à l'occasion de son séjour chez le roi Budic. Il aurait légué à la localité son sarcophage, ce *lit* que l'on voyait jadis au cimetière, où notre grand saint Yves a passé une nuit. Quant au cerf qu'il monte, *mitre en tête*, il est à interpréter comme celui de saint Edern. — Avec J. Loth nous craignons qu'il y ait confusion entre deux saints : un saint local, tel que le Deloi ou Deleui dont parle le cartulaire de Quimper, en honneur à Landeleau comme à Guengat et le grand *Eliou* d'outre-Manche, dont Dol nous aurait valu le culte comme celui

(1) Dans l'ancienne église de Landremel (Lothey) on honorait officiellement saint Théleau comme patron secondaire, alors qu'on vénérât la statue de saint Edern.

de Magloire et de Thuriau. — Quoiqu'il en soit, la première tradition de Landévennec a ignoré saint Théleau et ne l'a pas placé au nombre de ses saints. En Basse-Bretagne, le patron des chevaux n'a jamais été saint Théleau mais bien saint Eloi ou mieux saint *Alor* ou *Alar*.

#### B) Saint Brandan ou Dérian.

Nous avons parlé déjà de deux saints bretons chers aux hommes de mer : Budoc et Pierre le Pauvre. Il en est un autre, bien connu dans le monde du folklore, dont le culte fut jadis en honneur même dans nos campagnes : saint Brandan ou Dérian.

On admet généralement l'identité de Brendan, Broladre et Brévalaire. *Loc-Brévalaire* est appelé *monastérium Brandini*, monastère de *Saint-Brandan*. L'abbaye Saint-Melaine dont il dépendait a dû lui valoir le nom plus recherché de *Brévalaire*. Brandan aurait fait un voyage à l'île Fortunée : à ce titre, il est le patron des navigateurs.

Mais notre Dérien, le *Derianus* de Basse-Bretagne, est-il à identifier avec Brandan ? Les litanies de Saint-Vougay nous font invoquer d'une part saint Brangualadre — et d'autre part saint Dérian. Les faits cependant témoignent en faveur de leur identité. A Langonnet, dans un aveu de 1684, on lit : la lande de *Saint-Brandan* vulgairement lande *Saint-Dréhan*. Brandan est donc devenu *Dréhan* et ne tardera à devenir *San-Drain*. — Dans le Léon, à côté de *Loc-Brévalaire*, le Drennec conserve la forme primitive *Dréhan* et le patron de la paroisse est saint Dérien ou Drien.

Saint Dérien est aussi le patron de Saint-Dérien et de Commana. De nombreuses chapelles étaient sous son vocable : on l'a souvent remplacé par saint Adrien, sans autre motif que la similitude des noms *sant Drian*, *saint Adrien*.

#### C) Saint Guénaël.

Le Cartulaire en parle (Charte 39). Nous possédons la *Vie de Guénaël* et l'*Histoire de la translation de ses reliques* — documents datant l'un et l'autre du XI<sup>e</sup> siècle —.

Il est pourtant l'un des personnages les plus mystérieux de l'hagiographie bretonne. Nous le rangeons parmi les saints *contestés* parce qu'il semble un transfuge de Landévennec.

#### a) Origines et vocation.

Le nom a revêtu diverses formes : Guénaël, Guénael ou Guinal — Vénal ou Vinal — Guénaut, etc. Il signifierait *beau comme l'ange* : Guénaël aurait reproduit en sa personne la pureté, la dévotion, l'agilité des esprits célestes.

Le Léon et la Cornouaille revendiquent l'honneur de lui avoir donné le jour. Le Léon présente les meilleurs titres. La famille possédait, en effet, des biens à Lanrivoaré. La mère avait nom *Lévènez*, indice qu'elle était venue au monde sous les auspices de N.-D. de Liesse, la patronne de Saint-Renan.

La première entrevue entre Guénaël et Guénaël est une scène ravissante, qui mériterait de tenter le pinceau des artistes. Est-elle authentique ? Il est permis d'en douter.

#### b) Moine et abbé de Landévennec.

Il est hors conteste que Guénaël a été moine et abbé de Landévennec. Pour les raisons que nous avons dites, on ne saurait pour autant conclure qu'il a été le successeur immédiat de Guénaël. Le texte du Cartulaire qui l'insinue comporte une autre interprétation.

✱

Zélé pour la perfection, Guénaël était sans cesse à l'affût de nouvelles pratiques de pénitence et de dévotion. Le soir, quand les moines avaient regagné leurs cellules, il allait se plonger dans les eaux d'un bassin et là, les bras en croix, il récitait les sept psaumes de la pénitence. Il devait y ajouter d'autres pratiques en usage chez les disciples de Patrice. Devenu abbé, voulut-il les imposer à sa communauté ? c'est vraisemblable : d'où un certain malaise à l'abbaye. — D'autre part, animé encore de l'esprit de Patrice, Guénaël ne songeait qu'à se donner de plus en plus au salut des âmes. Voici donc qu'il dépose sa charge d'abbé.



c) *Missionnaire apostolique.*

Suivi de quelques compagnons, il quitte Landévennec (1). Nous le retrouvons d'abord dans les îles normandes où il reste de nombreux vestiges de son apostolat. Il passe ensuite dans la Grande-Bretagne et en Irlande, véritable missionnaire du Christ, évangélisant les populations, réformant les communautés, fondant de nouveaux monastères.

d) *Retour en Bretagne. — Sépulture et reliques.*

Vers la fin de ses jours, Guénaël repassa la Manche. D'après Albert Le Grand, il aurait rejoint Landévennec. C'est peu probable. La tradition nous le montre dans la région de Quimper, puis à Groix et sur la côte sud. Entre le bassin du Scorff et du Blavet, il aurait fondé le monastère qui porta longtemps son nom et dont Nominoé se fit le protecteur. Il y serait mort et y aurait été inhumé. Lors des invasions normandes, ses reliques furent portées à Paris, puis à Corbeil. Guethenoc, évêque de Vannes, put obtenir quelques ossements, spécialement une partie du crâne qu'il déposa dans sa cathédrale. Pendant la grande révolution les reliques de Corbeil furent brûlées, celles de Vannes égarées. Quant au monastère, il devint prieuré de Saint-Gildas de Rhuys. Il en reste une modeste chapelle qui dépend de la paroisse de Caudan.

e) *Culte.*

Même défunt, Guénaël fut frappé d'ostracisme par Landévennec : les plus anciennes litanies n'en parlent pas. Ce n'est qu'après la restauration du monastère et sous le régime bénédictin que Guénaël prendra place dans le Cartulaire et le culte de l'abbaye.

Les trois diocèses de Léon, de Cornouaille et de Vannes le fêtent le 3 Novembre. Il est le patron de Plougonvelin, d'Ergué-Gabéric, de Bolazec. Il a une chapelle très fréquentée à Pouldergat, aujourd'hui rattachée à Pouldavid ;

(1) Y eut-il d'autres motifs à ce départ ? Vexations des Frisons ou des Francs. Il est difficile de répondre. N'importe aux yeux de ses moines, Guénaël semblait un transfuge : « Heureuse faute ! », pourrait-on ajouter.

des chapelles à Guiscriff, Elliant, Coray, Moëlan, Plonéis, Landivisiau, Poullaouën. Dans plusieurs localités, il a été confondu avec *Conval* ou *Convel*.

D) *Saint Philibert.*

Landévennec a, de bonne heure, adopté parmi ses saints Philibert de Grand-Lieu, bien qu'il n'ait pas d'attaches notoires avec l'abbaye (1). En étudiant la Charte 20 (Lanzent) nous avons vu saint Philibert au nombre des ambassadeurs envoyés par Charlemagne auprès de Gradlon, pour plaider la cause des Francs. Quelles sont les raisons de la dévotion que nos aïeux lui ont vouée ? Elle a pu prendre naissance à Noirmoutier, que nos marins fréquentaient et qui était, avec Pornic, comme une partie de la Bretagne ethnique. Elle s'est développée lors de la translation des reliques sur les bords du lac de Grand-Lieu, à l'occasion des multiples miracles qui signalèrent cette translation.

Innombrables sont les paroisses, les chapelles, les sources, les statues dédiées à saint Philibert sur la côte sud de la Bretagne, depuis Guérande jusqu'à Crozon. On le trouve ordinairement dans la compagnie des saints de Landévennec, souvent associé à Guénolé lui-même. Pour le Finistère citons Trégunc, Saint-Evarzec, Briec, Pleyben, Plouhinec, Crozon, sans oublier le prieuré de Lanvern (Plouneour).

CONCLUSION

Au sens large que nous avons indiqué, la liste des saints de Landévennec pourrait s'allonger. Il y aurait à inscrire des bienfaiteurs comme le *Warhem* dont parlent les Chartes 20 et 33, qui donna le terrain de Lanzent, qui est l'éponyme de la chapelle *Saint-Goarin* au Cloître-Pleyben, — comme le *Ratian* qui voyant la région de Scaër menacée par l'épidémie donna des terres à Guénolé et le mal fut conjuré. Gouézec comptait jadis une chapelle sous son vocable à Lerijenn, — des moines-missionnaires,

(1) Wurmonoc semble insinuer que le Philibert en vénération en Bretagne était *Childebert*, roi de France. La méprise est évidente.

comme le *Daniel*, éponyme de Ploudaniel, comme le *Senan* de Plouzané et Guissény, comme l'*Armel* de Plouarzel, de Ploudalmézeau, d'Ergué-Armel et de Ploërmel — des fondateurs de monastères comme le *Kirec* ou le *Guévroc* de Locquirec, le *Gunthiern* d'Anaurot dont nous aurons à parler. Nous pourrions terminer par la formule classique, sans compter les autres qui ont illustré l'abbaye par l'éclat de leur vertu, l'ardeur de leur zèle, le nombre et l'importance de leurs aumônes et ont fait de ces premiers siècles *l'âge d'or de Landévennec*.

TROISIÈME PARTIE

*Culte et Folklore*

CHAPITRE I

LE CULTE

A) Les débuts.

a) **La tombe glorieuse.**

La dépouille mortelle de Guérolé fut déposée au cimetière, là où il avait inhumé de ses propres mains grand nombre de ses premiers compagnons. Pour employer les expressions de Gurdisten, ce fut une fleur de plus, belle entre toutes, dans ce parterre qu'était le *reliquaire de l'abbaye*.

La dévotion des moines et des fidèles croissant chaque jour, on dut placer le corps à l'église même. Le 3 Mars, le jour de la mort — *de la déposition* — fut pour tous un jour de fête. Mais voici qu'un nouveau sanctuaire, plus ample et en pierre, succède à la vieille bâtisse en bois. On y transporta les reliques. C'était le 28 Avril : dès lors, le 28 Avril, jour de la translation, fut la fête principale. Le chroniqueur nous en donne la raison en toute simplicité et candeur. Le 3 Mars tombe d'ordinaire dans le saint temps du carême, époque à laquelle il est difficile de solenniser une fête. Au contraire, au 28 Avril, le carême est terminé, la Pâque close : on pouvait donc donner plus d'éclat aux cérémonies, améliorer l'ordinaire de la communauté, procurer au public quelques réjouissances.

b) **Le pèlerinage.**

Landévennec ne tarde pas à devenir un lieu de pèlerinage. On y accourt de toutes les parties de la Bretagne : clercs et laïcs, nobles et gens du peuple s'y coudoient. On y vient solliciter des faveurs, particulièrement des guérisons ; on y vient apporter, en témoignage de reconnaissance, les dons les plus divers ; on y vient, la main tendue sur l'autel-tombeau, conclure les contrats les plus solennels. La foule est telle qu'il faut organiser un service entre le continent et la presqu'île. Un jour il faudra créer à Camfrout, avec un prieuré, un hôpital pour les pèlerins pauvres ou malades (charte 51).

c) **L'office liturgique.**

A l'abbaye, non contents de suivre les leçons et d'imiter les exemples du Père, les moines lui payent chaque jour un tribut de louanges et de supplications. A l'office, on lit des passages de la Vie. Gurdisten compose les douze leçons de l'homélie, à lire, à commenter au peuple les jours de fête. Le même Gurdisten nous a laissé deux hymnes : l'une, *Inclite Christi confessor*, qui se chantait aux Vêpres ; l'autre, *Aurea gemma floridis*, affectée à Matines. Déjà le jeune moine Clément avait résumé la vie du Patriarche en 23 strophes alphabétiques connues sous le nom d'hymne *Alme dignanter*, se chantant à Matines toute la saison d'hiver.

d) **L'évangélaire.**

Le culte ne tarda pas à se perfectionner. Landévennec eut son évangélaire, son missel, son calendrier. Nous en trouvons de curieux spécimens dans les pays étrangers.

La bibliothèque Bodleienne d'Oxford possède sur parchemin, en écriture du x<sup>e</sup> siècle, le texte latin des quatre Évangiles (fol. 178). Le choix des évangiles pour le 3 Mars et pour le 28 Avril ne permet pas de doute sur la provenance des documents. Ils viennent de Landévennec et semblent avoir été d'abord la propriété de Léofric, évêque d'Exéter. Le docteur Doble (saint Winwaloé, 2<sup>e</sup> édit., page 8,

en note) signale deux copies de cet évangélaire : l'une en Suisse, à la bibliothèque de Berne — l'autre à la bibliothèque de City, New-York. Les savants américains considèrent ce manuscrit comme l'un de leurs plus précieux trésors.

e) **Le calendrier.**

La Bibliothèque Royale de Copenhague possède, de son côté, le calendrier de l'abbaye de Landévennec. L'écriture est du XII<sup>e</sup> siècle. Quoique incomplet, le document nous renseigne sur les saints en honneur au monastère. Nous y apprenons en particulier que, le 13 Mai, on faisait la dédicace de l'église de sainte Marie et de saint Gwénolé, alors que l'évangélaire ne parlait que de la dédicace de la basilique de saint Gwénolé.

Mieux que tout autre document, le Missel de Saint-Vougay nous renseigne sur les saints bretons en honneur à Landévennec aux premiers siècles. Nous l'avons vu, la liste en est longue et dans cette liste les saints mêmes de Landévennec occupent une place de choix. Les documents postérieurs trahissent la mentalité bénédictine. Dans le Missel de Bréventec, prieuré-cure de *Saint Mathieu pen-ar-bed*, pièce datant du XIII<sup>e</sup> siècle, il est facile de constater la réaction du Léon contre la Cornouaille : seul saint Corentin y est mentionné.



Tous les diocèses bretons, les abbayes de Saint-Méen et de Saint-Melaine ont, dès la première heure, admis saint Guénolé dans leur calendrier.

B) **L'odyssée des moines et des reliques.**

a) **L'invasion normande.**

Dès 884, Wurmonoc écrivait dans sa vie de saint Paul Aurélien : « Nous sommes en proie aux vexations perpétuelles des Normands. Le ciel seul peut nous délivrer de ces barbares. » La défaite que leur infligea à Questembert, en 888, Alain Le Grand ne les assagit que pour un temps.

En 914 une de leurs flottilles pénétrait dans la rade de Brest, débarquait à Landévennec. Les moines purent à peine sauver leurs personnes et leurs trésors sacrés. Le monastère est pillé, brûlé. En 919, le roi de la mer, Raghenold, déclanche la grande offensive qui doit le rendre maître de toute la Bretagne. En effet, au dire du chroniqueur *Flodoard*, tout le pays est dévasté ; les nobles en masse gagnent l'Angleterre ; les évêques et les moines, emportant les reliques des saints, cherchent asile en pays français ; les gens du peuple, qui ne peuvent s'évader, sont réduits à l'esclavage, sinon condamnés à mort.

b) **L'exode des moines.**

Les moines de Landévennec ont-ils quitté la Bretagne dès 914 ? Nous l'ignorons. Ils ne sont pas cités parmi les religieux qui s'assemblèrent, en 920, à l'abbaye de Léhon pour délibérer, avec les évêques, sur la ligne de conduite à tenir. — Quoi qu'il en soit de la date, sous la direction de l'abbé Benoit, ils se dirigent vers le pays franc.

Une pieuse tradition nous les montre à *Pierric*, au delà de Redon, mais encore en zone bretonne. Ils sont épuisés de fatigue, exténués par la soif, privés de tout secours humain. N'écoulant que son esprit de foi, l'abbé invoqua saint Guénolé, puis frappa du pied l'un des rochers qui se dressaient devant lui. Le rocher prit l'empreinte du pied, se creusa et laissa jaillir une eau claire et vivifiante. C'est la *source du pas de Guénolé*. En mémoire du prodige, l'église de *Pierric* aurait été dédiée au saint de Landévennec. En sortant de Bretagne, les moines se dirigèrent vers Le Mans. Haynet, seigneur de la région, leur accorda l'hospitalité, mais exigea en retour des reliques du Saint. C'est pour les abriter que fut construite l'église de Saint-Guingalais de Château-du-Loir, futur prieuré de Marmoutiers. Elles furent, au XI<sup>e</sup> siècle, confisquées par Foulgues Le Béchier, comte d'Anjou, et données à Saint-Serge d'Angers. Château-du-Loir put en recouvrer une partie, tandis que le reste était partagé entre Saint-Serge et Saint-Laud.

Nous ne savons quelle direction ont pris, après Le Mans, les moines de Landévennec : Paris, Rouen ? Ont-ils voyagé seuls ou en compagnie d'autres fugitifs ? Nous les retrouvons à Montreuil-sur-Mer. Leur intention était sans doute de passer en Angleterre. Peut-être espéraient-ils, en attendant une occasion favorable, trouver un gîte dans le monastère que le prince breton Josse avait fait bâtir à l'embouchure de la Canche. Helgaud, comte de Ponthieu, les fit renoncer à leur projet. Ennemi juré des Normands, il venait, pour leur tenir tête, de faire construire une forteresse sur les hauteurs de Montreuil, forteresse adossée au monastère bénédictin de Saint-Sauve. Il fit comprendre aux fils de saint Guénolé que derrière ces remparts ils seraient plus en sécurité que partout ailleurs. En prince chrétien de son siècle, il n'ignorait pas quel secours les moines bretons lui procuraient en lui apportant les reliques de Guénolé. A ses yeux, un *corps saint* de plus était en *palladium* plus puissant que tous les bastions.

c) **Montreuil-sur-Mer.**

Helgaud traita les moines avec une extrême bienveillance. Il les hébergea, prêtres et laïcs, soit à l'abbaye même de Saint-Sauve, soit dans les dépendances. A saint *Waloï* — c'est le nom donné à Guénolé en Picardie — il donna un cimetière, un terrain adjacent à la ville avec les revenus des deux églises voisines, Cauron et la Baumerie. L'abbaye désormais sera appelée indifféremment Saint-Sauve ou Saint-Waloï. Quand on construira pour la paroisse une église distincte de celle du monastère, on la mettra sous le vocable de saint *Waloï*.

✱

Vers la même époque, sans qu'il soit possible de préciser ni la date ni la voie suivie, d'autres Bretons, portant aussi leurs *corps saints*, arrivaient à Montreuil : Clément, évêque de Cornouaille, avec les reliques de saint Corentin et de saint Conogan, des réfugiés de Saint-Malo avec le corps de saint Malo. En définitive, *cinq corps saints* prenaient place au trésor de Montreuil à côté des saints locaux :

Maclou, évêque de Saint-Malo — Waloï, abbé de Landévennec — Ethbin, son compagnon — Corentin et Guénégan, évêques de Cornouaille (même châsse) — Kilien, un évêque irlandais, dont nous ignorons le tout, sauf le nom. Nous avons parlé déjà de saint Gudwal : ses reliques ne furent pas admises aux honneurs décernés aux autres corps.

d) **L'abbé Jean, âme de la résistance.**  
**Retour à Landévennec.**

Malgré les soins dont ils sont entourés, les fils de Guérolé n'oublient pas qu'ils sont sur la terre d'exil ; ils ont hâte de retrouver leur monastère. L'abbé Jean avait succédé à Benoît à la tête de la communauté. Il portait au cœur, avec le zèle de Guérolé, la flamme patriotique de Gurdisten. Poussé par l'esprit de Dieu, il se fait le prédicateur et l'organisateur d'une croisade antinormande. Non content d'intéresser les Français à sa cause, il se rend en Bretagne s'informer sur place de l'état des esprits et ranimer les courages. Il y rencontre deux hommes, qui entrent pleinement dans ses vues, Arnigol et Wethenoc. Il traverse la Manche pour réveiller l'énergie des réfugiés bretons, solliciter le secours du roi d'Angleterre. Il trouve à la cour même du roi le fils du comte Matuadoï, le jeune prince Alain : il reconnaît en lui le chef providentiel apte à diriger l'expédition. Après trois longues années de guerre, les Normands vaincus devaient définitivement abandonner la Bretagne (939). Alain Barbetorte se fit un devoir de récompenser l'abbé Jean en lui rouvrant les portes de Landévennec, en lui cédant les biens énumérés dans la Charte 25.

e) **Les reliques restent à Montreuil.**

Les moines rentraient donc à Landévennec, mais ils laissaient à Montreuil le plus précieux de leurs trésors, les reliques de leurs saints. Homme de foi vive et de profonde loyauté, le comte Helgaud eut peut-être consenti à les rendre : son successeur s'y refusa. Les *corps saints* étaient d'ailleurs la propriété de la ville ; les moines de

Saint-Sauve n'en étaient que les gardiens. A diverses reprises, la ville dut défendre ce trésor contre les prétentions des moines et les empiètements de l'autorité ecclésiastique elle-même.

f) **Culte de Guérolé à Montreuil.**

Les saints bretons jouissaient des mêmes honneurs que les saints locaux. Leurs châsses étaient portées en procession pour les grandes manifestations religieuses. Chacun avait sa confrérie.

Nous l'avons vu, Guérolé était le patron de la paroisse de Montreuil, le patron du monastère au même titre que saint Sauve. Le 28 Avril, la ville et les environs célébraient sa fête. Dès le matin, la châsse quittait le *trésor* ; elle restait exposée à l'église paroissiale toute la journée, pour recevoir les hommages et l'obole des pèlerins. Une antienne propre, touchante dans sa simplicité, se chantait en la circonstance. — En 1495, l'abbé Guillaume de la Pasture fit renouveler la châsse : à cette occasion, grande manifestation sous la présidence de l'évêque d'Amiens, avec discours de Pierre Légier, de l'ordre des Ermites de saint Augustin. C'est vraisemblablement à cette occasion qu'on céda à l'église paroissiale une parcelle des reliques du saint. Par la correspondance échangée, en 1664, entre Jacques Bove, curé de la paroisse, et le bollandiste Henschénius, nous savons quels sont les objets vénérés à Montreuil en mémoire du Saint de Landévennec : 1° *les deux vies* — petite et grande. Elles faisaient partie intégrante du trésor du monastère, associées au sort même des reliques. Elles étaient l'une et l'autre mais spécialement la *grande vie* en mauvais état. Les moines les utilisaient, en guise de bréviaire, pour les leçons de l'office. 2° Une *chasuble*, tunique ronde et ample à la mode antique. 3° Une cloche, se trouvant dans la châsse même jusqu'en 1495. Le P. Henschénius parle d'une aube en coton, de mêmes proportions que la chasuble et comme elle bien conservée, malgré les témoignages de vénération

qu'on lui prodiguait. Cette aube serait l'aube du dernier abbé régulier de Saint-Sauve (1).

g) **Culte de Guénolé à Cauron et à la Baumerie.**

Saint Waloi était également patron de Cauron et de la Baumerie, localités voisines de Montreuil. Là, comme à Montreuil, Guénolé est représenté en abbé, mitre en tête, la crosse dans la main gauche, une clochette dans la main droite, à ses pieds des poissons. On s'explique la cloche ; avec le bâton, elle était l'attribut distinctif des moines celtes (2). Quant aux poissons, n'aurait-on pas en Picardie confondu Corentin et Guénolé et prêté à Guénolé ce que la tradition rapporte de Corentin ?

L'Hôtel-Dieu de Montreuil possède un curieux cueilloir. Il est l'œuvre du Chartreux Jacques Hanin, — datant de 1477. L'artiste nous montre d'une part Guénolé convoquant les poissons au son de sa cloche, et d'autre part, un moine soulevant et étreignant un lépreux au front garni d'une auréole crucifère. Le même hôpital conserve deux morceaux minuscules de la chasuble du Saint.

h) **Culte des saints bretons dans le Nord, les Flandres, l'Angleterre.**

Pour sauver leurs *corps saints* et leurs archives, évêques et moines bretons s'étaient donc réfugiés en pays français : Marmoutiers, Fleury-sur-Loire, Saint-Magloire et Saint-Victor de Paris, Saint-Martial de Limoges, beaucoup d'autres monastères avaient accueilli leurs dépôts. Saint-Sauve de Montreuil s'est classé premier tant par le nombre de reliques qu'il a hébergées que par son zèle à les faire connaître. Nous venons de parler de saint Guénolé, nous avons déjà dit un mot de saint Conogan, de saint Tugdual et du sort de ses reliques, de saint Ethbin et de sa vie merveilleuse.

(1) Le noviciat des Jésuites de Gand aurait possédé une relique de saint Guénolé, sans qu'on sache comment elle lui serait parvenue ni comment elle s'est égarée.

(2) L'abbaye de Landévennec a été l'une des premières à utiliser la cloche pour les exercices de la communauté.

C'est par Montreuil que le culte de Guénolé et des saints de Landévennec s'est répandu, avec leurs notices hagiographiques, dans le nord-est de la France (Sens, Senlis, Soissons, Reims, Cambrai), comme dans les Flandres et en Angleterre. Nous ne pouvons énumérer les Psautiers, les sacramentaires, les Missels, les Bréviaires, les Litanies et les Martyrologes qui les mentionnent. L'abbé Duine dans son Inventaire liturgique en a fait le relevé ; les Bollandistes leur consacrent de longues colonnes. Mabillon nous a fait connaître le psautier de Reims ; Warren celui de Salisbory ; d'Arbois de Jubainville, les litanies de Limoges.

Quant aux reliques, qu'il nous suffise de renvoyer au *missel de Léofric*. Nous y trouvons la liste des reliques conservées au monastère d'Exéter, données pour la plupart à cette église par le roi Athelstan et provenant, de façon plus ou moins directe, des moines bretons exilés. Citons parmi les saints de Landévennec : reliques de Wutual, confesseur (alias Vodoal ou Tugdual), — reliques de Guénolé, confesseur, — bras de Guénaël, confesseur, — une partie du chef et du bras de Conogan, confesseur, — des ossements et des cheveux de saint Pétrac, confesseur, — des parcelles du corps de Guethenoc, confesseur. Nous omettons les doublets : Quonoguan (Conogan) et Guénoec (Guéthénoc) (1).

C) **Culte de Guénolé après l'exil.**

I. — **Monuments en son honneur.**

a) **Basilique de Landévennec.**

Avec les moines, revenons en Bretagne. L'abbé Jean se dépense pour remettre en état le monastère de Landévennec ; ses successeurs s'ingénient pour faire rentrer l'abbaye en jouissance de ses biens. Vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, du temps de l'abbé Brélivet, on pose les fondements de la basilique dont on admire encore les ruines. Comme celles de

(1) Beaucoup de ces reliques auraient demandé à être authentiquées.

Loctudy et de Saint-Gildas de Rhuys, elle a été bâtie sur le modèle de l'église de Saint-Benoit-sur-Loire. Au transept nord, une chapelle demi-circulaire marquait l'emplacement du tombeau de Guénolé ; au transept sud, des caveaux rappelaient la mémoire de Gradlon et de son fils Rivelen. C'est le plus beau monument qui ait été élevé à la gloire de Guénolé.

b) **En dehors de Landévennec.**

Avant l'invasion normande, on aurait pu appliquer à Landévennec la parole de l'Évangile : « Jérusalem est le lieu où il faut adorer ». Le corps de Guénolé reposant à l'abbaye, on aurait cru profaner son nom et son culte en mettant d'autres localités sous son vocable, en lui érigeant ailleurs des monuments. C'est ce qui explique pourquoi, dans les premiers siècles, les saints de Landévennec ont été plus honorés — en dehors de Landévennec même — que Guénolé en personne. Il semble toutefois que Locquéolé, au bas de la rivière de Morlaix, soit antérieur à l'invasion normande. La Charte 37 attribue son origine à un double miracle de Guénolé, quand il se rendait de Bréhat à Tibidy : à sa parole une source jaillit et un aveugle aurait retrouvé la vue. Locquéolé est une fondation de Lanmeur, dépendance de Landévennec.

Le tombeau de Guénolé étant vide, on dirait que l'heure a sonné où son culte doit se répandre partout en Bretagne, comme il s'était déjà répandu dans le Nord et à l'étranger. Moines, recteurs et seigneurs rivalisent de zèle pour lui dédier des monuments. Hélas ! plusieurs ont disparu, ces dernières années : seule une source, parfois le simple nom, en rappellent le souvenir.

c) **Localités et monuments sous le vocable du Saint en Bretagne.**

Nous avons parlé de l'ancienne église tréviale de Saint-Frégant. A quelques centaines de mètres du monument, s'élevait, d'une part une chapelle sous le vocable de Guénolé (aujourd'hui l'église paroissiale) ; d'autre part, une

fontaine avec une statue du Saint rendant la vue à sa sœur Clervie.

Le château de Lesven, en Plouguin, possède une chapelle de saint Guénolé avec le curieux tableau déjà mentionné : Guénolé béni comme abbé par Corentin, en présence des membres de sa famille. D'après la Charte 69, les héritiers de Clervie faisaient valoir des droits sur ce territoire : ce serait l'explication de la *mamelle d'or* des dames de Lesven.

\* \*

Au nombre des possessions de l'abbaye, la Charte 5 énumère l'île de Sein, considérée comme l'un des derniers mais des plus redoutables bastions du paganisme en Bretagne. De ce chef, l'île de Sein devait éveiller l'attention et exciter le zèle des missionnaires de Landévennec. Ils y entreprennent l'œuvre d'évangélisation que poursuivront les Nobletz et les Maunoir : c'est à Landévennec que le capitaine Su ira se préparer au sacerdoce. Jadis sous le vocable de saint Collodan (alias Guénégan), l'église paroissiale est actuellement sous le patronage de saint Guénolé, saint Corentin y comptait une modeste chapelle.

Beuzec (Ch. 17) possédait une chapelle dédiée à saint Guénolé. Elle sera le premier centre de *Concarneau*. Jusqu'en 1727 le prieuré de Conq releva de Landévennec. — Les Chartres 20 et 24 nous montrent d'une part Warhem cédant *Lanzent* à Guénolé ; d'autre part, Hebgou lui faisant hommage de l'église du *Saint* (Gourin). Le *saint* n'est autre que Guénolé (1). La Charte 25 nous conduit à Guérande : dans cette presque île restée bien bretonne, le bourg de Batz est le plus riche des prieurés de Landévennec ; l'église est sous le vocable de Guénolé. L'église du Croisic est sous le même vocable.

(1) Le *Kersaint* de Plabennec comme celui de Landunvez semblent avoir la même origine. Dans les deux régions, tout évoque le souvenir des saints de Landévennec.

\*

Guénolé est le patron de Landrévarzec et de Trolès, qui en dépendait jadis. Il est éponyme et patron de Saint-Guénolé de Penmarch, — patron de la chapelle Saint-Guénolé (Ergué-Gabéric), — patron de la chapelle Saint-Guénolé (Plougastel-Daoulas). Il est l'éponyme et le patron de Locunolé, cette localité que se disputent le Vannetais et la Cornouaille, cornouaillaise pourtant de mœurs.

Comme chapelles, mentionnons encore dans le Finistère : Plogoff, Cléden-Cap-Sizun, le Lababan, Pluguffan, Pleuven, Clohars-Fouesnant, Bannalec, Moëlan, Mellac, Gouézec, Plonévez-Porzay (Kerléau), Crozon, Lopérec, Lambézellec (1), Lannilis, Carantec ; — dans le Morbihan : Langonnet, Priziac, Pont-Scorff, Inzinzac, Kervignac, Quistinic ; — dans les Côtes-du-Nord : Plourac'h, Tonquédec, Le Trévou, Ploumilliau, Quimper-Guézennec, Merléac.

Au nombre des localités ayant des sources sans avoir de chapelle, citons *Poullan* (Lanergat). Quant aux statues, il serait fastidieux d'énumérer les églises qui en possèdent.

#### d) Monuments en Normandie et en Angleterre.

Le culte du Saint gagna la Normandie. Sur la Vire, dans la commune actuelle *des Veys*, saint *Guingallais* compte une chapelle : le transept est en parfait état de conservation, l'édifice continue à être fréquenté. — Le culte s'est répandu en Angleterre, spécialement dans le *Devon* et la *Cornwall*. Dans la seconde édition de la *Vie de saint Guénolé*, le docteur H. Doble reconnaît volontiers que la Bretagne Armorique est le berceau du culte : Guénolé y a vécu et y est mort. A l'en croire, le culte aurait été introduit au-delà de la Manche par saint Guénaël. — Les principaux sanctuaires sont : 1° Landewednack, l'équivalent de notre Landévennec : Guénolé est éponyme et patron : c'est une ancienne et riche paroisse de Cornouaille. — 2° Gunwalloe. Connue jadis sous le nom de Winnianton, la localité est

(1) Cette chapelle se trouvait sur la Penfeld, en face de la Ville-Neuve. Elle fut démolie, à cause des désordres qui s'y seraient commis.

actuellement sous le vocable et le patronage de saint Guénolé. L'église est près de la mer, masquée par un monticule ; la fête patronale se célèbre le dernier dimanche d'avril. — 3° Trémaine. L'église de Trémaine (Nord de la Cornouaille) relevait jadis d'un prieuré sous le vocable de Guénolé : on y célébrait les deux fêtes du 3 mars et du 27 avril. — 4° A Roscraddock, en St-Clair, il y avait un sanctuaire de Guénolé, très fréquenté par les pèlerins, ayant les mêmes privilèges que *Langonnet in S Vepe*. — 5° Au nord de Saint-Germain, sur la route de Plymouth à Love, jadis un sanctuaire, dédié au même saint et jouissant de nombreuses indulgences. — 6° A l'extrémité sud du *Devon*, à l'embouchure de la Salcombe, l'église de Portsmouth est sous le vocable de saint Guénolé. Une antique tradition rapporte qu'il convoquait les poissons au tintement d'une clochette. — Dans le *sud-ouest* de l'Angleterre, nous retrouvons saint Guénolé tel que nous l'avons rencontré en Bretagne et en Picardie : mêmes appellations, mêmes jours de fête, mêmes attributs, même escorte de saints (Germain, Connet, Clair) (1).

#### II. — Sort des reliques.

##### a) A Montreuil.

Nous avons déjà parlé du drame sacrilège qui se déroula à Montreuil en 1789. A l'instigation du révolutionnaire Dumont, châsses, statues en bois et tableaux étaient jetés en vrac devant l'église Saint-Waloi. Une torche en main, se donnant le bras, un prêtre en rupture avec l'Eglise et une religieuse, arrachée à son couvent, durent, sous la pression des baïonnettes, y mettre le feu. Les reliques de nos saints Guénolé et Ethbin, Corentin et Guénégan, furent en quelques minutes la proie des flammes.

(1) La mention de saint Clair dans l'entourage de Guénolé est assez étrange. La meilleure explication serait qu'outre-Manche N.-D. de la Clarté est devenue saint Clair. La même confusion nous a valu le saint Clair de Plonévez-du-Faou : les autres saints en honneur dans la chapelle et la date de la fête patronale plaident en faveur de N.-D. de la Clarté.



Impossible d'identifier les quelques ossements calcinés retrouvés dans les cendres.

#### b) En Bretagne.

Nombreuses sont les paroisses et les communautés qui se glorifient de posséder des reliques de notre *Saint*. On nous dispensera de les citer : l'énumération serait fastidieuse pour le commun des lecteurs et *poserait* pour les intéressés le problème toujours épineux de l'authenticité. Quelques localités méritent pourtant une mention.

1° LANDÉVENNEC. — L'inventaire du 21 mai 1790 signalait, parmi les biens de l'abbaye, un reliquaire en argent contenant un ossement de Guénolé. Relique et reliquaire appartiennent actuellement à la paroisse.

2° LOCQUÉNOLÉ. — L'église possède deux reliquaires remarquables par leur ancienneté (xv<sup>e</sup> siècle) et leur valeur : un buste en argent avec un fragment du *chef* de Guénolé et un bras en argent avec un *osselet du bras*.

3° LE BOURG DE BATZ (*Guérande*). — On l'appelait jadis *Saint-Guénolé-du-Doigt*, comme possédant un *doigt* du Saint. Il ne s'y trouve plus qu'une modeste relique de la grosseur d'un pois.

#### c) Le cas de Quimperlé.

D'après l'appendice de la *Vie de Saint Gunthiern* — autrement dit *l'Invention de ses reliques* — au temps de l'abbé *Benott*, un moine *Oédrius* aurait, sur révélation divine, découvert à l'île de Groix, avec un codex consumé de vétusté, tout un lot de reliques : des reliques de saint Gunthiern, une partie du *chef de saint Guénolé*, des reliques de Paulennan, de Simphorien, de Ténénan, de Guédian, de Guénaël, d'Idunet et d'autres saints. Et reliques et codex furent précieusement conservés au monastère de Sainte-Croix. (Cartulaire de Quimperlé. Edition Léon Maitre, pp. 45-46.)

Que penser de *l'Invention du parchemin et des reliques de Groix* ? Sans prétendre trancher une question, qui a compté depuis un siècle de chauds partisans dans un sens comme dans l'autre, nous voudrions *faire le point*, exposer toutes les données du problème. Le lecteur jugera par lui-même s'il convient d'adopter nos conclusions.

....

A Groix, on aurait découvert à la fois un codex et des reliques. D'ordinaire, la *vie du saint* et ses reliques étaient conservées ensemble. Dans le cas, le codex en question ne peut être

que la *charte* ou le *petit cartulaire* relatant la seconde *vie de saint Gunthiern*. Une *première vie* nous avait montré Gunthiern fondateur d'*Anaurot*, premier monastère de Quimperlé et apôtre de toute la région. La *seconde vie* nous parle de ses rapports avec Gradlon, comte de Cornouaille, et Guérec, comte de Vannes, recevant des domaines de l'un et de l'autre ; elle nous parle aussi de son apostolat à Groix. Les deux vies sont anciennes. — Sainte-Croix, second monastère de Quimperlé, doit sa naissance au comte de Cornouaille, Alain Caignart. Pour le fonder, Alain fit appel aux moines de Redon. Entr'autres possessions, il donna au nouveau monastère Belle-Isle. Le premier abbé en fut Gurloës qui mourut en odeur de sainteté, dont le culte se répandit rapidement dans la région. — L'abbé Benoit était fils d'Alain Caignart. Il avait débuté comme moine de Landévennec, devint en 1066 abbé de Sainte-Croix et travailla plus que tout autre au bien temporel de son abbaye. En 1081, sans résigner sa charge d'abbé, il était nommé évêque de Nantes. Il mourut en 1115. — Nous ne connaissons Oédrius que par la mention de notre texte. — Le principal auteur du Cartulaire de Quimperlé (partie diplomatique) est le moine Gurhédén, mort vers 1130. Il nous parle longuement du procès que Sainte-Croix dut soutenir contre Redon au sujet de la possession de Belle-Isle, procès qui se termina à l'avantage de Sainte-Croix.

Quant aux saints dont les reliques auraient été trouvées à Groix, c'est à tort que le *Monasticum Benedictinum* nous les présente comme des moines de l'abbaye de Quimperlé qui se seraient illustrés par leurs vertus. Seul Gunthiern est à considérer comme *saint local*. Il a évangélisé la région et serait mort à Quimperlé même. Sauf Simphorien, tous sont des bretons, faciles à identifier : Guénolé, l'abbé de Landévennec, — Idunet, le patron de Châteaulin, — le mystérieux Guédian, cité dans nos Litanies, — Paulinan qui s'identifie avec Paul Aurélien, et Ténénan, l'autre saint du Léon, — Guénaël, le transfuge de Landévennec, l'apôtre du Vannetais. *Simphorien* semble une mauvaise lecture pour *saint Florent*, saint de l'Anjou mais fort connu en Bretagne. — A en croire dom Le Duc, le culte de ces saints était en décadence à Sainte-Croix au xvii<sup>e</sup> siècle et il fallut l'arrivée des *Mauristes* pour qu'on s'occupât des reliques. Le *chef de saint Guénolé* fut alors renfermé dans un reliquaire de valeur en même temps que des ossements de saint Yves. Au moment de la Révolution, ce reliquaire fut confisqué. Quant à la relique, elle passa, avec quelques autres, en la possession des Ursulines. Avec l'autorisation de qui de droit, les Ursulines l'ont toujours vénérée ; en octobre 1948, elles en cédaient une partie à l'abbaye de Kerbénéat ; en août 1951, elles faisaient un nouveau sacrifice au bénéfice de la même abbaye, donnant la *partie principale*, en échange de la parcelle précédemment accordée,

∴∴∴

Les données posées, comment résoudre le problème ? Il nous semble difficile de tenir pour authentique le fait du dépôt de Groix, *codex et reliques*. Abstraction faite du cas de Gunthiern, qui *comme saint local* demanderait une étude à part, comment expliquer qu'on ait pu, soit à Groix soit à Quimperlé, rassembler tant de reliques de provenance si diverse, à une époque où chaque communauté était jalouse de la possession intégrale de *son corp saint* ? Prétendre, avec dom Lobineau, qu'on les avait cachées à Groix pour les soustraire aux Normands, c'est oublier que les îles étaient les plus exposées aux dévastations des pirates. On dira sans doute qu'un homme influent, comme l'abbé Benoît, a pu obtenir des monastères bretons une partie de leur trésor. Mais alors, pourquoi taire son nom et mettre en avant un moine inconnu ? Benoît lui-même aurait-il réussi à forcer le *trésor* de Montreuil-sur-Mer et à dérober une relique insigne comme une partie *du chef de Gué-nolé* ? — Que penser enfin de la dernière incise, *et d'autres saints*, s'il s'était agi de reliques authentiques ?

Aussi dans l'invention du *codex* et des *reliques* de Groix, nous sommes enclins à voir une *pure invention*, une *pieuse fiction* pour faire valoir le second monastère de Quimperlé, conformément à la mentalité de l'époque. On fait étalage de *reliques* pour montrer à tous que le monastère est *béni du ciel* et mérite *d'être aidé* par les hommes. Nous l'avons dit, Sainte-Croix était en procès avec la puissante abbaye de Redon : le monastère avait besoin de ressources. En faisant revivre le culte de saint Gunthiern, il s'assurait les aumônes des pauvres. Les autres saints que nous avons nommés étaient les plus aptes à lui garantir la protection des *grands* de la terre, qu'ils fussent comtes de Cornouaille ou du Wéroc, seigneurs du Léon ou ducs de Bretagne et même rois de France. Gurloës n'est pas mentionné, vraisemblablement à cause de ses attaches avec Redon. Faire remonter le monastère et ses biens à Gradlon lui-même était aussi une bonne note pour Sainte-Croix. Lors de l'érection d'Anaurot, les anges avaient prédit bonheur et prospérité à quiconque lui serait favorable. *Par la voix de leurs reliques*, les saints font retentir le même refrain au-dessus du second monastère.

## CHAPITRE II

### L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE LANDEVENNEC AUX VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> SIÈCLES

#### A) L'auteur anonyme et le moine Clément.

Dans notre première partie, nous avons longuement parlé des deux premiers représentants de cette école, l'auteur anonyme et le moine Clément.

L'auteur de la *Petite Vie* de Gué-nolé n'a pas de prétentions littéraires. Comme les premiers hagiographes, il raconte simplement, avec chaleur pourtant, tout ce qu'il a appris sur son héros. Dans le choix des faits et gestes, dans la façon de les présenter, il est, pour l'époque, un modèle de réserve et de tact. Certains passages — telle la description de la tempête (*Vita*, 12) — nous montrent qu'il ne manquait ni de talent, ni de souffle poétique.

Quant au moine Clément, il se présente à nous comme une belle âme, fauchée en pleine jeunesse parce que déjà mure pour le ciel. Dans les vingt-trois strophes qu'il consacre à Gué-nolé, il chante les faits et gestes du Saint de Landévennec, avec un cœur débordant d'enthousiasme, de reconnaissance et d'affection. Les hymnes alphabétiques étaient d'usage courant dans les monastères celtes, spécialement à Iona. La Bible en fournissait des modèles.

#### B) Gurdisten.

##### a) L'écrivain.

Il incarne pour nous l'école littéraire de Landévennec au IX<sup>e</sup> siècle. Il avait une bibliothèque bien montée. Il pouvait donc alimenter sa plume, une plume particulièrement facile. Outre son ouvrage magistral la *Grande Vie de Gué-nolé*, il nous a laissé un double résumé de la partie

historique, l'un en vers, destiné aux esprits cultivés, l'autre en prose, s'adressant au peuple, à lire comme *homélie* aux jours de fête. — Gurdisten manie le vers comme la prose: les ouvrages signalés comportent 723 vers. Au point de vue technique, il a été un initiateur: nouveau codex, titre et table de matières, division en chapitres, etc.

b) **Qualités et défauts de ses écrits.**

L'abbé Duine s'est fait l'écho complaisant des reproches adressés à l'école de Landévennec, particulièrement à Gurdisten. D'une part, les longueurs, les redites, les amplifications oratoires, en un mot le *verbiage bretonique*, dénoncé par Vital, l'anonyme de Fleury-sur-Loire. D'autre part, le manque de variété et d'originalité pour le fond et la forme: Gurdisten reproduirait servilement sa documentation pour aboutir en fin de compte à une exhortation d'ordre moral ou mystique.

Si Duine avait moins écouté son *chauvinisme* — ce chauvinisme qui le porte sans cesse à opposer *Samson* et *Guénolé* — il aurait été moins sévère pour Gurdisten. Il aurait distingué les deux éléments de la *Grande Vie* et considéré le tout comme la *catéchèse* des conférences faites par Gurdisten à ses moines sur la règle de saint Guénolé. Dès lors, comme le maître qui enseigne, il revient fréquemment sur les mêmes considérations; comme l'économiste fidèle, il ne voudrait pas se laisser perdre la moindre parcelle du trésor de la famille; comme les débutants dans l'art d'écrire, il se plaît à reproduire les expressions des écrivains formés; comme les anciens auteurs, il prête volontiers à ses personnages, fussent-ils simples bergers, des discours ou des poèmes en bonne et due forme, dans les divers incidents de la vie. (*Vita*, 27-38). Du reste, il n'est pas sans remarquer ce qu'il y a d'artificiel dans le procédé (*Vita*, 28). Gurdisten, en effet, est psychologue et ne manque pas d'originalité. Il sait intéresser son auditoire. La plupart de ses tableaux sont tracés de main de maître: qu'on se rappelle l'anecdote des trois voleurs (*Vita*, 86).

Le style certes est tourmenté: phrases dont le sens se laisse deviner, dont on ne saurait faire le *mot à mot* — substantif et adjectif projetés loin l'un de l'autre — verbe terminant la période, etc. Ce sont les défauts de l'époque et de la race: nous sommes à la *décadence* du latin, *au bas latin*. Nous avons affaire à des celtés dont le génie est souvent énigmatique.

On a dit que Gurdisten est plus *biblique* que *classique*. Il n'ignore pas les classiques: il cite volontiers Virgile. Mais la Bible est *son livre*. Là il puise, avec l'élevation de la pensée et l'ardeur des convictions, ce style chaud, imagé, qui nous gagne. D'autre part, il a un *culte* tel pour le fondateur de Landévennec, son maître et son Père, son *Saint* et le *Saint* de la *Patrie*, qu'il nous enthousiasme à notre tour.

c) **Une hymne de Gurdisten (Vita 120-121).**

HYMNE DES VÊPRES  
*Inclite Christi confessor.*

*Illustre confesseur du Christ,  
L'année en évoluant  
Nous ramène, ô Guénolé,  
Votre fête avec ses joies et ses splendeurs.*

*Ecoutez favorablement et exaucez  
Tous ceux qui accourent à votre sanctuaire,  
Se prosternent dans vos saints parvis,  
Font monter vers vous leurs gémissements.*

*Dans ses discours qui fut jamais moins répréhensible  
Pendant qu'il vivait en un corps mortel ?  
Ce que vous enseigniez  
Vous commencez par le pratiquer.*

*Lumière et splendeur de la Patrie,  
Ferme espoir de vos serviteurs,  
Accordez-leur consolation,  
Que votre main secourable nous relève !*

*Prodiguez-nous votre parole,  
Nourriture mystique de nos âmes,  
Que le condiment de vos exemples  
Rend encore plus savoureux.*

*Orné de dons et de mérites  
Vous avez rendu la santé  
A de nombreux malades,  
Les arrachant aux étreintes mêmes de la mort.*

*Saint de Dieu, veillez sur nous tous  
Qui nous nous dévouons dans votre sainte maison.  
Défendons-nous, afin que nul ne soit à jamais  
La proie des flammes de l'enfer.*

*Gloire à Dieu le Père,  
Le Souverain du ciel et de la terre ;  
Gloire au Fils son co-égal  
Et à l'Esprit-Saint, à jamais.*

*Amen.*

Dans le manuscrit B du Cartulaire, le texte de l'hymne est accompagné d'une notation neumatique, écrite dans l'interligne. Elle semble un ajout.

#### d) Une lettre de Gurdisten.

Nous avons parlé du document publié à Rome en 1912 par R. Fawtier : c'est une lettre écrite par Gurdisten à Jean d'Arezzo pour le remercier de l'hospitalité accordée à deux de ses moines, à l'occasion d'un pèlerinage à Rome. Arezzo, en Toscane, est sur la route des pèlerins français se rendant à la *ville éternelle*. Jean a gouverné l'église d'Arezzo entre 872 et 898. Voici le texte de cette lettre :

« A sa béatitude Jean, évêque d'Arezzo — en union avec le saint Corps des évêques — Gurdisten, abbé du monastère Saint-Guérolé, votre serviteur indigne — avec tous ses frères — affectueux salut.

Nous savions déjà avec quelle charité vous avez accueilli nos frères, les traitant non en pèlerins, mais comme des fils, les hébergeant, les choyant, les consolant. Cette bonne nouvelle nous était parvenue, à nous qui

sommes aux extrêmes limites de la Cornouaille et de la Bretagne. Dès lors nous avions gravé dans notre cœur, avec le souvenir de votre bonté pour nos frères, la plus haute estime pour une vertu dont nous avions des preuves éclatantes. Cependant nous osions à peine y ajouter foi : mais voici que nos deux frères, Pierre et Fidèle, ont réintégré le monastère. Ils nous ont appris que la réalité dépassait tout ce qu'on avait pu nous faire savoir. Nous en remercions vivement le ciel et votre Excellence. Nous demandons humblement à Dieu que vous continuiez à assister les pèlerins avec une foi toujours plus vive ; vous recevrez la récompense de la main de Celui dont le bras ne peut se raccourcir. Notre grand saint Guérolé ne saurait non plus vous oublier. Aux frères qui partent, nous remettons à votre intention des parcelles de ses reliques. Vous en aurez le plus grand soin : ce serviteur de Dieu mérite les hommages de tous vos sujets. »

Avec les reliques, Gurdisten faisait remettre à l'évêque d'Arezzo, une copie des six chapitres de la *Grande vie* relatifs aux vertus du Saint et les douze leçons de l'homélie (1).

#### C) Wurmonoc, l'hagiographe de Saint Paul.

Gurdisten a fait école. Nous avons entendu l'aveu de Wurmonoc : c'est sur les instances de Gurdisten qu'il a écrit la *Vie de Saint Paul Aurélien* ; c'est à Landévennec, le monastère régulier de Guérolé, qu'il a composé son œuvre. Il compte donc sur la protection de l'un et de l'autre pour être préservé des attaques de l'envie. Comme Gurdisten, Wurmonoc travaille sur une première vie. Il l'exploite d'après la méthode et la doctrine de son maître. Souvent même il emprunte son langage. Comme son maître, il est diffus, et c'est au sujet de cette œuvre qu'on aurait parlé de *verbiage bretonique*. Quand il écrivait, l'abbaye-évêché de Saint-Pol était déjà constitué en diocèse régulier, ayant son organisation, ses divisions terri-

(1) L'épisode des « trois voleurs » ne se trouve pas dans le texte communiqué à Jean d'Arezzo (X<sup>e</sup> leçon).

toriales. Il met Paul, non pas dans le cadre du vi<sup>e</sup> siècle, mais dans le cadre du ix<sup>e</sup>. Son but est de le faire glorifier dans le Léon, comme Corentin et Guénolé le sont en Cornouaille. Wurmonoc a pourtant des préoccupations d'ordre linguistique et d'ordre topologique. Il signale l'habitude qu'ont les Celtes d'outre-Manche de faire précéder leurs noms propres de la particule *To*. Il est intrigué par les noms de lieux et pour les expliquer il se permet de porter de douze à quatorze le nombre des compagnons de Paul Aurélien et d'assigner un double nom à plusieurs d'entre eux, ouvrant ainsi une voie dangereuse au point de vue historique. Nous l'avons dit, dans le *Philibert* honoré comme un saint en Armorique, il a vu le roi de France *Childebert* (1).

### CHAPITRE III

#### LES MYSTÈRES DE GUÉNOLÉ

A partir du xv<sup>e</sup> siècle, sous les noms les plus divers — vies, tragédies, drames, épopées, contes, jeux, mystères — le folklore breton s'est donné libre carrière sur le thème Guénolé. Ces productions se rattachent plus ou moins directement à la ville d'Ys. Signalons avec leurs notes distinctives, les principales d'entr'elles.

##### I. — LE RÉCIT DE PIERRE LE BAUD

Notre vieil historien breton, mort en 1515, a consacré quelques pages à Guénolé. Il s'inspire à la fois de la première et de la seconde tradition de Landévennec. « La grande cité d'Ys, dit-il, cette cité située près la grand'mer, fut, pour le péché de ses habitants, submergée par les eaux issant d'icelle. Le roi Gradlon, qui lors était en cette cité, échappa miraculeusement : c'est à savoir par le mérite de saint Guénolé. »

Les deux personnages, cités par Pierre Le Baud, nous sont connus : d'une part, Gradlon, le chef temporel, présenté ici comme roi de toute la Bretagne, d'autre part, Guénolé, l'abbé de Landévennec, homme puissant en paroles et en œuvres. Corentin n'est pas nommé. C'est pourtant pour lui laisser la jouissance de son castel de Quimper, que Gradlon se serait retiré à Ys. D'après la chronologie adoptée par Le Baud, la ville d'Ys aurait été submergée sous le pontificat de Guénégan.

✱

Nous n'avons pas à traiter *ex-professo* la question de la cité d'Ys. Nous ne l'envisageons que dans la mesure où Guénolé et Landévennec y sont intéressés.

1° Qu'il y ait eu, dans les temps historiques, sur la côte ouest de l'Armorique, dans les parages actuels de la baie de Douarnenez, sur terre, en mer, un endroit, un

(1) Dans nos notes sur Wurmonoc, nous nous sommes inspirés de l'étude publiée par G. Culssard dans la *Revue Celtique*, v. 413.

lieu du nom d'Is, on ne peut raisonnablement en douter. Pendant des siècles, le passage de l'Iroise s'est appelé *Canol Is*, le canal d'Is, et la voie romaine Carhaix - Cap-Sizun avait nom *Hent Is*, la route d'Is.

2° Pierre Le Baud parle de  *cité* . « Et dit-on qu'encore  *apièrent*  les vestiges sur la  *rive* , que de l'ancien nom d'Ys de la cité, est jusqu'à présent appelée Ys ». — Au VII<sup>e</sup> siècle, l'anonyme de Ravenne signalait dans le palus de la Bretagne une ville du nom de *Chris* ou *Kris*. Avec le K barré, on est autorisé à lire *Keris*. Le nom *Keris* est familier à tout *breton bretonnant* et les érudits attirés, les Men, les Châtelier, les Delécluse, les Fretay pensent comme le peuple.

3° Aux premiers siècles du christianisme, au bas de Ploaré — dans le rayon Pouldavid, Port-Rhu, Tréboul, Ile Tristan, Douarnenez, Plomarch, le Ris — il y avait une agglomération importante. Six voies romaines y aboutissaient : tout autour des murailles, et surtout des forts datant des Romains, et même des Gaulois ; à l'intérieur, des routes pavées, des bains, des cuves pour saler le poisson ; on y a découvert des statues (Hercule, Mars), des urnes funéraires, des stèles, des poteries, des instruments de tout genre, nombre d'inscriptions. Comme prolongement de la cité, à l'ouest, à l'est, au nord, des villas et des fortifications sans nombre, à tel point que quelques historiens y reconnaissent le *Vindana portus* de Ptolémée.

4° *Keris* serait-il à identifier avec cette cité. La tradition le proclame et on peut invoquer des indices favorables. Tout le monde connaît la grève du Ris, la plus belle des grèves de Douarnenez et les vieilles gens parlent volontiers du *Rich*. Le mot *is* s'oppose à *us*, *huel*, et signifie ce qui est bas par rapport à ce qui est haut. Si la comparaison se prend du côté de la terre, ce sera la ville du bas ; si on la prend du côté de la mer, ce sera la ville des eaux peu profondes, de la plage. Dans l'une et l'autre hypothèse, le nom s'applique à Douarnenez. S'il faut une cité antonyme, une localité *d'en-haut*, Ploaré avec ses 78 mètres d'altitude est tout indiqué. Les plus anciens textes

portent non *Ploelré* mais Plouarre. Ne serait-ce pas le Plou de l'Arre, de la montagne ?

On objecte contre *Keris* le silence de Gurdisten. L'auteur de la *Vie de saint Guénolé* ne parle pas davantage de Quimper et pourtant le mot Cornouaille est sans cesse sous sa plume et pourtant Kemper existait au IX<sup>e</sup> siècle.

Si la première tradition de Landévennec se tait sur la ville d'Ys, la seconde tradition, dont Albert Le Grand se fait l'écho, en parle longuement : Ys est devenue la seconde capitale de la Cornouaille, célèbre par son luxe et ses désordres, une nouvelle Babylone.

Quelle était l'importance de *Keris* avant sa destruction ? Le dicton populaire se plaît à répéter que Paris lui doit son nom *par-Is*. Paris serait l'égal d'Is. Dom Pelletier au contraire n'y voyait qu'un modeste hameau de pêcheurs. Les historiens en font une cité, une grande cité.

5° La tradition est encore unanime pour attribuer la fin de la ville à l'invasion des eaux. Le chanoine Moreau et Cambry n'y voient qu'un phénomène normal, une suite naturelle de l'action de la mer et du temps : la mer a *gagné* au point d'ensevelir peu à peu la ville. Cette interprétation n'est pas satisfaisante. Pour frapper l'imagination du peuple, il a fallu autre chose qu'un envahissement lent et progressif : la submersion d'Ys doit être attribuée à un cataclysme imprévu, violent, brutal : raz de marée d'une impétuosité inouïe, ouragan accompagné de secousses sismiques et affaissement du sol (1).

« Mais, dira-t-on, les villes submergées sont une histoire banale. Des deux côtés de la Manche, on en cite de nombreux exemples. Autant dire : « il y en a partout, donc il n'y en a nulle part. » Qu'il y ait eu, dans les temps historiques, au V<sup>e</sup> siècle ou plus tard, sur les côtes de Bretagne comme sur celles de Normandie, des cataclysmes qui ont

(1) En novembre 1923, après trois jours de tempête, la grève de Tresmalouen, voisine du Ris, balayée par l'ouragan, fut vidée de son sable. On y vit toute une forêt d'arbres, couchés à même le sol et tous dans la même direction, aux racines encore reconnaissables. Le même phénomène se constate, plus ou moins accentué, sur divers points de la côte, après les grandes tempêtes.

profondément changé l'aspect du littoral, aucun doute n'est possible. Les îles Anglo-Normandes faisaient jadis partie du continent français. On a des preuves qu'au nord de la Pointe de la Chèvre (Crozon) et à l'embouchure de l'Aber-Wrac'h, des centres importants ont disparu sous les eaux. Chaque cas demande un examen approprié. Le cas de Douarnenez se présente avec de sérieuses garanties.

6° Pierre Le Baud ajoute que la ville fut frappée à cause de son péché. Nous entrons ici sur un terrain plus mystérieux. A moins de révélation, il est difficile de dire que tel fléau qui s'abat sur une cité soit un châtement du ciel. Mais nos aïeux avaient le sens religieux ; ils connaissaient leur histoire sainte ; ils voyaient volontiers le bras de Dieu dans les grandes catastrophes. La ville d'Ys est frappée : elle est donc coupable. Mais encore qui sont les grands responsables ? Les premières générations se seraient fait scrupule d'accuser Gradlon, qui s'était converti pour de bon à la voix de Guéanolé. C'est donc l'ensemble de la population qui s'est laissé aller au désordre et mérite châtement.

7° Dieu ne frappe qu'à contre-cœur et d'ordinaire après menaces. Le Saint de Landévennec vient donc prêcher la pénitence à Ys. Sa voix n'est pas écoutée et la mer gourmande engloutit la ville coupable, comme jadis le feu dévora Sodome. A Sodome, l'ange du Seigneur sauva Lot. Gradlon fut sauvé par l'intervention de Guéanolé.

D'après la seconde tradition de Landévennec, Gradlon aurait terminé ses jours au monastère de Guéanolé, comblant l'abbaye de ses dons. Chaque nouvel abbé devait se rendre à *Pentrez*. Là, monté sur un dolmen, face à l'ancienne Ys, il faisait hommage de ses biens au roi Gradlon. Le sanctuaire de Sainte-Anne de la Palud, construit sur le terrain de Landévennec, est, d'après la tradition populaire, le monument de la reconnaissance pour le salut du roi. Les victimes de la catastrophe n'étaient pas oubliées. Chaque année, d'une barque stationnant devant le port de Douarnenez, le clergé chantait pour elles un service.

## II. — LES ANCIENS MYSTÈRES

Le 7 Juin 1580, dom Jean Manaut, prêtre de Plogonnec, mettait le point final à la *Vie de saint Guéanolé*, au plus ancien de nos drames populaires bretons. En était-il l'auteur ? On l'a cru. L'examen du texte et les expressions de l'écrivain montrent que Jean Manaut est un simple copiste : il signe non une œuvre personnelle, mais la transcription d'un écrit étranger, peut-être un *imprimé*, plus vraisemblablement un *manuscrit*. Nous lui devons de la reconnaissance de nous avoir conservé un texte précieux. Des hauteurs de Plogonnec, en présence de la baie de Douarnenez, il a sans doute transcrit *con amore*, un document lui rappelant des impressions d'enfance. Nous n'avons pas à juger l'œuvre du point de vue littéraire. L'original ne devait pas comporter les mutations initiales. Le texte abondait en rimes ou assonances internes : « aët ynt *holl*, en un *stroll*, ar *foll* gant ar *folles* : galants et galantes, en un instant, ont péri conjointement ». L'œuvre de dom Manaut connut un grand succès. Les copies se multiplièrent, et plus encore les adaptations, chaque écrivain se croyant autorisé à introduire dans le thème original les idées de son temps et de son milieu. Signalons quelques recensions dues à des plumes autorisées.

✱

Dans les *Annales de Bretagne* (1942-1944) M. Ernault a publié, avec traduction et notes, le texte même de Jean Manaut, d'après une copie manuscrite de dom le Pelletier, conservée au château de Keruzoret en Plouvorn. C'est la version qui respecte le mieux les données historiques de la vie de Guéanolé. Sur l'ordre du ciel, le saint de Landévennec vint à Ys prêcher la pénitence. Il ne récolta que raillerie et mauvais traitements. Il quitta donc la ville coupable. Gradlon ne fut pas mieux écouté. Quand les eaux se déchainèrent, Guéanolé intervint pour arracher le roi au danger.

✱

En 1884, la *Revue celtique* (pp. 245-291), sous la signature de M. Le Nestour, analysait la *Vie de saint Guéanolé* :

*Mystère breton* en 2 journées et en 4 actes. M. Le Nestour a utilisé le manuscrit de M. Bernard, ancien vicaire général de Quimper. En 1889, Luzel fit paraître à Quimper la *Vie de saint Guénolé, abbé : Mystère breton* en une journée et six actes. Texte breton et traduction française en regard. Avec d'autres documents, M. Luzel a exploité le manuscrit de M. Penguern (Bibliothèque Nationale) et une copie trouvée à Saint-Michel en Grève, chez un cultivateur amateur de théâtre breton.

✽

Les deux recensions, Le Nestour et Luzel diffèrent comme style, comme mentalité, comme applications : celle de Luzel trahit une mentalité plus moderne, est d'inspiration trégoroise. Les deux font de Bréhat le centre du monde breton : c'est là qu'aborde Fragan, que naît Guénolé ; c'est de là que Fragan gouverne les états qu'il détient de son cousin Gradlon, roi de toute la Bretagne. C'est là que Guénolé tient école ; c'est de là qu'il part pour ses glorieuses expéditions. Guénolé est, en effet, l'homme choisi par le ciel, pour délivrer de la barbarie l'une et l'autre Bretagne. Il se rend enfin à Ys pour sauver Gradlon, Gradlon, le *grand coupable, l'apostat*. Les deux recensions mettent en scène d'une part, les saints et les anges du ciel avec les membres de la famille Fragan ; d'autre part, les puissances infernales qui pervertissent l'esprit et corrompent le cœur des hommes.

### III. — CONTES ET POÉSIES

Cependant en Cornouaille, la légende s'enrichissait de nouveaux apports. Sous le nom de *Dahu* — nom suggéré par une prononciation vicieuse de Pouldavid, *Pouldahu* — on y introduisit une jeune princesse, la fille même de Gradlon. Au physique, elle rivalisait de beauté avec les anges du ciel ; au moral, elle était laide et perverse comme les démons. Sous son influence, cour et ville sont le théâtre des pires désordres. Aveuglé par son amour paternel, Gradlon laisse faire. Dahu en vient à dérober la clef des écluses d'Is et la livre à l'ennemi juré des hommes. Toute la ville

est submergée et Dahu elle-même trouve la mort dans les flots déchainés.

✽

Dans *Foyer Breton*, Emile Souvestre nous fait narrer le drame par un vieux marin-pêcheur. Sous sa plume, Dahu devient *Ahès* par allusion soit à la clef dérobée (*an al'houez*) soit à l'*Ahès* de Carhaix. Corentin est le messager du ciel pour sauver Gradlon.

Le même thème est repris dans *Mikaël, le Cloarek breton*, par le barde révolutionnaire Olivier Souëtre (Souvestre). Par la précision des détails, par la vigueur des traits, par la flamme poétique qui l'anime, la guerz *Petra 'zo neve e Ker-Is* ? a donné à la nouvelle version sa forme définitive et conquis d'emblée le *peuple de chez nous*. Les désordres d'Is, les personnages d'*Ahès* et de Gradlon sont tracés de main de maître. C'est Guénolé qui intervient pour sauver le vieux roi, mais il exige que le démon qu'il porte en croupe (sa fille) soit livré à la fureur des flots.

✽

Au point de vue historique, on pourrait chicaner sur tel ou tel détail : la tradition ne connaît pas de fille au roi Gradlon ; l'étymologie de Pouldavid n'est pas *Poul-Dahu*, mais *Poul-Deï* : et son anse est contre-indiquée pour une fuite éperdue vers le *Méné-Hom*. Le choix du personnage, inspiré visiblement par le *second livre des rois* — crime et punition d'Absalom — est dans le sens du *mystère*. D'ailleurs les deux Souvestre nous conduisent à Rumengol pour trouver la clef du drame de Ker-Is.

✽

M. de la Villemarqué s'est laissé tenté par le même sujet. Au point de vue littéraire, *Livaden-Ger-Is, la submersion d'Is*, est un chef-d'œuvre. On regrette qu'un chrétien comme M. de la Villemarqué ne mentionne pas Guénolé et n'ait à présenter au lecteur comme évocation finale que le spectre de *Morgane la Sirène*.





La peinture s'est alliée à la poésie pour célébrer la triste fin de Dahu. L'un des meilleurs tableaux du *Musée de Quimper*, signé *Lommais*, nous montre Guénolé et Gradlon, avec sa fille en croupe, poussant leurs montures pour se soustraire à la fureur des eaux. Pour sauver leur vie, une seule ressource, sacrifier Dahu. « Jette ce démon à la mer, s'écrie Guénolé. » La parole n'est pas authentique, elle eut été déplacée sur les lèvres du plus humain des saints. Le tableau garde son intérêt.

#### IV. — LE JEU DE GRADLON

Le 20 Juillet 1950, à 21 heures, sur le parvis de la cathédrale de Quimper, dans un décor unique, devant une foule immense, avait lieu, sous la direction de René Collin, professeur au Conservatoire de Rennes, la représentation du « *Jeu de Gradlon* », traduction de l'œuvre bretonne de *Pierre Hélias*. Les rôles ont été bien interprétés.

Le thème, la lutte entre Dieu et Satan ; comme protagonistes, d'un côté Corentin, évêque de Quimper, Guénolé, abbé de Landévennec ; de l'autre, Marzin, le druide-devin, l'enchanteur, et Dahu, la fille de Gradlon, les sept péchés capitaux au cœur. L'enjeu de la lutte, l'âme de Gradlon et tout son royaume de Cornouaille. On peut critiquer l'attitude prêtée à Guénolé : Gurdisten certes ne reconnaîtrait pas le Saint de Landévennec, dont la caractéristique était la bonté. Marzin au contraire est présenté sous les traits les plus sympathiques. Mais n'insistons pas. Ce que l'on ne saurait pardonner à l'auteur c'est, à l'exemple de M. de la Villemarqué, de se dérober au moment où il faudrait conclure, c'est de laisser la lutte indécise, c'est de tirer le rideau sur Dahu, expirant entre les bras de Marzin pour *revivre sous la forme de Morgane la Sirène*.

On nous avait prévenus que la *légende* appartient à tous et n'appartient à personne. Malgré tout, on souffre de voir un drame d'envergure, une épopée d'ordre historique et essentiellement religieux, évoluer en mythe, se terminer sur une évocation fabuleuse et profane. Les esprits sérieux sont déçus ; les âmes sincères sont frustrées.

#### V. -- CONCLUSION

Dans la recension dont nous avons parlé, M. Le Nestour nous fait contempler les guerriers bretons, au moment d'attaquer les païens, tombant à *genoux* avec Guénolé et implorant le secours du ciel. « Ils rappellent, dit-il, les 20.000 braves qui entourent Roland à Roncevaux ; eux aussi luttèrent contre les païens. » Plus heureux que les cavaliers de Roland, les soldats bretons ont eu la victoire : les voilà de nouveau à genoux, au milieu des cadavres de leurs ennemis, pour entonner le *Te Deum* de la reconnaissance.



La même leçon se dégage du drame composé en 1912 par le chanoine Cornou. Le thème en est la lutte à outrance entre le paganisme et le christianisme, entre les druides et les fils de Guénolé. La victoire reste à la *Croix*.



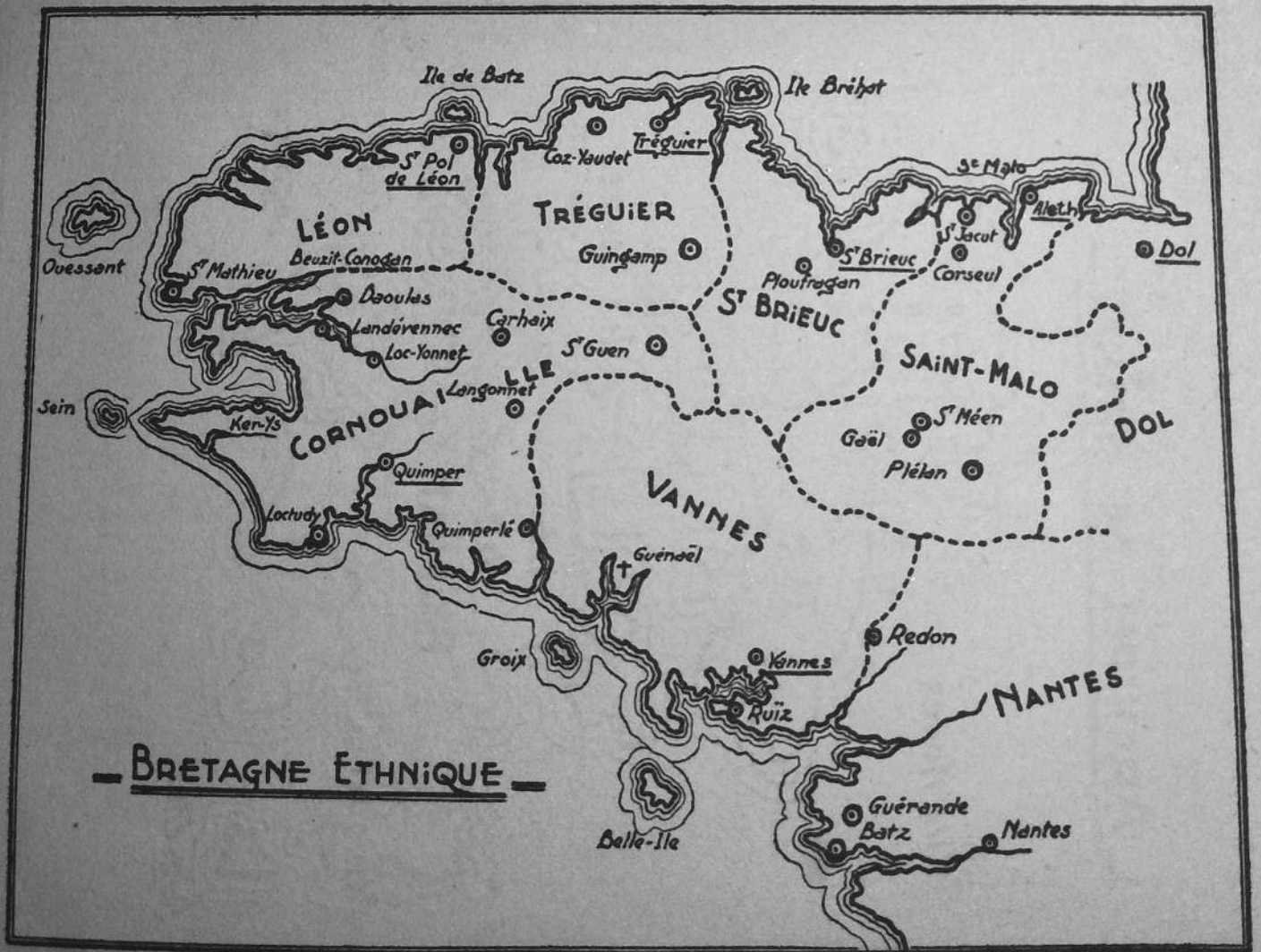
Aux pèlerins de Rumengol, la maîtresse-vitre rappelle la même vérité. A l'ombre du chêne de Teutatès, sur un dolmen encore rouge de sang humain, se dresse la statue de la Vierge Mère. Elle présente au monde son Fils, le Christ Jésus. Debout, l'air inspiré, le cœur embrasé d'amour pour Dieu et pour les hommes, Guénolé tance les puissances infernales et annonce au peuple la *bonne nouvelle du Salut*. Corentin prie, appuyé sur sa crosse. Guénaël représente les missionnaires de Landévennec. Prosterné devant l'image de Notre Dame, Gradlon fait au Christ hommage de sa personne et de son royaume. La foule émue regarde, écoute. Les mères se réjouissent : leurs enfants ne seront plus sacrifiés à Teutatès. Un vieux druide est là tenant en main une harpe dont par dépit et colère il se refuse à toucher les cordes, tandis qu'un autre plus jeune se prosterne pour adorer le nouveau Dieu. — La charte 36 nous dit que le roi Gradlon avait donné à Landévennec, sur le territoire d'Hanvec, diverses possessions s'étendant jusqu'à la *Pierre dite Padrum* de Guénolé, la pierre que Guénolé avait marquée de la Croix. C'était un

*dolmen* sur lequel les Druides immolaient à leur Dieu des victimes humaines, autour duquel on s'assemblait aux solstices pour honorer le soleil par des feux de joie. Marquée de la croix du Christ, cette pierre devient l'autel du sacrifice non sanglant de l'Eucharistie, elle devient le trône où siège le Christ Jésus, la vraie lumière qui éclaire le monde. Bientôt sur son emplacement s'élèvera un sanctuaire en l'honneur de la Vierge Mère. Les foules y viendront surtout au dimanche de la Trinité, vers l'époque du solstice, acclamer le Fils et implorer le secours de la Mère. Les Druides jadis y présentaient à leurs adeptes le *gui sacré* comme le panacée universel, le remède de tous les maux. Aujourd'hui, sous le vocable de N. D. de *Rumengol*, la mère de Jésus est devenue N. D. de *Tout-Remède*. Ainsi l'atteste l'inscription du cadran solaire, ainsi le proclame le refrain du cantique :

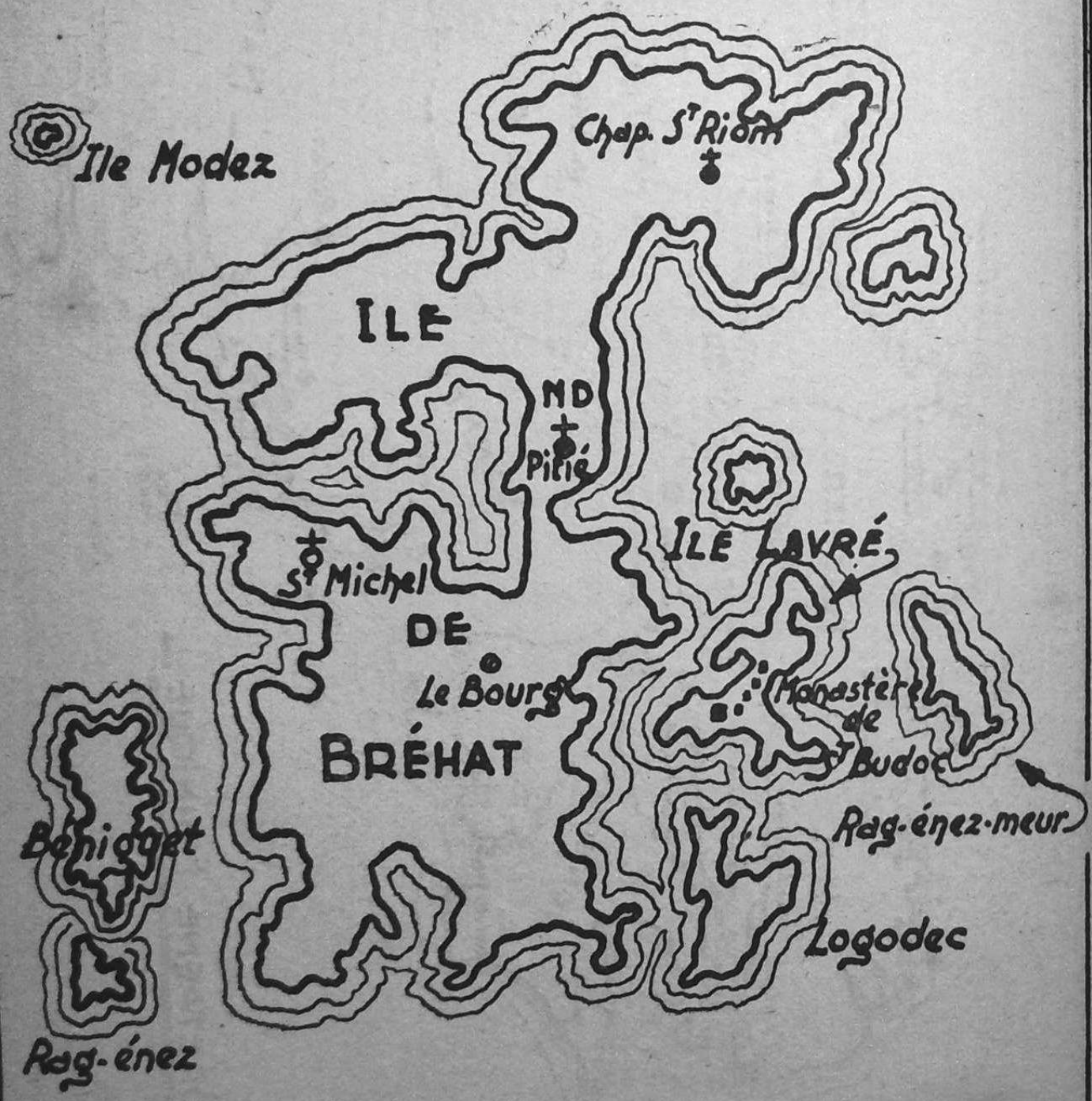
*Itron Varia Rumengol  
Guerc'hez galloudus, Remed-oll  
Roit d'eomp hirio, en han Doue  
Iiec'hed ar c'horf hag an ene.*

N. D. de Rumengol — Vierge puissante, remède infail-  
libile — accordez-nous, en ce jour, par les mérites de votre  
Fils — la santé du corps et de l'âme.





# ARCHIPEL DE BRÉHAT



LANDÉVENNEC

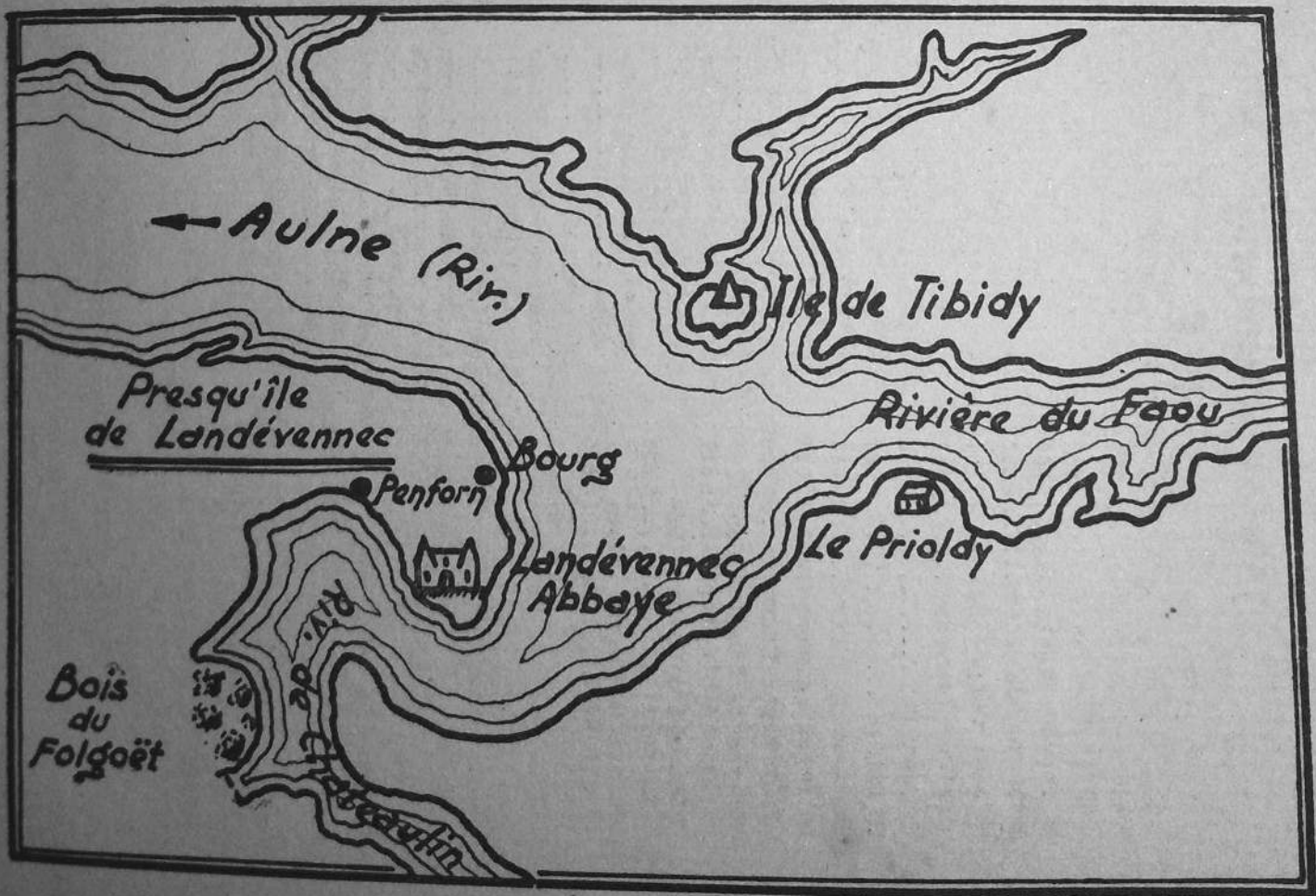


TABLEAU SYNOPTIQUE

Victoire de Constantin ...	312	
Edit de Milan .....	313	
St Antoine ermite .....	356	
St Martin de Tours.....	397	
St Jean Chrysostome ....	407	
Cassien à Marseille .....	414	
St Augustin .....	430	
St Patrice .....	461	Fragan en Armorique .... 460
Baptême de Clovis .....	496	Naissance de Guéno!é .... 461
St Benoit au mont Cassin. 529		Guéno!é à Landévennec .. 485
Charlemagne Empereur ..	800	Conversion de Gradlon.
Réforme de Benoit et Con-		Mort de Guéno!é .....
oite d'Aix-la-Chapelle...	817	..... 532
Déchéance de Louis le Dé-		Louis le Débonnaire Im-
bonnaire .....	833	pose à Landévennec la
Charles le Chauve vaincu		règle de St Benoit .....
à Ballon .....	845	..... 818
		Indépendance de la Breta-
		gne .....
		..... 845
		Métropole de Dol .....
		..... 848
		Gurdisten rédige la Vie de
		saint Guéno!é .... 860,
		880
		Mort de Salomon .....
		..... 874
		La Bretagne ravagée par
		les Normands. Landéven-
		nec brûlé .....
		..... 914
		Les moines à Montreuil-
		sur-Mer.
		Victoire d'Alain Barbetorte
		..... 939
		Retour des moines à Lan-
		dévennec.

TABLE DES MATIÈRES

*Préface.* — A la mémoire de Mgr Duparc. — Figure de Guéno!é (5-7).

*Introduction.* — Préface de Gurdisten. — Nos sources : le Cartulaire de Landévennec : éléments et manuscrits. — Les légendes (Albert Le Grand). — Autres sources. — Principaux auteurs consultés. — Principes directeurs de nos recherches. — Division du travail (8-21).

1<sup>re</sup> PARTIE. — *Vie, miracles, doctrine.*

Chapitre I. — *L'Elu de Dieu.* — La mère patrie et l'exode. — La famille Fragan — L'enfant prédestiné — L'appel divin — Le maître Budoc — Les premiers miracles (jambe cassée, serpent venimeux, aveugle guéri, l'œil de Clervie, accident des courses) — Encore plus haut ! — Apparition et message de Patrice (22-35).

Chapitre II. — *Le Saint de Landévennec.* — Le départ : à la grâce de Dieu ! — Tibidy. — La terre promise. — Bras de mer traversé. — Landévennec. — Penforn. — La source sacrée. — Installation définitive. — Vertus de Guéno!é. — Assauts du démon. — Nouveaux miracles (pasteur et brebis protégés, la mère de Rioc, les trois voleurs). — La mort au monastère. — Décès et sépulture de Guéno!é (36-48).

Chapitre III. — *Valeur historique de la Vie de saint Guéno!é.* — Etat de la question. — Opinion de M. Latouche. — Les deux Vies de Guéno!é ; la *Petite Vie* : le texte — date incertaine — auteur inconnu — récit hagiographique traditionnel. — La *Grande Vie*, œuvre de l'abbé Gurdisten, écrite entre 860 et 880. — Allure didactique. — Pour les données historiques fondamentales, les deux Vies méritent crédit : Gurdisten critique. — Topologie et chronologie de la Vita. — Caractère des deux Vies : œuvres d'édification. — L'hymne alphabétique du moine Clément (49-62).

Chapitre IV. — *Le miracle dans la vie de Guéno!é.* — Guéno!é puissant en œuvres. — Bonne foi des hagiographes. — Le miracle chez les anachorètes, les moines d'Occident, les Celtes

— dans l'écriture Sainte. — Raison d'être des miracles de la Vita : Guénolé, *autre Christ*. — Nature de ces miracles : œuvres de bonté, comportant des leçons. — Symbolisme : les Clartés. — Guénolé intercesseur (63-72).

Chapitre V. — *Doctrine spirituelle de Landévennec*. — L'œuvre de Gurdisten. — Les sources. — Principes et grandes lignes : Dieu et son Christ. — Anges et démons — le corps mystique. Traits caractéristiques de la discipline : bonté pour les délinquants, sévérité de la clôture, moines gyrovagues, mode de succession des abbés. — Le décret de Louis le Débonnaire : authenticité, teneur et portée. — Sort de la réforme. — Portrait de Guénolé : sainteté rayonnante. — Landévennec et le Pelagianisme (73-93).

2<sup>e</sup> PARTIE. — *L'expansion de Landévennec*.

Chapitre I. — *Aperçu historique sur la Bretagne*. — Premiers habitants. — Bretons d'outre-Manche : l'émigration, l'installation en Armorique. — Lutttes contre les Francs. — L'épiscopat breton, l'épuration, la métropole — l'abbé de Redon — l'histoire faussée (94-106).

Chapitre II. — *La Cornouaille*. — I. Ses gloires : Gradlon, le prince temporel, le converti de Guénolé, le fondateur de l'évêché de Cornouaille. — Corentin, l'ermite de Névet, le premier évêque de Cornouaille, l'homme de Dieu et des âmes. — Corisopitum. — Guénolé, le modèle des abbés. — Tugdual, le moine exemplaire. — II. Décadence due aux ravages des Normands, aux vexations des Francs, aux troubles politico-religieux. — Lueur d'espoir (107-124).

Chapitre III. — *Les possessions de Landévennec*. — Données topologiques : les noms communs — les noms propres — les mutations et autres difficultés de la langue. — Le cartulaire : nombre et importance des possessions — leur origine — formalités des donations. — Autres possessions. — Biens définitivement perdus en 1789. — Esprit désintéressé de Landévennec (125-141).

Chapitre IV. — *L'apostolat des moines*. — Le théâtre : un milieu paganisé sinon païen : idoles de Rome, religion naturaliste des Celtes. — Les ouvriers : les moines venus de Grande-Bretagne ou recrutés en Armorique, formés à Landévennec ou agrégés à Landévennec, se rendant ici ou là et procédant de telle ou telle façon selon les circonstances et l'ardeur de leur

zèle, gardant d'ordinaire l'anonymat pour mettre leurs fondations sous le vocable de leurs Saints. — Au lieu de détruire, ils baptisent monuments et rites païens. — La Grande-Bretagne, notre tributaire (142-153).

Chapitre V. — *Les saints de Landévennec*. — Sens de l'expression — données liturgiques et directives ecclésiastiques — difficultés du sujet. — I. Les ancêtres : Germain d'Auxerre — Maudez — Budoc — Tugdual de Cornouaille — Patrice et Columba d'Iona. — II. La famille naturelle : Fragan — Guen : Guen Teirbron, la sainte de l'amour fécond. — Culte répandu dans la Bretagne ethnique — localités sous son vocable. — Elle s'efface à son tour devant la Vierge-Mère. — Guéthenoc, le moine guerrier, — Jacut, le fondateur de Saint-Jacut en Mer. — III. Compagnons et disciples : Ethbin, le compagnon fidèle, éponyme de nombreuses paroisses, plus connu sous le nom de *Sant Diboan*. — Rioc, le disciple exemplaire, premier successeur de Guénolé. — Les saints ermites d'Irvillac, Balay et Marzin. — They ou Divy, le bienaimé de Dieu et des hommes. — Pierre le Pauvre, le saint des petites gens. — Enéour, Ergat, Elouan, au culte immémorial. — Nonna ou Vouga, honoré dans la Cornouaille et le Léon : Saint-Vougay. — IV. Les affiliés : Conogan, ermite de Beuzit, moine de Landévennec, successeur de Corentin, le saint au nom varié, au culte étendu. — Idunet, le patron de Châteaulin. — Véguen, le donateur de Guellevain. — Lanrivoaré : le cimetière des martyrs, l'ancien centre scientifique des Druides. — Primel, anachorète, et Herbot, le premier des saints utilitaires. — V. Les saints contestés : Ederne et Théleau, ayant tous deux un cerf comme monture. — Brandan, le patron des navigateurs, s'identifiant avec saint Derrien. — Guénaël, l'être mystérieux, qui fut moine et abbé de Landévennec, missionnaire apostolique outre-Manche, ermite-apôtre du pays vannetais. — Philibert de Grandlieu, adopté par Landévennec (154-224).

3<sup>e</sup> PARTIE. — *Culte et folklore*.

Chapitre I. — *Le culte*. — La tombe glorieuse, le pèlerinage, l'office. — L'odyssée des moines et des reliques. A Montreuil-sur-Mer. — Les moines bien reçus par le comte de Ponthieu, les reliques vénérées par tous. — L'abbé Jean, âme de la résistance aux Normands. Victoire d'Alain Barbetote. Les fils de Guénolé reviennent à Landévennec, sans les reliques de

leur Père. — De Montreuil, le culte de Guénolé et celui des saints de Landévennec se répandent dans le Nord de la France, dans les Flandres, en Angleterre. — En Bretagne, les monuments et chapelles se multiplient sous le vocable du Saint : à Landévennec même la basilique dont on voit encore les ruines. — Les reliques de Guénolé, proie des flammes à Montreuil-sur-Mer. — Reliques en Bretagne. — Cas de Quimperlé (225-240).

Chapitre II. — *L'école littéraire de Landévennec.* — L'auteur anonyme et le moine Clément. — Gurdisten, historien fidèle et panégyriste enthousiaste de Guénolé. — Ecrivain fécond. — Mérites et défauts. — Une hymne. — La lettre à Jean d'Arezzo. — Wurmonoc, l'historien de Paul Aurélien (241-246).

Chapitre III. — *Les mystères.* — Récit de Pierre le Baud. Is submergée, Gradlon sauvé par Guénolé. — Le manuscrit de Jean Manaut, adaptations et recensions : Guénolé l'homme providentiel dans la lutte contre les païens. Contes, poésies, jeux sur le thème Gradlon-Guénolé (Emile Souvestre, Olivier Souétre, de la Villemarqué, abbé Cornou, Pierre Hélias). — Rumengol, clef du mystère : grâce à Guénolé, druidisme et paganisme sont vaincus, le Christ et la Vierge Marie triomphent (247-256).

Cartes et tableau synoptique (257-260).

Table des matières (261-264).





